

LETTRES

AMÉRICAINES.

On trouve chez le même Libraire :

MÉMOIRES PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES, PHYSIQUES, concernant la Découverte de l'Amérique, ses anciens Habitans, leurs Mœurs, leurs Usages, leur Connexion avec les nouveaux Habitans, leur Religion ancienne & moderne, les produits des trois Règnes de la Nature, & en particulier les Mines, leur Exploitation, leur immense produit, ignoré jusqu'ici: par Dom Ulloa, Lieutenant-Général des Armées Navales d'Espagne, Commandant au Pérou, &c. &c. 2 vol. in-8^o, 12 liv. rel. 3 liv. br.

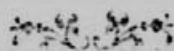
LETTRES AMÉRICAINES,

DANS lesquelles on examine l'Origine, l'Etat
Civil, Politique, Militaire & Religieux, les
Arts, l'Industrie, les Sciences, les Mœurs, les
Usages des anciens Habitans de l'Amérique;
les grandes Epoques de la Nature, l'ancienne
Communication des deux Hemisphères, & la
dernière Révolution qui a fait disparoître
l'Atlantide : pour servir de suite aux MEMOIRES
DE D. ULLOA.

PAR M. LE COMTE J. R. CARLI,
Président émérite du Conseil Suprême d'Economie
Publique, & Conseiller privé d'Etat de Sa M. Impériale
& Royale.

Avec des Observations & Additions du Traducteur.

TOME PREMIER.



A B O S T O N,

Et se trouve A P A R I S,

Chez B U I S S O N, Libraire, rue Haute-Ferilla,
Hôtel de Coetloquet, N° 25.

M. DCC. LXXXVIII.





P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R.

LA Terre est une vieille coquette, dit l'on-tenelle : elle veut en vain cacher les rides qui attestent son âge & les folies de sa jeunesse. Jamais plaisanterie ne présenta une si grande vérité. Il suffit ici de la sentir, sans s'arrêter à en démontrer l'étendue : il n'appartient qu'à une Raïson bien mère d'en estimer les limites. Cette vérité parut au moins si frappante à quelques Philosophes anciens, qu'ils ne balancèrent pas à croire l'éternité de la matière ; question qui n'est pas de mon sujet, & qui, sans la Révélation, présente, soit pour la négative, soit pour l'affirmative, des difficultés insolubles.

Plusieurs, en admettant l'éternité de la matière, ne la considérèrent cependant sous ce rapport que relativement aux attributs métaphysiques, susceptibles de passer à cet état d'apparence sensible, résultante des propriétés qui constituent les corps, ou ce que nos organes nous présentent comme corps, selon le sens que nous avons donné à ce

a iij

terme. Selon eux, le concours fortuit de plusieurs circonstances, qu'ils appellèrent *Hazard*, fut la cause unique des diverses modifications résultantes des propriétés de la matière, & des formes qu'elle prit en se singularisant dans les diverses espèces d'êtres animés ou inanimés.

D'autres admirent une puissance première ou énergie quelconque, qui pénétra la matière en tout sens, & en étoit pénétrée, lui donnoit le mouvement intrinsèque, que nous appellons *vie*, &, par une conséquence nécessaire, la faculté de produire tous les êtres qui rampent ou végètent sur la surface du Globe & dans ses entrailles. Ainsi toute la Nature étoit animée pour eux. Ils avoient raison. Les principes matériels de ces êtres furent des germes formés par cette énergie ou vertu plastique, qui se développe différemment, selon les changemens qu'éprouve le Globe, à la suite de ses révolutions. De-là, disent-ils, ces différentes proportions des êtres organiques, selon les périodes plus ou moins éloignées de l'existence du Globe. Voilà pourquoi la Nature produit, dans un temps, des animaux plus grands, plus forts; dans un autre, des animaux plus petits & plus foibles; parce que le Globe perd toujours, dans les proportions de ses catastrophes, une

partie, plus ou moins grande, de cette énergie qui l'anime; de sorte que les molécules ne peuvent plus se modifier avec autant de force, d'élasticité, de feu & de vie. Dans le premier cas, l'homme & tout être organisé, doué d'un mouvement progressif, fut un corps gigantesque, dont on a, de tout temps comme de nos jours, retrouvé, avec étonnement, les débris épars sur la surface du Globe. Dans le second, ces êtres animés furent des corps plus foibles, pusillanimes, qui suppléaient, par leur industrie ou leur instinct, à cette force massive des temps antérieurs, & sembloient, par ce moyen, se venger de l'outrage que le temps fait à leur espèce, à différentes périodes. Dans cette hypothèse tout doit dégénérer. Or il est démontré qu'on ne trouve plus actuellement cette force des âges éloignés dans l'espèce humaine.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qui ont plus ou moins de vraisemblance, il est certain que « le Hazard, dit Hippocrate, est un mot vide de sens, qui ne présente aucune idée; qui paroît même contradictoire avec l'ordre apparent des grandes masses. Une mouche même, ajoute ce grand homme, est tellement liée à l'ensemble de l'Univers qu'elle ne peut-être anéantie, sans que tout l'Univers le soit ».

Admettons donc, avec Cicéron, ce *Premier* de tous les êtres, & qui a répandu un esprit dans le tout, pour l'animer. C'est, dit-il, ce qu'a fait *celui (1) qui étoit*. Il est alors facile de se rendre raison de la cause de cette énergie de la Nature, qui n'est autre que l'âme qui lui donne la vie, selon Virgile :

Mens agit molam & magno se corpore miscet.

L'Expérience nous prouve que les êtres ne sont pas, une minute, dans le même état, quelque imperceptibles que nous en paroissent les changemens. Mon corps n'est plus le même que celui qu'il étoit hier; tout y a pris une nouvelle forme de nouvelles combinaisons; & c'est ainsi qu'il tend à sa dissolution. La seule réminiscence m'autorise à

(1) *Is qui erat spiritum per totam terendis*, dit Cicéron, *Tim. Fragment*. Il est assez singulier que Cicéron appelle Dieu *is qui erat*, comme Moïse, *sum qui sum*. Cicéron n'a peut-être pas osé divulguer le nom du Dieu qu'il reconnoissoit comme Protecteur de Rome. On sçait que Pompée fit périr Soranus pour avoir été indiscret. Voyez Bayle, article SORANUS. Au reste cette force plastique ou productrice a été reconnue par S. Basile, qui dit, « Qu'après la volonté du premier Être, l'énergie imprimée à la matière lui suffit pour produire tous les animaux, dans tous les temps, sans même qu'il soit besoin du concours du mâle & de la femelle. *Homil. VIII. in Hexam.*

croire l'identité de mon individu : mais combien d'exemples n'avons-nous pas de la perte de cette réminiscence. L'Histoire de la Médecine m'en fourniroit ici plusieurs. L'Esprit s'abat aussi dans un corps qui s'affaiblit par vétusté, & dont les organes deviennent impuissans.

Ne soyons donc plus surpris des révolutions du Globe. L'action mutuelle qu'exercent les unes sur les autres les grandes masses du système général, en sont la première cause. Les principes dont les corps sont composés, en sont la seconde. Aucune partie de la matière n'étant sans action, & toutes tendant, sans cesse, à de nouvelles combinaisons, la surface & l'intérieur de ces masses doivent nécessairement changer. C'est ainsi que le *Nord-Est* de l'Asie est actuellement séparé de l'Amérique par un Détroit assez large, tandis qu'il y a quelques siècles, il n'avoit qu'une demi-lieue. Or ce Détroit s'élargit de jour en jour par l'action continuelle des volcans, qui ont fait deux Continens des terres immenses qui n'en faisoient qu'un seul, il n'y a peut-être pas huit-cents ans. Ainsi les rapports particuliers qui constituent le système général, changeant sans cesse, le système ne peut pas toujours être le même. C'est ainsi que nous appercevons

les causes premières & secondaires des révolutions qu'a subies notre petit Monde, qui n'est réellement qu'un atôme dans l'Univers.

Des Philosophes modernes ont fait les plus grands efforts de génie pour remonter au premier développement des êtres matériels ; & l'on peut assurer que, s'ils n'ont pas rencontré la Vérité, ils méritoient au moins de l'entrevoir. Mais le premier instant de l'existence des corps se perdant à des époques inappréciables pour la Raison humaine, ce développement fera toujours une énigme impénétrable. Contentons-nous donc de savoir qu'il existe des *Apparences physiques* que nous appellons *Corps*, parce que nous sentons de la *résistance* ; & ne cherchons ni à deviner leur origine, ni à les définir. Notre âme, sans la Révélation, feroit même une abstraction métaphysique dont nous n'aurions aucune idée ; encore moins pourrions nous la supposer immortelle : la Raison humaine ne s'étend pas jusques-là. Nous n'avons aucune idée ni de néant, ni de création, ni de combinaison, ni de destruction. N'en parlons donc qu'autant que les objets nous présentent des rapports sensibles : autrement nous-nous égarerons toujours.

Mais, pour revenir aux révolutions du Globe, qui font en grande partie l'objet de ces *Lettres*, les hommes que la Nature a distingués, dans tous les âges, du reste des bipèdes qui ne font que ramper sur la terre pour en dévorer les fruits, ont été frappés de l'état où ils voyoient ce Globe. Des poisons sur les montagnes, des couches de coquillages au milieu des plaines, sur les flancs des coteaux, des volcans même; des corps marins, des hommes pétrifiés dans des rochers énormes, des couches alternatives de produits marins & fluviatiles, entre lesquelles gissoient des couches d'argile ou de marne; des quadrupèdes trouvés en terre à des profondeurs considérables; des forêts entières absorbées, réduites en charbon, ou pétrifiées en partie sous des bancs de pierre ou des couches de différentes terres; des chaînes immenses (1) de montagnes, qui la plupart ont été des volcans, qui sont ou éteints en partie ou se rallument de temps en temps, ou fument par intervalles; des îles entières sorties subitement du sein de la mer, d'autres qui ont disparu aussi promptement, tous

(1) Voyez M. le Comte de Buffon, *Tom. V des Minéraux*, in-4°.

ces phénomènes effrayans ont prouvé à ces hommes éclairés que le Globe n'existoit pas d'hier, & qu'il falloit des siècles sans nombre pour l'avoir réduit à l'état où ils le voyoient.

Mais ces antiques révolutions, qui se perdent dans la nuit des temps, ne nous intéressent plus qu'autant qu'elles attestent l'antiquité reculée d'un point de l'Univers, dont les changemens n'ont plus de dates pour nous. Nous ne pouvons donc nous fixer que sur la dernière, dont les traditions, tout obscures qu'elles sont, nous rappellent, à-peu-près, l'époque.

C'est à cette dernière que se fixe M. Carli, dans ses *Lettres*. Persuadé qu'il étoit impossible de bien déterminer cette catastrophe, sans réunir la Physique, l'Astronomie, l'Histoire, la Fable & la Géographie, c'est toujours à la lueur de ces flambeaux qu'il s'avance, & parvient enfin à fixer cette grande époque, après avoir donné une idée générale des précédentes. On conviendra qu'il la fait en homme éclairé, impartial, & ami de la Vérité.

L'état ancien de l'Amérique & sa population primitive, sont les deux points d'où il part pour arriver à ce but. Il entre donc dans les plus grands détails à ces deux différens égards. Ce vaste Continent n'est plus,

chez lui, cette terre nouvelle où les Espagnols, dit-on (contre toute vérité) ne trouverent que des bois, des marais, des lacs, ou des terrains arides, stériles, habités par des Barbares, sans Loi, sans principes de Morale. C'est dans les *Relations* authentiques que puise M. Carli, pour réfuter les songes ou les impostures de Paw, contre lequel tous les gens instruits se sont élevés. On y voit, à l'arrivée des premiers Conquérens, & d'après leur témoignage même, plusieurs grands Corps Civils, gouvernés par principes, & dont la Législation, à plusieurs égards, étoit infiniment préférable à celle de Européens. La terre n'y est ingrate que pour ceux qui ne la cultivent pas. Le Mexique & le Pérou sur-tout, étoient embellis, enrichis de toutes les productions de la Nature & de l'Art. L'Industrie y étoit poussée aussi loin que l'exigeoit le bonheur de l'homme réuni en Société. Ce ne sont plus ces Peuples lâches, foibles, puïllanimes, que Paw a imaginés dans son cabinet. Le Mexicain y avoit une Astronomie, un Calendrier mieux réglé que tous ceux de l'Europe actuelle; & l'on demeure vraiment étonné, quand on en apperçoit les combinaisons. Est-ce donc là un Barbare? L'Astronomie du Mexique a particulièrement mérité l'at-

tention de M. Carli. En effet c'étoit un article extrêmement curieux. Cependant il m'a paru ne pas avoir fait toutes les combinaisons que présentoit ce monument qui nous en a été conservé. Il a même cru trouver Carréri en contradiction. J'ai levé cette difficulté. Je crois qu'on lira ces détails avec plaisir. J'ai aussi donné, sur la grande période de l'Égypte, comparée avec le *Siècle* ou *Cycle Mexicain*, des éclaircissemens plus étendus que M. Carli; parce qu'il ne m'a pas paru présenter cet article sous son vrai jour. Au reste ces détails sont à la portée de tous les Lecteurs.

Notre docte Comte ne pouvoit non plus déterminer l'époque de la dernière révolution du Globe, sans faire la comparaison des différentes théories Religieuses des deux Continens. Les Espagnols ayant cru trouver en Amérique des restes défigurés de Christianisme, il s'agissoit de savoir jusqu'à quel point cela étoit vrai, & quelles inductions cette analogie pouvoit fournir. Le Baptême (1), la Circoncision, le Sacre-

(1) On verra que le Baptême étoit en usage du temps d'Abraham. Les Juifs l'administroient réellement pour effacer les péchés. Un de leurs anciens Docteurs dit même
 « Que si une femme Payenne se convertit étant grosse,

ment de la *St^e Cène* sous les deux espèces, la Confession, la Pénitence, la Tonsure Religieuse & autres Rits Religieux, paroissent, en effet, rapprocher les théories de quelques Peuples Américains de celles de nos Contrées. M. Carli s'arrête avec attention à ce parallèle. J'ai aussi appuyé ses conjectures, en citant plusieurs fois le *Phare du Vieux-Testament* du Jésuite *Abram*, Ouvrage qui, sans être profond, est écrit de manière à intéresser le Lecteur ami de la Vérité. Mais M. Carli, comme nombre d'autres Ecrivains, n'a pas remonté au point d'où il devoit partir, pour rendre raison de cette conformité d'usages. Peut-être s'est-il cru dispensé de le faire. J'y ai donc suppléé, mais en recommandant plusieurs fois le plus grand respect pour la Religion de l'Etat où l'on vit. Toute Religion se réduisant à un fait, il n'est plus permis de douter de la vérité de ce fait, dès qu'il a reçu une sanction légitime par le Corps Législatif qui l'admet. Ainsi une

» le Baptême qu'elle reçoit purifie aussi l'enfant qu'elle
 » porte, & qu'il n'a plus besoin d'être baptisé .. La
 Synagogue ne vouloit pas qu'on réitérât le Baptême.
 Ainsi ce Rit Religieux est plus ancien que le Christianisme.
 Voyez *Veitlin de Lege Divinâ*, 17-8°.

Religion quelconque est vraie dans la pratique, pour le Peuple qui la fait autorisée par la Loi. C'est en vain qu'on l'attaque, c'est en vain qu'on la défend: il ne faut d'autre preuve que la Loi. C'est ce qui m'a toujours fait voir avec peine que des gens éclairés eussent attaqué une Religion quelconque, & que la Loi eût fait une affaire civile d'une théorie qui n'intéresse que le for de la Conscience. On s'est donc écarté, chez les Chrétiens, du jugement qu'avoit dicté le Législateur même, dont on a cru devoir embrasser les Dogmes & la Morale. Celui qui ne veut pas croire, *sit tibi sicut Ethnicus & Publicanus*. Telle est la seule peine civile qu'il prononce: *Abandonnes-le, en secouant la poudre de tes souliers*.

Le rapprochement des différens Cultes, & les théories de l'ancienne Egypte ont amené, sous ma plume, l'Ouvrage de M. Guérin du Rocher: je ne puis assez louer son zèle, parce que je le crois sincère: mais c'est un zèle sans lumière, qui renverse toutes les preuves de la Religion qu'il a voulu défendre. En effet qu'est-ce qu'une Religion qui n'a plus pour bête qu'une Histoire fondée sur des étymologies, qu'on est toujours en droit de rejeter, sur-tout lorsqu'elles sont aussi
fausses

fausses que les siennes (1) ? Les sollicitations qu'on me fit me déterminèrent à lire son Ouvrage ; & j'avoue que j'ai regretté le peu de temps que j'y ai employé. Je laisse de côté les deux mauvais Copistes qui ont voulu le suivre : ils sont pitoyables.

L'idée des deux principes a mérité l'attention de M. Carli, parce qu'il l'a retrouvé en Amérique, comme chez les anciens Peuples de notre Hémisphère. Je suis entré, à cet égard, dans des détails suffisans, pour montrer que l'idée du bon & du mauvais principe ne venoit que de la première division de l'année, qu'on distinguoit seulement en *été* & en *hiver*. J'ai même mis en parallèle les détails de Moÿse, chez qui j'ai retrouvé le nom d'*Aryman*, donné, en Asie, au principe du mal. Ce rapprochement montre, au premier coup-d'œil, la différence qu'il y a entre l'exposé de ce grand Législateur & les

(1) Par exemple, quel homme instruit dans les Langues de l'Orient ira jamais trouver dans *Nephtali* le mot *thali*, qui n'est ni Hébreu, ni Syriaque, ni Arabe, pour signifier *filie* ? Il faudroit *thalitha*, qui vient de *icled* ou *ialad*, engendrer. Le Lecteur voudra bien me permettre ce seul exemple. *Nephtali* vient de *phathal*, &c. &c. Il n'est pas étonnant que M. Guérin du Rocher se soit si souvent fourvoyé, en suivant le mince Giraudeau.

théories de autres Peuples. C'est ainsi qu'on lève, sans beaucoup raisonner, les difficultés qui se présentent concernant un Dogme sur lequel S. Augustin desiroit lui-même qu'on n'eût jamais proposé la moindre question.

Le feu du Soleil rallumé tous les ans, au Pérou, avec un miroir ardent, à l'équinoxe de Mars, comme les Vestales le rallumoient à Rome le même jour (nous rallumons aussi le feu des lampes des Eglises, à la même époque) m'a donné lieu de dire quelques mots de l'ancien Usage des verres catoptriques & dioptriques, & d'examiner l'article de l'antiquité des Téléscopes, sur lesquels M. Bailly n'avoit rien dit que de très-vague dans son *Histoire de l'Astronomie*. J'ai cru que ce sujet intéressoit l'Histoire des Arts. Je l'ai donc traité avec l'étendue convenable ; & l'on verra que M. Bailly s'est trompé. Je l'ai aussi trouvé en faute, lorsqu'il parle des connoissances Astronomiques des Egyptiens. Le Passage qu'il cite de Sénèque, pour s'autoriser, est formellement contre lui. Est-ce précipitation de sa part, ou ignorance de la Langue Latine ? Il fera au moins convaincu qu'il s'est trompé. Je lui cite, de Lucain, un Passage relatif à l'Astronomie, & qui pourra lui servir de guide pour le

sens de Sénèque. Je ne puis dissimuler ici que ce laborieux & savant Académicien, à qui le Public doit la plus grande reconnaissance, n'avoit pas la clef nécessaire pour entrer dans le Sanctuaire de l'Antiquité. Les Langues lui manquent par-tout; & l'on s'apperçoit, avec regret, des erreurs dans lesquelles il tombe assez souvent; surtout par la prévention qui l'aveugle en faveur de son Peuple perdu. Du reste, lorsqu'il voit clair par lui-même, ses réflexions sont précieuses, & ses assertions bien prouvées.

M. Carli a cru trouver de quoi appuyer ses conjectures dans l'antique tradition du Déluge de Deucalion (1) Scythe ou autre, & de l'incendie de Phaéton. Il avoit d'autant moins besoin de ce surcroît de preuves, que toutes les théories qu'on a présentées sur ces deux événemens sont absolument fausses. Mais son système en est indépendant. Pour éviter de rectifier ses détails en plusieurs endroits, j'ai réuni, en deux *Letres*, ce que j'avois à dire tant à cet égard que concernant la Fête des Eaux, dont l'Eglise a consacré l'usage par l'Eau-Bénite, qui se fait à

(1) Gebelin a voulu prouver que ce Déluge étoit celui de Noé. On verra combien ses preuves sont puétils.

l'équinoxe de Mars, époque à laquelle l'Égypte célébroit anciennement cette Fête. J'ai aussi expliqué l'origine des Phalléphories & des Priapées, qui n'ont été d'abord que des Fêtes très-religieuses; & j'ai montré comment elles étoient devenues les scènes les plus licencieuses. M. Carli s'est malheureusement laissé subjugué par Boulanger, qui n'a fait que copier, sans trop les entendre, des *Mémoires* précieux qui étoient tombés dans ses mains, & un *Dictionnaire* (1) manuscrit, dont l'acquisition fut même proposée à l'homme de mérite qui nous donne des *Mémoires* authentiques de notre *Histoire de France*. Cet homme candide ne me défavouera pas.

J'ai montré, dans la seconde de ces deux *Lettres*, que l'électricité étoit connue de la plus ancienne date, de même que l'usage des paratonnerres: & je crois mes preuves démonstratives. J'en cite deux exemples formels.

Mais je prévient le Lecteur de ne prendre ni dans les Notes que j'ai jointes à cet Ouvrage, ni dans les Additions que j'y ai

(1) Ce *Dictionnaire* présente le rapport de plusieurs Langues anciennes, &c. C'est dans les *Mémoires* que Boulanger a copié son *Despotisme Oriental*.

faites, aucune de mes réflexions comme autant d'affertions formelles. Je ne fais rien, n'ai jamais pu rien favoir; & ma feule opinion eft de n'en avoir aucune, que celle de refpecter les maximes de l'Etat où je vis. Si je me fuis trompé en écrivant d'après de célèbres Ecrivains, que j'ai cru bien entendre, c'est leur faute & non la mienne. Il faut être fou pour tenir aux opinions de qui que ce foit. Nous abandonnons les nôtres felon nos différens âges: le plus sûr eft donc de n'en pas avoir.

M. Carli a joint à ces *Lettres* un Volume précieux pour réfuter l'*Atlantide* de M. Bailly. Je dis précieux, non que l'*Atlantide*, Ouvrage extrêmement foible, méritât une réfutation: mais ce Volume eft réellement précieux par les recherches que l'Auteur a faites fur les anciens Habitans des diverfes parties du Globe, & qu'il préfente avec une érudition toujours femée de fleurs, & ornée des agrémens les plus attrayans. J'en ai une traduction prête, à laquelle j'ai joint des obfervations, qui éclairciront même plufieurs articles des *Lettres* que je publie.

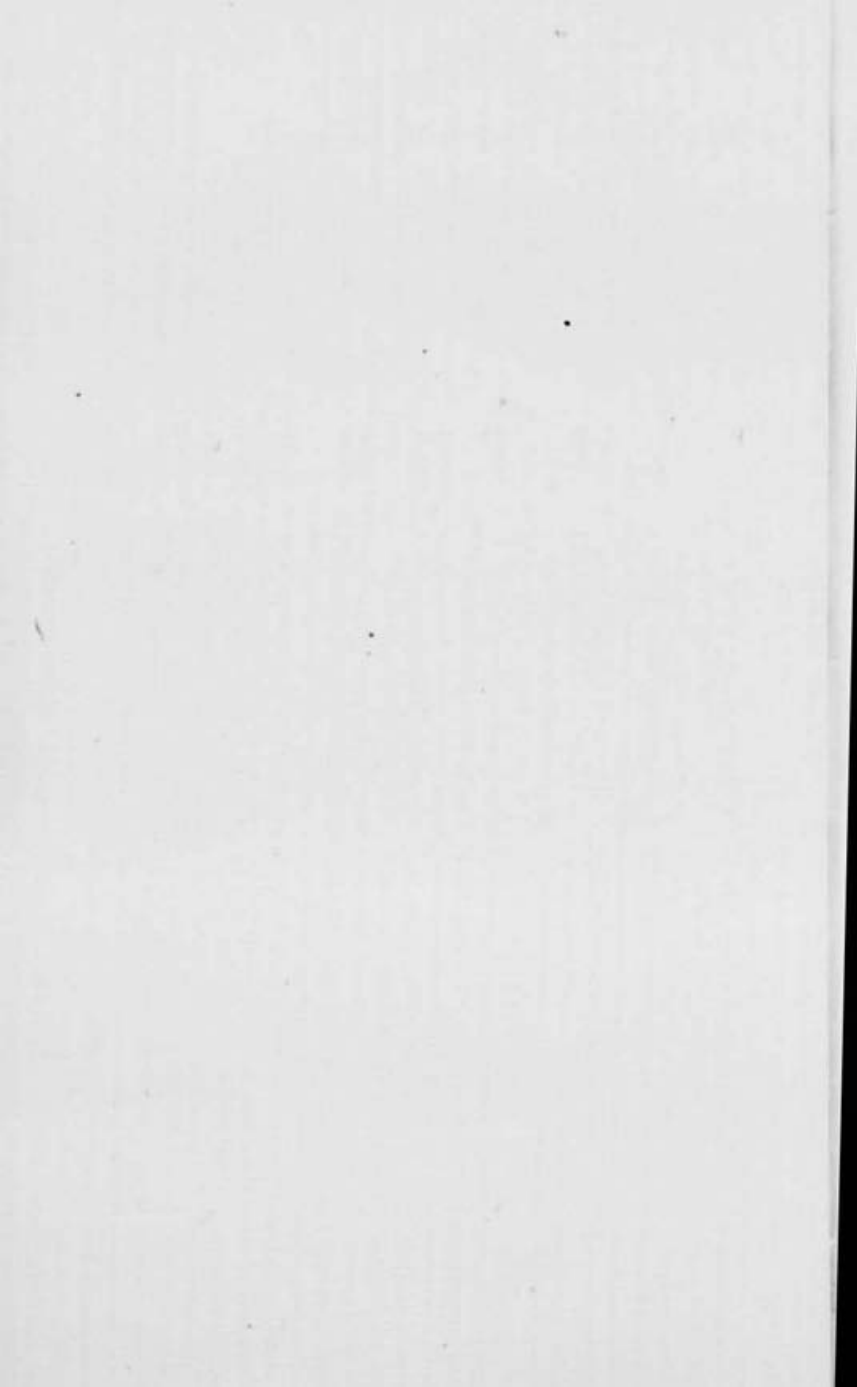
La *Carte* qu'on verra au fécond Volume, eft celle de la féconde Edition de l'Auteur. J'ai feulement fait marquer, au n^o 3, par des points, le bord des côtes, telles que nous les connoiffons par le Voyage du célèbre

Cook. Par ce moyen on peut lire, avec cette *Carte*, les Relations antérieures qui concernent ces parages, & comparer les Récits des Voyageurs. On verra aussi l'Extrait d'une *Lettre* de M. d'Ansse de Villoison, sur le Planisphère de Venise, que M. Carli n'a pas connu, quoiqu'il en cite un autre. Les Antilles y sont marquées long-temps avant les Voyages de Colomb. Ce docte & laborieux Académicien fit calquer ce Planisphère à Venise, envoya la Copie au Comte de Vergennes, qui la remit à Sa Majesté Louis XVI. L'étendue de ces deux Volumes ne m'a pas permis de discuter ici les *Mémoires* que produit M. de Murr, sur le fameux Planisphère de Béheim de Nuremberg. M. de Murr n'en a pas tiré le parti convenable. J'aurai occasion d'en parler ailleurs, & de prouver que les Flottes de Salomon faisoient, tous les trois ans, un voyage au Brésil, ou à la mer de Paraiwa. J'ai montré que les maux vénériens ne venoient pas d'Amérique.

N. B. Le Lecteur est averti de jeter les yeux sur l'*Errata*, qui est à la fin du Volume.



L E T T R E S
A M É R I C A I N E S .



LETTRES

DE

M. LE COMTE CARLI,

Sur l'ancien état de l'Amérique, &c.

LETTRE PREMIÈRE.

Court exposé des Matières qui occuperont l'Auteur, & des opinions de Paw, Auteur des Recherches Philosophiques, &c. Raison physique, pour laquelle le froid est plus grand en Amérique, & la chaleur moindre que dans notre hémisphère.

MON TRÈS-CHER COUSIN,

JE ME PROPOSE de vous développer mes idées, ou, si vous le voulez, mes songes, concernant les anciens Peuples de l'Amérique, que je crois descendus de ces antiques Atlantides (1),

(1) J'observerai seulement ici, sur cette expression de l'Auteur, que ce mot *Atlante*, signifie *habitants des montagnes*. *Thala* ou *Athia*, dans les Langues de l'Orient, & *Thal* ou *Tal*, dans celle du Nord, désignent une hauteur, une éminence quelconque. De-là notre mot *taille*

si fameux dans l'Histoire des premiers temps. Je ne fais si le peu d'instans que je puis accorder à mes loifirs, me permettra d'arriver à un but certain. Quoi qu'il en foit, je prends la plume ; & , fans m'engager à fuivre une marche régulière, je la quitterai, la reprendrai, lorsque j'aurai deffein de me transporter dans le nouveau Continent, où vient de commencer une des plus grandes révolutions politiques.

Je voudrois vous parler du naturel des Habitans, de leurs ufages, de leur religion, de leur état civil, des arts, de l'industrie qu'on a eu lieu de remarquer chez eux : je me ferois auffi un vrai plaisir de vous montrer quelle relation il y a eu entr'eux & les anciens habitans de l'Asie, de l'Afrique & même de l'Europe : je m'occuperois auffi du rapport des langues, des traditions réciproques de ces différentes contrées, des voyages, mais fur-tout des révolu-

pour *hauteur*. Les traditions des Grecs nous apprennent que les hommes n'habitèrent que les hautes montagnes après le Déluge, & que ce fut Ilus qui osa le premier descendre avec sa troupe, dans la plaine, pour y fixer son habitation. Ainsi le nom d'*Atlante* étoit commun à tous les habitans du globe, après la terrible catastrophe qu'avoit effuyée la terre dans cette inondation, quelle qu'en foit l'époque. Je suis fâché que cette vérité ne s'accorde pas avec l'opinion de quelques Savans; mais elle est constante, & leur hypothèse une pure chimère. Nous y reviendrons vers la fin. V. *Antiq. dévoil.* t. 1. p. 44. T.

tions physiques, en conséquence desquelles une si grande partie du globe a été submergée, un continent a été séparé de l'autre par de vastes mers, de sorte même qu'il resta à peine le soupçon de son existence; soupçon qui ne put être réalisé que par la suite des siècles. Or ce furent quatre Italiens, Colomb, Vespuce, Cabotta, Verrazzani, qui eurent la hardiesse d'en aller parcourir, les premiers, les côtes immenses de la partie orientale.

Mais je dois vous avouer franchement que je suis arrêté par l'Ouvrage que Paw vient de publier sous le titre de *Recherches philosophiques sur les Américains*. Le pénible travail avec lequel ce Littérateur a dépouillé les anciens voyages, la hardiesse de ses décisions, l'art avec lequel il soutient un système, sans paroître même en faire un, l'éloquence avec laquelle il appuie & embellit chaque proposition, font de son ouvrage un Ecrit qui charme & séduit à la première lecture. Toutes les fois que je pense à l'ancienne population de ces contrées, il me semble que j'ai une foule d'argumens, propres à renverser son hypothèse; mais, lorsque je m'occupe de son ouvrage, je me trouve séduit au point de ne pas même oser penser différemment. (1).

(1) On verra bientôt que l'Auteur ne croit pas les assertions de cet homme hardi. T.

La peinture qu'il fait du climat général, du sol de l'Amérique, les observations physiques semblent appuyer, d'une manière triomphante, l'opinion qu'il a de la foiblesse, de la pusillanimité, de l'indolence de ces Peuples, de cette nature dégradée qui n'est là si féconde qu'en animaux nuisibles, serpens, chauve-fouris, mosquitoes, sauterelles, fourmis & autres insectes innombrables, &c.

Un sol plein de lacs, d'eaux stagnantes & de forêts, » y produit, selon lui, un froid extraordinaire; de sorte que le thermomètre ne » passe pas, au Pérou & sous la Zône Torride (1), » le degré auquel il monte en France au plus » fort de l'été. C'est ainsi qu'il fait à Québec » un froid incomparablement plus grand qu'à » Paris, quoique ces deux Villes soient à une » même latitude. Il en est de même de la baie » de Hudson à l'égard de la Tamise.

» Il n'existoit, selon lui, aucun grand animal » en Amérique, entre les tropiques; voilà, dit-il, ce qui fut cause que la faim, jointe à la » malignité du climat, fit périr presque tous les » premiers Européens qui y passèrent, les nègres » qu'on y transporta; & les bœufs, les chevaux ne furent pas plus épargnés.

(1) D. Ulloa en a donné la raison dans ses premiers Mémoires. V. de Treslan, *Fluide Elec.* t. 1. p. 348. T.

» Toutes ces causes physiques ont contribué
 » à y rendre l'homme extrêmement foible ; à
 » le priver de poil, à l'assujettir à une (1)
 » cruelle maladie, qui attaque même le principe
 » de la génération, & qui fit tant de ravages dans
 » nos Continens, lorsqu'elle s'y répandit. il n'est
 » donc pas étonnant, ajoute-t'il, que Cortès,
 » à la tête de quatre-cents cinquante soldats, &
 » de quinze cavaliers, ait conquis le Mexique ;
 » & que les Pizarres (2) se soient aussi rendus
 » maîtres du Pérou avec cent-soixante-dix
 » fantassins & trente cavaliers ».

» Les mêmes causes ont aussi produit pro-
 » portionément la même foiblesse dans les
 » femmes, selon le même Auteur. Car, outre
 » les autres circonstances sur lesquelles on ne
 » s'arrête pas, ces femmes allaitent leurs en-
 » fans jusqu'à l'âge de dix ans, après les avoir
 » mis au monde avec une (3) extrême facilité.

(1) Je prouverai démonstrativement, à la fin de cet Ouvrage, que cette maladie Vénérienne existoit en Europe plus de huit-cents ans avant les voyages de Colomb. J'ai été étonné que notre Auteur n'eût pas relevé cette erreur : il l'a cependant aperçue ailleurs. T.

(2) J'ai déjà réfuté cette assertion dans mes notes sur D. Ulloa ; mais notre Auteur entrera plus bas dans de plus grands détails que les miens. T.

(3) Cette extrême facilité est, selon Paw, une preuve de la foiblesse de leur organisation : mais Paw a dissi-

» Delà cette étonnante dépopulation qu'on re-
 » marqua , dit-il , au temps de la conquête ;
 » & cette passion excessive des femmes Indien-
 » nes de l'Occident , pour les Européens , qu'elles
 » trouvoient (1) infiniment plus vigoureux que
 » les Indigènes dans les ébats amoureux.

» Voilà aussi , selon le même , la cause
 » de leur (2) insensibilité. On les voit expo-
 » sés au feu , déchirés dans les plus cruels
 » supplices , sur-tout les Indiens du Nord , sans
 » qu'ils jettent un soupir , sans verser une
 » larme devant leurs atroces bourreaux. Les
 » habitans du Sud & de la Zone torride sont
 » aussi indifférens sur la mort , & au milieu
 » des maux les plus douloureux.

» Or cela ne peut venir , selon Paw , que
 » de l'état physique du pays : ce qui prouve
 » aussi que les eaux ont abandonné plus tard
 » le continent de l'Amérique ; & que le cata-
 » clysmes ou déluge qui l'avoit couverte , est
 » plus (3) récent que celui de nos anciens

mulé à ses Lecteurs les douleurs extrêmes que les femmes
 de l'Orénoque éprouvoient en accouchant. T.

(1) J'en donnerai la raison plus loin. T.

(2) On verra dans les additions aux *Mémoires d'Ulloa*
 combien Paw est mal-fondé dans cette assertion. T.

(3) Il n'y a aucun rapport entre les principes , & cette
 absurde conséquence , que j'ai réfutée dans mes observations
 sur *D. Ulloa*.

» Continens. En conséquence , ces pays étant ,
» à cet égard, plus nouveaux que notre terrein,
» les Nations qui l'habitent n'ont pas eu le
» temps de devenir aussi robustes & aussi in-
» dustrieuses que nous ».

Paw, comparant ensuite les habitans des deux Continens, anciens & modernes, se croit en droit de conclure qu'il n'y a jamais eu aucune communication entre l'une & l'autre de ces deux parties du globe; que les habitans ne se sont même jamais connus.

Paw peut sans doute avec raison ne pas croire à la lettre, les relations, les histoires des Ecrivains modernes, qui n'ont rien vu que de merveilleux, d'étonnant même dans leurs courses vagabondes. Mais qu'il pense mériter plus de confiance que des hommes revêtus d'un caractère public, qui ont conquis l'Amérique d'après les ordres & la commission de leur Souverain; qui en ont envoyé des Journaux très-circumstanciés à leurs Cours respectives; qui, au milieu de gens envieux, turbulens, séditieux, pouvoient s'attendre à une disgrâce sans ressource, s'ils en avoient imposé dans leurs relations: je crois que les assertions de Paw sont au moins très-hazardées, si elles ne sont pas extravagantes.

Je me servirai donc de ces mêmes relations, & nous verrons peu-à-peu que les Américains

étoient des hommes comme les autres ; qu'ils n'avoient pas encore tout-à-fait perdu les traces à la faveur desquelles on peut remonter aux traditions des Nations primitives ; traditions qui se sont transmises par une succession de tant de siècles.

Je conviendrai , sans doute , que ces Indiens n'avoient le caractère , ni des Grecs ni des Romains ; j'avouerai aussi que les Egyptiens , les Brachmanes , ou les Indiens proprement dits , les Chinois étoient arrivés à un degré bien plus parfait de civilisation & de culture. Mais le reste de l'Afrique , de l'Asie , de l'Europe même ne nous offre que trop de motifs d'humiliation , & qui mettroit peut-être l'avantage du côté des Américains , si on les comparoit rigoureusement avec les anciens (1) habitans de nos Continents.

J'accorderai , d'ailleurs , que le froid est insoutenable dans quelques parties méridionales de l'Amérique , sur-tout à la *terre de feu* , comme l'ont observé plusieurs Voyageurs. Cependant je m'arrête à des circonstances que l'aw n'a pas envisagées. Je dis donc que ces Peuples ont l'hiver quand nous avons l'été , c'est-à-dire lorsque la terre se trouve à la plus grande

(1) Il n'y a pas six-cents ans que le Nord de l'Europe étoit , à la rigueur , une retraite de vrais Barbares. T.

distance du soleil; & que nous avons l'hiver & eux l'été lorsque le soleil est le moins éloigné de nous. C'est donc une raison physique pour laquelle leur hiver doit être plus rigoureux que le nôtre. De même aussi nous devons sentir plus de froid depuis l'équinoxe du Printemps que depuis l'équinoxe d'Automne; parce que, dans le premier cas, la terre, suivant sa courbe elliptique, s'éloigne du centre igné où est placé le soleil, & dans le second, elle s'en approche. Voilà pourquoi l'on trouve des glaces dans l'Océan antarctique, à quinze & vingt degrés plus proches que dans les mers du Nord. Elles y sont même d'une hauteur considérable au-dessus du niveau des eaux, comme autant de monts séparés par de profondes vallées: ce qui a plusieurs fois donné lieu de les prendre pour des terres antarctiques.

On peut de même expliquer pourquoi l'on éprouve au Brésil, moins de chaleur en été qu'en Afrique; & pourquoi le froid de Québec & de la baie de Hudson est plus intense en hiver qu'à Paris & à Londres, qui sont aux mêmes latitudes respectives. En effet le même vent qui rend les chaleurs insupportables au Sénégal & sur toute la côte, après avoir passé sur les sables brûlans de l'Afrique, traverse ensuite l'Océan atlantique, où il perd cette chaleur, & arrive au Brésil pour rafraîchir la contrée. Par une raison contraire, le vent de

Nord-Ouest qui domine pendant l'hiver dans l'Amérique Septentrionale, ne peut arriver à Québec qu'après avoir traversé d'immenses contrées couvertes de glaces & de neiges. Le froid doit donc être des plus vifs dans cette ville. Mais, quand ce même vent se fait sentir à Paris & à Londres, il a passé la mer, s'est addouci; & ainsi son impression est beaucoup moins vive qu'au Canada. Il seroit en outre très-facile d'expliquer pourquoi les pluies font, en été, si fréquentes au Brésil, & si rares au Chili & au Pérou. Il suffit de remarquer que les vents alisés qui soufflent des côtes de l'Afrique, apportent les exhalaisons de l'Océan, & une partie du fluide qui s'en évapore continuellement, arrivent aux Cordilières où ces vapeurs se condensent pour retomber de là sur les contrées situées à l'Est. Mais les mêmes vents qui soufflent du Pérou & du Chili, s'opposent par une raison contraire à ce qu'il tombe de la pluie dans ces deux vastes royaumes. Il est en vérité étonnant que des gens qui se donnent pour des Philosophes éclairés, & qui ont de la réputation, se soient si éloignés, en ce point, de la vraie raison physique de ces phénomènes; pour imaginer d'ailleurs des raisons qui font si peu d'honneur à leur pénétration (1).

(1) Joignez à ces réflexions de notre Auteur, celles de D. Ulloa, dans ses Mémoires. T.

L E T T R E I I.

On observe ici quelques méprises de Paw. Distinction des terrains en vieux & nouveaux. La Nature n'étoit pas dégénérée par-tout dans ce Continent.

QUELQUE déférence & quelque estime que j'aie pour l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, &c. (1) j'ai lieu de soupçonner qu'il n'écrivit pas toujours avec cette candeur & cette sincérité nécessaire dans une Histoire. C'est une erreur commune à tous ceux qui se laissent préoccuper par un système quelconque, auquel ils sacrifient presque toujours la vérité & le bon sens.

Je veux vous apprêter à rire par un exemple. Il dit, *t. I. p. 73 & suiv.* qu'il se fait une loi de suivre à la lettre la relation d'Amérique Vespuce, *témoin oculaire & exact.* Ainsi, pour prouver la foiblesse de la constitution naturelle des Américains indigènes, il rapporte que les femmes remédioient au défaut de l'organisation des hommes en leur oignant la verge avec des drogues, & des insectes caustiques, jusqu'à la faire gonfler prodigieusement; de

(1) M. Raynal.

manière à les mettre en état d'exécuter les fonctions viriles. Il cite en note les paroles de la Relation imprimée en latin, à Strasbourg en 1505; & en prend occasion de décrier le Recueil de Ramusio, disant qu'il est fait *sans goût & sans exactitude*, parce qu'il est dit dans la Relation de Vespuce, qui y est imprimée, que les femmes produisoient cet effet moyennant un *breuvage*. Il ajoute donc que celui qui a traduit l'original de Vespuce en Italien, a mal entendu le texte de l'Auteur, & l'a falsifié autant qu'il a pu.

Qui croiroit que tout cela n'est qu'une falsification, non du Traducteur Italien, mais de Paw lui-même? D'abord je dis que la Relation latine n'est pas l'original; c'est au contraire le texte Italien, qu'il prend pour une traduction. Le Traducteur latin étoit un nommé Joconde, peut-être même Florentin. « *Ex Italicâ in latinam linguam Jocundus Interpres hanc Epistolam vertit* » C'est ce qu'on y lit à la fin. Cette relation a donc été imprimée par Ramusio, dans son *vol. I. p. 141. folio verso*, comme adressée à Pierre Sodérini, Gonfalonier; mais l'Abbé Bandini, la publiant de nouveau, dans l'Ouvrage intitulé: *Vie & Lettres d'Améric Vespuce*, l'a donnée comme adressée à Laurent, fils de Pierre-François de Médicis.

Or on lit, tant dans l'édition de Ramusio,

que dans celle de Bandini, & très-clairement, » les femmes (1) donnent à boire aux hommes » le jus d'une certaine herbe; &, si cela n'aide » point, elles appliquent à la partie certains » animaux venimeux, qui la mordent jusqu'à » ce qu'elle se gonfle. » C'est donc dans l'italien même qu'il est fait mention des insectes stimulans, & non pas seulement du breuvage. L'infidélité devoit sans doute retomber sur le texte Latin, si l'on y avoit omis le breuvage comme première tentative; mais on n'y a pas commis cette erreur: car il y est suffisamment indiqué par une distinction frappante. « *Et hoc quodam earum artificio, & mordicatione quorundam animalium*, c'est-à-dire, & ceci par un de leurs artifices, & par la morsure de quelques animaux. Or qu'indique cet artifice, sinon ce que dit le texte Italien du breuvage? L'erreur retombe

(1) Cette foiblesse des hommes n'est assurément pas une preuve d'organisation généralement dégénérée parmi ces Indiens, mais celle d'un abus énorme de leurs facultés naturelles. Ne voyons-nous pas actuellement la plupart de nos jeunes gens à Paris, épuisés & vieux à l'âge de 30 ou 35 ans, quoiqu'ils nés en Province de parents très-robustes? Tout homme sensé ne l'attribuera qu'au libertinage excessif de ces femmes lubriques qui ont perdu toute idée de pudeur. Voilà la cause de cette foiblesse des Indiens & de notre jeunesse, qui n'auroit que trop besoin de ces ressources qu'on trouvera dans Théophraste. T.

donc entièrement sur Paw, qui, ou n'entendit pas le texte Italien, ou le lut trop vite, sans faire attention aux animaux venimeux, ou ne réfléchit pas sur ce que la traduction latine indiquoit par cet *artifice*.

Voilà donc comment Raynal, d'après une erreur, qui n'est que la sienne, ou celle de la source altérée où il a puisé, décide, sans connoissance de cause d'un recueil, le plus précieux de tous, tant par le choix des relations, & des pièces originales, que par les observations savantes qu'y a jointes le célèbre Editeur. Mais ce n'est qu'un échantillon des nombreuses méprises de Paw. Je vous en ferai observer d'autres au moins aussi graves, à mesure que j'avancerai. Il me suffit actuellement de remarquer la manière dont procède cet Auteur dans ses raisonnemens, lorsqu'il attribue à toutes ces Nations, & presqu'innombrables, certain usage, certaine coutume particulière qu'on croit avoir observée, mais qu'on a mal apperçue, dans tel coin de ce Continent, chez tels Sauvages à qui cela étoit inconnu: de même qu'il attribue à plusieurs de leurs semblables, en Afrique, en Asie, en Europe, toute autre loi que celle de la nature. Mais laissons à présent cet article de côté, & parlons de la nouveauté du sol de l'Amérique.

Quant à cet article, il y a long-temps que

M. de Buffon a publié ses idées dans sa *Théorie de la Terre*. Après avoir examiné, comme il le croit, en grand observateur, le mouvement constant que la mer a d'Orient en Occident; il désigne les parties qui ont été absorbées par la mer; celles qui ne l'ont pas été, & celles qu'elle a abandonnées. Ce sont celles-ci qu'il appelle *terres neuves*; les autres sont les *terres vieilles*, non seulement en Amérique, mais encore dans toutes les parties du globe. Il dit, par exemple, qu'en Amérique le pays des Amazones, la Guiane, le Canada sont des terres neuves; au lieu que le Tucuman, le Pérou, le Mexique, & les hauts Terreins de ce Continent sont des terres anciennes. Les terres neuves de l'Afrique sont, pour lui, l'Égypte, la Barbarie, les côtes Occidentales, jusqu'au Sénégal. C'est ainsi qu'en Asie, l'Arabie, la Perse; la Tartarie sont des terres très-anciennes; de même que la Circassie, partie de la Moscovie, la Géorgie & la Turcomanie: tout le reste est une terre nouvelle; de même que tout le continent de l'Europe.

Cette distinction de terres *neuves* & *vieilles* n'est, selon lui, relative qu'à la retraite plus ou moins ancienne de la mer; mais doit on en conclure la nouveauté d'une partie entière du globe & de ses habitans, lorsqu'on trouve, dans cette partie, les plus hautes cimes du

globe , des fleuves les plus vastes , des arbres d'une grosseur & d'une force sans exemple ; où l'on compte plus de trois-cents (1) langues originales , toutes différentes , même dans leurs mots radicaux. Pourquoi donc enfin cette partie & ses habitans seroient-ils d'une nature ou d'une espèce toute différente de celle de nos anciens Continens ?

Cette partie du globe , ou l'Amérique , a d'étendue la moitié des anciens Continens , qu'on évalue à une surface de 4,940,780 lieues quarrées de 25 au degré. Or , la surface de l'Amérique est évaluée à 2,140,213 lieues quarrées. Il est vrai que les deux Continens , l'ancien & le nouveau pris ensemble , ne font pas 7,080,993 lieues quarrés ; ce qui répondroit à un tiers de tout le globe , qui est d'environ vingt-cinq millions de lieues. Mais il y a sans doute encore de nouvelles terres à découvrir ou la mer a peut-être pris plus de terrain (2)

(1) On verra dans l'ouvrage étonnant de D. Hervas ce qu'on doit penser de cette assertion , qui ne paroît nullement hasardée. T.

(2) Ceci paroitra sans doute une assertion singulière. Il est cependant vrai que la masse générale des eaux qui couvrent le globe , n'est pas dans un équilibre parfait , abstraction faite même des marées & des courans. Les eaux qui sont à l'Ouest des côtes du Pérou , & de l'isthme de Panama , sont , dit-on , beaucoup plus élevées que celles qui

qu'il

qu'il ne lui en falloit ; & voilà pourquoi les surfaces desséchées ne se trouvent pas dans une proportion convenable avec celle des eaux.

Quoiqu'il en soit, il est certain que l'Amérique est une terre ancienne ; si même elle ne l'est pas plus que notre hémisphère. En effet on a trouvé des coquillages, ou leurs empreintes, dans les plus hautes montagnes de nos Continens. Ils sont pétrifiés ; & même souvent par couches parallèles ; ce qui indique que la mer ne les a déposés qu'avec lenteur. Mais *La Condamine*, à qui l'on doit ajouter foi, dit qu'il n'a pas trouvé de vestiges de coquillages, ni aucun indice de la (1) présence de la mer sur les Cordillères. Cette observation semble être une preuve authentique de l'ancienneté de l'Amérique. En effet des cimes qui s'élèvent à trois mille *perches* (toises) au-dessus du niveau de la mer, telles qu'on n'en voit en aucun endroit du globe, font naturellement conclure que l'Amérique est le terrain le plus ancien

font à l'Est : de sorte que si cet isthme venoit à être percé, on croit que toute l'Europe seroit submergée. T.

(1) Je suis fâché de dire ici que notre Auteur n'a pas été instruit que c'étoit une erreur. Voyez les *Mém. d'Ulloa : additions*. Mais cela ne détruit en rien le système de l'Auteur, qui peut se prouver autrement. T.

du globe , quoiqu'il puisse avoir été en grande partie sous l'eau , peut-être lorsque la mer rendit , dans des temps postérieurs , quelque étendue de terrain à la Chine , à l'Égypte & à l'Italie , &c. Bertrand rapporte , dans son *Histoire Naturelle & Politique de la Pensylvanie* , que , montrant à un Américain , indigène , des fossiles & des productions marines qu'il avoit trouvées dans des monts moins élevés , celui-ci lui dit que la *parole ancienne* , c'est-à-dire la tradition , leur avoit appris que la mer les avoit (1) tous *environnés*. Pernetty , & l'Auteur Italien de la Préface qui est à la tête de la traduction de la *Colombiade* de Madame du Bocage , ont attaqué Paw d'une autre manière. Il répondit victorieusement au premier , en ce qu'il ne disoit pas que les hommes avoient passé tard en Amérique , mais que les terrains y avoient été abandonnés plus tard qu'ailleurs par la mer. Je suis (2)

(1) Il ne dit pas submergés. T.

(2) Je ne sais comment notre Auteur admet cette réponse. Si la mer a abandonné l'Amérique plus tard , & que les hommes n'y aient pas passé plus tard , il faut donc que cette submersion n'y ait pas été générale , & que les eaux n'aient pas couvert toutes les hautes cimes , où les habitans ont pu se retirer. Dans ce cas-ci , la conclusion seroit contre Paw & Boulanger , qui regardent cette race comme nouvelle , & qui n'avoit pas encore eu le temps de se fortifier lors de la conquête : ou je n'entends plus les raisonnemens ni de Paw , ni de notre Auteur. T.

d'accord avec lui dans cette manière de raisonner. Mais, d'un autre côté, je ne suis plus de son opinion, lorsqu'il dit qu'il n'y avoit pas une nombreuse population dans les lieux désignés par les premiers Conquérans modernes; ni certaine forme de Gouvernement, ni d'art, ni d'usages uniformes, &c. enfin, que les hommes y étoient tout différens de ceux de l'ancien Continent.

Je ne vous entretiendrai pas encore des systèmes physiques qu'on a imaginés concernant la formation & la composition du globe: nous aurons occasion de nous en occuper. Je me contente, dans cette Lettre, des réflexions sommaires que j'ai faites sur l'antiquité du Nouveau-Monde: réflexions qui nous donnent lieu de douter si c'est la population de ce pays qui a passé dans notre hémisphère, ou si c'est de nos Continens que les premiers habitans de l'Amérique y ont passé. Ce que nous pouvons assurer avec assez de vraisemblance, c'est que la mer a couvert partiellement & à différentes périodes, la partie sèche de notre globe; & qu'outre le déluge, qu'on appelle universel, il y en a eu plusieurs particuliers qui ont changé la face de la terre. Mais réservons cet article à un autre temps.

L E T T R E I I I.

L'Art de l'Attaque & de la Défense étoit en Amérique le même que celui des Peuples de notre hémisphère. Ressemblance des armes & des armures.

ON A trouvé des hommes , des femmes , des animaux , des plantes dans le continent & les isles de l'Amérique , comme il y en avoit dans l'ancien Continent : donc l'espèce humaine & la Nature organisée avoient eu en Amérique le même germe & le même développement , dans une progression analogue à la nôtre. Si M. de Buffon nous apprend , comme il l'a promis , dans les derniers tomes de son *Supplément à l'Histoire Naturelle* , la manière dont la Nature a pu s'organiser , & l'époque à laquelle cela est arrivé ; si , dis-je , après nombre d'expériences certaines , & de travaux , il parvient à donner la preuve du système qu'il a publié , il y trente ans , au moment où j'écris , concernant la formation des planètes , comme autant de parties détachées du soleil (la terre étant parvenu à l'état où elle est cette année , 74,832 de son calcul) de sorte quelle ne puisse plus être habitée dans 93,291 ans , à cause de

fon (1) refroidissement total, alors nous pourrons nous épargner la peine de rechercher l'analogie & les rapports plus ou moins éloignés qui se trouvent entre les hommes séparés les uns des autres par d'aussi vastes mers. Mais, comme il n'a pas encore tenu parole, & que d'ailleurs les observations physiques qu'on a faites ne sont pas démenties par ses expériences, & par des preuves qui devoient être rigoureuses de sa part, nous nous en tiendrons, en attendant ce grand miracle de l'esprit humain, à ce que la Nature nous offre, aux recherches que les Historiens plus ou moins vrais ont faites, aux révolutions particulières que nous appercevons sur l'écorce du globe; & nous suivrons nos réflexions selon notre manière de procéder.

On a donc (2) trouvé des hommes, des

(1) On a mal-à-propos cru M. de Buffon Auteur de l'opinion de cet embrasement général de la terre. Sans parler des Philosophes Grecs, les Scythes ont fait son raisonnement, selon Justin, liv. 2. chap. 1. Le Discours que cet Ecrivain leur fait tenir est digne d'être lu. Joignez y Cicéron, de *natura Deorum*; c'est toute l'hypothèse de M. de Buffon sur l'embrasement & le refroidissement de la terre. T.

L'hypothèse d'un déluge universel y est aussi bien présentée, comme l'alternative. T.

(2) On a demandé si la matière, à certaine époque,

femmes, des animaux & des plantes dans ces contrées; des usages analogues à ceux des anciens Continents; sur-tout les armes offensives & défensives, des arcs, des flèches, des

douée de telle force intrinsèque, & dans telle position respective de l'un ou l'autre des nombreux systèmes planétaires, pouvoit d'elle-même s'organiser individuellement, & par abstraction de certain nombre de ses parties, au point de produire des êtres doués d'un mouvement spontané & progressif, & même de la faculté de penser comme nous, sans le concours d'un Être supérieur, duquel dépendit immédiatement cet ouvrage? Quelques Philosophes ont répondu que oui. Un Poëte Allemand, a même prétendu, il y a 27 ans, autant que je me rappelle la lecture de son Ouvrage, que les êtres organisés, les plus grands, n'arrivoient que peu-à-peu, & par une succession continue de métamorphoses, à ce degré d'organisation plus parfaite, en commençant à une monade imperceptible. C'étoit l'hypothèse de Démocrite; mais, en vérité, il faut avoir bien du temps à perdre, pour s'occuper de pareilles absurdités.

Mais répondons plus directement; car le système de l'Athéisme ou du Matérialisme étant aujourd'hui celui de la plupart de nos Penseurs, il faut au moins leur dire qu'on les écoute, si l'on croit avoir des raisons pour ne pas se laisser persuader. Je prends le plus récent: Quelle bête pose-t-il pour son système? La voici: » Nous » avons trop peu de connoissances pour raisonner sur » l'ordre de l'Univers, & sur ce qui se passe en nous- » mêmes. » C'est la proposition qu'avance l'Auteur des *Principes de la Philosophie Naturelle*, en date de cette année-ci. Qu'en infère-t-il dans tout son ouvrage? C'est

lances, des épées, des boucliers, &c. On y a aussi remarqué des tambours, des trompes, des flûtes, des fifres; & les Sauvages de l'Orénoque s'en servent encore, comme le fait

qu'il n'y a point de premier moteur dans l'Univers. Il faut avouer que cette conséquence ne se lie guère avec le principe: mais c'est la manière de raisonner de ces gens qui commencent par nier tout, de peur d'être forcés de se rendre à un enchaînement nécessaire de raisons évidentes, s'ils convenoient d'une seule vérité. Ainsi les êtres doués d'un mouvement progressif & spontané, sont, selon leur théorie, produits par la seule énergie de la matière, qui ne fait que développer les germes formés par sa partie la plus pure, & par l'attraction réciproque des monades, ou par cet amour, qui, selon les anciens, porte les molécules de la matière à s'enchaîner, en vertu de l'affinité de leurs qualités constitutives, ou de leurs surfaces. Avec cette hypothèse, ils forment aussi-tôt des hommes, des animaux, des plantes, un monde! Ainsi ce monde est cause & non effet. M. de Tressan a donné une réponse très-satisfaisante à cette manière de raisonner dans son *Traité sur la nature du fluide Electrique*, t. 2. p. 316. Mais, sans forcer ces prétendus Philosophes à être meilleurs Physiciens, on peut leur opposer un raisonnement aussi simple que sensé; & c'est dans Spinoza même que je le prends pour les réfuter. Car Spinoza n'étoit pas matérialiste absolu. » Toute cause suppose nécessairement un effet, comme l'effet suppose la cause; autrement ni la cause, ni l'effet ne peuvent se concevoir. Mais, si la cause doit être différente de son effet, celui-ci doit aussi être distingué de la cause: autrement ils se confondent, ce qui seroit contradictoire: car la cause & l'effet sont deux idées ab-

voir Gumilla. Il y eut donc , à certaine époque , dans les deux Continens , une analogie , des rapports directs entre les idées , & même quelque chose qu'on peut dire absolument

folument diftinctes. Mais deux notions abfolument diftinctes ne peuvent être conçues fous le rapport d'identité , & la caufe eft avant fon effet , ou il n'y a plus de fens dans les termes. D'ailleurs le monde confidéré comme caufe ne peut l'être ainfi qu'autant qu'il a produit un effet , qui n'eft plus lui-même. Mais , hors de ce monde , on ne conçoit plus rien : donc ce monde , confidéré comme caufe , feroit une caufe fans effet : donc il n'exifteroit plus lui-même , cependant il existe : donc auffi il ne peut exifter que comme effet : donc il a une caufe néceffaire qui doit être conçue dans le rapport de priorité. Cette caufe je la désigne par le mot *Dieu* , mot analogue à celui dont on fe fert dans les autres langues pour rendre la même idée. J'ai dit que cette caufe étoit néceffaire ; par conféquent elle eft infinie ; autrement elle pourroit s'exclure elle-même ; ce qui feroit contradictoire. Donc Dieu eft infini. De-là découlent toutes les notions que nous pouvons nous former de l'Être fuprême. Cette caufe une fois prouvée , tout s'explique dans l'ordre de la Nature. On conçoit comment la matière a pu produire des êtres organisés moyennant les germes , depuis des millions d'années fi l'on veut ; comment les plus vaftes corps qui circulent dans l'efpace , & qui , pris féparément , ne font qu'un point dans cet Univers , dont Herfchel vient de reculer encore fi loin les bornes , peuvent , après des révolutions déterminées par une main toute-puiffante , être froiffés , brifés , abforbés les uns par les autres , former d'autres fyftèmes par l'action continuelle qu'ils exercent les uns fur les autres

commun. Voilà les premières observations que je veux vous faire. Commencez donc ici à voir s'il y a quelque différence entre les armes des Africains, des Egyptiens, des Gaulois

puisque ce ne sont que des substances matérielles, & qu'il est prouvé que la matière ne conserve pas un seul instant la même forme, ni les mêmes modifications dans chacune de ses parties. De-là ces traces sensibles des révolutions étonnantes que la terre, & probablement les autres globes ont souffertes à des périodes que nous ne pouvons pas déterminer, mais que l'état de notre globe nous prouve au moins quant à lui seul. Mais comment existe le monde ? Est-ce en Dieu, comme les Stoïciens, Aratus, S. Paul, d'après lui, Spinoza l'ont dit : ou, est-ce hors de lui ? Cela est indifférent à la question : il suffit qu'il existe ; car nous concevons bien la Divinité comme nécessaire, mais sans pouvoir la concevoir *comme telle* : &, d'après cette notion, tout s'explique tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral. Sans Dieu, au contraire, tout rapport de moralité disparoit nécessairement. Les Nations les plus barbares sentent, comme l'homme civilisé, qu'il existe dans notre intérieur un principe d'ordre & de régularité, autrement une *mesure*, à laquelle nous appliquons les rapports de nos actions. Si cette mesure existe dans certaines parties du tout, pourquoi n'existeroit-elle pas dans le tout ? Il y a donc une mesure générale à laquelle l'ordre moral & l'ordre physique doivent se rapporter. Cette mesure ne peut être que Dieu même. Donc s'il n'existe plus, il n'y a plus de moralité dans l'homme. Cette idée n'est-elle pas affreuse ! C'est cependant la conséquence nécessaire du Matérialisme, ou de l'Athéisme. Mais c'est aussi ce qui persuadera tout honnête-homme, qu'en supposant,

& de tous les Peuples anciens que nous connoissons par l'Histoire.

Pierre Martyr, Membre du Conseil des Indes sous Charles-Quint & ensuite sous Philippe,

par absurdité, qu'il n'existe pas de Dieu, il seroit utile à la société générale d'en supposer un. Néanmoins un Matérialiste dit, *j'ignore la cause de ce monde, donc elle n'existe pas.* On raisonneroit aussi conséquemment en disant, *on ignoroit, avant Colomb, s'il existoit des hommes en Amérique, donc il n'existoient pas; mais il y en avoit, donc ils y sont nés des pierres, ou de la même matière différemment organisée.* Voilà le raisonnement des anciens Arcadiens, chez qui Pan alloit garder les ânes.

On a fait une autre objection spécieuse, mais qui n'est telle que pour des gens peu instruits: or c'est le grand nombre de nos Philosophes, qui, en général, veulent paroître *Penseurs*, & n'ont rien vu que leurs chimères. « En supposant que les hommes de l'ancien monde aient passé en Amérique, ils n'ont sans doute pas transporté avec eux cette quantité infinie de reptiles énormes, ou d'autres animaux malfaisants qui s'y trouvent; ce sont donc des produits d'une matière organisée spontanément. » Mais il est plus que probable que l'Asie & l'Amérique ont été jointes par le nord. Ainsi voilà un passage: « mais, disent-ils, ce sont des espèces toutes différentes de celle des anciens Continens. » Qu'en conclure? le Nègre, le Malabar, le Lapon, l'Eskimau si différens entr'eux, sont-ils moins des hommes compris sous le même genre, quoique si différemment modifiés? L'étude de la Nature nous a prouvé qu'il en étoit du règne animal comme du végétal; qu'une espèce prenoit dans des climats différens, des caractères qui sembloient la diviser, en modifiant même les rap-

homme de la plus haute considération, fit un sommaire des Relations des premiers Voyageurs qui découvrirent les Isles & le Continent. Ces relations avoient été envoyées à la Cour.

ports essentiels. L'animal qu'on appelle lion, tigre en Amérique, n'est plus le lion ni le tigre de l'Asie ; mais ceux-ci diffèrent pareillement de ceux d'Afrique par la force & la hardiesse. Si l'on en croit même M. Sparrman, le lion d'Afrique est un animal lâche & timide. Les éléphants d'Afrique sont non-seulement plus petits que ceux d'Asie qu'ils craignent & qu'ils évitent ; ils en diffèrent encore par la denture, qui est un des principaux caractères dans le règne animal. Le bison d'Amérique, qui fut sans doute autrefois le même que celui de l'un ou l'autre Continent de notre hémisphère, diffère de celui des Alpes, & de l'Afrique. Quelques plantes dégénèrent dans des climats différents de celui de leur sol natal ; d'autres acquièrent plus de force & de beauté. Pourquoi n'en feroit-il pas de même des serpens & autres reptiles ? S'il s'y trouve des espèces qui ne sont pas ailleurs, c'est un instinct naturel qui les y a guidées, comme dans des lieux plus propres à leur constitution, & à les alimenter ; de même que celles qui sont restées ou dans l'Europe, ou dans les autres parties du globe, soit à cause du climat, soit à cause de la pâture. Sans nous arrêter à la jonction du nord de l'Asie & de l'Amérique, les hauts bancs de sable qu'on a remarqués entre l'Ouest de l'Afrique & l'Amérique permettent de présumer que l'intervalle qui sépare ces deux Continens n'a pas toujours été aussi vaste. L'ignorance où nous sommes sur l'ancien état du globe, autorise autant à le croire qu'à le nier. Mais *V. de Treslan*, tom. 2. p. 60. De quelque manière que les animaux

En racontant la défense vigoureuse & bien concertée, que fit à la Jamaïque le Cacique, frère de Caunaboa, tenu prisonnier par les Espagnols, il nous détaille comment ce guerrier

ayent passé, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne se perpétuent aujourd'hui que par la voie de la génération; donc ils ne se sont jamais perpétués autrement. En même-temps l'expérience nous prouve que les combinaisons des genres & des espèces sont déterminés par la Nature. La mule produit quelquefois, il est vrai, dans des climats chauds, comme on le voit en Espagne; mais son engeance ne produit plus. La matière est donc bornée dans ses combinaisons: car, pourquoi cette espèce cesse-t-elle de produire, s'il dépend de la matière de s'organiser par sa propre énergie? Or, si cet ordre absolu subsiste dans une partie, il faut nécessairement l'admettre dans les rapports du tout, & reconnoître par conséquent une cause indépendante de la matière, & qui en fixe les opérations. Donc, en Amérique comme ailleurs, tout a été sabordonné à une cause première, & les êtres animés n'y ont existé que par l'acte de sa volonté. Ainsi méprisons ce *j'ignore* du Matérialiste, à la faveur duquel il conclut *donc cela n'est pas*.

On a encore allégué que les différents Continens présentent çà & là des restes d'espèces d'animaux infiniment plus gros que tous ceux que nous connoissons. L'Auteur des *Principes de la Philosophie Naturelle*, fait de grands raisonnemens à ce sujet, mais en vérité bien en pure perte. Tous les gens instruits conviennent sans peine que la terre a éprouvé d'horribles révolutions, qui l'ont déchirée, brûlée en partie, submergée, je crois même plusieurs fois de différens côtés. La terre pouvoit alors nourrir des espèces

se présenta à la tête de cinq mille Indiens armés de flèches, garnies de pierres très aigües, de massues & de lances. Colomb étoit à peine mort lorsque Alphonse Fogheda, rencontra à

dont nous ne connoissons plus les analogues ; & , si ces grosses espèces ont péri, à plus forte raison les plus petites n'ont elles pas échappé au bouleversement, ou aux diverses catastrophes : donc il ne restoit plus de créature vivante sur le globe. Je pense qu'on ne peut rien accorder de plus au Matérialiste. Mais qu'en conclure ? que la terre a reproduit des genses & des espèces d'animaux dans trois élémens différens, par son énergie, son intelligence ? Car lorsque je vois des êtres intelligens qui mesurent les espaces du ciel, je dis que la cause qui les a produits doit aussi être intelligente. Mais si c'est la matière qui a reproduit les créatures animées & leurs espèces, pourquoi n'a-t-elle pas reproduit ces mêmes grandes masses dont nous trouvons les débris. Pourquoi d'ailleurs ne produit elle jamais d'hommes, de quadrupèdes dans les déserts où l'on en a pas trouvé. N'est-il pas infiniment plus naturel de dire : la terre a été repeuplée après ces ravages ; donc une cause toute puissante a animé des parties de la matière, & lui a fait reproduire, par le seul acte de sa volonté, des êtres animés, raisonnables même. C'est ce que nous dit formellement & littéralement le texte Hébreu de Moïse, que j'ai soigneusement étudié : *Autrefois Dieu mit en ordre le ciel* (ou les corps célestes) *& la terre* : c'est-à-dire qu'il rétablit l'ordre dans notre système planétaire. Je vois au moins ici une cause première & non une matière aveugle ; quelle que soit la dernière époque à laquelle ce système ait été dérangé, par une suite nécessaire des altérations continuelles de la matière. Après avoir énoncé

douze milles du lieu qui fut ensuite appelé *Carthagène*, les Peuples, armés de boucliers ronds, d'épées toutes semblables & faites d'un bois très-dur, aussi tranchantes que le fer; outre

la chose par cette proposition générale, Moÿse entre dans le détail des parties qu'elle contient. Mais les détails qu'il présente ne sont que relatifs à l'intelligence humaine, & non à l'acte unique de la volonté de Dieu. C'est à quoi le Médecin Astruc n'a pas fait attention dans ses *Conjectures sur la Genèse*; ouvrage foible où rien n'est prouvé. Calmet méprisa avec raison ces conjectures, comme des réflexions d'écolier. Si la matière que Dieu créa lors de ce rétablissement, ne produisit pas d'espèces aussi grosses que celles dont nous trouvons les débris, c'est sans doute que Dieu, agissant toujours par les voies les plus simples, prit la matière dans un état qui n'étoit pas susceptible d'une aussi forte organisation. Mais ne donnons rien aux conjectures, & disons que tous ces restes des plus grosses espèces inconnues, sont ceux d'animaux marins, & que nous ignorons si les analogues ne se trouveroient pas dans les gouffres profonds des mers du Nord. Ces espèces d'Isles flottantes, qu'on y avoit apperçues, sont regardées aujourd'hui comme de monstrueux poissons par quelque Voyageurs. Ce Serpent marin, dont parle Pontoppidan, & qu'on appelle en Norvège, *Aaletusl*, avoit été regardé comme une fable depuis ce savant Naturaliste: cependant il a été vu depuis s'élever à plus de trois-cents piés au-dessus de la mer. Il a le corps aussi gros qu'une tonne. Lorsqu'il jette son sperme, il couvre une surface prodigieuse de la mer, & si un cordage y touche, on ne le retire que brûlé. Plusieurs vaisseaux ont manqué en périr. Quand il seroit même anéanti, plu-

Les archers qui décochoient des traits armés d'os très-aigus (1) & même empoisonnés.

sièurs grosses espèces sur la terre actuelle, qu'en conclure ? La seule réflexion sensée qui se présente, est que les grosses espèces multipliant le moins, sont, par cette raison, plus susceptibles d'être détruites; & même sans qu'il arrive de révolution sur le globe. Il n'y auroit pas une grande difficulté à détruire l'espèce de l'Eléphant. Mais les Matérialistes ne font pas toutes ces réflexions: au moins ils ne veulent pas paroître les avoir faites. D'ailleurs pourquoy seroit-il étonnant qu'il ait disparu des espèces d'animaux, puisque nous savons qu'il s'est éteint tant de Nations sur le globe, depuis la courte durée dont nous connoissons les intervalles. Il vient de s'éteindre en Angleterre une vieille femme, seul rejetton d'une ancienne Nation dont la langue n'avoit rien de commun avec aucune de celles de cette Île. Cette femme n'a pas laissé de postérité. Voilà donc encore une langue & une Nation anéanties pour jamais. L'homme éclairé de qui je tiens ce fait, me dit que cette, femme vivant dans les montagnes, & peu connue, on n'avoit pas pensé à recueillir les restes qu'elle tenoit de la langue de sa Nation. Quand on fait réflexion que les Espagnols ont détruit en peu d'années plus de douze millions d'Américains, & les Anglois plus de six millions d'Indiens, en une seule année, on ne doit plus être étonné des révolutions du règne animal: on doit au contraire se demander, *comment un être aussi cruel que l'homme a-t-il laissé une seule espèce?* Et c'est le fruit du Matérialisme. T.

(1) J'ai tenu plusieurs de ces rêches, & j'ai vu dernièrement une pointe de lance faite de pierre à fusil, à l'usage de nos anciens Gaulois, & semblable à celles

Ferdinand d'Oviédo écrivoit en 1525 l'Abrégé de l'Histoire naturelle & générale des Indes, qui, de l'ordre de Charles-Quint, fut revue par le Conseil des Indes. Il étoit Gouverneur de l'ancienne Sainte-Marie du Darien; & avoit fait treize voyages en Amérique. Ce respectable Ministre assure que les Caribes faisoient, avec le bois de certains palmiers & de cocotiers, des javelots, & particulièrement des piques très-longues, qui étoient en usage sur-tout chez les nations Esquegna & Uracha, tous gens habiles à manier la massue.

Mais ce fut dans la *terre ferme*, c'est-à-dire d'abord dans le Yucatan, ensuite dans les provinces du Mexique & les Pays voisins, qu'on trouva les armes, les armures les plus parfaites, & même une certaine tactique, à proportion que l'ordre civil y étoit mieux réglé. Le même Oviédo nous rapporte que les Caribes se servoient de grands nautiles marins (1) pour trompettes, & qu'ils en tiroient un son ana-

dont vient de parler l'Auteur. Il est inconcevable que ces Peuples, ayant pu, sans fer, aiguïser ces lames de pierre à ce point. La plupart empoisonnoient leurs flèches avec des plantes. Le suc de l'hellebore étoit celui qu'employoient les peuples de l'Europe & de l'Asie. V. *Bot. à Stapel* sur Théophraste. T.

(1) Nombre de médailles & de marbres des anciens Continens, nous rappellent le même usage. T.

logue

logue à celui de nos cors-de-chasse, outre qu'ils avoient des tambours. C'est aussi ce qui est observé dans le Journal de Christophe Colomb, rapporté par Alphonse Ulloa (1), dans son Histoire, &c. Les trompes, les *tympan*s, ou tambours, étoient les instrumens militaires des Mexicains.

Le même Oviédo ajoute qu'en guerre, ces Peuples s'ornoient la tête de panaches, & se couvroient la poitrine d'une armure d'or, qui leur servoit de cuirasse. Ils avoient, en outre, l'usage des visières & des cimiers. Le Cacique de l'isle de S.-Lazare offrit, après la bataille, une visière de bois, couverte d'une lame d'or, au Capitaine Jean Grigialva. Le même Capitaine reçut aussi, sur les côtes de la Nouvelle Espagne, le présent d'une autre visière, qui descendoit jusques sur le milieu du nez, & dont la moitié étoit garnie de pierres précieuses : un plaque d'or couvroit le reste. Le Cacique du Yucatan lui donna aussi plusieurs autres visières différemment travaillées. Grigialva eut encore d'autres semblables visières dans l'isle qui est vis-à-vis de celle de S.-Jean ; mais, si nous en croyons Alphonse Ulloa, ce fut Christophe Colomb qui eût le premier de ces espèces de masques, dont lui avoit fait présent le Cacique

(1) Le Lecteur est averti de ne pas confondre cet Ulloa avec celui de nos jours. T.

Euacanayavi , à son second voyage de Saint-Domingue.

Mais il faut vous donner une notion plus étendue des armures. Le Cacique du Yucatan avoit un bouclier couvert de plumes , au milieu duquel étoit un écuillon d'or. Diégué Godry , racontant à Cortès ce qu'il avoit vu chez les Peuples de Camula , avec lesquels il eût à combattre , lui dit qu'ils avoient certains boucliers qu'il nomme *pavois*. Ces boucliers se plioient & se mettoient sous le bras comme un parasol ; & ces gens les étendoient pour s'en couvrir lorsqu'il étoit nécessaire. Parmi les présens que reçut Grigialva , on voyoit des genouillères , des jambiers , faits de bois , couverts d'une lame d'or. Outre toutes les armes & les boucliers communs aux Mexicains , ils portoient une *saie* faite de coton piqué , & de l'épaisseur d'un doigt & demi : c'étoit une espèce de cotte-d'armes , par-dessus laquelle ils mettoient une chemifette unie. Ils portoient aussi des caleçons qui s'attachoient par-derrière. Ils étoient faits de grosse toile , garnie de plumes de diverses couleurs. Les Officiers & les Gens de marque avoient des saies faites en rézeau , dont les mailles étoient d'or & d'argent doré , selon ce qu'assura un Homme de Qualité qui se trouva à la conquête de ce vaste pays. Ils mettoient par-dessus une chemifette de plumes ; de sorte que ni les

flèches, ni les javelots, ni même une épée, ne pouvoient guères les percer. Ils avoient sur la tête un cimier, avec des figures de têtes de serpens, de tigres, de lions (1), &c. Le casque, qui étoit de bois, recouvert de lames d'or, enrichies de pierres précieuses, leur garantissoit toute la tête & le visage. Leurs rondaches étoient faites de rozeaux, joints ensemble avec de gros fils de coton, qui en formoient un tissu. Au milieu, il y avoit une plaque d'or massif : elles étoient ornées de plumes, & ne pouvoient être percées que par une forte arbalète. Nugno de Gusman fait aussi mention de semblables boucliers, couverts de cuir de vache, chez les Peuples du fleuve du Saint-Esprit. Il avoit été Gouverneur du Mexique depuis Cortès : la relation qu'il en donna à Charles-Quint, est datée d'Omitlan, province du Mécoacan, le huit juillet 1530.

On voit sept couteaux ou rasoirs de pierre, parmi les instrumens tranchans que reçut Grigialva (2) sur les côtes de la Nouvelle-Espagne.

(1) Les monumens qui nous rappellent nos anciens Gaulois & Germains, nous les représentent infiniment plus barbares que ces Peuples ; & cependant c'est dans l'ancien Continent. T.

(2) J'ai aussi tenu plusieurs de ces couteaux ; ils sont semblables à ceux que nos Gaulois faisoient avec la pierre à fusils. T.

Les épées des Mexicains étoient de bois, mais garnies d'un filet tranchant de pierre qui coupoit comme un rafoir de Toulouse, selon l'Auteur de la relation de Témistitan. Je vis, dit-il, dans un combat un Indien porter un coup dans la poitrine d'un cheval, sur lequel combattoit un cavalier : il la lui ouvrit jusques dans l'intérieur; & le cheval tomba mort. Je vis le même jour un autre Indien porter un coup de sabre sur le col d'un cheval, & le tuer du coup. Il falloit en effet que leurs instrumens tranchans fussent bien affilés, pour que le Prêtre ouvrit la poitrine des victimes toutes vivantes, & en arrachât le cœur, qu'il offroit tout chaud & tout sanglant, aux Idoles & au Soleil (1).

L'Auteur de cette Relation nous décrit aussi les frondes avec lesquels ces gens lançoient des pierres très-loin, de même que les autres Nations du Continent. Les sarbacanes ne leur étoient pas non plus inconnues, comme nous l'apprend Cortès, dans la relation qu'il donna

(1) L'Abbé Clavigéro, qui vient de publier son *Histoire du Mexique*, nous donne, dans le T. II. pag. 150, la figure d'une épée, qu'on revoit encore à la représentation du soldat & du combat de gladiateurs. Cet arme paroît être toute autre chose qu'une épée. Parmi les hiéroglyphes & les figures des villes que le même présente au N° 13, on voit la ville de Tlacotepec, & la figure d'un espadon, avec lequel on pouvoit attaquer de taille & d'estoc.

à Charles-Quint , & dont je vous parlerai ailleurs. Montézuma lui en avoit donné cinq , ornées d'or , & peintes avec des couleurs parfaites : mais ces sarbacanes étoient destinées à la chasse des oiseaux.

Améric Vespuce , parti pour la seconde fois le 18 Mai 1499 , donna la relation de son voyage à Laurent de Médicis , dans une Lettre qu'il lui écrivoit. Il lui parle , entr'autres , des Peuples d'une isle située au dixième degré de latitude , & qui est peut être celle que Colomb nomma l'isle de la Trinité. C'étoient , dit-il , de fameux arbalétriers. Ils avoient aussi des rondaches. Il trouva sur les côtes de Paria & du Brésil , différens Peuples également armés , & aussi résolus à attaquer qu'à se défendre. Mais je vous parlerai ailleurs de la bravoure de ces Peuples , que Paw s'est plu à vilipender , avec sa logique ordinaire : ce sera quand nous-nous entretiendrons de la conquête du Mexique.



L E T T R E I V.

Autorité de Paw fort douteuse. Première Ambassade de Cortès, vers l'Empereur du Mexique. Fuite de Cortès. Son retour comme ennemi. Il a plus de deux-cents mille hommes sous ses ordres. Défense courageuse & étonnante des Mexicains, pendant soixante-quinze jours. Conquête du Mexique.

JE DOIS actuellement vous détailler les circonstances de la prise de Temistitan, autrement Mexico; & vous faire connoître combien Paw, ce grand raisonneur, s'est abusé en avançant que la seule Histoire de Solis étoit le monument le plus authentique de cette fameuse entreprise, pour assurer ensuite que cette ville ne consistoit qu'en quelques méchantes cabanes; & que Cortès en fit la conquête avec quatre-cents cinquante fantassins, & quinze cavaliers. Solis est en général un écrivain fort sensé; & l'on ne peut rien de plus judicieux que la critique qu'il fait, de temps en temps, du Diaz, quoique témoin oculaire avec Cortès, & de Herrera. Mais je prends ici un témoin irréfragable: c'est Cortès lui-même qui donna à Charles V le Journal de toutes ses opérations. Je prends la relation datée du premier Mai 1520,

& celle du 15 Mai 1522, qui fut certifiée par tous les Capitaines qui étoient avec lui ; ſçavoir Julien Alderète , Alphonſe de Grado, Bernardin Vaſquez de Léon, & Tapia. Or voici leur témoignage : « *Nous, Officiers de Votre Majeſté, ſommes tenus de rapporter toute choſe, & de raconter tout ce qui eſt arrivé; & ce que nous certifions dans ces Lettres eſt la pure vérité* ».

Comment donc oſer taxer d'impoſture une relation envoyée à l'Empereur par ſon Commandant lui-même, certifiée par les premiers Officiers, & refuſer toute créance aux monumens les plus authentiques, ſans tomber dans un pirrhoniſme abſurde ? D'ailleurs, non-ſeulement Cortès étoit dans l'obligation de dire la vérité à ſon Souverain, mais il ſe trouvoit en outre dans des circonſtances où la moindre infidélité pouvoit fournir des armes à ſes ennemis, & lui préparer une perte certaine. Or ſes ennemis étoient des gens du plus grand crédit; tels que Diégué Vélaſco, Gouverneur de Cuba, qui avoit auparavant cauſé la ruine de l'Amiral Colomb lui-même; Fonſéca, Evêque de Burgos, très-puiſſant à la Cour, & preſque tous les Miniſtres de la Chambre du Commerce de Séville. Voilà auſſi pourquoi Cortès réitéra tant de fois à l'Empereur l'aſſurance de la vérité des faits qu'il lui détailloit. Lorsqu'il lui décrit la province de Mexico & cette grande ville, il lui proteſte

« Qu'il péchera plutôt en diminuant qu'en exa-
 » géant, tant dans ces circonstances qu'en toute
 » autre chose qu'il détaillera à Sa Majesté; qu'il
 » lui paroît de toute équité, qu'en racontant à
 » son Roi & son Seigneur les choses qu'il est
 » obligé de lui communiquer, il ait toujours
 » sous les yeux la plus exacte vérité ».

Paw, qui a pris à tâche de dégrader les Egyptiens & les Chinois, a cru ne pas devoir plus épargner les Américains: pour cet effet, il s'est écarté des vraies sources où il pouvoit puiser avec certitude l'Histoire de ces Peuples. Ainsi, j'ose dire, comme l'Abbé Crozier: *M. Paw n'est pas un Ecrivain sincère: il dénature les faits pour en abuser.* Or la preuve se trouve avec cette assertion. M. Deshautraies, ce docte Professeur du Collège Royal, Auteur des Observations qui accompagnent l'Histoire générale de la Chine (1), prouve aussi que Paw s'appuie sans réflexion de l'Abbé Renaudot, & sans avoir examiné les vraies sources de l'Histoire de la Chine: ce qui montre trop, dit le savant Professeur, le peu de cas qu'on doit faire de ses recherches.

Je dirai donc maintenant que Cortès alla deux fois à Mexico; la première comme Am-

(1) Le Lecteur doit être averti que cette Histoire n'est pas de M. Crozier. T.

ambassadeur de Charles-Quint, envoyé à Montézuma (1), Empereur de ces Contrées; la seconde comme ennemi.

Montézuma se prêta difficilement à une conférence avec cet Ambassadeur. Cortès vainquit toutes ces difficultés, & obtint paix & amitié, après deux sanglants combats qu'il livra aux Tlascalans. Tlascala étoit une ville libre, gouvernée comme une République. La forme de son état civil étoit, dit Cortès, analogue à celle du Gouvernement de Venise, de Gènes & de Pise. Cet esprit républicain la rendoit naturellement ennemie de tout état Monarchique ou Despotique: aussi cette Ville étoit-elle continuellement en guerre avec l'Empire de Montézuma. Cortès se procura donc une escorte de six mille Tlascalans. Il venoit de fonder la Colonie de *la Vera-Cruz*, & il avoit su se faire donner avec art le Commandement de la part des Magistrats qu'il avoit créés lui-même, pour se soustraire à la dépendance de Didaco Vélasco, Gouverneur de Cuba, dont il avoit obtenu le caractère de Conducteur & Commandant dans cette entreprise. Dans ces circonstances il s'empressa de faire alliance avec les Caciques de

(1) L'Abbé Clavigéro, Méxicain, écrit toujours *Montezuma*. C'est ainsi qu'il faut l'écrire: mais nous suivons l'usage de nos Contrées.

Zampoala ou Cempoallan, de la nation des Totonaches, de Chiahuitzla, tous mécontens de Montézuma ; & il en reçut le serment de fidélité. Peu-à-peu il fut profiter du nombre infini de mécontens qui haïssoient cet Empereur. Ce fut avec ce renfort considérable de soldats Américains , cinq-cents fantassins Européens , bien armés , & quinze cavaliers , qu'il entra dans les provinces de Montézuma , & ensuite dans *Témistitlan* (1) ou *Tenochtitlan*, le 8 Novembre 1519. L'Empereur le reçut avec les plus grands honneurs , lui fit de riches présens, le logea avec tout son cortége , & le traita splendidement.

Cortès , à l'appas de tant de richesses étalées sous ses yeux , forma le dessein d'en faire la conquête. Ses soldats avides , & ses Alliés , aussi rapaces , donnèrent sans doute quelques occasions de mécontentemens au Peuple : il y eût des plaintes. Cortès en chercha un prétexte , & le trouva dans les hostilités que Qualpopoca , Général Mexicain , venoit de commettre contre la colonie de la *Véra-Cruz*. Ce Général fut amené , pieds & mains liés , & Cortès le fit brûler tout vif. Enfin il fut assez hardi pour tenir prisonnier , dans le palais même , Mon-

(1) Clavigéro reproche à Cortès d'avoir écrit *Témistitlan* pour *Tenochtitlan*, qui étoit le vrai nom de cette Capitale. T. III. pag. 90.

tézuma, avec lequel il étoit. Il marqua le plus grand mépris pour les Idoles & pour la Religion du pays ; & donna ainsi au Peuple occasion de penser à agir hostilement, dès qu'il pourroit le faire. Ce fut ce qui arriva bientôt, lorsque Cortès s'en alla avec une partie de sa troupe, pour attaquer Narvaez, qui venoit à Mexico, de la part de Vélasco, à la tête de huit cents fantassins & de soixante cavaliers, dans le dessein d'arrêter Cortès comme rébelle. Ces circonstances furent encore aggravées par la barbarie d'Alvarédo, qui commandoit en l'absence de Cortès, & forma le dessein de massacrer tout le Peuple, qui se réjouissoit avec sécurité & tranquillité dans le grand préau du Temple, un des jours solennels (1). Ce fut alors que les Méxicains prirent les armes pour exterminer les Espagnols, & délivrer leur Empereur. Ils brûlèrent les barques que Cortès avoit fait faire, & assiégèrent formellement les Espagnols dans leur logement, au moment où Cortès revenoit vainqueur de Narvaëz, qu'il avoit eu la hardiesse de surprendre de nuit pen-

(1) M. Clavigéro dit que ce trait de férocité arriva dans la grande cour du Palais, où étoient les Espagnols ; mais, quelque grande qu'on la suppose, il est incroyable qu'elle pût contenir tout le peuple qui se rassembloit pour cette solennité.

dant le temps le plus orageux. Ses troupes étoient même alors augmentées, jusqu'à cent cavaliers & mille fantassins; car, après la victoire remportée à Zampoala, il avoit eu huit-cents fantassins & soixante cavaliers, dont il avoit d'abord donné deux-cents hommes à Jean Vélasquez de Léon, pour la conquête de Panuco, & deux-cents autres à Diaz d'Ordoz, pour prendre Guazacoalco. Dès qu'il eut appris les troubles survenus à Mexico, il réunit ses fantassins aux six-cents qu'il avoit, & se trouva à la tête d'une armée de mille hommes de pieds, & de cent cavaliers (1). Cependant le siège continuoit avec plus de furie que jamais; & ce Peuple armé ne put s'abstenir d'investiver même son Souverain avili, qui fut tué d'un coup de pierre. Son frère Quetlavacca fut proclamé son successeur; & Cortès se vit obligé de capituler. Il trouva ce Gouvernement assez généreux pour le laisser partir: le Peuple le molesta dans sa retraite, ou plutôt dans sa fuite.

Si l'on compare la conduite des Mexicains & des Espagnols, il n'est pas facile de dire lesquels on doit plutôt traiter de barbares ou

(1) M. Clavigéro dit, quatre-vingt-seize cavaliers, treize cents fantassins & plus de deux mille Tlascalans.

d'hommes vils & sauvages dans cette première affaire.

Mais si Montézuma avoit eu quelque défiance des Espagnols, pourquoi, disent quelques-uns, ne s'est-il pas opposé d'abord à force ouverte? Montézuma croyoit que les riches & nombreux présens qu'il avoit faits à Cortès, avant qu'il entrât dans son Empire, le détourneroient de son projet. Secondement, il ne devoit pas supposer qu'il lui fût permis d'agir hostilement contre l'Ambassadeur d'un grand Prince étranger, qui venoit lui proposer une alliance, & qui étoit chargé de présens pour sa Personne Impériale. Enfin il y avoit au Mexique une singulière tradition, que Montézuma apprit lui-même à Cortès, à sa première entrevue. Cette tradition étoit, que sa Nation étoit venue des pays lointains au Mexique, & que son Commandant, mécontent d'elle, s'en étoit allé dans les pays de l'Orient, d'où, selon les prédictions, ses Successeurs devoient revenir au Mexique. Or Montézuma, réfléchissant de quel côté étoient venus les Espagnols, les regardoit comme ceux qui devoient réaliser la tradition : « *Réjouissez-vous donc, lui dit Cortès, de ce que vous êtes dans votre maison & dans votre Patrie* ».

Ainsi Montézuma considéroit Cortès non-seulement comme l'Ambassadeur d'un Souverain; il voyoit encore en lui le Chef ou le

Conducteur des descendants qui remontoient à son Ancêtre le plus reculé. On peut joindre à cela que Montézama étoit naturellement livré à la mollesse, au luxe, un voluptueux Asiatique, pour parler selon notre coutume, enfin un homme pusillanime, & peu jaloux de la gloire militaire. Quoiqu'il en soit, & de quelque manière que Cortès l'ait abusé, le Peuple le vengea, & obligea l'Aventurier perfide à se sauver, en perdant une grande partie des trésors qu'il avoit en sa possession, cent cinquante fantassins, & quarante-six cavaliers. Outre les Espagnols qui périrent dans sa fuite, Cortès avoue qu'il y eut plus de deux mille Indiens de tués (1).

Il faut considérer l'Amérique comme un très-vaste Continent; c'est-à-dire comme aussi grand au moins que l'Asie & l'Afrique, prises ensemble, & habitée alors, plus qu'aujourd'hui, par un nombre considérable de Nations toutes différentes entre elles par les usages, la langue, &, presque toutes, ennemies les unes des autres.

(1) M. Clavigéro assure qu'outre les Espagnols qui furent tués, il périt plus de quatre mille Indiens auxiliaires, parmi lesquels étoient ceux de Chololla, tous les prisonniers, les esclaves qui étoient dans l'armée. Cortès perdit aussi les trésors & son artillerie,

Cortès crut devoir profiter de cette inimitié mutuelle, qui régnoit entre l'empire de *Culva* ou du Mexique, & les Peuples voisins. Réfugié à *Tlafcala*, il en fit son point d'appui, & se rendit maître de la ville de *Guacacula* (1), avec le secours de cent vingt mille Indiens. De-là il avança dans la province de *Cucula* & de *Tamacula*. Il expédia quatre vaisseaux à Saint-Domingue pour en obtenir des armes, des soldats, & fit construire douze brigantins, & autres vaisseaux nécessaires à l'exécution du dessein qu'il avoit d'attaquer en forme la ville de *Temistitan*, du côté même du lac. Il rendit compte de tous ces préparatifs à l'Empereur, en date du 30 Octobre 1520.

Après avoir réglé le plan de ses opérations, il partit de *Tlafcala*, le 8 Décembre de la même année. Dans la revue qu'il fit de sa troupe, il vit qu'il avoit encore 550 fantassins, & 140 cavaliers, neuf pièces de campagne, outre les soldats auxiliaires, auxquels se joignirent encore vingt mille hommes de *Terfaico*, & quarante mille de *Calco*. Il fait sur-tout l'éloge des soldats *Tlafcalans*, disant que *les Capitaines de*

(1) M. Clavigéro dit, qu'en bon Mexicain, il falloit écrire *Quaubquechollan*. Il écrit aussi *Chololla Tecama-chalco*, *Tepejac*, *Tochtepec*, &c. Voyez le même, sur les finales & la prononciation.

Tlascaltecal avoient de valeureux Combattans, & tous propres à la guerre. Ces gens-ci étoient au nombre de plus de cinquante mille. Ils avoient d'ailleurs une discipline militaire, qui alloit de pair avec celle des Espagnols.

Toute cette grande armée, qui s'accroissoit encore à chaque instant par la réunion des Peuples voisins, fut partagée en trois divisions, outre celle que commandoit Cortès. Il donna à Pierre d'Alvarédo trente cavaliers, dix-huit tant albalétriers que fusiliers, cinquante fantassins & vingt-cinq mille Tlascalans, avec lesquels ce Capitaine devoit attaquer *Tlaconan*, & delà s'avancer vers *Témistitlan*. Il chargea Christophe d'Olid d'attaquer du côté de *Cujocan*, à la tête de sa division, qui étoit composée de trente-trois cavaliers, dix-huit tant albalétriers que fusiliers, cent soixante fantassins, armés d'épées & de rondaches, comme les premiers, & vingt mille Indiens; enfin Gonsalve Sandoval, Exécuteur-Major, fut mis à la tête de vingt-quatre cavaliers, quatre fusiliers, treize albalétriers & trente mille Indiens, pour se porter du côté d'*Iztapalapa*: Cortès avoit le reste de la troupe, & plus de quatre-vingt mille Indiens, auxquels le Seigneur de *Terfaico* joignit un de ses Généraux, à la tête de trente mille soldats. Ses troupes furent suivies de vingt mille hommes; &, dit Cortès, d'un nombre infini d'autres,

tous

tous impatiens de détruire les ennemis puissans des Contrées voisines.

Cortès fit commencer l'attaque par le lac, avec treize brigantins. Sur ces entrefaites l'Empereur, frère & successeur de Montézuma, mourut de la petite-vérole. Son neveu, *Coretacuacin* ou *Guatimozin*, le même que *Cuitlahuatzin*, monta aussitôt sur le trône. C'étoit un homme belliqueux. Il mit la ville en état de défense; arma une flotte de canots, qui attaqua bientôt la flotte Espagnole, toute armée qu'elle étoit de canons & d'autres armes à feu. Le combat fut des plus opiniâtres; & Cortès avoue qu'il auroit été vaincu, s'il n'étoit pas survenu un vent favorable, qui empêchoit la flotille Mexicaine de tenir ferme. Il pénétra enfin jusqu'au chemin, ou à la chaussée Briquetée (1), où il descendit, forma le champ de bataille, après plusieurs alternatives, pour attaquer la ville dans les formes.

Je vous tracerai, dans la prochaine Lettre, l'état de la ville; voyons, pour finir celle-ci, quelle en étoit la position. Elle étoit située au milieu d'un grand lac d'eau salée. Ce lac a vingt-deux milles de longueur environ; on y remarque un flux & reflux. Il communique avec un autre lac d'eau douce, presque aussi étendu: de sorte que ces deux lacs, pris ensemble, ont environ cent-soixante mille de circonférence.

(1) Pavée en briques.

Cette ville, bâtie presque au milieu, & à peu-près comme Venise, coupée par des canaux, & dont les rues étoient sans pavé, s'ouvroit par quatre portes, auxquelles se rendoient autant de levées briquetées, qui en établissoient la communication avec la campagne. Elle étoit munie de tours, bordée de maisons, & pourvue de ponts-levis. Vers la partie supérieure, le long de la chaussée, il y avoit un aqueduc qui amenoit l'eau douce nécessaire au peuple nombreux de cette Capitale. Ce fut de ce côté qu'on attaqua la ville. On rompit d'abord l'aqueduc, pour ôter l'eau aux Assiégés. On s'imagina aisément avec quelle furie se fit l'attaque de Cortès, qui assiégeoit les ponts par terre & par eau, avec ses brigantins, dont l'artillerie jouoit sans cesse. On présume aussi facilement quelle dû - être l'activité, le courage des Assiégés, qui avoient à se défendre de quatre côtés en même temps. Leur défense fut assurément des plus vigoureuses; car Cortès & Alvarédo furent plusieurs fois battus & repoussés. Les Assiégés combattirent en désespérés, disputant le terrain pied-à-pied, & ne cédèrent que par les ravages que causoit intérieurement la mort dans cette ville, où il n'y avoit plus ni vivres, ni eau sur-tout, & dont les canaux étoient remplis de cadavres. Ce fut à cette extrémité que les restes de cette Nation

courageuse , échappés à de si horribles ravages , après avoir vu leur Patrie devenue presque totalement la proie des flammes & un tas de ruines , jettèrent dans le lac , ou cachèrent dans les tombeaux les trésors qui leur restoit encore ; & ils essayèrent de se dérober aux Vainqueurs , à la faveur de leurs canots , pendant que quelques-uns faisoient encore semblant de résister , les armes à la main , dans une partie de la ville , afin de tromper les Espagnols , & de faire sauver les gens les plus distingués. Au milieu de cette fuite , un Capitaine de brigantin , nommé *Garcé Hoiguin* , attaqua par hazard un de ces canots où étoit l'Empereur. Ce Prince fut pris , & la guerre finit à l'instant , le 13 Août 1521. Le siège avoit commencé le 30 Mai ; ainsi il dura soixante-cinq jours. Antonio de Solis en compte , je ne fais pourquoi , quatre - vingt - treize. Ce fut donc ainsi que Cortès devint le Conquérant d'un très-vaste Empire , après avoir commencé ses entreprises par une révolte , en se soustrayant à l'autorité du Gouverneur légitime , qui l'avoit chargé de la découverte du Pays. Mais il n'est plus qu'un homme atroce , un monstre , lorsqu'on le voit assez barbare pour condamner au supplice le Maître naturel , & tous les Grands de cet Empire. Soixante Princes , cent Nobles furent brûlés vifs , par ses ordres , dans la seule province de Panuco , selon le rapport de Go-

mara de Diaz & d'Herrera. Il en périt même davantage dans cet horrible supplice, si nous en croyons la relation de *Las Casas*. Si, pour être Héros, il suffisoit d'être entreprenant, courageux, fourbe, de mépriser tous les dangers, de ne tenir aucun compte de rien, d'être sourd à la voix du devoir, de l'humanité, de la justice, de l'honnêteté, sans doute Cortès seroit un vrai Héros; mais sa conduite, comme celle de presque tous les Conquérans, ne fut que celle d'un Scélérat heureux.

Si, d'un côté, l'on considère attentivement le Journal de Cortès & les opérations des Affligés, & de l'autre, la vigoureuse défense des Affligés, on est obligé de convenir qu'il y a dans l'Histoire peu d'exemples d'une pareille intrépidité. On avouera sans doute aussi facilement que ce ne sont pas les Espagnols, mais les Américains mêmes qui ont fait cette conquête. De l'aveu de Cortès, elle réussit encore moins par le grand nombre des combattans, parmi lesquels il se trouvoit aussi des sujets de l'Empire, que par la hardiesse & l'intrépidité inébranlable que montrèrent les Indiens dans ce siège mémorable. Loin de s'attribuer le mérite d'une si grande entreprise, Cortès assure que ces Indiens ont fait des actions de valeur qui auroient honoré les Nations les plus belliqueuses. Il dit même qu'ayant été blessé dans une dé-

faite où il eut bien de la peine à se retirer, l'armée d'Alvarédo étant aussi battue d'un autre côté, un Capitaine Tlascalan, nommé *Chichimecatecle*, voyant Alvarédo manquer de courage, résolut de pénétrer seul avec sa troupe dans la ville, & de livrer un assaut. Ce Capitaine Indien laissa au pont, en brave & intelligent Militaire, quatre-cents de ses archers pour couvrir sa retraite en cas qu'il fût repoussé, & s'avança en combattant avec une valeur incroyable. Cependant, obligé de céder à une trop forte résistance, il se replia sur sa troupe, & regagna son camp.

Je ne vous ai fait qu'une petite ébauche de l'attaque de Mexico; mais cela doit, je pense, vous prouver que les Américains n'étoient pas ces hommes vils, lâches, dégradés, rejettés par la Nature, comme il a plu au sieur Paw de nous les peindre dans ses prétendues *Recherches Philosophiques*.



L E T T R E V.

Valeur des Mexicains mise en parallèle avec celle des Perses , au temps de Darius & de Xerxès. Description de Témistucan au Mexique , & des Palais de Montézuma : Temples & autres Villes des Contrées voisines.

JE me rappelle, dans ce moment-ci, ces temps où dix mille Athéniens défirent cent mille Perses, à Marathon, lorsque Xerxès, menant en personne une armée d'un million & demi de soldats, outre deux-cents sept galères Perses, & cent vingt autres auxiliaires, loin de pouvoir subjuguier la Grèce, se vit arrêté au passage des Thermopyles, par trois-cents braves Grecs qui lui disputèrent le passage, & lui tuèrent plus de vingt mille hommes. Après avoir vu sa flotte battue près d'Artémisium, & ensuite à Salamine, il fut trop heureux de pouvoir se dérober par la fuite, pour regagner promptement la Perse, laissant Mardonius à la tête de trois cents mille hommes, selon Hérodote, ou de cent cinquante mille selon Diodore de Sicile. Mardonius ne fut pas plus heureux à Platée, où Pausanias, Roi de Sparte, & Aristide, Général des Athéniens le défirent avec six mille hommes qu'ils comman-

doient. Je me représente aussi ce qui arriva sous Artaxerxès, après la bataille de Cunaxa, dans laquelle périt le jeune Cyrus. Ce fut alors qu'une poignée de Grecs (troupe auxiliaire de ce jeune & malheureux Prince), échappés à la défaite, trahis, enfermés, pour ainsi dire, par les Perses vainqueurs, eurent le courage, au seul nombre de dix mille, de se retirer, sous la conduite de Xénophon, ayant à se défendre sans cesse contre toute la puissance de la Perse; & de passer enfin de la Babylonie jusqu'aux murs de Trébizonde. Je contemple aussi Cimon faisant face à cette grande Puissance, la vainquant même chez elle. Ici Agésilaüs pénètre dans la Perse avec une poignée de soldats, & la fait trembler dans Suze même: là, Alexandre, le Héros de la Macédoine, s'avance à la tête de trente-mille hommes seulement, ayant peu de vivres, une caisse militaire de soixante-dix talents ou de soixante-dix mille *Philippes*, & forme le hardi projet de conquérir tout l'Orient. Il bat d'abord cent mille Hommes sur le Granique, rend tributaires plusieurs Rois de l'Asie, passe en Phrygie, tranche le nœud gordien, soumet la Paphlagonie, la Cappadoce, livre bataille à l'armée innombrable de Darius, près de la ville d'Issus, le défait, prend la Famille Royale, entre dans la Syrie, la Palestine, passe en Egypte, bat la ville d'Alexandrie, s'avance jusques dans la

Lybie, vient assiéger & prendre Tyr, traverse le Tygre, l'Euphrate, & remporte enfin, près d'Arbelle, la fameuse victoire qui le rend maître de toute la Perse, de Babylone, d'Ecbatane : il entre dans l'Hircanie, dompte les Parthes, les Bactriens, jusqu'au Taxarte ou *Tanaïs*; puis, retournant vers le midi, il assujettit tous les Peuples jusqu'à l'Indus & au Gange; c'est-à-dire tout ce qui fait actuellement l'Empire du Mogol. Ainsi, en mesurant les conquêtes que fit Alexandre, depuis la Macédoine, avec une aussi petite armée, on trouvera qu'elles ont une étendue de quatre mille milles environ.

Mais, en me représentant ensuite toutes ces vaines conquêtes, je ne puis assez m'étonner de la résistance & de la valeur que les Mexicains ont fait paroître contre les attaques des Espagnols, & des nombreuses troupes Mexicaines dont ceux-ci dirigeoient les opérations; j'en suis d'autant plus surpris, que les Perses avoient des armes pareilles à celles des Macédoniens, & que ceux-ci n'avoient de supériorité sur eux que leur tactique & leur valeur. Les Espagnols, au contraire, fulminoient avec leurs canons, leurs arquebuses, armes qui portoient un genre de mort, inconnu jusqu'alors dans ce Continent. Les chevaux qu'ils montoient offroient à leurs ennemis un spectacle capable seul de les effrayer, comme il arriva en Grèce, (s'il nous est permis

de citer ici la fable) lorsqu'on vit la première fois des hommes à cheval : ce qui donna lieu à la fable des Centaures.

Malgré tous ces avantages qu'avoient les Espagnols, ils furent d'abord repoussés, obligés de fuir; & trouvèrent, en revenant à la charge, une résistance inattendue. L'ennemi fit une défense des plus vigoureuses, contre laquelle les assiégés n'étoient pas assez préparés, quelque nombreuses que fussent leurs troupes; & ce ne fut qu'après soixante-quinze jours de siège, que les assiégés, morts la plupart de faim, de soif sur-tout, n'ayant eu que de l'eau salée à boire, cessèrent enfin de faire face à l'ennemi. Suze, Babylonne, Ecbatane & tant d'autres villes ou forteresses de la Perse, de la Médie, des autres Royaumes conquis par les Grecs d'Alexandre, ne leur opposèrent jamais l'ombre de cette valeur avec laquelle les Mexicains se défendirent contre les armes & les foudres des Européens. Or quel est l'homme assez dépourvu de sens, assez ignorant dans l'Histoire, pour dire que toutes les villes, conquises par Alexandre, n'étoient que des cabanes sans population, sans défense, & que les Perses & les Médes étoient des Peuples d'une nature dégradée, incultes, barbares, nuds, misérables, vils enfin?

Voilà cependant comme Paw nous présente le Mexique & les Peuples Américains que nous

venons de voir si courageux ; prenant pour base de ses raisonnemens & de ses assertions ce qu'on a rapporté de quelques hordes Sauvages , qui existent réellement dans le continent de l'Amérique : comme si , à la vue des Hottentots (1), & de quelques autres Peuples de l'Asie , de l'Afrique & des Lapons , on devoit conclure que tous les Peuples de l'Asie , de l'Afrique & de l'Europe sont semblables , sans culture , sans courage , & dans le même état d'ignorance & de barbarie. Avec une logique semblable à celle de Paw , nous pourrions également nier tout ce que l'Histoire nous a transmis concernant les Grecs , les Romains , les Egyptiens , les Médes , qui , à différentes époques , ont joué , comme d'autres Nations , le plus grand rôle sur la surface du Globe.

Non certes , la ville de Thémistitan , à présent Mexico , n'étoit pas formée des cabannes que Paw voyoit de son cabinet ; & Montézuma n'étoit pas *encabanné* , comme il lui plaît de le dire , en abjurant toute foi , toute créance aux Relations des Témoins oculaires , & qui n'ont que trop bien connu le danger qu'ils ont couru pour obtenir la victoire , & entrer enfin , en

(1) Nous avons enfin une Histoire intéressante des Hottentots. Voyez M. Sparrman. *Voyage au Cap*. 3 vol. in-8°, avec beaucoup de planches , & 2 vol. in-4°. Joignez-y l'Ouvrage Allemand de M. Menzel , 2 vol. in-8°. T.

marchant sur des monceaux de morts, dans une ville aussi régulière qu'on en peut voir à cette époque. C'est d'après ces Relations que je vais vous donner une description abrégée de cette Ville que Cortès & ses Compagnons ne nomment jamais qu'avec l'épithète de *fameuse*, de *grande*. En effet l'armée nombreuse qui l'attaqua, sous la direction des Européens, fait nécessairement supposer qu'elle devoit être telle.

Cette Ville étoit donc bâtie, comme Venise, au milieu des eaux : ce qui prouve aussi-tôt du génie & de la hardiesse dans ceux qui osèrent entreprendre d'établir là leur habitation. Or l'expérience de nos jours nous montre assez combien il faut de travail & d'industrie, de combinaisons pour établir d'abord un pilotis, y asseoir ensuite des fondations, élever des digues, des chaussées, construire des ponts. C'est ce que ces prétendus Barbares avoient cependant fait pour établir entre la ville & la campagne la communication nécessaire à la subsistance des habitans ; & , de contrée à contrée. La Ville avoit neuf milles de circuit. Trois grandes chaussées, outre l'aqueduc, l'unissoient au Continent : la plus courte avoit un mille de long : une autre avoit quatre milles & demi : la troisième étoit de six milles. Ces deux dernières traversoient tout le lac, & venoient se réunir au centre de la Ville. Elles étoient fort élevées ;

faites de pierres & pavées en grosses briques, sur trente pas de large environ; bordées de maisons & munies de tours: selon Cortès même, huit hommes, à cheval, pouvoient y marcher de front. Les ponts, faits de poutres & de planches, avoient dix pas de large, se levoient & se baissoient au besoin.

Sur l'une des quatre chaussées s'étendoit un aqueduc double; un des ces canaux transmettoit l'eau à la Ville; l'autre restoit toujours vuide, & ne servoit que quand il falloit nettoyer le premier, ou y faire des réparations. Cet aqueduc avoit deux pas de large, selon Cortès, & étoit de la hauteur d'un homme. Divers canaux partoient de là pour fournir l'eau dans tous les quartiers de la Ville, pour l'usage tant public que particulier.

Il y avoit plusieurs places dans cette Ville. La plus étendue étoit plus grande que celle de Salamanque: elle avoit même trois fois plus d'espace, si l'on en croit l'Auteur de la Relation qui suit celle de Cortès: tout le contour présentoit des portiques. On la nommoit *Tlatelolco*. C'étoit-là que les marchés se tenoient tous les cinq jours; mais on y trafiquoit tous les jours. Les Témoins oculaires s'accordent à dire qu'on y voyoit, tous les jours, vingt à vingt-cinq mille ames; & qu'il y en avoit le double les jours de marchés. Chaque profession, chaque

marchandise avoit sa boutique ou son étalage séparément. D'un côté, l'on vendoit de l'or, des pierres précieuses, enchâssées dans l'or, arrangées artistement, en forme d'oiseaux ou d'autres animaux; de l'autre, on vendoit des plumes, des panaches de toute couleur. Ailleurs on exposoit les pierres pour faire des couteaux, des épées, *choses merveilleuses*, dit le même Auteur, & dont on ne peut se former l'idée. Ensuite on voyoit les marchands d'étoffes ou de toiles, d'habits de différentes sortes pour les hommes, les femmes; de souliers, de cuirs passés, soit de cerfs, soit d'autres animaux. Plus loin étoient placés ceux qui vendoient les ornemens de tête pour hommes & pour femmes; ces ornemens étoient faits en cheveux. Après eux, on rencontroit les marchands de coton. Dans d'autres quartiers, dit Cortès, se vendoient la chaux, les pierres, les briques crues ou cuites, les bois façonnés ou bruts. Ailleurs on alloit acheter des oiseaux, des poules, des perdrix, des tourterelles, des pigeons, des canards, des étourneaux, des lièvres, des cerfs, des lapins. Un quartier étoit destiné aux herbes, fruits, cerises, prunes (ces prunes ressemblent parfaitement à celles d'Espagne): on y voyoit aussi des pommes, des raisins & autres fruits. En outre on vendoit aussi du fil en écheveaux, de différentes couleurs, dans un quartier semblable à la rue où l'on

vend les soies à Grenade, mais en plus grande quantité. Cortès compte aussi parmi les marchandises des peaux de cerfs parfaitement passées, avec poil & sans poil, blanches ou teintes de diverses couleurs. Il y avoit un endroit particulier où l'on vendoit du pain, & une espèce de vin. Il fait encore mention de couleurs deffinées aux peintres : *il y en avoit de toutes sortes, comme en Espagne.* Enfin l'on vendoit des vaisseaux de terre, de grandes & de petites jarres, des pots, des flacons ou bouteilles, une infinité de différentes vaiselles ; des nattes de plusieurs sortes, tant pour les lits que pour tapiffer les chambres & les salles. La mesure commune du prix des choses, ou l'espèce numéraire étoit des noix de cacao.

La largeur des rues, percées de canaux, comme à Venise, la magnificence des édifices, non-seulement des temples & des palais de l'Empereur, mais même de tous les Grands & des Nobles de l'Empire répondoient à cette abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. Montézuma avoit plusieurs palais dans la Ville & dehors ; *ceux de la Ville*, dit Cortès à Charles V, *sont si grands, si merveilleux, qu'il me semble impossible de vous en raconter l'étendue ; je dirai seulement qu'il n'y a rien de semblable en Espagne.* Tous les Ecrivains de ce temps-là s'accordent à nous décrire ces palais comme

très-vastes. L'Auteur de la Relation en parle ainsi : « J'entrai plusieurs fois dans la maison » d'un grand Seigneur, uniquement pour la » voir ; & , toutes les fois, j'y ai tant marché » que je me suis trouvé fatigué : je ne finissois » jamais de la voir ».

Cortès assure que ces palais étoient beaucoup mieux construits qu'on ne le croiroit, ou mieux qu'il ne peut le dire ; & il ajoute : « *Ce que je dis à Votre Majesté est la vérité pure* ». Il dit, en décrivant un de ces grands palais, qu'il y y avoit de quoi loger deux grands Princes avec leur Cour. Il compte dix pêcheries en eau douce & salée, dans le Jardin. On voyoit autour de grands logemens, ornés de jaspe, *habilement travaillé*. C'étoit-là que Montézuma avoit des volières remplis d'oiseaux les plus rares. Dans un autre Palais, il avoit des oiseaux de proie & des bêtes fauves. Cortès dit que cet édifice étoit formé d'un large péristyle, & pavé de marbre précieux, en forme d'échiquier. Il y avoit des pièces particulières pour chaque espèce d'oiseaux, depuis le plus petit jusqu'à l'aigle. Ailleurs, on voyoit des loges pour les lions, les tigres, les renards, les chats noirs, & autres quadrupèdes, qui y étoient en *grand nombre*. Montézuma poussa le luxe jusqu'à faire une collection de monstres humains & de figures contrefaites. Trois-cents hommes faisoient le

service de chaque palais. Les Grands & les Nobles étoient proportionément aussi magnifiques dans leurs palais. L'Auteur de la Relation, citée ci-devant, dit : « Il y avoit, & il » y a encore dans cette Ville nombre de bonnes » & belles maisons, si grandes, & avec tant de » chambres, d'appartemens, de jardins élevés, » & dans le bas, que c'étoit une chose merveilleuse à voir ».

Cortès trouva à se loger lui, six-cents Espagnols, & six mille quatre-cents Indiens de sa suite, dans une des maisons de Montézuma. Il décrit un jardin d'un Prince Royal, où il y avoit un belvédère, contenant différentes salles, des galeries couvertes, une pêcherie quarrée, faite en pierres, & entourée d'un bâtiment pavé en belles briques, où pouvoient marcher quatre hommes de front : chacun des côtés étoit long de quatre-cents pas, & l'on descendoit dans la pièce-d'eau par des degrés. Il y avoit des jardins flottans sur l'eau, formés sur des radeaux, qu'on pouffoit où l'on vouloit : ces jardins n'étoient pas seulement un objet de plaisir & de délices, on y trouvoit aussi des plantes, des fruits qu'on cultivoit avec soin.

Voilà donc les cabanes de Mexico, & comment Montézuma étoit *encabané*, selon le docteur Paw. Peut-on de bonne-foi, après deux-cents cinquante ans, venir dire : *Cela ne peut être ; cela n'est*

n'est pas vrai ; ce sont des fables, des mensonges ; & se contenter de ces assertions, pour détruire les Relations des témoins oculaires, qui rendoient compte de tout à leur Souverain, & dont l'intérêt étoit de diminuer les choses plutôt que de les agrandir, vu le nombre des jaloux qui les environnoient, & qui n'auroient pas manqué de les convaincre de faux ? Mais Paw, comme Pythagore, a sans doute déjà paru dans le monde à plusieurs époques, & se trouvoit au siège de Mexico ! On convient assurément, avec lui, que le pauvre Peuple étoit au Mexique, comme par toute la terre, logé dans des cabanes ; mais le moyen étage de la Société l'étoit dans des logemens plus commodes. Il n'y avoit que les Grands & les Nobles qui pussent élever de vastes édifices & des palais.

Mais que vous dirai-je des Temples, & particulièrement du plus grand, où résidoient les Prêtres, le Grand-Prêtre, & où l'on tenoit une Maison d'éducation pour la jeune Noblesse ? Tous les Ecrivains disent qu'il étoit ceint de hautes murailles, & aussi grand qu'une ville. Il avoit quatre portes principales, sur chacune desquelles étoit une espèce de forteresse remplie d'armes, & qui formoit comme un arsenal. Dix mille hommes en faisoient la garnison ; c'étoit en

même temps la garde du Souverain. La cour étoit entourée de grands falons, qui pouvoient contenir chacun mille hommes. On comptoit, dans l'intérieur du circuit, plus de vingt tours ou pyramides, au haut desquelles étoient placées les Idoles. La principale étoit sur la plus élevée.

Ramusio a donné le dessin de ces tours. Cinq étages ou plans solides, en faisoient les divisions; & l'on y montoit par un escalier pratiqué dans l'un des côtés, & dont chaque partie avoit dix-huit ou vingt degrés, d'un étage à l'autre. Sur le dernier plan s'élevoient deux tourelles en forme de clochers, aussi bien construites que les autres. On voyoit nombre de tours semblables dans la ville, en partie consacrées au culte religieux, en partie faisant autant de forts, ou destinées à la sépulture des grands Seigneurs.

Mais ne pensez pas que cette Ville fût la seule du Nouveau-Monde, où l'on vit ces merveilles. Il y avoit nombre de villes dans cet Empire, & dans toute cette immense étendue de pays, qu'on appelle actuellement la Nouvelle-Espagne, la Galice, la Biscaille, &c. : les bourgs, les villages y étoient en grand nombre. « Tlafcala, selon Cortès, étoit plus grande & plus forte que Grenade. Il y avoit des édifices

» aussi beaux, & peut-être plus riches; elle étoit
 » plus peuplée que ne l'étoit Grenade, lorsque
 » nos Espagnols enlevèrent celle-ci aux Maures». Or on comptoit soixante mille maisons à Grenade, lorsque Ferdinand & Isabelle en firent la conquête, le 6 Janvier 1491. En prenant cinq personnes par maison, il se seroit trouvé trois-cents mille ames à Grenade.

Chololla étoit de la même grandeur que Tlascala. On y comptoit vingt-cinq mille maisons. Son Gouvernement étoit aussi Républicain. « C'est une très-belle Ville, disoit Cortès; » & j'affûre sincèrement à Votre Majesté que, » regardant du haut d'une tour fort élevée, je » comptois quatre-cents tours dans la Ville ». L'Auteur de la Relation citée dit que cette ville ressembloit en partie à Grenade, en partie à Ségovie · le même fait mention d'une troisième Ville, *semblable*, dit-il, à *Burgos*; c'est *Huexotzinco*. Il y en avoit plusieurs autres sur le lac de Mexico. On comptoit entr'autres Yztapalapa, où il y avoit quinze mille maisons. Le Seigneur de cette ville avoit des palais aussi grands (quoique non-encore achevés), dit Cortès, que ceux qu'on peut trouver dans toute l'Espagne. Ils étoient bien bâtis. Les matériaux étoient du bois, des pierres, &c. Cortès décrit ensuite la grande place du marché de

Tlafcala, & la compare à celle de Mexico. On y voyoit en abondance du pain, des volailles, &c.

Pierre d'Alvarédo, envoyé par Cortès pour conquérir le pays vers la mer du Sud, dit dans sa Relation, datée de Saint-Jacques, le 28 Juillet 1524: « Que Votre Majesté me croye; ce pays » est habité plus commodément, & par des » Peuples plus nombreux que tout ce que Votre » Majesté a gouverné jusqu'ici ». Il décrit entr'autres villes celle d'*Yapalan*, qu'il assure avoir été aussi grande que Mexico. On y voyoit de vastes édifices, construits solidement, à pierres & à chaux, & dont le haut étoit terminé par une terrasse. Pierre Godry nous a aussi donné la description de Camula, de ses fortifications, de ses bastions, de ses palissades, &c. On fait que Nugno de Gusman, qui succéda à Cortès, en 1528, fut son ennemi capital; qu'il lui fit un procès, & confisqua tous ses biens. Ce féroce Espagnol, apprenant que Ferdinand Ramirez alloit au Mexique pour lui succéder, partit avec une armée pour se rendre chez les Chichimeches & dans la Nouvelle-Galice, afin de se faire auprès de l'Empereur un mérite de quelques nouvelles conquêtes. Dans la Relation qu'il a donnée de divers pays, il décrit les villes d'Amec, de Tuliacan, lieu fort, dit-il, où il y a de magnifiques

édifices, de vastes palais, & autres maisons semblables à celles de Mexico. Les cours des palais étoient très-spacieuses, & l'on y voyoit de belles fontaines de bonne eau. Après avoir passé d'Atacla au fleuve qu'on nomme actuellement celui du *Saint-Esprit*, il fut attaqué par une troupe de soldats Indiens, couverts de beaux habits, ornés de panaches, & ayant des carquois d'un très-joli travail. L'attaque que lui fit la troupe fut très-régulière, & la victoire longtemps disputée. Il écrivoit en date du 8 Juillet 1530, d'Omitlan, dans le Mécoacan.

Le Moine Marc de Nice, envoyé par Antoine Mendoza, Gouverneur du Mexique (& qui fit arrêter Gusman) écrivit, en 1539, des choses étonnantes des pays qu'il avoit vus dans le Royaume de Cévola. Mendoza ne put le croire, & y envoya François Vasquès, le 22 Avril 1540. Vasquès fit la Relation qu'on envoya en Cour, & démentit (1) le Moine; assurant que tout son rapport étoit faux, excepté ce qu'il avoit dit du nom de la ville, & des grandes maisons de pierres. Vasquès nous a décrit en détail les Villes de cette province. « Il y a » vu des maisons de trois & quatre étages, où

(1) Ceci prouve contre Paw que les Espagnols ne faisoient pas, ou ne vouloient pas faire de faux rapports. F.

» il y avoit de bons logemens , des chambres &
 » des cours fort belles ; d'autres chambres sous
 » terre , faites en briques , destinées à être
 » habitées l'hiver , à la manière des *stubes* (1)
 » des Allemands ». Ce fut lui qui donna le nom
 de *Grenade* à une de ces Villes , d'où il écrivit
 le 3 Août 1540.

Mais je ne veux pas m'étendre davantage
 sur ce sujet , devant vous écrire du Pérou , à
 l'ordinaire prochain. Il faut donc convenir à
 présent qu'il est impossible que tant de Gou-
 verneurs , de Capitaines , vivant au milieu d'amis
 & d'ennemis , aient tous conspiré ensemble ,
 pour tromper , abuser leur Souverain par des
 Relations fausses , imaginaires , qu'on pouvoit
 démentir à chaque instant (2). Ces Relations
 furent communiquées par les Ministres mêmes
 des Souverains ; & ce fut par ce moyen que
 le diligent Ramusio les recueillit , & les fit im-

(1) Chambres , garnies d'un poêle fait en four , &
 qu'on allume hors de l'appartement. T.

(2) M. Clavigéro a très-exactement rapporté le nombre
 des Villes & les noms des Royaumes qui confinoient à
 celui du Mexique , lorsque les Espagnols y entrèrent. Il
 détaille de quelle nature étoient les fortifications , leurs
 formes , & ce qui en reste encore. Voyez son *Tom. I.*
l. 1. & l. 7.

primer, traduites en Italien, non après un siècle, mais quinze ans après, & dans un temps où plusieurs des Auteurs existoient encore, & pouvoient réclamer contre l'abus qu'on auroit fait de leurs noms & de leurs expressions, si les Relations imprimées en traduction ou en original, n'avoient pas été d'accord avec le texte envoyé à la Cour d'Espagne. Nous devons nous en tenir à ces Mémoires, & non aux chimères de Paw, qui ne comprend pas comment les ravages étranges, causés dans ces provinces par la petite-vérole, & par les Espagnols, ont pu les rendre désertes & sans culture. Oviédo n'a pu se faire illusion sur la furie de ses Compatriotes : quelque intéressé qu'il fût à la dissimuler, il a plusieurs fois déclamé contre ces barbares, & plaint les malheurs de ces Infortunés (1) Indiens. Barthélemi de *Las Casas* est un homme très-connu : on fait qu'il passa en Amérique avec Colomb, & y resta plus de quarante ans, témoin oculaire de tout ce que faisoient les Espagnols. Il fut ensuite Evêque de Chiapa. Il suffit de lire la Relation qu'il envoya à Charles-Quint, en 1542, intitulée : *La liberté demandée par de l'Esclave Indien suppliant.*

(1) Cortéales ne s'est pas exprimé avec moins d'énergie contre les Espagnols de son temps. T.

Voici comme il s'explique dans l'article XII :

« Nous autres Indiens, ô Sérénissime Seigneur,
 » quand nous disons à Votre Majesté que les
 » Espagnols ont détruit sept Royaumes plus
 » grands que l'Espagne, nous voulons que vous
 » sachiez que nous les avons vus aussi remplis
 » d'habitans qu'une ruche l'est d'abeilles; au lieu
 » qu'actuellement ils sont tous déserts, par le
 » carnage que les Espagnols ont fait des citadins
 » & des habitans des campagnes; de sorte qu'il
 » ne reste plus à présent que le sol & les
 » murailles ». *Las Casas* nous apprend, en plu-
 sieurs endroits, de quelle manière cet immense
 pays fut détruit : il le fait pour établir ce qu'il
 avance, tant dans cet article XII^e, que dans le
 V^e, où il dit : « Nous mettrons clairement sous
 » les yeux de Votre Majesté, que les Espagnols,
 » dans l'espace de trente à quarante ans, ont
 » annéanti plus de douze millions de vassaux
 » à Votre Majesté ». Les traitemens que les
 Espagnols leur firent furent si atroces, qu'outre
 les pertes que causèrent les armes, continue
 le même, « un nombre infini d'Indiens se sont
 » tués eux-mêmes, d'autres pendus, d'autres
 » empoisonnés avec des plantes vénéneuses..
 » d'autres se détruisent peu-à-peu, comme
 » nous l'avons vu de nos yeux, & s'affoiblissent
 » au point de tomber morts..... Les enfans

» (*article XI.*) qui naissoient devoient périr ,
 » parce que les mères n'avoient plus de lait
 » pour les alimenter : voilà pourquoi il est péri
 » sept mille enfans sous nos yeux, dans l'isle
 » de Cuba , seulement en trois mois. D'autres
 » femmes étouffoient leurs enfans par défef-
 » poir ; plusieurs, se sentant grosses , prenoient
 » des jus d'herbes pour avorter d'enfans morts :
 » de sorte que les maris mouroient dans les
 » mines , & les femmes dans les habitations. La
 » reproduction de l'espèce étant ainsi arrêtée ,
 » ces peuples disparurent en peu de temps ; &
 » tout le pays devint un désert : l'univers en-
 » tier deviendroit sans doute un semblable dé-
 » sert par les mêmes causes (1) ».

(1) Le respectable Abbé Clavigéro , qui , à la fin de son T. II. , paroît étonné qu'on ajoute foi , sans réserve , aux détails de Las Casas , ne peut cependant s'empêcher de retracer , dans toute son Histoire , la cruauté & l'injustice de Cortès , d'Alvarédo & des autres Espagnols. Il nous dit , en terminant l'*Histoire de la Conquête du Mexique* , que ce fut par ordre de Cortès qu'on pendit l'Empereur , & les Rois de Tescuzo & de Tlacopan ; que les Mexicains & toutes les Nations qui contribuèrent à leur ruine , restèrent (au mépris du Christianisme & des Loix très-humaines du Roi Catholique) abandonnées à la plus affreuse misère , à l'oppression , à la haine , non - seulement des Espagnols , mais encore à celle des plus vils Nègres de l'Afrique & de leurs infâmes descendans.

Mais la Nation Espagnole est bien différente actuellement ! Sa manière d'agir n'est plus la même heureusement (1) pour les restes de ces infortunées Nations : elle les traite avec plus d'égards. Je finis ; car ce sujet seroit inépuisable.

(1) Si l'on en croit D. Ulloa , ces Indiens ne sont pas encore traités avec les égards qu'il désireroit ; & ses représentations prouvent une belle ame. Mais n'en accusons pas un Roi forcé d'abandonner pour ainsi dire ces pays éloignés à la rapacité de ses Gouverneurs. J'ai fait mention , à la fin des *Mémoires d'Ulloa*, des Edits pleins d'humanité de la Cour d'Espagne ; & je suis sûr que si Charles V avoit vu la cruauté de Cortès & des autres Conquérens , il les auroit tous fait pendre. T.



L E T T R E V I.

Conquête du Pérou par Pizarre. Désunion des deux Princes Souverains de ce Royaume. Leurs partis. Circonstances avantageuses aux Pizarre. Quantité incroyable de l'or & de l'argent que prennent les Espagnols à la captivité d'Atahualpa. Description de quelques villes du Pérou. Résistance du Chili. Description de ce Royaume & de ses forteresses.

JE VAIS vous mettre ici sous les yeux la Conquête du Pérou, où le docte Paw n'apperçoit que des cabanes, & toutes les marques de la misère, de la bassesse, d'une barbarie sans loi, sans ordre civil & politique, sans forme de gouvernement ; c'est avec ces assertions qu'il prétend détruire toutes les Relations qu'on fit passer au Gouvernement, concernant la sagesse de l'Etat civil des Incas ; & tourner en ridicule jusqu'aux Observations mêmes des Mathématiciens François & Espagnols, qui ont été mesurer un degré du méridien dans ces Contrées ; tels que D. Ulloa, la Condamine, & autres.

Il est bon de se mettre sous les yeux les circonstances dans lesquelles se trouvoit ce pays, lorsque les deux frères François & Ferdinand

Pizarre arrivèrent au Pérou, en 1531. Vous savez assurément que le Pérou, lors de la conquête, s'étendoit du côté de la mer du Sud, depuis le fleuve des Emeraudes jusqu'au Chili, & du côté de la terre, jusqu'au Popayan, comprenant la fameuse chaîne des Cordillères, qui se prolonge depuis les terres Magellaniques jusqu'au Mexique. Manco-Capac étoit au Pérou comme Fohi, à la Chine, le premier Prince qui avoit réuni ces Peuples en société, & leur avoit donné de sages Loix, dont je vous parlerai une autre fois. Le dernier de ses successeurs fut Atabaliba, selon les Espagnols; mais son vrai nom étoit *Inca Atahualpa Capac*, Prince fier, & qui n'avoit plus ce caractère bienfaisant de ses Ancêtres. Il étoit fils d'*Huyan-Capac*, lequel avoit parmi ses femmes, l'unique Héritière du Royaume de Quito; mais il avoit en outre un fils de sa légitime épouse, nommé *Huescar*. Ce fils étoit l'Héritier légitime, parce qu'il étoit né de la Coya ou Impératrice, sœur de l'Empereur: l'autre, fils d'une étrangère, n'étant pas du sang des Incas, étoit, par cette raison, rangé dans la classe des bâtards, comme inhabile à succéder au trône. Malgré cela, Atahualpa prétendit au Royaume de Quito, comme Héritier de sa mère, & alla en prendre possession, se prévalant en outre des dernières dispositions de son père. *Huescar* opposa les Loix du

Royaume : mais tout arrangement devenant inutile, on prit les armes.

Aussitôt qu'Atahualpa eut levé l'étendart de la révolte, il prit droit le chemin de Cusco avec son armée, dans le dessein de se saisir de la personne de l'Empereur légitime, son frère. Le Pérou se divisa aussitôt en deux partis. Atahualpa vainquit son frère en rase campagne, & le fit prisonnier. Ce fut dans ces circonstances que les Espagnols arrivèrent, avec deux-cents cinquante hommes de pied, & quatre-vingts cavaliers. François Pizarre s'arrêta à Tangarara, dit depuis *Saint-Michel*, pour prendre les mesures nécessaires à ses vues.

Il commença par profiter du parti contraire à Atahualpa. Le premier qui se déclara pour les Espagnols fut le Cacique de Caxas, l'an 1532. Atahualpa (1) prévint ces Etrangers par une députation & des présens. Pizarre feignit d'être son ami, & offrit de l'aider contre ses adversaires, qui étoient en grand nombre. Il passa donc jusqu'à la ville de Caxamalca, près de laquelle Atahualpa étoit campé. Celui-ci entra dans la ville pour donner audience à Pizarre. Cette entrée fut des plus pompeuses. Atahualpa étoit porté sur une litière découverte, ornée d'or & d'argent, doublée de

(1) Notre Auteur passe rapidement sur ces premières circonstances. T.

plumes, & suivi d'un grand cortége de Princes, & de serviteurs, sans armes. Pizarre, comme inspiré par le démon de Cortès, médita aussitôt le coup perfide qu'il vouloit porter. Il fit cacher ses cavaliers, braquer ses canons, & tenir ses soldats tout prêts. Lorsque l'Empereur fut dans la place, il demanda le Capitaine Espagnol, & défendit de faire aucun mal à ces étrangers, *parce qu'ils étoient envoyés de la part de Dieu* (1). Alors se présenta un Moine Dominicain, nommé *Vincent de Valverde*. Cet enthousiaste forcé, obsédé du plus aveugle fanatisme, comme tous ceux de sa robe, commença à prêcher l'Évangile en vraie Sibylle, à ces gens qui n'entendoient rien de ses discours absurdes. Il présente un breviaire. Atahualpa, qui n'avoit de sa vie entendu pareille Doctrine, & qui d'ailleurs ne le comprenoit pas, prend le breviaire, & le jette ensuite à terre avec raison, mais trop malheureusement pour lui ! Le Moine furieux crie aussitôt : *Paroissez, Chrétiens ; affommez ces chiens qui foulent aux pieds l'Évangile*. A l'aboiement de ce fanatique atroce, les Chrétiens scélérats qu'il appelle, fondent avec leurs arquebuses, tonnent, fulminent avec leur artillerie. Ce fracas insolite, ces hostilités inattendues de la part de

(1) Candeur étonnante, qui rendit ce Prince victime de ces ames atroces. T.

ces perfides, à qui l'on n'avoit tenu que des discours de paix, jettent la terreur dans cette Nation Indienne : elle prend la fuite, abandonne son Prince, qui est fait prisonnier, & qui ne pourra, même par son supplice, assouvir la rage de ces loups affamés. Moine infâme, vile insecte, qui, comme tes semblables, ne rampois sur la terre que pour en dévorer les plus beaux fruits, & annéantir l'espèce humaine, voila ton ouvrage ! Le Pérou va fumer du sang de tous ses habitans ! Le carnage que les barbares Espagnols commirent cette journée-là est incroyable ! & l'on reste muet, lorsqu'il faut décrire les horreurs, les atrocités de ces Scélérats qui se sont honorés du titre de *Conquérans*, sous les auspices d'un démon de Moine qu'avoit sans doute vomit l'Enfer ! Le Dieu de cette troupe de bêtes féroces étoit l'or ; l'or seul ! Atahualpa leur en promit plus qu'ils n'auroient jamais osé en désirer, en vases, en lingots, en plaques : telles sont celles qui ornoient les murs des Temples, & les sépulcres. Dès que ces barbares furent où étoit cet or, ils allèrent le piller, l'enlever ; & , pour mettre le sceau à leur bonne - foi, ils affommèrent l'Empereur, qu'ils avoient prétendu Christianiser : mais c'étoit de leur part, sans doute, une œuvre de charité ! Ils l'envoyoient au Royaume des Cieux, tandis qu'ils bornoient toute leur éternité à

piller les Royaumes de la Terre. Les Espagnols ont beau dire, pour justifier la mauvaise foi, l'atrocité de Pizarre, qu'Atahualpa étoit un usurpateur, qui avoit fait assassiner en prison son frère Huescar ; qu'il avoit lui-même ordonné d'égorger plus de onze mille Incas de race royale, pour se délivrer de tout obstacle ; qu'il s'étoit placé sur un trône d'où la bâtardise l'excluoit nécessairement ; on leur répondra toujours que les querelles de ces deux Princes leur étoient absolument étrangères ; & qu'ils avoient encore moins de droit de faire périr des millions d'hommes, après avoir fait expirer dans les supplices un Prince dont la personne est sacrée chez les Nations même les moins policées. Le délit ne se justifie pas par le délit ; & le crime de leze-Majesté fera éternellement le leur, & celui de leur Nation, puisque la Nation n'a pas puni légalement les coupables. Le Ciel a cependant vengé en partie ces malheureux Indiens ; car tous les Conquérens du Pérou ont fait une fin malheureuse & digne de leurs exploits.

Mais voyons plus particulièrement l'objet principal & même l'unique qui porta les Espagnols de ces temps-là à ces excès de barbarie. On fait que ce furent les richesses immenses de l'Empire du Pérou.

Quatre-vingt-dix Indiens, chargés d'or, furent envoyés

envoyés en même temps de Cuzco, au camp des Espagnols. Le Capitaine, Sur-Intendant de la fonte des métaux l'a assuré, en disant : *Je l'atteste ; car j'étois Gardien de la Maison de l'or, & je le vis fondre. Il y avoit plus de quatre vingt dix plaques de ce métal.* On trouva dans cette maison, voisine de Cuzco, plus de deux-cents grands bassins d'argent, qui faisoient un poids de cent cinquante mille mares ; & un monticule d'or massif, de la hauteur d'un homme. Pisarre fit la distribution d'une partie de l'or, & en réserva pour la Cour cent mille *pesos*, consistant en quinze grands bassins, quatre urnes, tenant chacune deux seaux d'eau, & autres ustensiles. Chaque fantassin de sa troupe eut 4,800 pesos d'or, ou 7,208 sequins, & les cavaliers le double. Pisarre ne fit assurément pas cette distribution avec équité ; car l'Auteur du même récit se plaint fortement *qu'il eût donné moins à ceux qui méritoient davantage.* Or c'est, dit-il, *ce qui est arrivé à mon égard.* Il n'y eut peut être jamais que Tamas Kouli-Kan, qui réunit une si grande quantité d'or : ce fut lorsqu'il envahit les contrées du Grand-Mogol.

Les Péruviens stupéfaits, eurent probablement deux raisons pour ne pas tomber, à leur tour, sur leurs féroces ennemis : d'abord l'Empereur étoit dans les mains de ceux-ci ; & ses sujets avoient lieu de craindre pour sa vie ; ensuite

ils espéroient le racheter en assouvissant la soif que ces barbares avoient de l'or. D'ailleurs Pizarre, aussi rusé que cruel, n'eût pas plus-tôt fait périr Atahualpa, qu'il plaça sur un trône imaginaire un des fils d'Huefcar, heureusement échappé aux mains d'Atahualpa. Or le parti de ce jeune Prince en fut extrêmement satisfait.

Culicuchima, Général d'Atahualpa, fit aussi apporter chez les Espagnols une bien plus grande quantité d'or, en différens vaisseaux. Le quint de cette partie seule, destiné pour la Cour d'Espagne, montoit à plus de cent quatre-vingt mille pesos d'or; ainsi, en supposant que cette distribution fut exacte, il devoit y avoir plus de 720,000 pesos d'or, dans ce seul coup de filet. Mais, dès qu'une fois les Loix furent devenues muettes, & qu'Atahualpa eut éteint toute la lignée des Incas, la cruelle usurpation des Espagnols, le désordre général, l'indépendance répandirent de plus en plus le trouble & les dissensions: les esprits s'aigrirent les uns contre les autres: les Chefs, les Peuples se préparèrent une ruine mutuelle; &, en se détruisant ainsi réciproquement, les Nations Indiennes de ces Contrées, ouvrirent à leurs Maîtres étrangers de nouvelles voies pour les charger d'un joug de fer, ou pour agraver éternellement leur déplorable servitude.

Je ne soutiendrai pas que les villes du Pérou

& les édifices présentoient autant de grandeur & de magnificence que celles du Mexique ; mais je me garderai bien de reléguer parmi les fables (avec l'Auteur de l'*Histoire Philosophique & Politique des Etablifsemens*, &c. T. II. Genève, 1775) les descriptions qu'on nous a données des rues, des ponts, des aqueducs, & des édifices de cette Contrée. J'ai eu lieu de m'entretenir, à ce sujet, avec plusieurs personnes qui avoient demeuré long-temps au Pérou, & je n'en ai vu aucune qui ne me pariât avec enthousiasme des édifices & des ouvrages des Incas : comme des canaux, des grandes routes, des ruines qui restent encore des forteresses, des palais, des murailles, &c. Un savant ex-Jésuite entr'autres, né à Lima, & qui demeura plusieurs années à Cuzco, m'a confirmé la vérité de ce que les Relations nous avoient appris à ce sujet. Il connoissoit parfaitement le local & la langue du pays ; il m'a assuré qu'on voyoit encore des canaux construits sur la pente des montagnes, soutenus par des digues élevées avec une espèce d'argile si solide, que cela forme actuellement un massif d'une dureté égale à celle de la pierre. Il y a quelques années qu'un tremblement de terre y fit une rupture. Les Espagnols essayèrent de réparer le dommage ; mais ils ne purent retrouver cette argile, ni former un ciment analogue, quoiqu'ils aient

souvent fait de très-grandes dépenses pour rétablir la digue.

Je vous dirai à présent que Caxas étoit une ville médiocre. Guacamba paroïssoit plus importante. On y voyoit un fort, présentant une enceinte de pierres de taille ; deux escaliers de pierres y conduisoient à deux appartemens. Caxamalca avoit aussi un fort, auquel on montoit par un escalier de pierres. François Xérés, un des Capitaines de Pizarre, dit qu'il y avoit deux mille maisons dans cette ville, & *bien bâties* ; les murs en étoient épais & hauts de dix-neuf pieds. Il en a décrit la principale. Elle présentoit plusieurs appartemens, tous faits de *pierres de taille*, & *bien travaillées* : le toit en étoit de bois & de paille ; mais on voit aujourd'hui la même chose en Europe. L'Allemagne sur-tout offre en nombre de lieux ces sortes de couvertures. La maison qu'habitoit Atahualpa, dans la ville de Caxamalca, étoit partagée en quatre appartemens, ou *corps-de-logis*. Dans l'intérieur étoit une cour, où il y avoit un bain d'eau chaude & d'eau froide, qu'y amenoit un aqueduc. Le bassin du bain étoit en pierres. L'appartement du jour avoit un balcon sur un jardin ; & près de-là une chambre à coucher, dont la fenêtre donnoit sur la cour. Les murs avoient pour enduit une espèce de bitume rouge, & très-brillant : la charpente étoit peinte

de la même couleur. L'autre appartement, qui étoit de front, présentoit quatre voûtes rondes (1); mais, par leur ensemble, elles se trouvoient toutes réunies en une, qui étoit enduite d'un crépi, blanc comme neige. Cette Relation dément formellement ceux qui soutiennent que les maisons des Péruviens n'avoient pas de fenêtrés. Quand cela seroit encore, ce ne seroit pas une preuve de la barbarie de ces Peuples. Les maisons des parties Méridionales de l'Espagne n'en ont pas; & à peine en apperçoit-on aux maisons des Romains, découvertes à Pompéia.

Chincà étoit une autre ville, située au milieu d'un pays habité par des Pâtres, qui y gardoient de nombreux troupeaux de vigognes. Le temple du Soleil se trouvoit à Pachacamac.

*« Il y avoit des maisons de deux étages, comme
 » en Espagne; & les ruines des édifices pr
 » que ce Pays étoit habité depuis long-tem;*

Cusco avoit le nom de Capitale du Royaume. Atahualpa étoit encore vivant, lorsque Pizarre envoya plusieurs Espagnols ensemble au Général Chilichuchima, pour se faire livrer l'or

(1) J'ai déjà dit ailleurs qu'il étoit faux que les Péruviens ne fussent pas ceintrer. Voilà une preuve évidente de mon assertion. Voyez Ulloa. *Mémoire. Notes.* On a découvert à Pompéia une maison avec des fenêtrés garnies de vitres. T.

qui pouvoit se trouver dans cette ville. Ce précieux butin fut enregistré dans les actes par un Notaire. Pizarre décrit cette ville comme très-grande, bien bâtie, avec un beau pavé dans les rues. Les Espagnols y trouvèrent un palais bien construit, carré, orné de lames ou plaques d'or. Une autre maison leur présenta d'aussi riches ornemens. De la première ils enlevèrent six-cents lames d'or, dont chacune pesoit cinq-cents castillans; la seconde leur fournit un aussi grand nombre de lames, de la valeur de deux-cents mille castillans. Cet or en lames & autre, joint à une grande quantité d'argent, arriva à Caxamalca le 13 Juin 1533. Les lames d'or avoient trois ou quatre palmes de long. Il y avoit des trous qui montroient qu'elles avoient été détachées des murs où l'on les avoit enchâssées. Ce fut le jour de S. Jacques qu'on acheva la fonte de l'or & de l'argent de ce butin. L'or montoit, *de fin*, à la valeur d'un million trois-cents vingt-six mille cinq-cents trente-neuf castillans; l'argent pesoit cinquante-un mille marcs.

Les Espagnols comptèrent trente villes de Caxamalca à Cuzco. Il est bon de remarquer ici une chose assez importante. L'Auteur dit « *Que les Espagnols fondoient tous les jours pour la valeur de cinquante à soixante mille castillans d'or, pendant que les Américains en fon-*

» doivent (1) pour la valeur de quatre-vingt mille ;
 » car, ajoute-t-il, il y a parmi ces gens d'habiles
 » Orfèvres & d'habiles Fondeurs ». Pizarre s'empara
 enfin de Cusco le 15 Novembre 1539. Mais la
 ville avoit été réduite presque toute en cendre
 par *Quizquiz*, partisan de Chilichuchima, que
 les Espagnols avoient fait brûler vif, après en
 avoir reçu trop de bienfaits, & l'avoir vu tout
 dévoué à leurs intérêts.

Deux-cents trente ans & plus après ces
 ravages inexprimables, & ces atrocités, sans
 exemple, des Conquérens, les Mathématiciens
 François & Espagnols, passèrent dans ces Con-
 trées, pour mesurer un degré du méridien. Ils
 y virent que la terre crioit encore vengeance
 contre ces destructeurs, & des restes de monu-
 mens qui attestent l'industrie des anciens Indi-

(1) On ne nous dit pas avec quelle matière on fai-
 soit le feu. Cela n'est pas indifférent. Un Ecrivain Grec,
 examinant la propriété de plusieurs matières, dit que le
 feu de paille fond les métaux plus vite que tout autre.
 Or nous savons que les Indiens de l'Amérique ne fon-
 doient l'or ou l'argent des minerais qu'avec de la paille
 d'*Ichu*, espèce de jonc, qui est l'*Ichu* des Hébreux.
 Après l'avoir allumé dans leurs *Guaras* ou fourneaux, ils
 l'abandonnoient au vent ; ce qui produisoit bien plus d'effet
 qu'avec des soufflets. J'ai cru cette remarque importante
 pour les opérations de la Métallurgie. On voyoit autrefois
 des millets de ces *Guaras* sur les côtes du Potosi. T.

gènes, qui n'ont fait que passer, en dix ans, sous le glaive des barbares qui les égorgérent. Je ne vous parlerai pas encore en détail de leurs Arts ; nous verrons cela ailleurs. Je ne vous entretiens ici que de leur bâtisse & de leurs édifices.

Les Mathématiciens observèrent que le flanc du château de *Cannar* avoit plus de cent pieds de long. Le mur étoit encore haut de plus de six pieds, épais de trois, formé de couches parallèles de pierres parfaitement unies entre elles. A la partie antérieure elles sont un peu convexes en dehors, formant à l'extérieur comme une espèce de *Rustique*. Les pierres étoient de la classe du granit. Ils virent, dans l'épaisseur, des jambages, & des portes, des cannelures courbes, creusées régulièrement, & que le plus habile Sculpteur, selon la Condamine, feroit à peine en état d'imiter (1). On peut consulter, à cet égard, le *Memoire* que cet habile homme a mis dans ceux de l'Académie de Berlin, en 1746, pag. 143. Il y donne la vue & le plan (2) de

(1) J'ai vu de semblables cannelures, faites il y a plus de dix-huit-cents ans, par nos Gaulois, dans de grosses masses de silex. On ne peut rien de plus poli & de plus beau. Avoient-ils des instrumens de fer ? Mais, s'ils en avoient, pourquoi faisoient-ils des couteaux de silex ?

(2) On les voit dans le tom. XIII. de la Collection

ce château, que les Incas avoient bâti pour contenir les habitans de Canna. On y remarque des terres pleines, des terrasses, des corps-de-gardes, du côté du Nord, où la forteresse est escarpée; la terrasse qui soutient le terre-plein, a pour base une seconde terrasse, de six pieds de large, & de quinze à seize pieds de haut, &c. Consultez les détails de D. Ulloa, dans son *Voyage Historique de l'Amérique*, &c. Le Temple de C. iambé, qui est chez les Canches, province méridionale du Pérou, n'excite pas moins l'admiration, par ses restes dégradés. Voyez D. Ulloa, *Voyage*, tom. premier, pag. 388. *édit. Franç.* Le palais de Latacunga, destiné aujourd'hui à être un retraite de Moines, a également mérité l'attention de l'habile Observateur Espagnol. S'il n'a pas cet air de grandeur & de magnificence des anciens édifices de la Grèce & de Rome, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il se présente avec certaine air de noblesse qui frappe au premier aspect. Considérez ensuite cette quantité de forteresses, de fortifications que les Incas ont faites en tant de lieux, dans les vallées, les montagnes, les plaines; réfléchissez sur ces

des *Voyages de Prevost*, édition de Paris. On y verra aussi d'autres détails curieux, que l'Auteur devoit passer sous silence, dans le plan de ses Lettres, mais qui convainquent de faux les assertions du rêveur Paw. T.

ruines fans nombre d'édifices, autrefois si confidérables que les Mathématiciens fufdits ont obfervées dans l'efpace de quatre-cents lieues, de Cuito à Cufco, & qu'ils ont examinées en f... vous conviendrez qu'il falloit de l'art, de l'induftrie, des combinaifons fupérieures aux prétendus barbares de Paw, pour tailler ou polir, affermir, arranger ces mafles de pierres, qui font un vrai grant, & que tout l'art de nos jours n'affembleroit pas plus parfaitement. Tous les Témoins parlent, avec les plus grands éloges, des reftes du Temple du Soleil, & de la ville de Cuzco. Acosta mefura les pierres de la fortereffe de cette ville, & leur trouva trente-huit pieds de long, fur dix-huit de large, & fix d'épaiffeur.

Enfin (pour revenir à mon fujet) les Efpagnols, profitant des diffenfions, & de l'animofité des deux frères, armés l'un contre l'autre, fe rendirent Maîtres du plus riche & du plus beau pays du globe; l'arrofant de fang, parce qu'il étoit couvert d'or & d'argent. Mais ils ne réuffirent pas de même au Chili, où ils eurent à combattre, peudant dix ans fans interruption, avec plufieurs milliers de foldats, depuis que Valdivia y étoit entré, en 1541. Les Ecrivains nous apprennent qu'un vieil habitant de cette Contrée imagina certaine tactique, pour faire face aux forces des Européens. Il forma treize

Compagnies, de mille hommes chacune, marchant en colonne : il leur apprit à passer à la queue, si la première venoit à être rompue, au lieu de se replier sur les colonnes suivantes ; de sorte que, présentant toujours une face de mille hommes frais & en bon ordre, ils pussent tenir contre le feu de l'ennemi, & sa cavalerie. Ce fut avec cette tactique qu'ils entamèrent l'armée de Valdivia, la taillèrent en pièces, & le firent prisonnier. On dit que ce vieux Capitaine Indien lui fit couler de l'or en fusion dans la bouche, en lui criant : *Rassasie toi donc de l'or dont tu étois si affamé !* Les Indiens du Chili ne s'en tinrent pas là. Ils entrèrent dans le Pérou, pillèrent, ravagèrent les villes, les établissemens Européens, emmenèrent les femmes, commirent les cruautés qu'ils avoient vu commettre aux Espagnols : mais, à la fin, ils furent obligés de se retirer dans les montagnes.

Cette Lettre vous paroîtra, sans doute, plus longue que le sujet ne sembloit l'exiger. Il falloit réunir ces circonstances pour prouver au sieur Paw, que le Pérou n'étoit pas le désert que les Espagnols en firent à leur arrivée ; & qu'on est mal-venu aujourd'hui à traiter de fables ce que Zarate, Gomara, Herrera, Acosta & tant d'autres nous ont rapporté des édifices, des chemins publics, des Arts de ces

Peuples. Raynal n'est pas moins léger & faux que Paw, dont il fuit la logique en tant de circonstances ; ce qui dégoûte réellement un homme instruit de la lecture de son Histoire, où l'on a lieu de remarquer les traits de la plus singulière inadvertance, pour ne pas dire de mauvaise-foi ou d'ignorance. Il est déplorable qu'une aussi habile plume ne se soit occupée, en grande partie, qu'à transmettre erreur sur erreur à la Postérité ! Qui croira-t-on, si ce ne sont les Mathématiciens mentionnés, qui n'ont rien cru, rien rapporté que ce qu'ils ont vu ; qui affirment tout le contraire de ces deux Ecrivains hardis, & mal instruits, qui n'ont écrit que leurs songes & les chimères qu'ils voyoient dans leur cabinet ; mais *trahit sua quemque voluptas* : l'un aime la singularité aux dépens de la Vérité ; l'autre n'écrit que pour la couvrir du masque qui lui plaisoit. Raynal & Paw ne suivoient sans doute pas la Condamine, lorsqu'il voyoit « *En* » plusieurs endroits de sa route, des restes de ces » anciens Tambos ou Hôtelleries Royales, & » quand il passa à la vue des ruines de plusieurs » forteresses antiques, &c. »

Les Indiens appellent ces restes, d'anciens édifices, qu'on apperçoit par toute cette Contrée, *Inca* (1) *Pirca*, c'est-à-dire *muraille des Incas*.

(1) Nous avons ce mot Péruvien & Hébreu dans le mot *pare* : clôture, enceinte, division. T.

D. Ulloa parle presque dans les mêmes termes : « A quelque distance de Guarmey , on voit » plusieurs restes des édifices des Incas. Les » uns sont des murailles de palais, les autres des » ruines de murs, bâtis de grosses briques, les- » quels murs formoient des chemins Royaux » d'une largeur suffisante ; enfin on voit les » restes des fortifications ou châteaux, bâtis » dans les lieux convenables, &c ». D. Ulloa parle ainsi de la muraille de la forteresse de Cuzco : « Le rampart étoit tout de pierres » bien travaillées, comme dans tous les ou- » vrages des Incas..... Mais il étoit encore » plus remarquable par la grandeur des pierres, » qui sont de différentes formes & grosseurs ». Si l'on rejette le témoignage de tels hommes, de ces gens d'honneur, & d'une réputation aussi justement méritée, est-ce Raynal, est-ce Paw qui mériteront notre créance, eux qui n'ont pas vu les objets dont ils parlent ? J'ajouterai seulement ici, avec D. Ulloa, qu'en voyant des pierres d'une si énorme grosseur, placées à cette élévation, on est tenté de croire (1) que ces Indiens connoissoient l'art de couler la pierre, comme le nommé Léon se vançoit, ces dernières années-ci, à Rome, de posséder ce secret.

(1) Il n'y a rien que de très-probable en ceci. T.

L E T T R E V I I.

Causés de la guerre qui s'alluma entre les deux Frères & Souverains du Pérou. Dogmes sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, chez les divers Peuples de l'Amérique, sur-tout chez les Incas.

A P R È S avoir vu quelle étoit la vaste étendue & la culture des deux grands Empires de l'Amérique, c'est - à - dire du Mexique & du Pérou, passons maintenant aux Arts, à la Religion, aux Loix; & considérons l'analogie qui s'y trouvoit avec nos anciens Continens. Je vous parlerai de toutes ces choses, mais sans vous les présenter à la suite l'une de l'autre; parce que je vous écris sur ce qui me tombe sous la main, & selon les réflexions qui me viennent: d'ailleurs j'écris quand j'ai le temps, m'occupant du premier objet qui peut me distraire & m'amuser. Ce n'est donc point ici un Traité, encore moins une Histoire suivie. Je ne fais, à la Lettre qui part, ce que je vous enverrai l'ordinaire suivant; ainsi il pourra arriver que je change de sentiment, que je me répète; mais les négligences que vous apper-

cevez mériteront votre indulgence, en ce que je n'avancerai rien de trop inutile.

Je vous dirai, pour preuve, ce que je devois déjà vous avoir marqué précédemment; savoir qu'Atahualpa, devenu cruel & sanguinaire, s'étoit rendu odieux à tous les sujets, en faisant égorger tous les Princes du Sang, qui avoient droit à la Couronne, mais sur-tout son frère Huescar. Les Espagnols appellent *Cusco* le père d'Huescar; mais son nom étoit *Huaina-Capac*. Observons, en passant, que ce sont les circonstances des troubles civils, & la bonne-foi, l'aveuglement d'Atahualpa, qui s'abandonna pour ainsi dire à la discrétion du traître Pizarre, & non le manque de courage, qui livrèrent le Pérou à la fureur de ces scélérats Aventuriers: vous me dispenserez de vous en accumuler les preuves. En effet l'Histoire de ce temps-là nous apprend que Manco-Capac, dernier Empereur, quoique gardé à vue dans Cuzco, par les frères Pizarre, eut l'adresse de tramer secrètement la destruction de ses ennemis. Il sortit de Cuzco, avec la permission de Ferdinand, sous prétexte d'assister à une cérémonie publique, ou à une fête solennelle. Tous les Incas que le glaive avoit épargnés, s'y trouvèrent. Une troupe assez considérable se réunit, & attaque les Espagnols de différens côtés. Ces Indiens enlèvent les armes, faisaient les chevaux dont ils se servent, & assiègent

dans les formes Cuzco, & Lima qu'on venoit de bâtir. Malgré les efforts incroyables des trois Pizarre & de tous les Espagnols, ils étoient déjà maîtres de la moitié de la ville; &, après neuf mois de siège, ils obligeoient les ennemis à penser à la retraite. Jean Pizarre étoit mort alors. Cette retraite eût sans doute été faite, si Almagro, également ennemi des Péruviens & des Pizarre, ne fût survenu avec une troupe considérable. La fortune favorisa ses armes: après une bataille sanglante, il acheva d'exterminer ces Indiens, & s'empara de Cuzco. Zarate, Gomara & autres ont parlé de cet événement, arrivé en 1536. Ces preuves de valeur, le courage que cette Nation, presque détruite, montre encore contre ces Usurpateurs, réfutent assez puissamment les inculpations injustes de Paw, qui la traite de vile, de lâche, &c. Mais laissons là cet homme, & suivons.

Le besoin a été, chez toutes les Nations, le père de l'industrie: celle-ci s'est ensuite perfectionnée, à proportion que ces besoins (1) factices ou réels se sont multipliés. Le premier besoin, & celui qui intéresse toute la Nature animée, est, sans doute, celui de la conservation de chaque individu, & de la propagation

(1) J'étends un peu, dans ce qui suit, les idées de l'Auteur qui m'ont paru trop serrées. T.

de l'espèce. Les Peuples qui sont restés dans les limites de ce besoin, ne sont pas non plus sortis de l'état primitif de la Nature : ainsi ce sont absolument des Sauvages sans forme quelconque d'Etat civil ou de Société réglée. La première est la Société naturelle : elle ne prescrit à l'homme que de se porter vers le sexe qui lui est corrélatif, d'épargner son semblable, parce qu'il sent ses propres besoins, & qu'un autre individu a les mêmes. Mais, dans cet état, le besoin n'étend les rapports de l'homme que jusqu'à la circonférence de son existence particulière. Il n'y a presque pas encore de rapports mutuels qui se touchent. A mesure que les rapports particuliers multiplient leurs points de contact, les besoins augmentent, & dictent certaine industrie. L'industrie se règle donc sur les besoins ; & ce sont ces besoins multipliés, qui dictent les principes de l'Ordre social, ou qui en font au moins appercevoir les premiers avantages. Alors paroît l'homme en Société. Mais, quoique ce soit la Société qui lie tous les effets résultans de l'activité de l'homme, je ne crois pas pour cela qu'on doive décider de la culture ou de la barbarie d'une Nation, par les plus hauts degrés d'une industrie suffisante ; c'est-à-dire par le *superflu* & par l'*imaginaire*. Le luxe excédent d'un Peuple, la valeur donnée à l'imaginaire, au préjudice du

réel, au point de changer les idées du beau, du bon, du bien & du mal; ou l'extravagance substituée au bon goût; ou une guerre perpétuelle entre le bon-sens & la mode, entre la basse imitation & ce qu'on peut appeller véritablement original, entre les règles de l'Art & les défauts de l'Art même; lorsqu'enfin tout prend pour principe l'intempérance, la vanité, la superstition & la folie; dans tous ces cas, il n'y aura, selon moi, aucune preuve de culture plus parfaite, ni de meilleur Etat civil pour les hommes.

En effet mettons, d'un côté, la mollesse & la volupté des Perfes, au temps de Darius & de Xerxès, leurs brillantes Manufactures d'or, de soie, de coton, la délicatesse de leur manière de vivre, de leurs vêtemens, les richesses inépuisables de cet Empire; &, de l'autre, la vie dure & sévère, la pauvreté des Spartiates, privés de monnoies d'or & d'argent, de tout ce qu'on peut appeller luxe & aisance, qui oseroit dire que les Spartiates étoient des Sauvages en comparaison des Perfes? celui qui l'assûreroit pécheroit contre toutes les preuves, l'évidence & le raisonnement. Un Philosophe dira plutôt que le sage Lycurgue, sachant diminuer les besoins fastueux, réduisit l'industrie aux seuls besoins réels d'une Société pour ainsi dire conventuelle; fit naître un bonheur inconnu auparavant, bon-

heur qui avoit sa source dans l'égalité des individus, & dans le maintien d'une Société où personne ne pouvoit être heureux qu'autant qu'il rendoit la Communauté heureuse.

Si cela est vrai, comme je le soutiens, nous ne devons plus comparer avec notre mollesse & notre volupté *persienne*, la vie des Spartiates de l'Amérique, au temps de l'invasion des Barbares; ni dire, ils n'avoient pas notre luxe, ne connoissoient pas le commerce que nous faisons avec des monnoies d'or & d'argent; l'usage du fer (1) leur étoit inconnu; ils n'avoient ni papier, ni caractères, ni écriture: donc c'étoient des Sauvages; & ils n'avoient rien d'analogue à nous. Examinons donc d'abord leurs besoins; voyons si leur industrie y répondoit; alors nous jugerons entre eux & nous-mêmes.

(1) J'ai déjà fait voir, dans une note de mon édition latine de *Silius Italicus*, que toutes les Nations anciennes avoient des armes & des outils de cuivre. Or, selon D. Ulloa, les Péruviens savoient donner au cuivre une trempe assez dure pour entamer des pierres très-dures. Ce secret n'est pas aussi vraiment perdu qu'il le croit. Selon Eustathe, sur Denys, les Massagètes ne connoissoient que l'or & le cuivre, dont ils faisoient leurs armes & leurs instrumens. Ce métal devoit se travailler le premier, puisqu'il se présente assez souvent (comme en Sibérie) à la surface de la terre. En général les mines en sont peu profondes. Pallas a fait apporter au Cabinet de Pétersbourg un gros tronc d'arbre, pénétré de veines de cuivre dans toute sa substance. T.

J'ai prouvé, dans mon *Homme Libre*, que les rapports des *Rits*, le *caractère de la Religion* étoient une preuve de la culture d'une Nation. Car il n'y a d'autres Loix que celles de la Nature, lorsqu'il n'y a pas de Rits religieux quelconques. Plus les Rits de la Religion, & le Culte font un système étendu, plus les Loix civiles tendent à la consistance & à la culture de la Société. Ainsi parcourons d'un œil rapide les principes de la Religion des Peuples les plus cultivés de l'Amérique, au temps de la tempête qui fondit sur ce Continent, & dont elle annéantit presque les Peuples innocents & humains, qu'éborgèrent des Chrétiens féroces.

Si nous - nous arrêtons aux rapports superstitieux des Espagnols, tous les Indiens étoient Idolâtres & adoroient le Diable sous les noms de *Pachacamac*, *Vizlipuzly*, *Horchilouv*, *Quecadqual*, *Tyra*, *Cemi* & autres ; comme les Missionnaires l'ont aussi dit des Bramines ou Bracmanes de l'Indostan. Ils n'ont pas pensé que la Divinité est désignée par plusieurs noms chez les différens Peuples ; & que les mots *Dieu*, *Théos*, *Zéus*, *Jovis*, *Jupiter*, *Sol*, *Hélios*, &c. n'étoient, pour la plupart des Nations anciennes, que les signes représentatifs d'une même idée (1),

(1) Je pourrois prouver, par les sens des différens noms qu'on donne à la Divinité, dans le texte Hébreu de la

comme je vous l'ai montré dans ma *Lettre sur la Théogonie d'Hésiode*. En effet les Américains, comme les Grecs, les Egyptiens & les Indiens adoroient la Divinité, ensuite le Soleil qui en étoit pour eux l'emblème. Pachacamac est un mot composé de *Pacha*, qui signifie *monde*, en langue Péruvienne, & de *Camar*, vivifier, animer ; ainsi *Pachacamac* ne désigne autre chose que le *Créateur du Monde*. C'est ainsi que les Indiens de Saint-Domingue adoroient, sous le nom de *Cemi*, le Maître de la Terre & du Ciel, selon le témoignage d'Oviédo, dans son *Histoire des Indes*. Le Général Zuazo, qui resta à Mexico pendant l'absence de Cortès, reprochoit à un Mexicain d'adorer des Idoles faites de leurs mains : *Nous ne sommes pas assez stupides*, lui répondit cet homme, *pour croire que ces figures sont autant de Divinités ; mais nous ne voyons en elles que le Soleil, la Lune, les Planètes.*

Les Mexicains reconnoissoient certainement un Créateur suprême, un Dieu, conservateur

Bible, que tous ces noms sont pris du culte du Soleil. En concluera-t-on que les Hébreux l'adoroient, lorsque Job dit qu'il n'a jamais rendu d'hommage à aucun corps lumineux du ciel ? car je ne parle plus ici des Juifs, tantôt Théistes, tantôt Idolâtres & adorateurs de Bahal ou de Moloch. Quant au mot *Pachamac*, j'en ai discuté le sens dans mes *Remarques sur D. Ulloa*. T.

de l'Univers: ils l'appelloient *Teut* ou *Teot* (1); comme les Egyptiens & les Grecs. Atahualpa disoit clairement que *Pachamac* avoit créé le Monde de rien. Le temple dédié à Pachacamac, étoit rempli d'Idoles, qu'adoroient les *Junches*; mais ceux-ci, ayant été soumis par Pachacutec, convinrent, par le premier article du Traité de Paix, rapporté dans Garcilasso, qu'on abattroit dans ce temple (2) toutes les Idoles qu'on y avoit tant multipliées; « parce qu'il étoit absurde qu'elles fussent dans le même lieu que le Créateur de l'Univers; qu'à l'avenir on ne lui dédieroit plus aucune figure; mais qu'on l'adoreroit de cœur, vu que, n'étant pas visible comme le Soleil, on ne pouvoit pas savoir sous quelle figure il falloit le représenter ». Quoique le Peuple adorât le Soleil, il ne (3)

(1) Je voudrois que l'Ouvrage allemand de M. Gufmann fût traduit. Le Lecteur y verroit les plus précieuses remarques sur ce *Teut* ou *Toth*, auquel toutes les anciennes Nations rapportoient leur origine, comme il l'a prouvé sans réplique. *Toth*, signifiant père, ces Nations ne remontoient donc qu'à un seul Être créateur ou créé. T.

(2) L'Abbé Clavigéro confirme tout ceci dans son *Histoire Ancienne du Mexique*, T. II. N^o 4, & suivans. On y verra aussi ce qu'il a recueilli des anciennes opinions & traditions de cette Contrée, concernant la destinée des ames après la mort.

(3) Je crois avoit démontré l'opinion contraire dans mes Remarques sur D. Ulloa. Mais l'Idolâtrie d'une

confondoit jamais l'Être invisible avec le corps lumineux & visible, comme faisoient les Mages, les Perses, les Indiens, les Grecs, les Gaulois, le Germains, & sur-tout les Chinois, dont les Princes se disoient *Fils du Soleil*.

Les Incas, & particulièrement *Inca Iupac-Yupanqui* & *Huayna Capac* disoient, selon Garcilasso, que le Soleil n'étoit pas le Créateur de l'Univers, mais un corps qui fait continuellement la même révolution, forcé dans son mouvement comme une flèche qui ne va qu'en suivant la direction que lui a donnée celui qui la décoche, & sans pouvoir se porter spontanément d'un autre côté. C'est pourquoi il n'y eut d'abord aucun temple jusqu'à *Iupac-Yupanqui*; & l'on ne rendoit aucun culte au Soleil. La superstition y fit naître ce culte d'autant plus facilement que Manco-Capac, premier Souverain de cette Race, se donna pour Fils du Soleil, & divisa les terres de la Contrée en trois parties, se réservant la première pour soi : il assigna la seconde au Soleil & à la Religion, & la troisième au Peuple.

Nation ne prouve pas qu'elle est barbare. Il y avoit trente mille Divinités dans l'ancienne Rome. Sommes-nous barbares, parce que la superstition remplissoit autrefois nos Légendes de Saints apocryphes, qui ont donné lieu de dire : *Tu mens comme la Vie des Saints* ? T.

Le même partage avoit été fait en Egypte, & s'étoit maintenu jusqu'au temps de Joseph, qui changea en Tributs l'ordre des anciennes finances de ce Royaume.

La Religion de ces Contrées avoit donc originairement pour bases des principes purs & dégagés de toute idée abusive. Mais la crédulité des Peuples y donna lieu, comme chez nous, & dans tout l'ancien Continent, à l'imposture des Devins, des Hiérophantes, des Mages, des Interprètes de la volonté des Dieux; & il en résulta ce systême absurde d'extravagances & de superstitions. Nous conviendrons sans peine, que la Religion n'étoit qu'un Culte monstrueux & horrible au Mexique du temps de la conquête; & l'on ne connoissoit plus au Pérou que le Culte du Soleil. Le Sacerdoce & l'Empire étoient divisés au Mexique; au lieu qu'ils étoient réunis au Pérou, comme au Tibet & à la Chine, & comme il le fut à Rome, lorsqu'Auguste jetta les fondemens de l'Empire, en y réunissant le Sacerdoce ou la dignité de Souverain Pontife (1).

(1) Auguste avoit senti, comme Jules-César, que le trône, ou la souveraineté, étoit toujours en danger, lorsque l'esprit des Peuples est subordonné par une autorité différente de celle du Souverain, & plus respectable en apparence que l'autorité civile. Ils crurent donc devoir

Le Souverain Pontife du Pérou ne pouvoit être pris que dans la Famille Royale. C'étoit ou un oncle, ou un frère de l'Empereur; & il étoit Métropolitain de tout le Royaume. Il y avoit dans le temple de chaque Province un Grand-Prêtre du Soleil: il devoit être Inca; &, pour éviter que le Pontificat parût séparé de la Souveraineté, cet Inca portoit les mêmes habits, & avoit les mêmes ornemens que le Prince qui étoit sur le trône. De cette manière, les Loix politiques prenoient plus facilement cette empreinte religieuse qui les fait respecter; & jamais il n'y eut de conflit entre la Religion & l'Empire.

Les deux puissances, au contraire, se trouvoient séparées au Mexique. Le Chef de la Religion, ou le Sacerdoce proprement dit, faisoit un Corps indépendant de l'Empire; aussi agissoit-il avec des vues tout-à-fait différentes de l'intérêt de l'Etat. Son autorité redoutable étoit fondée sur

se garantir de cette puissance. Le seul moyen étoit de se mettre eux-mêmes à la tête de ceux qui prêchoient la Religion, & qui devenoient les interprètes de la volonté du Ciel. Il est étonnant que les Princes, qui ont du savoir combien de fois les Souverains ont été renversés du trône, non par la vraie Religion, mais par la superstition, n'aient pas eu la politique de ces prétendus Barbares du Pérou, ou celle des Empereurs Romains. T.

la crédulité des Peuples, sur leur puiffanimité. Dès qu'une fois l'illusion & l'extravagance ont fait éclipser la vérité, la superstition n'a plus de bornes : aussi n'en avoit-elle pas plus au Mexique qu'elle n'en eut en Europe pendant les siècles ténébreux qui l'avoient absorbée. Mais il faut remarquer ici une circonstance assez singulière, & même étonnante : c'est que les Prêtres des Mexicains s'appelloient *Papi*, comme l'atteste Oviédo, dans son *Histoire Générale des Indes*, Liv. XX. Or vous savez que *Papa* signifie *Père* ou *Prêtre* chez les Grecs modernes ; & que le Chef de notre Eglise a le même nom. Mais ce mot avoit aussi le même sens chez les Romains (1), selon Varron. Nous reviendrons encore à ce mot, en parlant de celui de *Mamma*.

Les habitans de l'Amérique Septentrionale distinguoient du Soleil le Créateur de l'Univers. Ils appelloient celui-ci *Isnez*, & le Soleil *Suroe*.

L'immortalité de l'ame étoit un autre dogme qui leur étoit commun. Pierre, Martyr, nous apprend, dans son *Sommaire*, qu'un vieux In-

(1) L'Auteur auroit pu ajouter & chez les Grecs ; car on lit plusieurs fois dans Aristophane *Pappazein*, pour appeller *Papa*. T.

fulaire dit à Christophe Colomb : « Tu nous as
 » effrayé par ta hardiesse ; mais souviens-toi
 » que nos ames ont deux routes , après la sortie
 » du corps : l'une est obscure , ténébreuse ; c'est
 » celle que prennent les ames de ceux qui ont
 » molesté les autres hommes. L'autre est claire ,
 » brillante , & destinée aux ames de ceux qui
 » ont donné la paix & le repos ». Les Mexi-
 cains appelloient l'ame *Antenotal*. La doctrine
 des Incas étoit d'acord avec celle de ce vieux
 Infulaire. Ils enseignoient que les *bons* jouissoient
 d'une vie heureuse , après cette vie ; & que les
méchans souffroient toutes sortes de maux & de
 tourmens.

L'existence de Dieu , & l'immortalité de l'ame
 avoient donc été , ou étoient les premières bases
 de la Religion de ces Peuples , qu'on appelle
sauvages , barbares ; & dont quelques Espagnols
 mirent l'espèce en problème , les représentant
 comme des brutes , qu'on pouvoit traiter im-
 punément & sans remords , avec la plus cruelle
 barbarie. Voilà comment ces Chrétiens cruels
 justifioient les crimes horribles , les ravages qu'ils
 avoient commis dans ces contrées , brûlant vifs
 ces Indiens comme par divertissement , les faisant
 dévorer par des chiens avec lesquels ils les
 chassoient , comme s'ils eussent réellement pour-
 suivi des bêtes féroces : énormités que Las Casas

a peintes avec des couleurs si noires & si vraies ! Or je demande si ces Chasseurs fanguinaires croyoient en Dieu ? s'ils espéroient une vie future, en faisant déchirer ces déplorables victimes, qui réellement croyoient l'un & l'autre ? Mais le sang qui fume encore en Europe depuis les Conciles de Constance & de Basle, prouve que jamais aucuns Peuples n'ont été si cruels que ceux qui croyoient connoître le vrai Dieu, & qui s'en disoient les adorateurs. Quand le Chef d'une Religion ou d'un Sacerdoce, foule un Empereur (Henri) aux pieds (1); & lui dit « qu'un Souverain Pontife est fait pour écraser le lion & le dragon, que doit-on attendre de ceux qui sont à ses ordres ? O hommes cruels ! ô Religion sainte ! ô Dieu ! sommes-nous tes enfans ? Est-ce toi qui nous as dicté cette Religion ? Oui, elle est sainte ; mais ce n'étoient que des furieux qui la prêchoient ! Quand je vois un Breviaire ne plus contenir que la sentence qui condamne un hémisphère au feu, au carnage, au viol, non, je ne vois plus d'hommes sur la terre : je frémis devant des bêtes féroces

(1) Cette horreur fut commise par *Hildebrand*, qui étoit alors Pape. Bénissons nos Parlemens, qui ont à la fin opposé une solide barrière à la fureur du fanatisme. T.

qui se disent les disciples d'un Dieu ! La Religion barbare du Mexique , qui immoloit tant de victimes , celle de Moloch , de Carthage , de Tyr , de Marseille n'ont pas fait périr tant d'innocents , que la rage des faux Chrétiens qui n'arrosèrent que de sang (1) les autels d'un Dieu de paix & de bonté.

Garcilasso de la Véga rend justice à la croyance des Indiens. Il étoit de la famille des Incas , né à Cuzco , huit ans après la conquête. Il se fit Chrétien ; étudia pendant vingt ans. De-là il passa en Espagne , où il entra au service. De retour en Amérique , & bien instruit des opinions , des usages de son pays , il compara tout ce que les Ecrivains Espagnols avoient écrit , tels qu'Acosta , Ciera de Léon , Gomara , Valéra & autres ; or Garcilasso est de tous celui qui parle avec le plus de candeur & de connoissance. Il nous apprend , Liv. II. ch. 7 , que

(1) On peut appliquer ici la réflexion d'un des plus grands Princes qui aient jamais régné : « Quiconque , » disoit Théodoric , forme , pour détruire une Nation , » des projets iniques , témoigne assez aux autres , qu'il » n'observera pas mieux la justice envers elles ; & , s'il » peut triompher dans une guerre injuste , il croit avoir » acquis le droit de tout oser ». *Edit. Franc. de M. de Sauvigny. T. I. pag. 24. T.*

que les Incas *Amauti*, c'est-à-dire *Lettrés*, croyoient l'ame immortelle, une vie future heureuse ou malheureuse, & même la (1) *résurrection des corps*. Ils appelloient le corps de l'homme *alpacamasca* ou *terre animée*. Ils divisoient l'Univers en trois parties; 1^o *Hanan Pacha*, ou le *Haut-Monde*, le *Ciel*: c'étoit là que se rendoient les ames des *Bons*. 2^o *Hurin Pacha*, ou le *Bas-Monde* que nous habitons. 3^o *Vehu Pacha*, ou *centre de la Terre* ou *Enfer*, destiné aux ames des *Méchans*. Ils gardoient leurs cheveux & leurs ongles, espérant les retrouver à la *résurrection*.

(1) Lucain semble aussi avoir adopté ce dogme, comme plusieurs Philosophes des anciens Continens. La *résurrection* prêchée par les premiers Chrétiens, n'avoit donc rien de si nouveau. T.



L E T T R E V I I I .

Rits divers : extravagances religieuses des autres Peuples de ce Continent. Victimes humaines du Mexique & des autres Contrées. Simplicité de la Religion des Incas. Vierges vouées à une chasteté perpétuelle, & consacrées au Soleil.

APRÈS avoir vu l'essentiel des dogmes fondamentaux des Sociétés Civiles de l'Amérique s'accorder avec les premières notions qui ont été la base de la Religion de tous les Peuples cultivés, occupons-nous, quelques instans, des différentes Opinions qui ont diversifié les Cultes des Nations de ce vaste Continent, & disons quelque chose des Rits religieux qu'on suivoit dans l'exercice de ces mêmes Cultes. Je suivrai les choses comme je me les rappellerai.

Colomb avoit amené avec lui à Saint-Domingue un Moine, nommé Ramon. Celui-ci apprit la langue, & laissa sur la Religion des Habitans un petit Ouvrage, dont se servit Pierre, Martyr, dans son *Sommaire*. On le trouve entier dans l'*Histoire d'Alphonse d'Ulloa*, ou de *Fernand Colomb*. Selon ce Livre, ces Peuples croyoient un Etre Tout-Puissant, *Créateur & premier Moteur*

de l'Univers. Ils l'appelloient *Iocuna* ou *Gna-maonocon*. Il avoit, suivant eux, une mère à laquelle ils donnoient cinq noms, *Attabeira*, *Mamona*, *Guacarapita*, *Liella*, *Evimaçoa*. Cet Etre tout-puissant manifestoit sa volonté aux Caciques ou Chefs, par le moyen de certains Etres intermédiaires, qu'ils nommoient *Cemi* (1), *Tuyra*, &c.

Lorsqu'il s'agissoit de savoir la réussite d'une guerre, les avantages d'une récolte, le Cacique, en qualité de Prêtre, entroit, avec un petit nombre de personnes, dans le temple du lieu; & tirant par le nez un certain suc végétal, nommé *Cohobba*, il devenoit frénétique pendant quelque temps. Revenu un peu à lui de cet état, il prononçoit en marmotant (2), ou à voix entre-

(1) Cette idée des Génies, ou d'Anges intermédiaires, Messagers de la Divinité, étoit reçue dans tout l'ancien Continent. Les Livres Hébreux les font paroître plusieurs fois. C'est sur cette théorie que sont fondées toutes les rêveries du *Livre apocryphe des Prophéties d'Enoch*, cité cependant par l'Apôtre S. Jude comme canonique. Joseph Scaliger en a imprimé un morceau curieux en grec, dans ses *Remarques sur Eusèbe*. Le Livre existe aujourd'hui entier en langue Copte, dans la Bibliothèque du Roi: je l'ai tenu. Ce sont ces théories que Platon a si souvent rappellées. T.

(2) Tel étoit le stratagème de la Pythie de Delphes. Voyez aussi, sur les fureurs des *Bersékars*, un *Mémoire* très-curieux, dans ceux de Stockholm, 1784. T.

coupée, l'Oracle dont Dieu lui avoit fait part. Fernand Colomb, fils de Christophe, comme nous l'apprennent les *Mémoires* d'Alphonse Ulloa, trouva le fait suivant dans les *Journaux* de son père : « Un Cacique des Isles, voulant en » imposer plus facilement au Peuple, avoit » imaginé une trompe qui communiquoit d'un » endroit voisin avec l'Idole. Un Confident de » ce Cacique, placé au bout de cette trompe, » y parloit ; & , par ce moyen, faisoit croire » au Peuple (1) que ses paroles étoient celles » de l'Idole même ». Les Egyptiens imaginèrent une pareille ruse avec la statue de Memnon.

Ils croyoient dans cette Isle, à Chioriso & ailleurs, que les ames de ceux qui étoient morts en guerre, en défendant la Patrie avec justice, passoient dans le globe du Soleil. Mais je vous parlerai ailleurs de leurs Fables & de leur Poésie.

Les Dieux ou les Messagers de la Divinité étoient représentés de diverses manières : la matière en varioit aussi. On en voyoit avec la figure humaine, mais avec une queue & des yeux de serpens ; ou c'étoit une figure de

(1) On pourroit rapporter mille ruses de cette nature, employées, chez toutes les Nations, par des gens qui prostituoient honteusement la Religion, pour leur intérêt. T.

femme (1), accompagnée de deux génies à ses côtés, qui présidoient à la grêle, aux tempêtes. Dans le Jucatan, c'étoit une figure de lion. La matière étoit d'or, d'argent, de bois, de pierre.

Garcilaffo a dit que l'ancienne superstition de l'Amérique étoit devenue si absurde que les Peuples avoient adoré les plantes (2), les fleurs, les montagnes, les cavernes, les qua-

(1) Cette figure de femme, avec les deux génies, se retrouve sur plusieurs monumens de l'Ancien Monde. Le lion y étoit aussi l'emblème de la Divinité. La frayeur a fait imaginer au Peuple qu'il voyoit de pareilles femmes dans les nuées orageuses, qui ravageoient les campagnes : on les a même conjurées. Perfide superstition, prendras-tu toujours la place de la Religion ! T.

(2) Si Garcilaffo avoit connu les Antiquités de l'ancien Continent, il auroit vu que ce prétendu Culte n'étoit pas un Culte à son origine, mais un ancien Usage, commun à l'Afrique, à l'Asie, dont l'instruction publique ne se faisoit que par des symboles. L'Egypte sur-tout a été taxée de cette superstition : mais c'est à tort. La Divinité n'y a jamais été confondue avec ces Symboles, que sous les Romains, qui étoient & qui ont toujours été de francs ignorans, à l'égard des Cultes primitifs. Je voudrois pouvoir m'étendre ici ; mais je sortirois du plan de l'Auteur. Garcilaffo nous a dit de bonnes choses ; mais ses étroites connoissances l'ont fait tomber dans des méprises contre lesquelles notre Auteur n'est pas assez en garde. T.

drupédes, les oiseaux, & sur-tout les serpens, dans les pays des Andes ou des Cordillères. Avant les Incas, on adoroit le lion chez les Canche : ceux de Colla adoroient un mouton blanc & lui immoloient des agneaux : on remarque que les bestiaux y étoient plus nombreux & plus beaux qu'ailleurs. Mais il est important d'observer que les Indiens de Panuco rendoient un culte particulier à Priape, dont ils avoient la figure dans le temple, dans les places, où l'on voyoit des images en relief, représentant *la Copulation* de diverses manières. On révéroit aussi à Tlascala le Symbole de la Génération, ou *Vénus*, mère des Amours. Cependant on a lieu d'assurer que le Culte du Soleil, de la Lune & des Astres étoit le plus général en Amérique.

On y croyoit que les victimes humaines étoient les plus agréables aux Dieux. Ceux de Jucatan immoloient les fils & les filles d'autrui, épargnant leur famille. Les Péruviens, selon Acosta, sacrifioient leurs propres enfans; ce qui est formellement nié par Garcilasso. Il soutient même que les Incas firent la guerre à leurs voisins par le seul motif de les empêcher de commettre ces actions barbares. En effet Inca Roca, soumettant les pays féroces des Canches, leur défendit, sous peine de mort, d'immoler des enfans; ayant ces sacrifices en

horreur. Les Mexicains (1) sacrifioient les prisonniers qu'ils faisoient en guerre ; & dans le besoin, même leurs propres enfans. On conduisoit (2) ces victimes, au son des instrumens, avec des danses, jusqu'aux pieds de l'Idole.

(1) Jamais on ne vit plus manifestement qu'au Mexique, combien la superstition est redoutable aux Souverains. Comme les Hiérophantes y mangeoient les victimes, dès qu'ils en manquoient, ils menaçoient l'Empereur de la colère des Dieux, & il falloit déclarer la guerre pour leur amener jusqu'à dix & vingt mille victimes. On pourroit présenter ici une comparaison que nous laissons à faire au Lecteur. Il fait combien on répandoit de sang en Europe, quand les Papes dispofoient des Royaumes, ou chargeoient de la malédiction du ciel les Prélars les plus respectables. T.

(2) Le premier Volume de l'Académie des Inscriptions, pag. 47, nous présente quelques Observations sur la généralité des sacrifices humains par toute la terre. Boissy s'est visiblement trompé sur leur origine qu'il y rappelle au sacrifice non-achevé d'Abraham. Morin, son Antagoniste, a encore plus mal raisonné, en rejetant les témoignages de tous les Anciens qui nous restent. Aimoin de *Gestis Francorum*, ne permet pas de douter que les Gaulois, très-superstitieux, ne brûlassent de leur temps le Suisse ou l'homme, dont on ne brûle aujourd'hui que le simulacre à Paris. Ces sacrifices étoient aussi réels dans l'Inde, chez les Scythes, à Carthage, à Tyr que dans l'Amérique. Cette fureur a parcouru le globe comme la Magie & l'Art de deviner, de prédire l'avenir. Pourquoi ? Parce que l'homme du Peuple est toujours *dupe de l'opinion*. T.

C'étoit une pompe éclatante. Chacun communiquoit ses besoins particuliers, & prioit la victime, qu'on alloit immoler, de le recommander au Dieu. Lorsqu'elle étoit liée, & mise dans la position convenable, le Sacrificateur lui ouvroit la poitrine, & lui enlevoit le cœur tout palpitant. Le Grand-Prêtre le prenoit aussitôt, faisoit couler le sang sur la bouche de l'Idole, ensuite vers le Soleil, & en teignoit enfin les portes du temple. Les Prêtres mangeoient les chairs de ces victimes, dont on envoyoit un plat à l'Empereur, selon quelques Historiens. Cependant l'opinion commune est qu'on brûloit d'abord le cœur, ensuite le corps; qu'on en gardoit les cendres à part, pour attester qu'on avoit rempli les devoirs de Religion. Ces sacrifices se pratiquoient en nombre de lieux de ce vaste Continent & des Isles, sur-tout dans celle de Grigalva, qu'on nomma, pour cette raison, *Isles de Sacrifices*: elle est vis-à-vis de Saint-Jean.

Les Prêtres du Mexique avoient un extérieur grave, imposant; tenoient la conduite la plus exemplaire, & dominoient ainsi, par cette ruse, sur les opinions des Peuples. En effet on punissoit de mort ceux des Prêtres qui manquoient à l'honnêteté & à la chasteté. C'étoient les Prêtres qui apprenoient aux Peuples les Usages, les Coutumes; ils instruisoient la jeunesse, & la gardoient dans les temples pour y recevoir

leurs leçons jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. Leurs habits étoient de longues robes noires. Ils avoient les cheveux épars, & les mains teintes d'un fang qu'ils ne lavoient jamais. Leur célibat, les jeûnes qu'ils observoient certains jours, leur attiroient les respects & la vénération des Peuples. Ils étoient partagés en deux classes, celle des Sacrificateurs, & celle des Prêtres. Il n'entroit dans le sanctuaire du temple que le grand *Papa*, avec peu d'autres. La superstition s'y modifia à proportion que la Théologie s'y altéra. On multiplia les emblèmes de la Divinité; & ces figures devinrent autant d'objets d'adoration. Dès-lors les Oratoires (1), les temples, les pyramides devinrent le séjour d'autant de Dieux & de Pénates.

Le temple du Soleil regardoit l'Orient, à Cuzco. Tous les murs en étoient couverts de plaques d'or. Si nous en croyons les Espagnols, il y avoit dans le temple de Pachacamac, ville qu'ils disent avoir été plus grande que

(1) J'ai vu, sur le chemin de l'Isle à Gand, de semblables niches, des statues profanes de pierre & de bois sur des perches, devant lesquelles un habitant ne passeroit pas sans se prosterner, croyant y voir des statues de Saints T.

Rome, une Idole de bois consacrée dans une chapelle, au pied de laquelle étoient déposés les hommages (1) des gens religieux. C'étoient des émeraudes, enchâssées dans l'or. Selon leur rapport, l'état du Sacerdoce dépendoit d'une véritable vocation : celui qui y étoit appelé devoit être pur, ne jamais toucher de femmes, & se rendre, par des jeûnes, digne de ce redoutable Ministère. Il n'y avoit que le Gardien de la chapelle de cet Idole qui pût y entrer. Comme nous parlerons ailleurs, en détail, de la Religion des Incas, nous ne nous arrêterons pas aux rapports faits par des gens prévenus, & peu intelligens dans ces sortes de matières.

Mais je vous dirai que cette idée de chasteté, agréable à la Divinité (2), n'étoit pas restreinte aux seuls Ministres du temple : les femmes y étoient aussi obligées de garder la continence ; car il y avoit des Vierges dédiées au Soleil (3). Ces Vierges occupoient,

(1) Athènes avoit sa statue de Minerve, tombée du ciel, Rome les *Anciles* célestes, & l'Italie a Laurette transportée de Syrie par un Ange, objet de la vénération & des offrandes des Peuples. T.

(2) Idée abusive, & qui paroît contre le but & l'ordre du Créateur. Elle a parcouru tout le globe. T.

(3) Les femmes ont eu un caractère mystérieux chez les anciens Peuples de toutes les Contrées : les

à Cuzco, un grand Palais, situé entre la grande place du temple & les trois rues. On les prenoit à l'âge de six ans; elles devoient être du Sang Royal. Ordinairement elles étoient au nombre de quinze-cents. On appelloit les vieilles *Mamacuna*, c'est-à-dire *Matrones*: elles régissoient & instruisoient les jeunes. C'étoit des revenus destinés au Soleil qu'elles vivoient. Jamais personne, ni homme ni femme, n'en approchoit. L'Empereur même s'abstenoit d'y aller. Il n'y avoit que la *Coya* ou Impératrice & ses filles, qui pussent entrer dans leur enceinte ou leur cloître. Cinq-cents filles nobles ou Incas faisoient le service chez elles; mais les autres étoient seules considérées comme *Epouses* du Soleil. C'étoit autant de personnes sacrées; & tous leurs travaux, également sacrés, étoient des étoffes destinées à habiller la Famille Royale seule. Leurs ustensiles, vases, pots, &c. étoient d'or & d'argent, comme ceux dont on se ser-

femmes des Gaulois ont long-temps tenu lieu de Prêtres & de Juges. Les Germains avoient leurs *Allronics* ou *Chanteuses* de Dieu, & Rome ses Vierges consacrées au Soleil ou au Feu. Pouvoit-on mieux choisir à Delphes qu'une fille, dans toute la force des passions, pour être sur le Trépied? Cependant le scandale de ces Prêtresses obligea d'en prendre de vieilles, & sans prétentions; mais l'Oracle ne fit plus que bégayer. Je ne parlerai pas des Prêtresses & des Vierges sacrées des Grecs: le champ seroit trop vaste. T.

voit dans le temple du Soleil. Elles ne pouvoient manquer à leur chasteté fans mériter la mort : on les entéroit toutes vives. Mais le corrupteur , sa famille , tous les habitans de la ville , ou de l'endroit où il étoit né , étoient en même temps mis à mort , & la ville démolie : le terrain étoit en outre condamné à ne plus rien produire. Garcilasso dit qu'il n'a pas connoissance que cet événement soit arrivé.

Il y avoit aussi d'autres Monastères de Vierges dans les Provinces. C'étoient des filles d'Incas , ou de Caciques. On ne les vouoit pas au Soleil , mais à l'Inca. Elles avoient les mêmes devoirs à remplir , les mêmes loix à suivre : mais l'Inca régnant demandoit celles qu'il lui plaisoit , (1) & les prenoit pour Concubines. Elles filoient , tissoient , brodoient , & faisoient les habits & les parures de l'Inca , qui les donnoit aussi en présens.

Je ne connois pas ce que peut-être ce cadavre que Pizarre dit avoir été celui du père d'Atahualpa , placé dans une chambre particulière , & assis sur une chaise d'or , tenant un bâton d'or à la main , & auquel on avoit de-

(1) Tout cela tient des mœurs de l'Orient. Gédéon , homme plein de Religion , avoit soixante-dix fils. Si nous en croyons les Juifs , David laissa quatre-cents enfans , & la Bible donne mille femmes à Salomon égaré. T.

stiné une femme ayant le visage couvert d'un masque d'or, avec un éventail à la main, pour le garantir de la poussière & des mouches. Selon le même, cette femme ne pouvoit entrer que pieds nus dans la chambre. Je crois donc qu'il y a quelque équivoque dans ce récit; parce que les Vierges sacrées ne sortoient jamais de leur clôture. Les corps des Empereurs étoient embaumés, & placés, selon l'ordre chronologique, dans le temple, de l'un & de l'autre côté de l'image du Soleil: or les femmes en étoient absolument exclues. D'ailleurs les Historiens Espagnols assurent que ce père des deux rivaux, Atahualpa & Huascar, mourut à Quito, & non à Cuzco. Cependant on a dit que son cœur étoit resté à Quito, mais que son corps avoit réellement été transporté à Cuzco.

On confidéroit, dans quelque pays de l'Amérique, la lumière & le feu comme deux choses sacrées, parce qu'elles n'étoient que les émanations du Soleil (1). Les Peuples du Yucatan mettoient une lumière sur un autel de pierre, lorsqu'ils étoient près de livrer bataille. Ils faisoient alors des prières; &, lorsque la lumière étoient éteinte, ils attaquoient. C'est ce que

(1) Cette erreur est commune à nos Physiciens. Mais le bois mort, qui a perdu tout son phlogistique, brille dans l'obscurité: donc la lumière est différente du feu. T.

firent aussi ceux de Saint-Lazare, le 27 Mai 1518, lorsqu'il attaquèrent le Capitaine Grialva.

Enfin la figure du lion & du serpent étoit, dans la Nouvelle-Espagne, la forme sous laquelle on représentoit le plus généralement la Divinité & le Soleil.

Les Peuples sauvages & chasseurs de ce vaste Continent, comme les Iroquois, les Hurons, &c. avoient quelque foible idée de la Divinité. Ils croyoient un bon principe (1) & un mauvais.

(1) Cette idée, commune à presque tout les Peuples, étoit une conséquence nécessaire du désordre qu'ils ne sentoient quelquefois que trop vivement dans l'ordre physique & moral. Des Peuples, plus attentifs à chercher leur nourriture sur la surface de la terre, qu'à raisonner sur l'enchaînement des causes secondes qui entrent dans l'ordre du grand tout, devoient sans doute supposer dans la Nature deux puissans ennemis qui se heurtoient violemment lorsque des déchiremens, des convulsions du globe, des éruptions volcaniques, des tempêtes troubloient & ravageoient le séjour qu'ils habitoient. C'est par une suite de ce raisonnement que les Sauvages du Canada décochèrent toutes leurs flèches contre le sol en convulsion, lorsqu'en 1683 un tremblement de terre bouleversa trois-cents lieues de pays, & engloutit plusieurs forêts de trente & quarante lieues. Ils étoient persuadés que c'étoient des mauvais Génies qui faisoient éruption, pour s'emparer de leur terrain. Je ne citerai que ce fait pour l'ordre physique : mais que devoient penser ces Nations primitives, en voyant le

Ils adoroient le Soleil, la Lune, un Fleuve, un Bois, & disoient que les ames des valeureux

trouble général de l'ordre moral? Un bon Principe ne pouvoit pas y avoir donné lieu: il falloit donc en supposer nécessairement un mauvais; & on lui attribua tout ce qui étoit une conséquence nécessaire des divers phénomènes de la Nature, & de la fragilité naturelle de l'homme.

Le nom le plus général de ce mauvais principe, fut *Ariman* dans l'Asie. Moÿse nous le rappelle même sous ce nom en parlant du *Serpent tentateur*. Il étoit, dit-il, *plus arym que tout animal du champ*. (*Haiah arym*, &c.) *Job*, ou celui qui a écrit ce si sublime tragédie Hébraïque, qu'on croit de beaucoup antérieure à Moÿse, connoissoit le mauvais principe sous le nom de *Satan*. Les Hottentots supposent aussi ce mauvais principe sous le nom de *Tékoua*; mais la syllabe *te* ne devant presque jamais avoir de valeur dans leur langue, au commencement des mots, *Koua* est le même que celui qui, en Hébreu, est aussi appelé *Khoui* ou *Kévi*. On le nommoit & on le célébroit sous le nom de *Chéva* ou *Héva* dans les Fêtes mystérieuses d'Eleusis. Les Salives de l'Amérique, selon Gumilla, disent que le *Puru* envoya son fils du Ciel, pour tuer un Serpent horrible qui dévorait les Peuples de l'Orénoque: que le fils de *Puru* vainquit ce Serpent, & le tua: qu'alors *Puru* dit au Démon: « Va-t-en à l'Enfer, maudit: tu ne rentreras jamais dans ma maison ». T. I. pag. 171.

Voilà une même idée qui se trouve chez des Peuples séparés les uns des autres par des intervalles immenses; & je les ai nommés, à dessein de faire plus sûrement remonter à la source de cette idée, laissant nombre d'autres Nations intermédiaires chez qui elle se trouve aussi.

guerriers jouissoient , après la mort , d'une vie délicieuse , dans une terre qui abondoit en

Voyons donc ce que les plus anciennes archives nous apprennent : elles sont trop respectables par leur antiquité & par leur but pour être laissées de côté. « L'homme est » créé & placé dans un séjour heureux , qui lui avoit » été préparé plusieurs jours ou plusieurs mois , ou plusieurs milliers d'années auparavant. — Il n'importe dans quel sens on prendra ces jours comptés au nombre de six. M. de Trellan (*Fluide Electrique*) , aussi bien que nombre d'autres , ont fort inutilement voulu en examiner la durée. « L'homme y jouit de tous les plaisirs , & apperçoit , avec » étonnement , une compagne faite pour lui. — Ils couchent ou ne couchent pas ensemble ; cela est encore indifférent : je laisse de côté toutes les inepties , les saletés mêmes que les Docteurs Juifs ont détaillées à ce sujet. Ce sont des Docteurs trop grossiers , pour mériter notre attention. « Un Serpent se présente , suggère à la femme de » manger d'un fruit qui devient mortel pour elle & pour » son mari , qui cependant s'attendoient à être illuminés. » Le Créateur les punit par un exil perpétuel ; dit au » Serpent que de la femme il viendra un Vengeur qui » écrasera la tête à ce séducteur , qui , de son côté , lui » froissera le talon ». On peut traduire *qui l'écrasera à son tour*. Quelques Textes portent que « c'est la femme qui » écrasera la tête du Serpent » : mais d'autres , ayant accusé ce Texte de falsification , je tiens pour les deux sens. Car je hais les disputes de Religion : elles servent toujours à l'affoiblir ; or il est essentiel , pour le repos public , de ne pas y porter atteinte.

Je crois avoir présenté le récit de Moÿse avec autant de vérité que de simplicité. Mais le récit qui parut indi-

tout ; que les hommes inutiles à la Société , les lâches souffroient au contraire une faim

quer à Gumilla quelque chose d'analogue aux idées du Christianisme , m'en a rappelé de bien différentes. J'ai vu , & je crois encore y voir une Théologie Astronomique , analogue à celle de nos anciens Continens. Le *Puru* des Salives , le *Pora* d'Arrakan , le *Peirun* du Japon & des Rutles ne sont qu'un même astérisme , ou plutôt ne sont que le *Soleil* , dont les génies astronomiques ont rempli diverses fonctions dans les anciens systèmes de la Sphère. En effet *Pur* , dans l'Orient , & *Pyr* , chez les Grecs & dans le Nord , désignent la lumière ou le feu. Mais est-ce donc ainsi qu'on doit entendre Moÿse ? Cette demande seroit déplacée. Mon but est uniquement de rappeler les Théories qui ont fait autant d'êtres réels de différens astérismes , chez les Nations qui , ne pouvant plus remonter au principe , ont attribué à ces êtres personnifiés , ce qui n'étoit qu'une suite de l'ordre des saisons , & des révolutions de l'atmosphère.

Il faut d'abord être persuadé , comme d'une vérité constante par toute la terre , que le Soleil a été l'objet d'un Culte général. Son influence étoit trop sensible pour ne pas mériter la plus grande attention. Les travaux & les phénomènes périodiques que son cours déterminoit , ont aussi fait concevoir dans ce cours certains points de divisions relatifs à ces circonstances : de-là les différens signes qui furent , par la suite , autant d'êtres réels. Ce qui n'étoit qu'un signe relatif à l'Agriculture ou aux rapports de l'Etat Civil , fut bientôt consacré par un culte religieux , lorsque le Soleil , considéré comme l'ame de la Nature , en fut aussi devenu le Dieu visible. Les signes qu'on avoit marqués en imagination sur sa course , furent les génies qui le suivoient ou le précédoient , dispoïent de ses in-

éternelle, & toute la peine possible dans l'autre vie. Ces Sauvages ou Chasseurs, étoient & sont

fluences, de ses opérations particulières, selon les différens rapports où il se trouvoit avec le ciel ou la terre; & on lui attribua toutes les opérations de la Nature. Il fut le Dieu créateur, modérateur, destructeur; il prit le nom des signes qui marquoient les intervalles de sa course. Le Taureau (par équivoque du mot *Aleim*, en Ethiopien *Taureau*, en Hébreu *Dieu*) fut le Dieu qui avoit créé l'Univers, & ainsi des autres signes. Le Soleil paroissant à l'équinoxe du printemps, étoit une vie de six mois pour la Nature; mais il la replongeoit dans la mort, en arrivant à l'équinoxe d'automne. On le représentoit par l'emblème d'un taureau attaché à un vert feuillage, avec un flambeau droit & allumé, pour le printemps; &, par celui d'un taureau lié à un arbre, chargé de fruits, avec un flambeau éteint & renversé, pour celui d'automne. Les Juifs, toujours rêveurs, disent que le Soleil s'éteignit lorsqu'Eve eût mangé la pomme défendue. L'enthousiasme des Poëtes considérant le Soleil comme incendiant la Nature pendant les six mois qu'il parcouroit les signes de notre Hémisphère, il en résulta cette chimère de la terre vitrifiée; (chimère dont M. de Buffon a lui-même été dupe); où l'on peignoit la terre comme absorbée dans un déluge, pendant que le Soleil parcouroit les signes de l'Hémisphère inférieur. Selon d'autres, la vie de la Nature, qui étoit de six mois, fut un cycle de six-cents ou de six mille ans; mais le (Soleil) taureau, qui avoit créé l'homme, arrivant au signe du Scorpion, entraînoit l'homme (l'astérisme du *Cocher*) dans sa chute. Cet homme y périssoit au moment même où la Nature lui présentoit tous les fruits dont elle avoit couvert son sein. C'étoit alors que l'Hydre

encore divisés par Hordes , comme les Scythes & les Tartares ; toujours féroces entr'eux , tou-

céleste , & une grande partie de l'astérisme Serpent se mon-
troient : deux astérismes d'autant plus redoutables, que c'étoit
au signe du Scorpion , qui piquoit le talon du Cochier, ou
de l'homme , qu'entraînoit le taureau. C'étoit ce terrible
Serpent qui, gardien du Jardin des Hespérides , mon-
toit à l'arbre pour en garder les pommes, & illuminoit
l'Univers lorsqu'il ouvroit les yeux. Ainsi l'homme avoit
à peine goûté ces fruits, & aperçu l'éclat qui l'illumi-
noit, qu'il étoit plongé dans les ténèbres par ce Scorpion
ou cet Ariman. Cependant il lui venoit bientôt un ven-
geur. Hercule arrivoit au signe de la Vierge , & tuoit le
monstre ; c'est-à-dire que le Soleil entroit dans ce signe,
lorsque les dernières étoiles de l'Hydre se couchoient. Tel est
en général le système d'après lequel l'Antiquité Payenne a
eu l'idée de deux principes , l'un *bon* , l'autre *mauvais*. J'au-
rois pu entrer dans de bien plus grands détails , mais l'Ou-
vrage précieux de M. Dupuis présentera sur les Astérismes
& les anciennes Cosmogonies, tout ce qu'on pourra désirer
à ce sujet. Cet homme pénétrant a , suivant moi , la gloire
d'avoir enfin saisi la vraie origine des Sciences & de la
Mythologie. On ne peut trop l'exhorter à s'occuper de
l'Ouvrage important qu'il a promis au Public. Quoique
plusieurs Savans anciens ou modernes, ayent bien senti
que ces astérismes étoient le fondement des anciennes
Religions, personne n'en avoit encore fait l'ensemble.

Il existe, dans le T. I. pag. 273, *Acad. des Inscrip.* , un
précieux Monument qu'on a cru relatif aux détails de
Moyse, sur l'*Origine du Mal moral*, mais dont on n'a
pas pu deviner le vrai but. M. Dupuis me paroît l'avoir
très-bien expliqué, sans peut-être même y avoir pensé.

jours

jours en guerre, courageux, sans forme de Gouvernement, & ainsi sans culte religieux.

Celui qu'il expose, tiré de *l'Antiquité expliquée*, que je n'ai pas sous la main, est certainement le même ou analogue. Au reste ce qui prouve encore plus qu'il est relatif à la naissance du Bacchus Zagreus, fils de Jupiter & de Cérés ou d'une Vierge, c'est le sep de vigne qui grimpe sur l'arbre, au pied duquel est le Serpent mystérieux. Voyez M. Dupuis, *Origine des Constellations*, pag. 221. Seroit-il relatif aux Oschophories?

Mais je ferai ici une observation que je crois nécessaire. Il paroît que M. Dupuis n'admet pas volontiers l'hypothèse de plusieurs Déluges particuliers. Je fais que Boulanger a été de cet avis; mais Boulanger s'égare à chaque pas. Les témoignages de la Nature & de toutes les Nations du Globe, prouvent qu'il y a eu une inondation générale, à quelque époque que ce soit: car il faut la distinguer du mouvement progressif des mers, qui gagnent peu-à-peu tantôt sur un Continent, tantôt sur l'autre. Quel devoit donc être l'état du Globe? Sans contredire la surface en étoit très-humide, après la retraite des eaux. L'évaporation a donc aussi chargé l'atmosphère d'une plus grande quantité d'eau qu'actuellement. Les pluies, étant plus abondantes, ont du produire des amas d'eau très-considérables dans les terrains environnés de montagnes ou d'éminences sans issue, & dans une très-grande étendue; tels sont ceux qui se voyent encore sur les hauts plateaux de l'Asie. Mais les plus vastes, ayant miné & percé enfin, d'un côté ou de l'autre, ont du se répandre avec une horrible impétuosité, & noyer tout ce qui se trouvoit à leur rencontre. Une autre cause a pu pro-

Tels étoient & tels font encore les autres Peuples Sauvages de cette Hémisphère , parmi

duire ces déluges partiels. Les eaux de la mer n'ont pu quitter les pays plats qu'en laissant aussi des lacs immenses dans les terrains situés comme ceux dont je viens de parler : les digues se font enfin rompues ; & les pays où s'est fait leur épanchement subit, ont pareillement été submergés , dans les contrées même les moins exposées aux crues des fleuves ou aux irruptions de la mer ; abstraction faite aussi des déchiremens du Globe , que le seul mouvement de rotation n'explique pas : d'ailleurs il faut distinguer entre *déluge* & *submersion*. Le mot *mabul* ou *bul*, ne signifie *déluge*, dans Moïse , que parce qu'il parle de pluie : autrement il n'a que le sens du mot latin *bullire*, c'est-à-dire *bouillonnement* des eaux, qui se précipitent impétueusement, en faisant irruption : & c'est ainsi qu'on doit entendre les déluges particuliers dont il est fait mention.

Mais je reviens aux prétendues causes du mal moral , dont les théories ont déchiré toutes les Sociétés de nos anciens Continens , & que tout homme est par conséquent intéressé à bien connoître. Le bon & le mauvais principe dans d'autres systèmes , n'étoient que des puissances subordonnées & nécessitées à faire l'une le bien, l'autre le mal. Mais il est aisé de voir qu'il s'agit encore, dans cette théorie , du cours du Soleil , divisé en deux parties , comme l'année le fut chez plusieurs Peuples ; c'est-à-dire d'un équinoxe à l'autre : l'une , savoir celle du printemps & de l'été , étoit figurée par le bon principe ; l'autre , savoir celle de l'automne & de l'hiver , étoit figurée par le mauvais. Or l'un & l'autre n'agissoient que par l'énergie de l'ame du monde , qui leur étoit commune : c'est Oromaze & Ariman , Osiris & Typhon ,

lesquels il n'est pas possible de découvrir de système, ni d'ordre Civil ou Politique, ou Re-

ou le Taureau & le Serpent, qui se produisent & se tuent réciproquement.

Les anciennes théories nous présentent encore l'ame du monde sous trois rapports différents. Les Indiens connoissent la Divinité comme une Puissance suprême, qui s'est personnifiée dans *Brouma* ou le Créateur; dans *Vishchnou* ou le Conservateur, & dans *Routren* ou le Destructeur. Voici donc encore un mauvais principe; mais il ne désigne proprement que le changement continu de tous les Etres. Les Grecs & les Latins avoient aussi leurs Jupiters, Neptune & Pluton, qui n'étoient que la même Divinité, personnifiée sous trois rapports. Ils ont admis, il est vrai, douze grands Dieux; mais ils les ramenoient à trois rapports, comme on le voit par Salluste le Philosophe Grec; & ces trois hypostases n'étoient que celles d'une seule Divinité: car, dit-il, la première cause ne peut être qu'une, *Chap. 5, 6*. Les Juifs, au milieu de leurs rêveries, si souvent extravagantes, ont tenu la même doctrine, & quelquefois plus matériellement. Raymond Martin, qui les combat victorieusement par leurs propres Ecrits, leur prouve, comme Voisin, que leurs pères admettoient dans la Divinité trois personnes, qu'ils appelloient *Hahavioth*, ou, comme S. Paul s'exprime, *Hypostases*: le Dieu supérieur, le Dieu de la crainte d'Isaac, & le Dieu inférieur, qui n'étoient qu'une même Puissance suprême. Voyez Raymond dans son *Pugio Fidei*, pag. 179 & 499. Edition de Francfort.

Platon, comme on le voit par une de ses *Lettres*, suppose la même doctrine; mais il veut qu'on la cache

ligieux ; comme on le remarque aussi parmi les Barbares de l'Afrique & de l'Asie. Nous-

au vulgaire. Instruit par les Disciples de Pythagore, & par les Prêtres Egyptiens, il tenoit le fond de la doctrine des Orphiques, dont le Peuple ne connoissoit que l'écorce, & les dissolutions, qu'avoient enfin occasionnées la célébration des Mystères qu'il ne comprenoit pas. Platon n'en a parlé que par nombres, en se rapprochant de la cabale des Juifs. Proclus & Macrobe, qui ont suivi la même marche, n'ont pas craint de dire qu'ils ne pouvoient pas divulguer ce qui devoit être caché au Peuple. Ces connoissances secrètes n'étoient plus connues, chez les Juifs, que des Esséniens, du temps d'Hérode. S. Augustin, qui avoit sans doute bien réfléchi sur cette doctrine, n'hésita pas de dire aux Payens de son temps, que le Christianisme étoit une Religion très-ancienne ; & S. Justin, dans une de ses Apologies, met, sans balancer, Démocrite, Héraclite, Socrate au nombre des Chrétiens qui avoient précédé l'Ere Chrétienne vulgaire. En effet que doit-on penser de Socrate lorsqu'il dit à Alcibiade, dans le Livre de *la Prière* (ou Alcibiade II.) L'Esprit qui doit t'apprendre à prier n'est pas encore venu ; d'ailleurs tu ne serois pas en état d'entendre ses leçons, &c. ? N'est-ce pas ce que Jésus-Christ dit à ses Disciples, & ce qui est dans les Ecrits les plus anciens des Juifs ? Un Disciple y demande à son Maître pourquoi les Juifs ne sont plus exaucés ? (avant Jésus-Christ) C'est, répond le Maître, qu'ils ne connoissent pas le nom de celui qui doit leur apprendre à prier. Voyez *Raymond*. On a donc eu tort d'accuser les Pères de Platonisme : c'étoit la même théorie chez tous les Sages de l'antiquité.

nous entretiendrons d'autres Usages à l'ordinaire prochain.

Timée de Locres & Platon nous disent, aussi, clairement que ces idées ténébreuses qu'on donnoit au Peuple, sur le mauvais principe qui régnoit dans le séjour des Ombres, où les coupables étoient torturés, n'étoient fondées que sur la crainte dont on avoit besoin pour contenir cette foule immense d'hommes effrénés & ignotans, faits pour être conduits comme des brutes; mais ils n'ignoroient pas que les Poëtes, comme je l'ai dit, n'avoient peint que des phénomènes physiques dans ces théories. Le Sage, disent-ils, trouve sa Loi dans son propre cœur. Ce qu'il y a de certain, c'est que, plus on approfondit les Religions des différens Peuples, plus on se persuade qu'il n'y en a encore eu qu'une sur toute la terre; & c'est celle des premiers âges du Globe, mais défigurée par tout: car je ne parle pas des erreurs populaires. C'est donc en remontant aux anciennes théories, qu'on peut ramener les esprits au point si désiré de l'unité: ne perdons pas ce point de vue, si nous voulons ne pas devenir Sauvages. L'homme sent, malgré lui, que son individu est un être vraiment moral, & qu'il tend à un but. Quel est-il? C'est en lui-même qu'il doit le chercher, & non dans ces Apologistes du Matérialisme, qui fait l'opprobre de la Raison. Pour moi je ne puis estimer un homme qui ne se croit pas être plus que mon chien: je suis même tranquille avec mon chien; & je craindrois cet homme. Ne cherchons la cause du mal moral que dans la précipitation de nos jugemens; & réduisons toutes ces théories astronomiques à cette réflexion de M. Dupuis, pag. 112: « Le mauvais principe n'apporta le mal dans le monde, sous la forme d'un Dragon, qu'en consé-

» quence de la théorie qui fait lever le Dragon ou le
 » Typhon astronomique , au signe du Scorpion ; de même
 » le bon principe , prit celle du Cocher ou de Jupiter
 » *Porte-Chèvre* . & celle de l'*Agneau* ou d'Ammon , pour
 » féconder la Nature , au retour du printemps , & réparer
 » les ravages que le Dragon avoit causés pendant l'automne
 » & l'hiver » . Telle fut la base dont abusèrent les Auteurs
 de ces Livres apocalyptiques , attribués à Enoch & à
 Moyse , & de ces Ouvrages Sibyllins , dictés par le même
 génie que celui de Milton , concernant lesquels on peut
 consulter Scaliger sur Eusèbe , pag. 404 , & Grabe *Spicileg. Patrum* , Blondel , Jf. Vossius . Dès que les signes
 célestes , qui présidoient , comme génies du Soleil , à sa course
 d'automne & d'hiver , eurent été considérés comme autant
 de Demons capables de corrompre la Nature , &
 par conséquent l'homme , on admit nécessairement ces
 cérémonies expiatoires , ces ablutions , ces mortifications
 qui ont été d'usage par toute la terre ; & on les multi-
 lia d'autant plus qu'on s'écartoit davantage des idées pri-
 mitives . L'homme ne vouloit pas se séparer à jamais de
 son Dieu ; mais cette ressource qu'on lui laissoit ne servit
 qu'à le rendre plus méchant , parce qu'il ne fit plus con-
 sifter sa pureté que dans ces actes expiatoires qui le recon-
 cilioient , quand il vouloit . Aussi n'est-il pas sur la terre
 un Peuple qui ait moins de morale que celui de l'Italie .
 Nous avons , dit-il , des Indulgences quand nous voulons .
 Voilà comment une Religion , vraiment sainte dans son
 institution , fut un système monstrueux dans la pratique . On
 perdit de vue la vraie théorie & le but des Mystères , dont
 l'influence , dirigée avec la dextérité & la réserve de Ly-
 curgue , peut toujours servir à perfectionner les Législations
 chez des Peuples déjà imbus de préjugés : la Religion suc-
 comba peu-à-peu sous les coups d'un Fanatisme destruc-

teur, parce qu'on prit le contrepied de toutes les vertus morales. La Religion & le Fanatisme sont deux rapports qui s'excluent réciproquement. L'une est fondée sur l'enchaînement des parties & de leurs rapports au grand Tout ou à la cause première ; l'autre (le Fanatisme), au contraire, ne présente que l'idée du bouleversement dans l'ordre physique & moral. Ce n'est donc pas la Philosophie qui détruit la Religion : elle la suppose, au contraire, puisqu'elle n'a de base que dans les rapports des parties au grand Tout, & dans la mutuelle correspondance de ces parties. La saine Philosophie ne s'est jamais élevée que contre l'erreur : or le Fanatisme en est la source, parce qu'il n'est qu'une raison égarée. La doctrine pure de Siuto fera par-tout, comme elle le fut au Japon, forcée de faire place aux Idoles, toutes les fois qu'on adoptera des principes contradictoires entre l'ordre physique & moral. Voilà pourquoi toutes les Religions se détruisent successivement. T.



L E T T R E I X.

Continuation du même Sujet. Prostitution des nouvelles Mariées. Des Mariages , particulièrement au Pérou ; & des Successions. Divers extravagances au temps des Couches. Eau Lustrale , ou Baptême des enfans. De la Circoncision. Des Jeûnes. De la Confession & Communion qu'on observa chez ces Peuples.

PUISQUE je me suis proposé de vous parler de quelques autres principaux Usages de l'Amérique , je m'arrêterai d'abord sur l'article de l'union des deux Sexes, c'est-à-dire du Mariage.

En général, le Peuple de Saint-Domingue , des autres Isles & du Continent , se contentoit d'une seule femme , tandis que les Seigneurs , les Caciques & les grands Souverains , en prenoient autant qu'ils le vouloient , comme les Afiatiques. Le divorce étoit permis réciproquement à l'un & à l'autre des époux , & aussi commun aux pays de Nicaragua que dans les Canaries & à Cuba. Le mari devoit outre cela au Cacique la fleur virginale de sa femme. Il étoit même d'usage , dans l'isle de Cuba , que l'épouse

d'un Cacique couchât la première nuit avec tous les Caciques qui avoient été invités à la noce. Les plus distingués après eux, & même quelquefois le Peuple, se régloient sur cet exemple; & l'on savoit qu'on étoit invité pour cette fonction de la première nuit. Nous apprenons, au contraire, qu'à Ténériffe le Roi seul avoit ce droit sur toutes les filles de son domaine. Cet usage n'a pas été ignoré en plusieurs parties de l'Europe, dans les premiers temps du système Féodal. Le droit des Chanoines de Lyon (1) a plusieurs fois été cité. Ce sont eux qui l'ont conservé le plus long-temps. D. Ulloa, le Mathématicien, encore vivant, assure qu'en quelques parties du Pérou, un homme se croyoit déshonoré, s'il prenoit pour femme une vierge; ainsi il vouloit que sa femme eût couché avec d'autres avant ses noces. Paw, qui ne manque pas de saisir tout ce qui peut appuyer ses absurdités, concernant les Usages de ces Contrées, se fonde sur cette coutume singulière & honteuse dans nos mœurs, pour rejeter tout ce qu'on a dit de la chasteté des

(1) L'Auteur des *Essais sur Paris* a dit, avec vérité, que les Chanoines de Lyon usoient de cette prérogative avec les femmes de leurs Vilains; & que l'idée déshonorante du C..... ge avoit pris là son origine. Mais cette seconde réflexion est fautive. T.

femmes Indiennes, du temps des Incas, & de la régularité de leurs Mariages. Il veut bien croire ici D. Ulloa; & le prend pour un imposteur lorsqu'il lui parle des grands édifices de ces Princes. Mais comment peut-il se persuader qu'il régnaît un pareil désordre du temps des Incas, lorsqu'on voit que la virginité y est considérée comme une grande vertu, agréable à la Divinité & à l'Empereur; & que la Loi prononce la mort contre l'adultère?

Garcilasso convient, que dans quelques Provinces de Colla, partie du Pérou, il étoit d'usage de prostituer les filles avant le Mariage; mais cela n'eut lieu qu'avant les Incas, qui abolirent cet usage; de sorte que non-seulement ils firent élever un temple au Soleil dans Colla, ils y formèrent encore une maison régulière de Viergès, qui fut de la plus grande célébrité. Il est vrai que, depuis la destruction de cet Empire, les Peuples que D. Ulloa nomme comme Sauvages, dépendans du Royaume de Quito, ont repris l'usage de la prostitution des filles. Mais ce Royaume n'avoit été que peu d'années sous la domination de ces Princes: or les usages vicieux (1) sur-tout, & les préjugés ne s'anéantissent pas promptement.

(1) Les détestables Fêtes nocturnes de Bacchus n'avoient-elles pas été adoptées de la plupart des Dames Romaines

C'étoit l'Empereur qui célébroit les Mariages des Incas du Sang Royal. Tous les ans, il faisoit paroître devant lui les filles & les fils qui leur étoient destinés. Les filles étoient mariées à l'âge de dix-huit à vingt ans, & les fils à vingt-cinq; jamais auparavant. Ils se donnoient réciproquement la main, en sa présence, pour se jurer la foi conjugale; puis il les renvoyoit

& de la jeunesse, dans les momens où les Loix étoient le plus en vigueur? Et ne fallut-il pas toute l'autorité du Sénat pour les faire cesser? Dira-t-on que les Romains étoient barbares lorsqu'ils adoptèrent ces Rits infâmes, & sur-tout le Culte d'Isis, qu'ils furent enfin obligés de proscrire aussi? La France étoit-elle barbare, sans Loi, sans mœurs, sous Louis XIII, quoiqu'on y conservât encore ces Fêtes & cette Eglise de *Sainte-tine*, qui étoient, depuis plus de dix-huit-cent ans, célèbres dans le Canton où ces Rits de Bacchus avoient passé de l'Espagne ou de l'Angleterre. Voyez *Silius Italicus*, *Denys Periég.* & la *Confession du sieur de Sancy*, dont le vrai nom n'est pas ignoré. Des Prêtres zélés, mais trop ignorans, obligés de tolérer ces Rits, les avoient, il est vrai, ramenés à un but un peu moins payen; mais des *Phallus*, qui garnissoient un temple, & dont les filles & les femmes s'armoient dans ces Orgies, n'en étoient pas moins scandaleux. Rapporterais-je le *Courier dévalisé*, dont l'Auteur Italien, malheureuse victime de la perfidie d'un François, fut brûlé vif par l'Inquisition, pour avoir dit la vérité à la Cour de Rome? Non: tirons le voile sur ces scènes odieuses; & ne croyons pas que le libertinage, l'impiété soient une preuve de barbarie. Sixte V osa, dit-on, excommunier la Messe

à leurs parents respectifs. Après trois jours de Fêtes, ils se rendoient dans une maison faite tout nouvellement aux frais de la Province. Les autres Mariages se faisoient avec de semblables cérémonies, tant dans la Capitale que dans le reste de l'Empire, pardevant les Ministres & les Chefs des Cantons. Il étoit défendu de se marier hors de sa tribu ou race, & d'habiter dans un quartier différent. Personne ne

qu'on disoit pour Henri IV : étoit-il barbare ? Non. Si le fait étoit vrai, ce seroit une impiété. Athènes, comme on le voit dans le scélérat Aristophane, étoit au plus haut point de sa politesse & des Sciences, & en même temps un gouffre de débordemens, avec les Loix les plus sages. Dans les temps où la Religion Réformée étoit la plus ardente en Hollande & en Angleterre, n'y a-t-on pas vu des Infâmes se rassembler, sous l'apparence d'un Culte religieux, & commettre des horreurs qu'il est impossible de nommer. Si la prostitution des filles étoit une preuve de barbarie pour Paw, que répondra-t-il lorsqu'il saura que chez ces prétendues Barbares on punissoit, comme à Athènes, l'adultère convaincu, par un supplice plus cruel que la féroce Inquisition n'en a jamais inventé ? On introduisoit dans la partie de l'homme coupable, un bois rempli de pointes de métal, & on le déchiroit avec cela. Pour voir les hommes si dégradés, il faut être aussi barbare que Paw. Un-Ecrivain Dorien apprendroit à Paw, dans la *Collection Mythologique de Gale*, que, sans être barbares, les Peuples ont des idées bien différentes de la Vertu ; & que Sénèque, de son temps, a eu quelque raison de dire : *Virtutem materia non mutat*, T.

pouvoit épouser sa sœur, & encore moins sa mère : cette Loi étoit générale. On regardoit aussi comme une union malhonnête celle que l'on contractoit avec une femme d'une Nation différente. Sur la côte appelée la *Campagne de la Voix*, le père annonçoit qu'il avoit une fille à marier : lorsqu'elle avoit trouvé un époux, le père de celui-ci apportoit des présens à la fille ; & l'on célébroit les noces avec des danses & des instrumens. Les filles étoient soigneusement gardées ; & l'on renvoyoit celles qu'on n'avoit pas trouvées vierges. L'adultère étoit un crime irrémissible. Les Seigneurs de Témistitan n'avoient qu'une femme proprement dite, qu'ils épousoient avec de grandes cérémonies ; & les seuls enfans de cette femme étoient Héritiers. Mais la pluralité des femmes n'étant pas, chez eux, contre le bon ordre civil, un homme en prenoit d'autres, qui n'étoient que ses concubines, & dont les enfans n'héritoient pas de la succession du père.

A Saint-Domingue, au contraire, le premier fils d'un Cacique, né de quelque femme que ce fût, étoit reconnu pour Héritier, selon le dire d'Oviédo, témoin oculaire : si le Cacique mouroit sans fils, les biens du père passoient au fils ou à la fille de sa sœur (1), à l'exclusion

(1) Est-ce donc le même esprit qui a dicté la Loi III. du titre 62, de la *Loi Salique* ? T.

du frère; car ils alléguoient pour principe, que la parenté du côté de la mère étoit plus certaine; au lieu qu'on pouvoit douter de celle du père. C'étoit peut-être en conséquence de ce principe, que les Incas du Pérou avoient coutume d'épouser leur sœur (1) ou, s'ils n'en avoient pas leur plus proche parente. Les momens des révolutions périodiques des femmes interdisoient, comme dans la Loi de Moÿse, & presque généralement les approches des deux époux. En quelques autres lieux, comme à la Guiane, la première éruption de règles d'une jeune fille se célébroit avec des cérémonies publiques. Les maris n'approchoient leurs femmes que deux ans après leurs couches, dans les provinces de Mélicones & de Coiaos.

Oviédo remarque un usage particulier aux femmes de Terre-Ferme : elles affectoient de paroître toujours élégantes, sans rides sur le corps, comme si jamais elles n'avoient vu d'hommes; mais, pour cet effet, elles se faisoient avorter, disant qu'il n'y avoit que les femmes déjà âgées

(1) Les Bétoyes, Nation de l'Orénoque, n'épousoient au contraire leur parente qu'au sixième degré. La Cour de Rome avoit établi la même Loi; mais Abraham, selon l'*Hexaéméron* de S. Eustathe, avoit épousé sa sœur, comme on pouvoit le faire à Athènes. Je ne dirai pas que les Perses & les Prêtres Egyptiens épousoient même leur mère : la Nature ne rétrograde qu'avec répugnance. T.

qui dussent se charger d'accoucher. Il remarqua la même coutume sur la côte d'Uraba. On a encore observé d'autres usages dans la célébration des Mariages : il seroit trop long de vous les rapporter tous ici.

Le Mariage se célébroit plus avec larmes & tristesse qu'avec des signes de joie, parmi les Nations de l'Orénoque. Les parentes (1) de la jeune épouse lui disoient en l'accompagnant : « Malheureuse fille, si tu savois les mauvais » traitemens que tu vas éprouver de ton » mari, combien de chagrin il te donnera, tu » ne te marierois pas ». En effet les femmes sont de vraies esclaves chez ces Nations, & très-souvent broyées de coups : voilà pourquoi les mères étouffent leurs filles à leur naissance, si

(1) Gumilla ne dit pas que ce fussent les parentes, mais simplement un grand nombre de vieilles. Les préliminaires des noces sont assez singulières chez ces Nations (les Mapuyes & les Guayquiries). On y astreint les filles à un jeûne rigoureux de quarante jours ; de sorte que ces futures épouses ont plutôt l'air de squelettes que de femmes, quand elles paroissent devant leur mari. Les vieilles ajoutent encore, à ce que dit notre Auteur, *Hélas, ma fille, si tu connoissois les douleurs de l'enfantement, tu ne te marierois pas.* Pendant que ces femmes pleurent réellement, les hommes se rendent en dansant dans la cabane, où ils trouvent le festin prêt. Voyez *Gumilla*, T. I. pag. 248, & suiv. *Edit. Franç. T.*

elles ont un seul instant pour le faire , afin de les garantir des maux qu'elles effuyent elles-mêmes dans le Mariage. Gumilla , qui a long-temps été parmi ces Nations , en parle comme témoin oculaire ; or c'est un homme simple , candide , & qui écrit sans prétention.

Après avoir parlé du Mariage , je dois vous dire quelque chose des circonstances de l'Accouchement. Généralement en Amérique , la mère reposoit après cette opération ; & on la soignoit comme nos femmes de l'Europe. Cependant un singulier écart de la raison avoit introduit au Brésil un usage , en conséquence duquel les femmes étoient obligées d'aller aussitôt se laver. Les maris se couchoient en leur place , & recevoient les visites des parens & des amis. On les alimentoit , & on les traitoit comme si c'eût été eux qui fussent accouchés. Cet usage étrange , dont on ne peut assigner ni l'origine ni la raison , n'étoit pas inconnu dans notre hémisphère , puisque Strabon l'a remarqué chez les Celtibériens , Méla & Pline chez les Tibaréniens en Capadoce , & Diodore chez les Corfes. Plusieurs Voyageurs modernes l'ont aussi observé chez les Tartares , & dans quelques isles de l'Orient.

Tous les Peuples de l'Amérique s'accordoient sur certaines cérémonies d'usage , lorsqu'il s'agissoit de donner un nom à l'enfant qui venoit
de

de naître. Chez les Romains on nommoit (1) un mâle le neuvième jour, & une femelle le huitième, comme nous l'apprend Macrobe, dans le premier Livre de ses *Saturnales*. On appelloit ce jour *Lustricus*, à cause de l'*Eau Lustrale* dont on se servoit pour le purifier. On a aussi remarqué l'usage de l'Eau (2) Lustrale en Amé-

(1) Le jour de la nomination des enfans, ou des amphidromies, n'étoit pas moins sacré à Athènes. On assembloit les parens pour cette fête. La femme chargée du soin de l'enfant, le prenoit dans ses bras, & faisoit plusieurs tours en courant autour du foyer, qui étoit regardé comme l'autel des Dieux Pénates. Alors l'enfant étoit censé être entré dans la famille. Le père le nommoit. Mais le jour n'étoit pas fixé. C'étoit le cinq, le sept ou le dix après la naissance. Une Loi autorisoit même à Athènes le père à changer le nom de ses enfans lorsqu'il le jugeoit à propos. T.

(2) Dira-t-on que cet usage venoit des Chrétiens d'Europe qui passèrent en Amérique à des époques inconnues? Cela peut être, mais cela peut aussi ne pas être. Nous voyons en effet, chez les anciens Peuples de nos Continens, l'Eau lustrale, les Bassins à l'entrée des temples, les Aspersions, long-temps avant le Christianisme. On a prétendu avoir trouvé des Croix, des Reliques en Amérique, au temps de la Conquête, & même des gens qui avoient quelque connoissance du Christianisme. V. Abram *Phar. V. T.* La Colonie Galloise, sur laquelle j'ai donné des éclaircissemens, peut avoir donné lieu à ces usages; mais aussi cela peut être moins moderne. Réfléchissons que, l'eau servant à nettoyer, laver, les Prêtres, Mages, Devins, profitant chez toutes les Nations de l'ignorance du Peuple, peuvent avoir saisi à

rique. Pierre, Martyr, assûre qu'au Yucatan, on apportoit l'enfant dans le temple, où le Prêtre lui versoit sur la tête de l'eau destinée à cet usage, & lui donnoit un nom. Herrera & Grotius disent que cette cérémonie se réitéroit encore trois ans après, & qu'alors les père & mère se dispoisoient à ce jour par un long jeûne.

propos les circonstances favorables pour mettre du mystère à ce qui étoit une chose fort naturelle, & avoir ainsi fait un Rit religieux d'une lotion nécessaire. En effet j'ai observé ailleurs que, si les enfans étoient sujets, dans leur premier âge, à tant d'éruptions cutanées, c'est qu'on n'avoit pas soin de leur laver la tête, sur-tout assez souvent. Des gens réfléchis, ayant aussi senti cet inconvénient, auront pu réitérer ces lavages, ou au moins les recommander, & les Ministres des différentes Sectes en faire, à la fin, un acte religieux, auquel il n'étoit plus permis de manquer. La peau des enfans est long-temps impregnée du sédiment des eaux de la matrice; & c'est ce qui a rendu ces lotions lustrales d'une nécessité indispensable à leur origine. Est-il donc étonnant que le Baptême se soit établi chez les Peuples les moins éclairés. Le Baptême suppléoit à la Circoncision, chez les Juifs. Un de leurs Livres les plus respectés nous apprend que : « *Celui qui a été baptisé* » *sans être circoncis, n'est pas moins parmi eux un Fidèle, que* » *celui qui a été seulement circoncis* » ; & il nous cite les exemples de leurs mères Sara, Rebecca, Léa, Rachel, qui furent baptisées, mais non circoncises; sans doute comme l'étoient les Egyptiennes, parmi lesquelles deux avoient vécu. Voyez le Talmud, Traité intitulé *Iebahmoth* distinction *Hacholetz*. Voici le passage que j'ai traduit : *Taboul ve lo moul, hari*

Aux Canaries c'étoient les femmes qui remplissoient cette fonction, au lieu des Prêtres. L'Eau Lustrale étoit d'un usage commun, sur-tout au Mexique : on y faisoit des aspersions, & l'Empereur en buvoit. On ne nommoit les enfans, au Pérou, qu'à l'âge de deux ans, tant ceux des Incas, des Caciques, que du Peuple. Les parens

zeh gar ; sche ken matzinou bhammot , sche tubbelou , velo malou. S. Paul, conformément à cet usage, dit que les Juifs furent baptisés, sous Moïse, en traversant la Mer-Rouge : c'est la première époque de la généralité de ce Rit chez les Juifs. Voilà pourquoi Jean baptisoit le long du Jourdain : c'est ainsi que le Baptême devint un Rit sacré parmi les Chrétiens, dont les premiers, étant tous Juifs, ne pouvoient manquer à cet usage. Les Juifs en donnent la raison dans le Talmud : c'est que l'eau a la vertu de déterger toutes les souillures ; car il faut observer que le Baptême des Juifs & des premiers Chrétiens se faisoit par immersion, non par effusion. Ces lavages étoient sur-tout nécessaires dans les pays chauds, tels que l'Égypte & la Palestine ; & Mahomet, comme Moïse, en fit, pour cette raison, un des articles essentiels de sa Loi : à défaut d'eau, il falloit prendre du sable, selon Mahomet. On voit donc que les Eaux Lustrales ont eu par-tout le besoin pour cause. Les Juifs entrevirent cependant quelque chose de particulier dans les Eaux dont les purifieroit le Messie, selon Ezéchiel, Ch. 36, 25.

L'Auteur ayant omis ici des détails qui pouvoient compléter le parallèle qu'il fait, je crois devoir y suppléer, pour prouver que toutes les Nations se rapprochent par les mêmes usages. Outre ce que j'ai déjà dit des Juifs, j'ob-

se réunissoient avec un parrain. Celui-ci coupoit le premier quelques cheveux de l'enfant, & tous les autres en faisoient autant. Les danses & les festins succédoient à la cérémonie, pendant trois jours. Chacun apportoit des présens. Mais les fêtes duroient plus de vingt jours pour la naissance du Premier-Né de l'Empereur. Tous les

servirai, d'après Homère, que ceux qui commettoient un homicide involontaire, s'expatrioient pour aller se faire expier chez celui qui vouloit lui rendre ce service. Or les Eaux Lustrales étoient d'usage dans ces cas-là : ensuite on immoloit une victime. Eschyle, Sophocle nous rappellent aussi plusieurs fois cet usage. Stace se moque cependant de ceux qui pensoient se purifier des souillures de l'ame en se plongeant dans un fleuve. C'est donc encore le même usage, quant au moral. Julien railloit aussi à ce sujet : voilà pourquoi S. Cyrille, un des anciens Docteurs de l'Eglise, ne vouloit pas qu'on parlât du Baptême devant les Payens, parce qu'ils le tournoient en dérision, disant que les Chrétiens faisoient un grand Mystère de ce qui avoit été d'un usage général. En effet les ablutions précédédoient toujours les autres cérémonies dans les initiations aux Mystères d'Eleusis ; & les Athéniens avoient soin que leurs enfans fussent initiés de bonne-heure. Quant aux adultes, ils étoient astreints à une pénitence préliminaire, comme les Chrétiens le pratiquèrent, dans les premiers âges, avant de donner le Baptême aux Catéchumènes. Appulée fut purifié par les Eaux Lustrales avant d'être initié. Lucien fut conduit au Tigre, par son Prêtre Chaldéen, afin de s'y purifier, pour descendre pur aux Enfers, conformément à une ancienne opinion que Platon &

Caciques y assistoient, soit eux-mêmes, soit par leurs Députés, & chacun ambitionnoit de se distinguer par ses présens. C'étoit le Grand-Prêtre qui étoit le Parrain.

La Circoncision n'étoit pas non plus inconnue en Amérique. Acoſta en remarqua des indices au Mexique, & Pierre Martyr, au Yu-

Plotin nous ont conſervée. C'eſt que ceux qui n'étoient pas initiés, & ainſi purifiés par les Eaux Luſtrales, étoient condamnés à vivre perpétuellement dans un des bourbiers du Tartare, lorsqu'ils y arrivoient. L'Egliſe a auſſi eu ſon opinion particulière ſur les enfans qui mouroient ſans Baptême. Une foule de Fanatiques, perſuadés que les Eaux Luſtrales ne pouvoient être trop réitérées, ſe faiſoient baptiſer tous les jours; ce qui leur fit donner le nom d'Hémérobaptiſtes. On ne pouvoit non plus être admis aux Myſtères des Mithras & des Cabires, ſans avoir été lavé dans un fleuve; & ceux de Mithras exigeoient qu'on y nageât pluſieurs jours. Après cela, on ſe lavoit les mains avec du miel, qui, ſelon Platon, dans ſon *Timée*, & les anciens Médecins, paſſoit pour avoir une qualité déterſive & mondifiante particulière. Spanheim obſerve en outre, ſur les Céfars de Julien, qu'on n'admettoit les Cathécumènes au Baptême, dans les Eglifés d'Afrique, qu'après leur avoir fait goûter du miel & du lait: mais il a omis d'obſerver que le miel, vu ſa qualité fondante, déterſive & ſpiritueuſe, étoit le ſymbole de la purification intérieure, de l'éloquence & du don de Prophétie. C'eſt pour cette raiſon que cet Enfant, dont parle Iſaï, & qui devoit être Prophète par excellence, devoit auſſi, comme les Eglifés d'Afrique l'ont fait pratiquer, manger de la crème & du miel.

catan. Gomara parle aussi de cet usage, mais il dit qu'il n'étoit pas général. Oviédo assure qu'ils trouvèrent, dans un bois, près du port des Termes, des statues représentant la Circoncision. Paw a rassemblé, à ce sujet, ce que Pierre d'Anglerie, Pison, Gumilla, & autres en ont dit, & retrouve en outre la Circoncision au trentième degré de latitude Nord, sur le

Nous retrouvons dans l'Hymne d'Homère à Mercure, vers 558, & suiv. que les Parques avoient le don de Prophétie toutes le fois qu'elles mangeoient des rayons de miel. Ce passage, auquel personne n'a fait attention, nous rappelle donc une idée presque générale, & confirmée dans la Pastorale de Longus. C'étoit à cet enthousiasme que Platon rapportoit dans son *Phaëdre* l'origine des initiations. Il n'est donc pas étonnant que ces initiations ayent été en usage presque par toute la terre, puisque chaque Nation, jusqu'aux Lapons, aux Tschuwaches, aux Samoeides, aux Hottentôts, a prétendu avoir ses Devins ou ses Prophètes : ainsi l'on voit combien ces Philosophes superficiels, dont Socrate se moque si souvent dans la *République* de Platon, sont dans l'erreur, lorsqu'ils attaquent, sans but, une Religion quelconque, & quelque absurde qu'elle paroisse, puisque c'est les attaquer toutes. Je sais que dans l'état naturel & indépendant, l'homme n'a besoin ni de Prophètes, ni de Culte démonstratif ; mais, dans l'état civilisé, il est si vrai qu'il lui faut une Religion démonstrative, qu'on n'a jamais vu sur le globe l'homme réuni en Société sans avoir une Superstition plus ou moins réfléchie. Détruisez l'Idole d'un Peuple, sans lui en faire sentir l'absurdité, il en reprendra aussi-tôt une autre, parce que le Peuple n'est pas fait pour

fleuve Acur. Il joint encore aux Peuples circoncis les Salives de l'Orénoque, qui circoncisoient même les filles (1) le huitième de leur naissance, comme les mâles: c'est ce qu'assûre positivement Gamilla. On peut donc dire, avec confiance, que les Rits sacrés, tant de l'Eau Lustrale ou du Baptême, que de la Circoncision, étoit en usage dans l'Amérique. Le célèbre

raisonner sur le Culte admis dans un état civil. Quand la Cour de Rome défendoit la lecture de la *Bible* au Peuple, c'est parce qu'elle pensoit que toute Religion qui n'est plus mystérieuse, cesse d'être Religion: & les anciens Législateurs de la Grèce, de Rome, ou plutôt de toute la terre, n'avoient que trop bien senti l'importance de cette réflexion. Réduire la Religion, avec le Sage par excellence, à aimer & adorer Dieu, à rendre à César ce qui est à César, & à l'amour sincère du prochain, c'est sans doute la Religion la plus pure, la plus vraie, la seule digne de Dieu & de l'homme éclairé: mais elle est trop sublime pour le Peuple. Synesius dit qu'on ne plaît au Peuple que par des absurdités. Laissons-là ce principe. T.

(1) Quant à la Circoncision des filles, elle étoit aussi d'usage en Egypte, où les lèvres de la partie sexuelle, étant extrêmement prolongée, devenoient un obstacle à la copulation & une gêne pour la marche, qui d'ailleurs ne devoit pas tarder à les enflammer. Les habitans de ce Pays, aussi chaud que ceux de l'Amérique, ont sans doute été guidés par cette raison de santé, sans avoir eu rien de commun avec les Egyptiens: plusieurs des anciens Peuples de l'Orient, les Odomantes, & un bourg de l'Attique la pratiquoient pour la même raison. T.

Cock nous apprend, dans le *Journal* de son second Voyage, que la Circoncision se pratiquoit dans plusieurs Isles de la Mer-Pacifique. Les habitants de Taïti se contentent d'ouvrir le prépuce, de manière que le gland reste toujours découvert. Ceux de la Dominique, que Mendana découvrit en 1598, renversoient le prépuce, & le fixoient ainsi renversé, afin de tenir toujours le gland propre. La manière dont Solis décrit cette cérémonie, usitée dans Mexico, semble indiquer que ce n'étoit réellement pas une Circoncision; car, selon lui, ce n'étoit qu'une piquûre faite avec l'épine d'une plante, nommée, en François, *bougrave* ou *arrête-bœuf*, (*ononis*) & une lancette de pierre, pour tirer quelques gouttes de sang de la partie. Cependant il semble convenir qu'on y pratiquoit une espèce de Circoncision & de Baptême, avec l'eau dont on lavoit les enfans.

Difons à présent quelque chose des autres principaux Rits, c'est-à-dire du Jeûne, des Expiations des fautes. On célébroit, à Yucatan, un Jeûne de trente-cinq jours. Aosta, qui veut retrouver en Amérique des traces de tout le Christianisme, ou de l'ancienne Loi des Hébreux, nous a laissé des détails circonstanciés sur tous ces articles. Ce qui paroît certain, c'est que plusieurs Peuples croyoient que le Jeûne étoit un moyen efficace pour obtenir

des graces de la Divinité (1). Oviédo rapporte que les Peuples de Saint-Domingue n'alloient jamais à la récolte de l'or, qu'après avoir jeûné, & s'être abstenu de voir leurs femmes. Les Arabes se comportoient de même, lorsqu'ils alloient à celle de l'encens.

Acosta crut encore appercevoir des indices de la Confession chez les Péruviens. Ils confessoient, dit-il, leurs fautes à des Prêtres uniquement destinés à ce Ministère, pour en obtenir l'absolution. Garcilasso le nie formellement. Selon lui, ces gens pensoient que le Soleil avoit donné à l'Empereur des Loix qu'on ne pouvoit transgresser, sans commettre un crime digne de mort : conséquemment ils avouoient ces fautes, pour être déchargés de la peine. Cependant, selon Paw, ces gens, croyant obtenir le pardon de leurs fautes secrètes par l'aveu qu'ils en faisoient, ont sans

(1) S. Augustin, Lactance, Plutarque, Tite-Live & d'autres nous ont appris que les anciens Payens avoient des Jeûnes solennels comme les Chrétiens. On en célébroit en l'honneur de Cybèle, Isis, Cérès, Mitra, &c. Les Prêtres d'Isis, qui mandioient pieds-nuds, avec une besace, s'abstenoient alors de manger de ce *coffus* ou *ver-de-bois*, dont nos François font un délice à l'Isle-de-France. Porphyre a été le grand Panégyriste du Jeûne. Les Gaulois avoient aussi leurs Jeûnes; ainsi il est absurde de voir le Christianisme dans cet usage de l'Amérique, T.

doute pensé, par une induction naturelle, qu'ils pouvoient recourir à leurs Prêtres, qui ne leur en refusèrent pas l'absolution. C'est aussi ce qu'on a remarqué chez les Brames de l'Indostan, & dans d'autres Contrées comme en Grèce, en Egypte, à Rome & par tout où les Mystères d'Eleusis s'introduisoient (1). L'Empereur & la Famille Royale ne découvroient leurs fautes qu'au Soleil, & à la Divinité à qui ils en demandoient la rémission. Les femmes ne se confessoient qu'aux femmes, selon Acoſta, c'est-à-dire aux Vierges du Soleil; mais ceci est un peu douteux.

L'article de la Communion (2) est très-posi-

(1) Voyez sur ces Mystères le Traité que Meursius a fait imprimer en 1619, *in-4°*, Ch. 7. 8. & suiv. La Confession étoit aussi un article des plus sacrés de la Religion des Juifs. Il ne falloit même pas déguiser une faute, quelque grave qu'elle fût, ou celui à qui on se confessoit pouvoit en refuser l'absolution. On peut voir, à ce sujet, le savant Ouvrage de *Raymond Martin*, *Edit. de Francfort*, 1687, *in-fol.* pag. 178, & suiv. (*Pugio fidei*). S. Jacques, recommandant aux Chrétiens de se confesser les uns aux autres, n'avoit fait que suivre l'usage de sa première Religion; & tout Chrétien, comme tout Juif, pouvoit alors entendre la confession d'un autre, & l'absoudre, chacun dans sa Religion. T.

(2) Les Grecs Payens, les Romains même avoient des usages semblables aux Eulogies des Chrétiens, dans plusieurs de leurs Fêtes Mystérieuses.

tivement rapporté par tous les Ecrivains. Elle étoit sur tout en usage au Mexique. Les Prêtres y formoient une grande statue avec de la pâte de *maïs*, qu'on faisoit cuire. Elle représentoit l'Idole. On l'exposoit certain jour de l'année, avec beaucoup de cérémonie, à la vénération des Fidèles; & personne ne manquoit de se rendre au temple. On faisoit une grande Procession avec cette statue. Lorsqu'on étoit rentré au temple, le Papa la rompoit, & les Prêtres en distribuoient des morceaux au Peuple, *qui les mangeoit, & se croyoit sanctifié*, après avoir pris (1) cet aliment. Nous voyons ce même usage répandu parmi plusieurs Peuples anciens de notre hémisphère.

Mais il ne faut pas omettre un autre Rit des Prêtres Péruviens. Ils sacrifioient avec du pain de maïs, & avec la liqueur vineuse qu'ils en faisoient. Ils commençoient par manger de ce pain; puis, trempant le doigt dans la liqueur, & levant les yeux au ciel, ils faisoient dans l'air (2), avec le doigt, une asperision de la goutte de la liqueur qui étoit à ce doigt : après

(1) Si Cicéron avoit vécu lors de la Conquête, il auroit vu chez ces Peuples ce qui se pratiquoit aux fêtes de Mitra & de Bacchus. V. S. Justin, *Apol. I.* & Grabe, p. 241. T.

(2) Le Sacrificateur faisoit une cérémonie toute semblable chez les Juifs. T.

cela ils buvoient en l'honneur du Soleil. Ce pain & cette liqueur vineuse se faisoient peut-être avec le maïs, qui croissoit dans les Jardins des temples du Soleil ; & ce grain étoit réputé sacré. Ce qu'il y a de certain c'est que ce pain & cette liqueur étoient l'ouvrage des Vierges sacrées. On nommoit ce pain *Cancu*, & la liqueur *Aca*. L'usage en étoit réservé pour les grandes fêtes *Rayami* & *Cittua*.

Je réserve pour l'ordinaire prochain, ce que j'ai à vous dire sur les cérémonies funéraires. Cette Lettre seroit trop longue.



L E T T R E X.

Suite de ces Usages. Particularité du Veuvage; Coutume d'ensevelir les femmes, les esclaves avec le mari ou le maître. Manière de conserver les cadavres. Usage de les brûler.

LE souvenir de ceux qui ont mérité la reconnaissance de la Société, par leurs talens & leurs services, réuni à la persuasion d'une vie future, a été le principal motif des honneurs funébrés & des marques publiques de deuil, de la conservation des cadavres, des monumens ou mausolés destinés à rendre immortels les noms de ces citoyens utiles. On en fit en conséquence l'apothéose & la consécration : on leur établit un culte, comme à de nouvelles Divinités, proportionné à la grande idée qu'on en avoit, ou au génie superstitieux de la Nation.

Je commence par les Peuples du Brésil & de la Californie, au moins par ceux qu'on a connus jusqu'ici dans ces Contrées. Celui qui restoit veuf, homme ou femme, étoit obligé de se couper une phalange d'un doigt, à la mort de son conjoint : de sorte qu'à l'inspection seule

de la main, on voyoit combien de fois ils avoient été veufs. On a retrouvé la même coutume chez les Caffres & les Hottentots (1) en Afrique. Tasman observa, dans une Isle de la mer du Sud, que quelques femmes n'avoient plus les petits doigts des mains. Cook vérifia cette remarque en 1775, & eut encore lieu de la faire dans d'autres Îles qu'il découvrit aux 20^e & 14^e degrés de latitude méridionale; favoir à *Tassua*, *Etra-u-u*, &c. C'est peut-être par la même raison que s'y est introduit cet usage extravagant.

On a remarqué un autre usage barbare parmi les Sauvages du Darien. Si une mère mouroit lorsqu'elle allaitoit, on faisoit périr les enfans, qu'on ensevelissoit avec elle, afin que le lait ne leur manquât point dans l'autre vie.

Les Nations qui avoient une forme de Gouvernement présidé par un Cacique ou Chef-Souverain, présentèrent aussi d'autres cérémonies, soit absurdes, soit cruelles, à proportion de la Théologie qu'elles avoient adoptée. Oviédo nous a rapporté les cérémonies funébres d'un Cacique de Saint-Domingue, nommé Béhéchio,

(1) Je ne vois pas ce fait relaté dans M. Sparrman. Kolbe dit qu'elles ne se coupent ce doigt, chez les Hottentots que quand elles se remarient, mais non pas au moment du veuvage; ce qui est bien différent. T.

auxquelles il s'est trouvé. Le corps, enveloppé de bandes de coton fort longues, qui le serroient étroitement de la tête aux pieds, fut porté dans un tombeau souterrain, dont une voûte de bois formoit le comble. On le plaça assis sur un banc bien travaillé, & l'on couvrit le tombeau avec de la terre. Les obsèques durèrent vingt jours : les autres Caciques & les Peuples de l'isle assistèrent à cette pompe funèbre. On ensevelit avec lui ses bijoux & les choses les plus précieuses qu'il avoit eues ; mais le reste de son mobilier fut partagé entre les Caciques qui s'y trouvèrent. Le Discours qu'on tint à ses obsèques, fut un espèce de jugement qu'on porta sur les actions du défunt. Le Peuple le célébra par des chants, racontant ses actions, tant en paix qu'en guerre, & ce qu'il avoit fait pour le bien de l'Etat & de la Nation. Ses actions ayant mérité tous les suffrages, les Prêtres composèrent une chanson, qu'ils appellèrent *areites*, & que tout le monde apprit. On la chanta en commun, avec celles qui rappelloient la mémoire des Ancêtres ; & c'est ainsi que se conservoit leur Histoire.

Il y eut cependant quelque chose de particulier aux funérailles de ce Cacique, & qui n'étoit pas d'un usage ordinaire pour cette Isle : on ensevelit avec lui deux de ses femmes toutes vives. Lorsqu'il étoit arrêté qu'on enseveliroit

ainfi les femmes, on pouffoit la cruauté jufqu'à les amener de force, en cas qu'elles ne s'offriflent pas d'elles-mêmes, comme il arriva dans cette occafion, felon Oviédo.

Dans la Terre-Ferme, les plus fidèles ferviteurs d'un Cacique fe tuoient à fa mort. Oviédo eut occafion d'observer les fépultures de ces gens, dans les montagnes de Guaturo, où il fe rendit pour appaifer la révolte qui s'y étoit élevée. Il avoit alors en fa puiffance le Cacique rébelle. Il trouva dans les tombeaux les ferviteurs & les grains de maïs, les mafles qu'on enfeveliffoit avec eux; & découvrit la raifon de cette cruauté, qui n'étoit qu'un dévouement fpontané pour eux. Ces ferviteurs croyoient aller droit au ciel avec leur Maître, & remplir les mêmes fonctions auprès de fa perfonne: ils prenoient du maïs pour le femer en cas de befoin; & étoient intimement perfuadés que, s'ils ne fe tuoient pas dans ces circonftances, leur ame mourroit avec le corps, en fe diffipant dans l'air.

Dans les provinces de Paria, & particulièrement à Haraja, on rendoit honneur aux morts, en confervant leur cadavre; ce qui fe faifoit par le moyen du feu. On mettoit le corps fur un gril, fous lequel étoit un feu lent, capable de faire fortir tout ce qu'il y avoit d'humours dans le corps, mais fans le rôtir. Lorfque

que le corps étoit totalement desséché, on le plaçoit dans le lieu convenable où il devoit être conservé. Pierre, Martyr, observa le même usage chez les Carias ; & il ajoute que, quand les corps des Seigneurs, & des Caciques sur-tout, étoient ainsi desséchés, on les enveloppoit dans de grandes feuilles d'arbres, où ils se conservoient. On avoit aussi cette manière de dessécher & de garder les corps dans la province de Comogro, distante de trente lieues du Darien, lorsque Vasco Nunnez y alla chez le Cacique. Il y avoit dans son Palais une chambre destinée aux Cadavres qu'on y conservoit, suspendus horizontalement sur des cordes de coton.

Nous avons vu précédemment que les Empereurs étoient embaumés & déposés dans le temple du Soleil. Pierre, Martyr, parlant des Peuples du port, qu'on a nommé depuis celui de *S^{te}-Marthe*, nous dit : « Que les uns conservoient » dans des chambres séparées les os & les cendres » de leurs Seigneurs, qu'ils renfermoient dans » des urnes de terre cuite & peintes. Les autres » ne les brûloient pas, mais les faisoient sécher, » & les couvroient de toiles de coton, au » tour desquelles il y avoit de petites lames » ou paillettes d'or. Ils marquoient le plus » grand respect pour ces cadavres ». On voit donc, par ce passage, qu'on brûloit aussi les

corps (1) chez quelques-uns de ces Indiens.

On conservoit généralement les corps, au Mexique, dans des tombeaux souterrains, faits de pierre. Le cadavre étoit placé assis sur un siège, orné d'une épée & d'un bouclier. On ensevelissoit en même temps des joyaux, de l'or, & des alimens solides & liquides, si nous en croyons les Relations. L'auteur de la *Relation de Témistitan* nous apprend, « Qu'il » aida à tirer d'un sépulcre des choses qui » valoient, plus ou moins, trois mille castillans». Cet or y avoit, sans doute, été déposé dans le temps du siège, pour le dérober à la (2) rapacité des Espagnols. Ainsi ce fait ne seroit pas une preuve qu'on entéroit par-tout des choses d'une

(1) L'usage de brûler les corps ne s'introduisit à Rome que très-tard, & depuis les proscriptions & les ravages de Sylla. Cet homme sanguinaire, qui avoit fait égorger tant de Citoyens, imagina d'en brûler promptement les cadavres, pour dérober en partie ses cruautés aux yeux de Rome, qui trembloit sous la verge de sa tyrannie. Les Loix de Solon ordonnoient d'ensevelir les cadavres des Citoyens, & de mettre sur le tombeau une colonne qui annonçât ce qu'ils avoient été. J'ai indiqué dans une Note de mon Edition Latine de *Silius Italicus*, tous les Passages qui peuvent apprendre les cérémonies funèbres de l'ancien Continent. T.

(2) L'avidité des Espagnols leur a fait détruire presque tous les anciens Monumens de l'Amérique. T.

aussi grande valeur. Il ajoute que quelques Peuples brûloient les cadavres & en inhumoient les cendres. On mettoit, au contraire, près des cadavres de femmes, une quenouille & un fuseau. Les pyramides (1) & les tours étoient en

(1) Comme je suis entré dans d'assez long détails sur les pyramides & les colonnes des tombeaux des Péruviens, dans mes *Remarques sur Ulloa*, je répéterai seulement ici que ces pyramides étoient en usage en Europe, & je parlerai de celles du tombeau de Porfèna, Roi d'Etrurie. Si la description que Varron nous a donnée de ce monument est vraie, il n'y en eût jamais de plus étonnant sur le globe : « Quatre murs de pierres de taille
 » formoient un quarré, dont chaque côté avoit trois-
 » cents pieds, & s'élevoit à la hauteur de cinquante.
 » Au centre étoit un Labyrinthe dont il étoit presque
 » impossible de sortir, si l'on s'y étoit avancé. La bâte
 » en étoit aussi quarrée. Sur cette enceinte quarrée s'éle-
 » voient, à chaque angle, quatre pyramides, & une autre
 » au milieu, dont chacune avoit soixante-quinze pieds de
 » large à la bâte, & cent cinquante de haut. Elles étoient
 » terminées & embrassées ensemble par un disque d'airain,
 » au-dessus duquel paroissoit une calotte ou partie de
 » sphère, de même métal, de laquelle pendoient des
 » timbres, attachés à des chaînes, & qui rendoient au
 » loin un son lugubre, lorsque le vent les agitoit, comme
 » les plateaux d'airain de Dodone. Au-dessus du disque d'ai-
 » rain, s'élevoient encore quatre autres pyramides. Varron
 » n'a pas osé en déterminer la hauteur. Selon les tradi-
 » tions des Etrusques, la hauteur de ces dernières égaloit
 » tout ce qui étoit au-dessous, Gloire insensée, dit-il, qui

partie destinées à la sépulture des Grands, comme l'assûre Fernand Cortès, dans la Relation qu'il envoya à Charles-Quint.

Alvaro Ménéz observa aussi dans l'isle, qu'il nomma *Maihéco*, l'usage de brûler les cadavres. Le Peuple dançoit & chantoit avec les parens autour du bûcher, & se croyoit obligé de pleurer les morts, même pendant une année entière, si c'étoit un fils.

Voilà en général ce que je me rappelle de plus intéressant sur les cérémonies funébrés de l'Amérique. Sans doute qu'en considérant ces cloîtres de Vierges sacrées, la punition qu'elles subiïoient, comme les Vestales (1) de Rome,

« ne devenoit utile à personne, ou plutôt qui, en fatiguant
 « & épuisant les sujets, ne laissa ce monument que pour
 » attester à la Postérité le talent de l'Architecte ». Voyez
Magius de Tintinnabulis, & les Notes de *Sweet*. Ce
 Labyrinthe ne fut pas le seul dans cette Contrée, près de
Clusium. Voyez *Gori. Inscript. Antiq. T. II. pag. 400*. Il a
 visité ces Labyrintes souterrains, où l'on enterroit les morts
 à *Clusium*. Je laisse ceux de *Syracuse*, & des *Guanches*. T.

(1) Nombre d'Ecrivains ont parlé de cette peine des Vestales, comme si elles eussent réellement été enterrées toutes vives dans une fosse : mais cela n'est pas. On les mettoit dans un caveau, où elles avoient une cruche d'eau & un pain ; ensuite on le fermoit. Mais jamais il n'en resta une dans ces caveaux. Les parens alloient les en tirer clandestinement. Cette cruche d'eau & ce pain étoient ce que les Moines ont appelé depuis le *Vade in pace*.

si elles manquoient à la continence, les bandes, les embaumemens, l'incinération des cadavres, les urnes sépulcrales, les tombeaux souterrains ou les pyramides destinées à la sépulture, la mort volontaire ou forcée des femmes & des serviteurs qu'on inhumoit avec les maris ou les maîtres, vous allez aussi-tôt comparer ces usages avec ceux des Egyptiens, des Romains, & de l'Indostan : mais je vous prie de suspendre cette comparaison ; je veux que nous la fassions ensemble. J'ajouterai seulement, en finissant, que la croyance d'une vie future, dans laquelle le défunt avoit besoin de l'assistance & du service de ses parens ou amis les plus chers, a été l'opinion la plus répandue sur toute la surface du globe (1).

quand ils mettoient un de leurs Confrères dans un pareil trou, pour l'y laisser mourir. Les Parlemens ont heureusement défendu ces actes de barbarie, qui n'ont été que trop communs. T.

(1) Cette opinion, en la supposant même mal-fondée, est la seule qui fournisse une bête solide à toutes les Sociétés civiles. Outre qu'elle est consolante, elle lie tous les rapports de l'homme, & peut seule fixer la juste mesure du bien & du mal, dans l'homme moral. Or, sans homme moral, il n'existe plus de Société, mais des hordes de bêtes féroces, toujours prêtes à ravager & à tuer. En vain des Philosophes incirconspects ont-ils voulu bannir cette opinion de la vie civile, je soutiens qu'une Société d'Athées ne subsisteroit pas long-temps. L'abus qu'on fait

Mais les Tartares, depuis Gengis - Kan, se contentoient de tuer les Etrangers qu'ils rencontroient sur leur chemin, en portant le Kan au sépulcre, sur le mont *Altay*, selon Marc Paul, L. I. Ceux de Quisnai, au contraire, ne mettoient sur le bûcher que des figures d'esclaves des deux sexes, & de chameaux. Cette folie me paroît la moins inconséquente, & la plus pardonnable.

d'une sage Doctrine, n'en prouve pas la fausseté. Voyons ces hommes qu'on appelle *Naturels* dans tous les pays barbares, & demandons à ces Philosophes s'ils voudroient être tels. Je suis sûr qu'ils répondront *non*. T.



L E T T R E X I.

Equivoques de Paw. Détail de ce qui concerne particulièrement le Mexique ; son ancienne Histoire , son Gouvernement , ses principales Loix , tant politiques qu'économiques.

VOUS agréez les Lettres que je vous écris sur l'ancien état du Nouveau-Monde : c'est l'unique récompense que j'en attends. Mon seul plaisir est aussi de m'entretenir avec vous par Lettres, éloigné autant que je le suis de vous, & de vous transporter, avec moi, dans ces climats lointains, en voyageant d'une manière aussi commode & à si peu de frais. Dégagés des soins qui nous occuperoient, nous pouvons, de cette manière, oublier le tourbillon qui nous emporte, voir d'un œil tranquille cette volubilité inquiète qui tient l'homme dans une illusion continuelle, & lui fait par-tout rechercher un meilleur état que celui où il est, sans le trouver jamais; ou plutôt pour perdre, sans qu'il y pense, les avantages qu'il pourroit goûter dans sa position actuelle. Cependant je conviens que l'ame a quelquefois besoin de sortir de sa sphère. C'est pour cette raison que j'aime à dérober quelques momens de loisir à mes occu-

pations, afin de lire, d'écrire avec vous, d'être même avec vous, autant qu'il m'est possible, plutôt que dans ces grandes assemblées, où les hommes se réunissent sans se connoître, se flattent sans s'aimer, & se quittent sans se regretter, après avoir paru prendre réciproquement le plus vif intérêt au bien de chacun d'eux en particulier. C'est sur-tout parmi les Courtisans & les Savans ou Gens de Lettres, que se rencontrent ces amis zélés, qui n'aiment point; ces assurances de services, qui doivent se prendre dans un sens tout contraire; enfin ces hommes qui, tout dévoués au bien général, si on les croyoit, rugissent en eux-mêmes de voir des égaux, & remuent tous les ressorts possibles pour perdre ceux qui les effacent. En effet réfléchissons un instant sur nos Sociétés : qu'y apporte-t-on ? Les Grands s'y présentent avec un brillant appareil. Leurs riches habits, leur livrée, leurs chevaux nous apprennent que c'est tel Seigneur, dont la personne seroit & doit même être absolument inconnue, sans cette étiquette, qui les distingue comme un bocal dans le laboratoire d'un Chymiste. Le Savant paye son tribut en grimaçant, crispant le nez & le front, & est, de temps en temps, assez humain pour croire qu'il y a certaine étincelle de génie dans ceux qu'il entend, & qui peut-être approcheront un jour de son profond

favoir (1). Les femmes, toujours intéressantes, sur-tout quand la jeunesse leur dit qu'elles sont encore utiles, sont aujourd'hui Médecins, Chimistes, Physiciens, Philosophes, relèguent les vapeurs dans la sphère des Gens de Lettres, & sont toute autre chose que ce qu'elles devroient être, c'est-à-dire femmes. Elles se marioient autrefois pour avoir des enfans; aujourd'hui, plus Indiennes que celles dont je vous ai parlé, elles craignent de se gâter la taille, & laissent le soin de faire des enfans à celles que les Grâces ont abandonnées, & qui n'ont plus de préentions.

Ainsi nous avons pris le contrepied de tout. Voilà justement comme a raisonné le docteur Paw, & vous l'observez très-bien dans votre dernière Lettre. Vous dites seulement que si, comme il le prétend, la Tartarie est le plus haut terrain du globe, & que ce soit là que l'espèce

(1) Ce profond savoir est, comme le dit très-sensément M. Bailly, *de tout un peu*, &, suivant les Gens du Monde, la devise d'usage. Nous avons beaucoup de Sages de cette espèce. Ils veulent faire marcher de front les plaisirs & les affaires. Ils veulent avoir lu tous les Livres. On prononce sur la lecture de quelques pages. On se forme une opinion sur l'entretien des Cercles; on parle d'après les échos de la Renommée, qui ne sont pas toujours fidèles, & la Vérité demeure toujours ignorée ou mal connue. *Lettres sur les Sciences*, pag. 305.

humaine ait eu sa retraite, lors du grand Cataclysme, l'Amérique a nécessairement du être peuplée par des individus de nos anciens Continens. Mais c'est ce qu'il me semble nier assez clairement. N'en soyons pas surpris : Paw nie tout, & n'établit rien ; & ce ton tranchant l'a fait tomber dans mille erreurs (1), dans mille équivoques, tant en Physique qu'en Histoire. Le docte & judicieux Abbé Frisi ne s'en est pas non plus laissé imposer par les rêveries de Paw, & il a noté plusieurs de ses méprises. Mais en peut-on une plus étonnante que celle-ci. Paw nous dit, avec confiance, que c'est le Pape Pie II. qui introduisit l'usage du *Gaiac*, pour le traitement de la maladie vénérienne. Or ce Pape mourut en 1464, c'est-à-dire trente ans avant que Colomb eût découvert l'Amérique, d'où l'on rapporta le *Gaiac*. Ainsi ce seroit sous ce Pape, trente ans au moins avant le premier Voyage de Colomb, que l'Amérique ou ses Isles auroient été découvertes. Voilà comme Paw arrange sa chronologie. N'est ce pas se couvrir d'opprobre que de traiter ainsi l'Histoire !

(1) Je ne fais, en vérité, comment le Traducteur Anglois de M. Sparrman, voulant nous faire sentir l'utilité des *Journaux de Voyages*, a pu nous citer Paw & Raynal pour exemples. Cependant cette erreur ne préjudicie en rien à l'excellent Ouvrage de M. Sparrman. T.

Mais laissons-là cette erreur, & passons à ce que vous m'observez dans votre Lettre, concernant le Gouvernement de cette Partie du Monde.

Il est, en vérité, bien étrange que Paw, accumulant tous les raisonnemens les plus absurdes, pour prouver que l'Amérique n'étoit habitée que par des Barbares, n'ait jamais défini en quoi consiste la Société civile, & quelles sont les limites de la vie Sauvage & de la Société Naturelle. Ils n'avoient pas de monnoie, dit-il, ni l'usage du fer. Ces deux choses sont donc, selon lui, les marques caractéristiques de la Société civile? Car où tendroit son raisonnement? Mais cette définition me semble bien peu digne d'un homme qui se donne pour un si profond Philosophe. Selon cette manière de raisonner, les Spartiates, qui n'avoient pas de monnoie, comme je l'ai déjà observé, auroient aussi été des Barbares; les Romains, pendant quatre-cents soixante-quatorze ans, auroient été tels que les Sauvages de l'Amérique: il en auroit été de même des Numides, jusqu'au temps de Massinissa, des Moscovites jusqu'en 1440, comme l'assûre Alexandre (1) Guaguin de Vérone, dans

(1) Guaguin, homme peu fait pour voir, pourroit bien s'être trompé. Voyez Coxe, *Voyages dans le Nord*, T. II. pag. 380. J'entrerois dans une discussion trop longue & inutile, si je m'arrêtois à cet article. T.

l'exacte *Description* qu'il nous a donnée de ce Pays-là ; & de tant d'autres Nations.

A la faveur de ce principe , les noms de vertu & de vice changeroient de sens & d'application ; & l'on devoit regarder comme condamnable ce qui n'avoit été établi que pour mettre un frein aux désirs & aux passions. Nous appellerons alors barbare un Econome prudent , & le paisible Régisseur des biens & des fortunes. Le Prodigue incirconspect , le Dissipateur étourdi , le Joueur effréné , &c. seront des hommes vertueux ; & nous réaliserons enfin la fable des abeilles. L'état civil ou social est toujours en raison de la forme du Gouvernement , & du degré de perfection dans les Loix. Voyons donc quelle étoit la Constitution des différens Gouvernemens de l'Amérique , dans les Pays où il y avoit certaine civilisation , & quelles en étoient les Loix , avant l'invasion , autant qu'on peut le découvrir avec probabilité dans ce grand nombre d'Ecrivains qui en ont parlé. Je commence par le Mexique.

Nous parlerons ailleurs de l'Antiquité de l'Amérique. Observons d'abord que les plus exacts Historiens ont confirmé les rapports d'Acosta , selon lesquels les Peuples que Cortès découvrit aux Mexique n'étoient pas indigènes , ou les premiers qui l'avoient habité. On y reconnut sept Nations , qui y avoient dominé

en se chassant successivement. On les a comprises sous le nom général de *Navatlaches*. La première de ces Nations étoit celle des *Suchimiches*, qui chassèrent les *Chichiméches*, & les forcèrent de se retirer dans la partie qu'on appella *Nouveau-Mexique*. Acofta nous détaille la Généalogie des derniers Empereurs, & commence à *Acamapixtli*. Purchas met avant celui-ci *Ichuch*, l'an 1324 de notre Ere, & *Acamapixtli* l'an 1375 ou 1372, comme Acofta. De Horne rappelle, dans ses *Tables Américaines*, publiées par Purchas, une époque antérieure de huit-cents ans à Cortès, c'est-à-dire de l'an 700 de notre Ere, & il y trouve les *Chichiméches*. Mais la plus ancienne époque que l'on connoisse, est celle des *Toltéches*, à qui l'on attribue les Arts & les Sciences, qui passèrent ensuite chez les Mexicains. Quoi qu'il en soit (1), tous les Historiens s'accordent à fixer à l'an 1320 la fondation de Mexico, qui devint la Capitale de l'Empire dont nous parlons. Cet Etat avoit cinq-cents lieues d'Orient en Occident, & deux-cents en largeur.

(1) Buturini assure qu'ils marquoient les Comètes dans leurs hiéroglyphes, & même les Eclipses; & qu'ils avoient noté celle qui arriva à la mort de J. C. Clavigéro, T. I. pag. 128, compte l'an VII. *Tokhtli*, qui correspond à l'an 34 de J. C.

L'Empire étoit Monarchique , mais non héréditaire. Dans les premiers temps les Grands ou les Chefs de l'Etat se rassembloient à la mort de l'Empereur , & éliſoient celui qui leur paroifſoit le plus digne du trône , ou celui en faveur duquel les intrigues , les cabales , la ſuperſtition avoient le mieux réuſſi. Il y avoit réellement de ſages Loix concernant l'élection , & en vertu deſquelles elle devoit être faite avec juſtice & impartialité ; mais , outre les paſſions qui jouent toujours un ſi grand rôle dans les élections , l'influence de la Religion déconcertoit toutes les meſures , par de prétendues viſions , contre leſquelles perſonne n'oſoit s'élever. Un Hiérophante parloit , annonçoit la volonté de ſon Dieu ; & là , comme ſur toute la ſurface du globe , on en craignoit (1) la colère.

(1) De tout temps les hommes ont cru voir leurs paſſions dans la Divinité. Ils l'ont représentée colère , capricieufe , changeante , & encore plus cruelle que les hommes les plus féroces ; de ſorte que la ſource d'où il ne devoit découler que des bienfaits , eſt devenue , moyennant les préſtiges & l'ignorance , celle d'où fondirent tous les maux ſur la tête des Malheureux mortels. C'eſt en conféquence de ces paſſions que les Oracles ordonnoient le vol , l'homicide & faiſoient périr des milliers d'hommes par la peſte , le fer , quelquefois pour punir le crime d'un ſeul coupable , pardonnant à celui qui venoit de faire violer à une Nation les ordres les plus ſacrés , en inspirant à un Peuple aveugle le mépris de l'Etre ſuprême. T.

Alors six Electeurs nommoient l'Empereur. Deux d'entre eux étoient toujours les Princes de Tezcuzo ou d'Acolhuacan & de Tacuba : il y avoit aussi un Prince du Sang Royal. Néanmoins l'élection devoit toujours tomber sur une personne de la famille des Acamapitzin. C'étoit dans cette famille qu'avoit été fixée la Couronne ; & elle y demeura jusqu'à la destruction de l'Empire.

Suivant une ancienne formule d'usage , celui qui venoit d'être élu , devoit jurer que pendant son règne , les pluies (1) tomberoient au

(1) L'Histoire nous apprend qu'un Prince Idolâtre , ayant exigé des Missionnaires, qui étoient dans ses Etats , d'obtenir de la pluie de leur Dieu , dont ils racontoit tant de merveilles , & même à un temps qu'il leur fixa , ces honnêtes Religieux se réunirent pour délibérer à ce sujet. Un Frère , qui les accompagnoit , les rassura , & leur dit qu'ils pouvoient engager leur parole pour tel temps. Le jour arriva ; pas de pluie jusqu'à près de la moitié du jour : enfin le temps se couvre , & il pleut. Le Frère leur avoua qu'ayant eu dans sa jeunesse une petite *misère* , dont il avoit été guéri , il en éprouvoit cependant toujours un ressentiment assez vif aux approches de la pluie ; & que jamais cet almanach ne l'avoit trompé. Voilà comme à *quelque chose malheur est bon*. Son accident sauva la vie à ces respectables Religieux , qui auroient probablement été la victime d'un Prince persuadé , comme ceux du Mexique , qu'on pouvoit répondre de l'effet des élémens. Quant à ce que dit notre Auteur , que le serment des Rois du

besoin ; que les fleuves n'inonderoient pas les campagnes ; que les terrains ne seroient ni brûlés par la chaleur , ni stériles , & qu'aucune maladie contagieuse n'affligeroit l'Empire. Ce serment nous prouve seulement une chose : c'est que ces Peuples savoient combien l'Agriculture étoit importante , & qu'elle étoit la source unique des vraies richesses.

Le système politique y étoit féodal. Hérerra nous dit : *Dec. II. L. III.* qu'il y avoit trente familles qui tenoient le premier rang dans l'Etat ; & que chacune d'elles avoit jusqu'à cent mille vassaux. Il y avoit plus de trois mille familles dans la seconde classe. Les vassaux étoient des Seis attachés à la glébe ; & les Propriétaires ou Maitres avoient sur eux droit de vie & de mort. Les propriétés y étoient distinguées en allodiales , héréditaires & éventuelles. Celles-ci dépendoient des charges de l'Empire ; & l'on n'en jouissoit qu'autant qu'on occupoit ces charges.

Les Prêtres étoient , comme je l'ai dit , chargés de l'éducation de la jeunesse ; & le témoi-

Mexique prouvoit *seulement une chose*, &c. je dis que cela en prouve au moins deux : c'est qu'au Mexique comme à Rome , César disoit « qu'un serment ou un parjure , ne » devoit rien coûter , quand il s'agissoit de monter sur le » Trône ». T.

gnage qu'ils rendoient de leurs Elèves, décidoit si l'on devoit ou non les inscrire sur le rôle des Nobles ou sur celui des Roturiers. Le seul mérite personnel faisoit la distinction de la Noblesse : c'étoit par ce mérite, vraiment estimable, qu'on s'élevoit au-dessus du Vulgaire ; & le Tribunal Héraldique prononçoit sur la qualité des individus, sans avoir égard aux Aïeux. Il n'auroit eu que trop-souvent à rougir dans nos anciens Continens, en voyant l'oïfiveté, la folie, l'orgueil, la dureté & la dépravation de ceux sur qui il auroit du prononcer. Un homme devoit, chez ces prétendus Sauvages, être par lui-même tout ce qu'il pouvoit être. On évitoit, par ce moyen, la décadence des familles Nobles, qui vont nécessairement chez nous s'abâtardir, ou s'anéantir dans la misère, & quelquefois après avoir rendu les services les plus signalés à la Patrie. Plus la Noblesse étoit nouvelle, plus elle étoit considérée, parce qu'elle n'étoit que le prix du mérite, & que personne ne pouvoit dire *mon aïeul étoit un grand homme* : on lui auroit demandé, *qui es tu, toi ?* Tout ce qui pouvoit blesser l'honneur & les mœurs faisoit perdre sur-le-champ la Noblesse.

Plusieurs des Loix fondamentales prononçoient la peine de mort. Violer les principes Religieux, offenser la personne du Souverain,

voler , tuer étoient des crimes punis du dernier supplice. Si quelqu'un étoit surpris cueillant des fruits , ou arrachant du grain dans le champ d'autrui , il devenoit l'esclave de celui à qui appartenoit le terrain.

Cortès proteste à Charles V que les Mexicains avoient autant de respect pour les Loix que les Espagnols dans nos Continens ; que leur vie étoit à peu près réglée de même. Quant à la magnificence de Montézuma , le Conquérant dit ne savoir par où commencer pour la dépeindre : qu'il est impossible de trouver un Prince barbare plus riche , plus puissant. Son Empire , ajoute-t-il , est aussi grand que celui d'Espagne.

Cet Etat étoit divisé en plusieurs Seigneuries. Les fils des Grands ne pouvoient pas quitter la Cour ; & , tous les ans , les Seigneurs étoient obligés de venir rendre hommage au Souverain.

Chaque Province étoit assujettie à un tribut (1) , excepté quelques Nobles qui , d'un autre côté , étoient obligés d'aller à la guerre , avec un certain nombre de vassaux. Voilà bien

(1) Clavigéro détaille les Tributs de chaque Province. Il fait sur-tout remarquer que les Provinces de *Quaubttilau* , *Tébuillojocan* rendoient 8,000 nattes , & celle de *Quaubnahuac* 16,000 feuilles de grand papier , outre les autres tributs.

certainement le vrai caractère du droit féodal de l'Europe. Le tribut se payoit en nature, & étoit fixé au trentième des récoltes, y compris le travail personnel, & les services qu'on exigeoit des individus. Les Gouverneurs cherchoient en outre à se surpasser dans les présents qu'ils apportoient en or, en argent, en bijoux & en différens ouvrages.

Cortès & tous les autres Ecrivains affürrent que les Receveurs & les Administrateurs des revenus de l'Etat, tenoient un compte très-exact de tout ce que devoit fournir chaque Province. Ils avoient pour cet effet des caractères particuliers, & des figures tracées sur une espèce de papier, & les comprenoient parfaitement. Je vous en parlerai dans une autre Lettre.

Tout ce qui entroit dans les villes devoit à l'Empereur un tribut, qui consistoit en une portion qu'on détachoit pour sa personne, tant en comestibles, qu'en ouvrages, en espèces. Il y avoit, dans tout l'Empire, des Postes (1), moyennant lesquelles la Cour étoit à portée de savoir, en peu de temps, ce qui se passoit dans les Provinces les plus éloignées, & de pourvoir à tout.

(1) Les Perses en avoient aussi. Les Romains n'en ont établi que très-tard. T.

Il y avoit cinq-cents Nobles qui faisoient , pendant toute la journée , le service dans l'anti-chambre du Prince. Ils mangeoient aux tables de la Cour (1). Leurs domestiques occupoient les cours & les portiques. On ne pouvoit entrer au Palais que pieds nus ; & l'on n'auroit jamais osé paroître devant l'Empereur qu'en inclinant la tête , & en baissant les yeux. Ce Prince ne fortoit que dans une litière , portée par des Gentilshommes , qui étoient alors pieds-nus. Un Coureur , ayant trois verges (2) , le précédoit : ensuite marchoient les Serviteurs , les Nobles qui étoient de service , & les Princes. Le cérémonial étoit si multiplié , si varié , dit Cortès , que jamais on ne vit rien de pareil chez les Sultans ou autres Princes Asiatiques.

Le premier soin du Gouvernement étoit de tenir le Commerce florissant & les Marchés bien fournis ; ensuite de bien régler les Obligations & l'ordre des Contrats. Je vous ai déjà parlé de ces Marchés. Je vous observerai actuellement

(1) Les Militaires , qu'on appelloit en Perse les *Parents du Roi* , étoient le vrai parallèle de ce qui se passoit , à cet égard , au Mexique. Voyez *Briffon* , de *Regno Persarum* ; mais sur-tout *Aristote* , dans son *Traité du Monde*. Il y fait un magnifique tableau de la Cour des Rois de Perse. T.

(2) L'origine des faisceaux , portés devant les Souverains , dans notre Continent , a été bien vue par *Bianchini*. T.

qu'il y avoit dans la grande Place de Mexico un Hôtel où siégoit une Cour Judiciaire, composée de dix Magistrats, pardevant lesquels on rendoit compte des Obligations qu'on venoit de contracter; ils avoient en sous-ordre des Bas-Officiers, tels que nos Commissaires, qui faisoient leur ronde, pour examiner les mesures, s'informer du prix des marchandises & des denrées, des échanges ou des achats, de manière que personne ne fût trompé. Quelques Historiens font aussi mention d'autres Tribunaux destinés à différentes circonstances ou rapports civils, aux cas criminels, à l'économie, aux finances, &c.

Il est certain que le Gouvernement étoit despotique, du temps de Montézuma. Ce fut ce qui indisposa toute la Noblesse & les Grands contre lui, & ce qui accéléra sa ruine. Cependant la Puissance législative étoit distinguée de la Puissance exécutive; car il y avoit, tant dans la Capitale que dans les Provinces, différents Tribunaux où se rendoit la Justice. Une Loi fondamentale de l'Empire défendoit au Souverain, si nous en croyons Herréra, *Dec. III. Liv. II.* de prononcer sur une affaire importante, sans l'approbation d'un Conseil, comme la *paix*, la *guerre* & l'*emploi des revenus publics*. Le Souverain devoit en outre déférer aux volontés du Grand-Prêtre, parce que les Grands & le Peuple,

étant soumis aveuglément à l'autorité théocratique, trouvoient toujours leur autorité contrebalancée par le pouvoir de la Religion. Ainsi il y avoit au Mexique deux Puissances qui se disputoient le despotisme. C'est ce qu'on vit lorsqu'il s'agissoit de traiter des conditions de paix avec les Espagnols, à la fin de ce terrible siège que venoit de soutenir la ville. L'Empereur & son Conseil étoient décidés à mettre fin à tant d'horreurs par un Traité; mais, encouragé par quelques succès qu'on avoit eus la veille, le Grand-Prêtre s'y opposa : il fallut obéir. On renonça aux propositions de paix; & ce fut la ruine de l'Empereur & de l'Empire.

Je vous parlerai des Républiques dans ma prochaine Lettre; & ensuite de l'Empire le mieux réglé du monde entier, & qui tenoit le plus de l'affection paternelle: je veux dire celui du Pérou.



L E T T R E X I I .

*Républiques de ce Continent ; leur Gouvernement ;
leurs Loix. Restes des Edifices.*

JE VAIS donc vous parler succinctement des Républiques. Nous avons déjà observé qu'il se trouvoit trois Etats très-étendus , près du vaste Empire du Mexique. Ces Etats avoient une forme Républicaine , comme nous l'apprend Cortès , dans sa seconde *Relation*. Il les compare aux Républiques de Pise , de Venise & de Gènes.

Je crois avoir prouvé , dans mon *Homme Libre* , Chap. II. Part. III^e , que le premier Gouvernement Civil étoit Monarchique , au rapport même de Justin. Les Républiques ne se formèrent que des démembrements du Despotisme (1) , & par la Constitution accidentelle des uns ou des autres Peuples.

(1) L'Auteur auroit eu pour exemples les Républiques de Hollande & de Suisse , &c. en Europe : cependant son assertion est trop générale. Justin est une autorité trop foible , en y joignant même le sentiment de Tacite , pour nous persuader que l'égalité civile ne soit pas l'état naturel de l'homme , & qu'il a passé subitement de ces

Puisque nous voyons en Amérique des Gouvernemens Républicains, c'est-à-dire fondés sur des Loix tendantes directement à maintenir l'équilibre de la puissance qui formoit la volonté publique, & à constituer la liberté générale & particulière des Citoyens, par l'observation même de ces Loix, nous devons absolument

état à celui de la servitude. Ce ne fut que par gradation qu'il devint sujet des Chefs qu'il avoit choisis pour se défendre contre les incursions de ses voisins ; & l'assujettissement fut la suite de l'admiration ou de la crainte. Un Chef habile & heureux eût peut-être pendant toute sa vie l'autorité qu'on lui avoit confiée, en rendant hommage à sa personne, qui faisoit la sûreté publique : cela étoit juste. Le besoin fit perpétuer cette autorité dans d'autres Chefs, qui, moins jaloux du bonheur public que de leur propre puissance, se firent craindre ; & l'homme, comme le cheval de la fable, fut assujetti à celui qui l'avoit vengé. Il ne faut que lire l'Histoire des anciens Empires, pour être convaincu de cette vérité. Il est constant que les Germains & nos anciens Francs vivoient, comme les Slaves, dans un véritable état Républicain. S'il paroissoit un ennemi, on nommoit aussi-tôt un Chef : mais Arminius, ce redoutable ennemi des Romains, & défenseur de la liberté publique, n'eut le nom de *Roi* que de la part de ces Conquêteurs. Après l'expédition militaire, ce prétendu Roi se dépouilloit de son pouvoir absolu, comme le Dictateur de Rome, & étoit subordonné au Conseil de la Nation. Ce Chef s'appelloit *Farmund*, c'est-à-dire *Tuteur* ou *Protecteur* ; & c'est dans ce nom qu'il faut chercher le personnage chimérique du Roi Pharamond. T,

conclure que ces Peuples (1), revenus des abus du Despotisme, se sont soustraits, par la force, au joug qui les opprimoit; ou qu'ayant détruit, par leur fuite, la Constitution originaire du Gouvernement, ou l'ayant abandonnée à la présence d'un ennemi, ou par quelque autre événement des plus importans pour eux, ils étoient convenus de former un autre Etat civil & politique, où chacun eût part à la Souveraineté, sans que ceux qui obéissoient pussent être opprimés par la prépondérance & la volonté arbitraire de ceux en qui résidoit la puissance exécutive. Par ce moyen chacun fut assuré (2) de sa liberté civile.

Maintenant je vous dirai que le pays des Tlascalans, dont le Gouvernement subsista encore quelque temps après la conquête de Mexico; & dont nous avons des notions assez exactes, étoit très-peuplé, & bien fertile, divisé en plusieurs Cantons, sous l'autorité d'un Cacique. C'étoient ces Caciques qui rendoient la Justice, levoient les tributs, menaient les

(1) On voit, par ma Note précédente, que cette conclusion porte sur un principe fort douteux. T.

(2) Voyez aussi, dans *Clavigéro*, T. I. pag. 154 & suivantes, l'Histoire des Tlascalans, & l'origine de leur Constitution.

soldats à la guerre : mais leurs ordres ou leurs décrets publics n'avoient de force qu'autant qu'ils étoient confirmés par le Sénat de Tlascala, qui étoit le véritable Souverain.

Certain nombre de Citoyens, choisis dans les Cantons & les Provinces par les Assemblées du Peuple, formoient ce Corps Législatif. Le Sénat avoit pour Chef celui qu'on en avoit jugé le plus digne. Du temps de Cortès c'étoit *Maiscacin* (1).

Cortès a fait le dénombrement des maisons de Tlascala & de tout l'Etat : il assûre qu'elles passaient cent cinquante mille. C'étoit un (2) pays de collines, mais extrêmement bien cultivé, particulièrement dans les vallées. Les plaines présentoient une semblable culture ; & il n'y avoit rien qui ne fût ou ensemencé ou susceptible de l'être. On peut juger de l'abondance du Marché de Tlascala par celui de

(1) Clavigéro, T. III. pag. 38, nous dit que cette République étoit gouvernée par quatre Chefs ; savoir *Nicotencal*, Seigneur du quartier de Tizarlan ; *Maxincatezin*, Seigneur d'Ocorelolco, Général d'Armées ; *Tlehuexolotzin*, Seigneur de Tépéticpac ; & *Citlalpopocatezin*, Seigneur de Quiahuiztlan.

(2) M. Bailly a eu tort de dire que l'Amérique n'étoit alors qu'une terre couverte de bois, inculte, &c. On voit donc la restriction qu'il faut faire à ce qu'il dit, pag. 87, de son *Atlantide*. T.

Mexico. Les Loix étoient auffi dans les mêmes rapports de fageffe & d'équité. Les mœurs y paroiffoient très-févères. Le menfonge, la pédérafte (1), le manque de refpect à un père étoient des crimes punis du dernier fupplice. Ils avoient en horreur l'adultère, l'ivrefse; & l'on banniffoit ceux qui en étoient convaincus. On ne permettoit les liqueurs fortes qu'aux vieillards. Le fyftême de la Légiflation fouffroit, encourageoit même la pluralité des femmes. La Divinité pour laquelle ils faifoient les Fêtes folemnelles où tout le monde fe rendoit, cor-

(1) Cet infâme défordre, auquel la brute même ne s'abandonne pas, a été commun chez les Nations les plus policées de nos anciens Continens. Minos lui-même, brûlant pour Thélée, permit cette infâmie, pour éviter la trop grande population. Le même principe l'avoit fait autorifer chez les Celtes, felon Aristote. Selon d'autres, un Gaulois ne pouvoit fe marier qu'après avoir fervi de femme lui-même. On l'a dit auffi des Germains. Mais les Grecs, qui connoiffoient à peine ces Nations, en ont parlé d'après leurs mœurs. Laïus, à qui l'on attribue ce vice, introduit, felon d'autres, par Orphée dans les myftères, ou par Thamyras ou Thalon, avoit prononcé la peine du feu contre les coupables. On fait jufqu'à quelle brutalité les Crétois, les Chalcidiens avoient porté ce vice. Athènes n'étoit pas plus réfervée. Efchyle & Sophocle osèrent même produire fur le théâtre de cette ville, une Pièce licencieufe, fous le nom de *Pédérafte*; & l'on voit, par ce qui nous refte d'Aristophane, que cela étoit analogue aux mœurs. Athènes avoit cependant des Loix très-févères; mais quand on voit un

respondoit à la Vénus de nos anciens Continens; comme nous l'avons vu. Ils avoient l'usage des bains; s'amusoient beaucoup des jardins; aimoient passionnément la danse, la poésie, les représentations théâtrales.

Cortès dénonça un jour un de ces Indiens, qui avoit volé de l'or à un de ses gens. Le voleur fut pris, & mené dans la ville par les bourreaux. Un trompette le précédoit pour en publier le délit. Ensuite on le fit monter sur un grand édifice, fait en forme de théâtre, qui étoit dans la grande place. On le lia, & les bourreaux l'affommèrent à coup de maffue, comme on affommeroit un bœuf.

infâme attaquer en Justice un jeune-homme qui, contre sa parole donnée, n'avoit plus voulu consentir à se laisser déshonorer, on peut croire que les débordemens faisoient taire les Loix. Rome, aussi affreuse depuis Sylla, présente cependant quelques exemples de vertu. Lufius, fils de la sœur de Marius, veut jouir par force du soldat Trébonius: celui-ci le tue; est accusé devant Marius d'avoir tué son neveu. L'accusé en dit la raison. Marius se lève, prend la couronne qui étoit destinée au plus brave de ses soldats, & la met sur la tête de Trébonius. Orsine, Satrape, de Sagare, ne mérita pas moins d'estime par le mépris qu'il eut pour l'infâme Eunuque & femme d'Alexandre. Les Sages de l'antiquité, Platon, Plutarque, Maxime de Tyr & autres n'ont pas moins blâmé ce vice horrible, qui annéantit l'état social dans son principe. C'est tout ce que je puis produire de Démosthène & de *Cæl. Rhodigin. T.*

Un Chef ou Général commandoit les Troupes. Les soldats avoient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étoient gravé les noms de leurs deux anciens Héros : c'étoient peut-être les noms de ceux qui leur avoient procuré la liberté. Lorsqu'ils étoient en face de l'ennemi, ils décochoient une de ces flèches; & il étoit de leur honneur de la recouvrer, même au péril de la vie. L'obligation de reprendre cette flèche étoit un aiguillon pour leur valeur, & un motif pour tomber sur l'ennemi avec intrépidité : or ils en donnèrent une preuve bien frappante au siège de Mexico, comme nous l'avons vu.

Nous n'avons pas les détails que nous pourrions désirer sur toutes les particularités de ce Gouvernement, réglé avec tant de sagesse. Cependant on conclura, sans hésiter, d'après cette esquisse, que toutes les parties en étoient bien liées, & distribuées avec beaucoup de prudence & d'ordre. On ne doit pas être surpris que l'Empereur du Mexique n'ait jamais pu soumettre ces Peuples avec toutes ses forces.

Voilà ces hommes que nombre d'Espagnols hésitoient de compter dans l'espèce humaine !
 « Ils ne trouvoient pas que ce Peuple eût un
 » Gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui
 » d'un seul homme ; ni une police, parce qu'il
 » n'avoit pas celle de Madrid ; ni de vertus,

» parce qu'il n'avoit pas leur culte ; ni esprit ;
 » parce qu'il n'avoit pas leurs opinions (1) ».

La Condamine parut étonné de trouver les Indigènes de l'Amérique , sur-tout ceux du Midi , grossiers , sauvages ; & ne put se persuader que la servitude les avoit dégradés à ce point. Il attribua donc leur insensibilité , leur stupidité à la Nature plutôt qu'à toute autre

(1) Quelques Lecteurs auront peine à se persuader que les Espagnols soient tombés dans une pareille erreur : mais le fait est prouvé par Gomara , qui cite les détails du Moine Thomas de Cordoue. Il est inconcevable que l'Espagne ait pu juger les Américains d'après ce Moine. Charles V se laissa cependant persuader ; & prononça qu'il falloit condamner tous les Américains à l'esclavage. La question avoit occupée , pendant quelque temps , les Ecoles de Théologie des Dominicains. Mais l'Empereur , ayant envoyé de nouveaux Commissaires en Amérique , eût une idée plus avantageuse de ces Peuples. Il le fit savoir au Pape Paul III , qui décida qu'il falloit leur laisser leur liberté naturelle. C'est ce qu'exigeoit de lui la Justice : mais pourquoi recourir encore ici à la Cour de Rome , pour décider du sort d'un vaste Continent , qui ne la concernoit en rien ? « Ce trait d'équité lui fit beau-
 » coup d'honneur , dit le Jésuite Abram , dans son *Phare*
 » *du vieux Testament*. Sans cela ces Indigènes eussent été
 » regardés comme des bêtes féroces , plutôt que comme
 » des hommes ». *Egregiam laudem , editam à summo Pontifice Bullam sine quâ potuerint non iam homines quàm Belluæ judicari.* pag. 95. Notre Auteur ne dit donc rien de trop. T.

cause. On peut consulter, à ce sujet, son *Voyage sur le fleuve des Amazones*. Il est consigné dans les *Memoires de l'Académie des Sciences*.

Mais quel est l'homme instruit qui ignore en combien peu de temps ce Continent changea de face, après l'invasion des Espagnols? Qui ne connoît pas les ravages successifs que les Pizarre ont faits au Pérou, & ceux qui ont été les suites des guerres qui s'allumèrent, lorsque la Nation, revenue de sa stupeur, prit les armes, sous la conduite de Manco-Capac, & assiégea ses Oppresseurs dans Cuzco, qui fut prise & reprise par Almagro & les Pizarre? Ce fut alors que le fer, le feu & le carnage dévastèrent ces contrées, que les cruels Conquérans se disputoient les uns aux autres pour n'y voir enfin que des ruines & les derniers des habitans (1)!

Le butin tantôt se partageoit entre les Vainqueurs, tantôt ne faisoit que passer d'une main dans l'autre; & ne restoit qu'à celui qui avoit été le scélérat le plus heureux. On vit la moitié du Palais des Vierges Sacrées devenir la proie de Pierre de Barca, & l'autre moitié abandonnée au Licentié de Gama. L'image d'or du Soleil, qui étoit dans le Temple, & en occupoit au

(1) Je ne vois le parallèle de ces cruautés, que dans la barbarie des Romains, lorsqu'ils abandonnèrent soixante villes de la Grèce au pillage. T.

fond toute la largeur , échut à Manéco Serra de Léquicano : comme il étoit grand joueur , il la perdit en une nuit ; ce qui fit dire à Acoſta *que le Soleil avoit été joué avant d'être levé.*

Outre ces ravages , que Las Caſas & Oviédo nous ont ſi fidèlement rapportés , la Petite-Vérole , cet horrible fléau , ne parut ſur ce Continent , qu'en entaſſant les morts ſur les morts. Mais , ſi les villes mêmes , que les Eſpagnols avoient augmentées & peuplées , telles que Valladolid , Loyola ou Cumbinama , qui étoient devenues ſi fameuſes , ſi opulentes ; ſi Macas , Séville-d'Or , & tant d'autres ne ſont plus aujourd'hui , ſelon la Condamine même , après un ſiècle , que de petits hameaux d'Indiens ou de Métis , transférés de leurs premières Habitations , que devoit-il donc s'attendre à voir , après deux-cents ans de ſervitude , de perſécution , de changement dans le Syſtème Civil & Religieux , & dans les Races de ces Peuples ? Oui ; tout y a changé de face ; tout y paroît nouveau , ſi l'on excepte ces reſtes des anciens Palais où l'avidité de l'or n'a pas fait porter la main : autrement , ils auroient auſſi diſparu. Nous en avons aſſez parlé. Un Peuple Conquérant , & d'autant plus barbare , qu'il eſt ignorant , le Turc avoit prouvé , à la Conquête de Conſtantinople , ce que l'ignorant Eſpagnol pourroit faire à Cuzco. Le Turc étoit plus excuſable : il avoit à ſe venger

venger de plusieurs défaites sanglantes, & des Chrétiens qui avoient ravagé une partie de l'Asie. Mais, en même temps, des Conquérens qui n'ont aucune lumière, ne laissent pas de trace d'antiquité, ni aucune empreinte des Usages primitifs d'une Contrée qu'ils subjuguent : la fureur précède leurs pas, & la dévastation, la misère la plus affreuse les suivent par-tout. Quelle étoit la face de l'Italie sous les Lombards, au moins au moment qu'ils s'y établirent? Qui auroit osé chercher dans cette malheureuse Contrée les Loix, les Coutumes, le caractère de ces anciens Romains? Y auroit-on apperçu des vestiges de cette Nation qui s'étoit (1) soumis tant de Peuples, & chez laquelle les Arts avoient été portés à un si haut degré?

Mais les Américains n'étoient pas si stupides que La Condamine veut bien le croire (2). Il en avoit la preuve, comme moi, dans Garcilasso, qui naquit huit ans après la Conquête. C'étoit un jeune Inca de Cuzco, qui se trou-

(1) Considérons ce que la Grèce devint, en si peu de temps, sous les Turcs. T.

(2) Sans m'arrêter à d'autres faits, je rappellerai qu'un Indien du Pérou a fait des Tableaux qui ont même été admirés à Rome. T.

voit parmi les Esclaves appartenants aux Européens. Son bienfaiteur, Garcilasso de la Véga, se chargea du soin de son éducation, lui donna son nom, & le fit étudier. Le jeune Inca Garcilasso, demeura vingt ans en Espagne, s'appliqua sérieusement à l'étude, porta les armes, & écrivit l'Histoire des Incas, qu'il assaisonna d'une critique aussi sage, aussi éclairée (1) qu'aucun autre l'eût fait de son temps; & personne n'a mieux traité que lui son sujet. N'est-ce pas une preuve assez évidente que la Nature n'étoit pas plus ingrate pour cette Nation que pour celles de notre Hémisphère; & que l'espèce humaine pouvoit y devenir, en peu de temps, ce qu'étoit toute l'Europe, si l'on avoit cherché à éclairer l'Amérique au lieu de la dévaster sans pitié? Mais avec la pitié on ne trouve pas d'or; & il n'y a que des ames vraiment nobles qui sentent que les hommes valent mieux que tous les trésors du globe.

Il temps, sans doute, que je vous parle des deux autres Républiques, *Curtecal* & *Guezecingo*;

(1) Il n'a manqué à Garcilasso que d'être instruit dans un autre pays que l'Espagne, où il a pris ce vernis de superstition & de crédulité qui gâte tous les meilleurs ouvrages. J'ai aussi dit, ci-devant, qu'il ignoroit trop les anciens Usages de nos Continens. T.

mais nous n'en avons pas de notions plus circonstanciées que de la première. Il est cependant naturel de penser que s'étant fait des Loix pour maintenir leur Société civile contre toute puissance prépondérante, en établissant un juste équilibre entre les parties de la Société, elles ont à-peu-près suivi le plan de celle des Tlascalans. L'Auteur de la *Relation* faite du temps même de Cortès, nous apprend que Curetecal étoit gouvernée par vingt-cinq des Principaux, à la tête desquels étoit un Vieillard. Mais il ne nous dit pas si ces Chefs étoient perpétuels. Il est probable que non.

Je dois actuellement vous parler du Gouvernement des Incas. Les derniers Ecrivains qui en ont donné quelques détails sont D. Ulloa le Mathématicien, le Comte François Algarotti, Paw, Raynal, Marmontel; mais D. Ulloa & Algarotti se sont trop bornés à des généralités. *Paw écrit avec une plume empoisonnée* (1) *de l'acrimonie d'un Antropophage*. Raynal dit peu de choses; & se laisse toujours subjugué par Paw. Quant à Marmontel, il a voulu s'amuser

(1) Cette expression est violente; mais c'est une pure vérité. T.

d'un Roman ; c'est au moins le plan de son Ouvrage.

Pour moi, j'avoue que je ne puis refuser mon estime à Garcilasso. Il dit de bonne-foi ce qu'il a vu, range parmi les fables ce qu'il a trouvé de faux dans les Traditions ou dans l'Histoire de sa Patrie. Il écrit en Espagne, & démentit souvent les Ecrivains Espagnols, sans craindre d'être convaincu de mensonge ; & personne, avant Paw, ne s'est expliqué avec plus de hardiesse. Nous parlerons donc des Incas à l'ordinaire prochain.



L E T T R E X I I I .

Fondation de l'Empire du Pérou. Bâse des Loix de cet Empire. Premiers soins du Gouvernement, dirigés vers le bonheur général des Sujets.

TOUTES les Nations se sont fait gloire d'avoir un Héros pour fondateur de leur Etat, & de lui être redevables de leur existence civile. Elles lui ont attribué l'invention des Loix, les mesures les plus sages, les actions les plus éclatantes. Les fables ont fait une partie de ces Traditions : le temps les a autorisées : elles se sont maintenues sur la crédulité de la multitude, selon l'intérêt que chaque Gouvernement avoit à les faire valoir ; & l'on rendit à ces grands Personnages les honneurs divins. Ce fut ainsi que les Peuples du Pérou reconnurent pour Fondateurs de leur Société civile *Inca Manco-Capac*, & sa sœur & femme, *Coya Mamma Oello Huaco*. *Inca Capac* signifie *Grand Seigneur*, & *Coya Mamma*, *Impératrice-Mère*.

Ces titres passèrent à tous leurs Descendans. Selon la Tradition des Peuples, ces deux illustres Personnages étoient nés du Soleil, peu de temps après le déluge, dans l'isle du lac Titi-

caca, à huit-cents lieues (1) de Cuzco. Le Soleil leur père, en leur apprenant comment il devoit rendre les hommes heureux, leur dit d'aller établir le siège d'un Empire où une verge (2) d'or, qu'il leur donna, s'enfonceroit en terre d'un seul coup. Ils se rendirent donc au lieu nommé *Huanacauti*, où la verge s'enfonça : alors ils se séparèrent afin d'aller chercher, chacun de leur côté, des hommes assez nombreux pour bâtir une ville. Révenant, l'un & l'autre, avec beaucoup de monde, ils bâtirent Cuzco, qu'ils divisèrent en deux parties : l'une fut nommée *Hanan-Cuzco* (3) ou la Haute-Cuzco ; l'autre

(1) Quatre-vingt dans *Prevost*, T. XIII, pag. 509. T.

(2) Ou lingot d'or. L'Histoire de la Grèce nous fournit plusieurs fables analogues, concernant la fondation de quelques-unes de ses plus anciennes villes. Telle est celle qui fut fondée par un Loerien, à l'endroit où l'Oracle lui avoit dit qu'un chien de bois le merdroit. V. *Athènes*, L. II. pag. 70. & une autre, à l'endroit où un vache devoit se reposer, &c. &c. T.

(3) Je ne puis me rappeler ici avec indifférence ce que j'ai lu dans le célèbre Astronome Bianchini : *Histoire Universelle*, pag. 482. Ce docte Italien cite l'*Histoire de Chine* du Père Bartoli, où il est dit : « On voit à *Tensun*, » Province de *Hnan*, regardée comme le juste milieu du » monde, l'Observatoire de l'Astronome Ceucun. Cette Pro- » vince est, dit-on, le nombril de la Chine ; parce que, » hors d'elle, les Chinois connoissoient à peine qu'il y eût

Hurin-Cuzco ou la Basse-Cuzco. Ils se réglèrent sur cette division pour les autres villes de l'Empire. Manco apprit alors aux Peuples à bâtir des maisons, à faire des charrues, des bèches & autres instrumens; à labourer, semer, recueillir les grains, les légumes nécessaires, & à faire des armes offensives & défensives. Il leur enseigna une Religion fort simple, les premiers Usages qu'ils pratiquèrent; leur fit sentir de quelle importance il étoit d'obéir (1) aux Loix; & leur donna des instructions sur la propagation & les avantages des troupeaux.

Coya Mamma apprit aux femmes à filer la laine & le coton, à tifier, & à faire des

« un autre Monde ». Mais *Honan*, nom d'une Province, & *Hanan*, celui d'une ville, ont bien de l'analogie, si ce n'est pas le même mot. Ensuite *Cuzco* signifie *nombril*, comme le dit plus bas notre Auteur. Joignons à ceci l'usage des *quipos* ou cordons de neruds, pour suppléer à l'écriture, au Pérou & dans l'ancienne Chine: peut-on après cela se refuser à présumer que les Péruviens sont originaires de la Chine? C'est une conjecture qui prend une nouvelle force par la comparaison que j'ai faite des tombeaux des deux Nations, dans mes *Additions aux Mémoires de D. Ulloa*. T.

(1) Ce n'est pas, dit Isocrate, en remplissant les portiques de Loix & d'Ordonnances qu'on établira un bon Système Civil, c'est en faisant sentir aux citoyens la nécessité d'être justes. *Aréopagit*. T.

habits pour leurs maris, leurs enfans, & à conduire une famille.

Les premières limites de ce Royaume furent déterminées au fleuve Paucartampu, du côté Oriental : le fleuve Aparimac le borna à l'Occident ; & vers le Midi, Quequitana. On croit qu'il y eut plus de cent bourgades dans cet espace de terrain, dès les premiers temps de cet Empire : les plus grandes étoient composées de cent maisons. On présumera facilement que des fables de toute espèce vinrent embellir les commencemens de cette population. Mais la Tradition générale est que plusieurs Nations se réunirent sous les ordres de Manco : celles de *Masca*, d'*Unicqui* & de *Papri*, du côté de l'Occident ; quatre autres, du côté du Nord, savoir celles de *Mayn*, *Cancu*, *Chinchapucuy*n, *Rimac-tampu* : dix-sept autres étoient comprises sous le nom d'*Ayarmaca*, du côté du Midi.

On assure que cet ancien Législateur avoit donné la Noblesse à quelques Familles, qui portèrent alors le nom d'*Inca*, c'est-à-dire *Seigneur* & *Descendant* du Soleil. Il y joignit les habits & les ornemens correspondans. Les Incas avoient les cheveux (1) coupés à différens étages, de la longueur de deux ou trois doigts. Ils se perçoient les oreilles : le trou étoit fort large, &

(1) *Prevost* varie un peu ces détails. *Ibid.* pag. 510. T.

ils y attachoient de longs pendans, qui leuromboient jusqu'à la ceinture. L'ornement de la tête étoit une bande de couleur noire avec des plumes droites.

Les femmes des Incas, nées du Sang Royal, étoient toujours distinguées de celles des simples Incas : on les appelloit *Pallas*. Les femmes de ceux-là, au contraire, avoient le titre de *Mamacunes*, ou dames. *Palla* (1) signifie *Sang Royal*;

Tous les Incas joignoient les mots *notre Père*, lorsqu'ils nommoient le Soleil. On les confidéroit comme les plus proches Parents de la Famille Royale. Les Filles des Incas, de Sang Royal, étoient consacrées au Soleil, non à l'Empereur, pour demeurer Vierges & cloîtrées toute leur vie. Les *Pallas*, que l'Empereur prenoit pour Concubines, tenoient aussi-tôt le premier rang, après la *Coya*; & leurs fils étoient habiles à succéder au trône, si l'Impératrice mouroit sans enfans : il n'en étoit pas

(1) D'autres racontent ces circonstances différemment.

« Les Concubines s'appelloient *Pallas* : ce nom étoit commun à toutes les Femmes de la Maison Royale, & servoit à distinguer les Princesses des Races collatérales. »
 « L'épouse légitime de l'Empereur se nommoit *Coya*; ce qui la distinguoit de toutes les autres », Ceci paroît plus vrai. Voyez *Prevost, Ibid.* T.

de même de ceux qui étoient nés des filles de Princes ou de Caciques. La différence de la parure distinguoit les degrés de la première, deuxième & troisième Noblesse.

Mais ce qui fera éternellement la gloire de ce sage Gouvernement, est que *la maxime fondamentale des Souverains étoit d'obliger même les Sujets à être heureux*. L'Empire du Pérou fut le seul de toute la terre, qui parvint à un but si digne de l'humanité. Voyons donc comment les Souverains s'y prirent pour arriver à ce but.

Les Incas sentirent bien que l'homme suit naturellement plus volontiers (1) l'opinion que la force. Ainsi leur premier soin fut d'imprimer aux Peuples, qui se rangeoient sous leur obéissance, l'idée d'un Être suprême, Créateur &

(1) L'opinion est toujours la bête du bonheur, dans la main d'un Sage, & une arme très-redoutable dans celle d'un sot. Voilà pourquoi il est souvent si dangereux de combattre l'erreur. L'erreur est d'autant plus difficile à déraciner, qu'elle tient à des idées philosophiques devenues populaires & transformées en fables, après avoir été longtemps mystérieuses. C'est ainsi que toutes les Théories physiques sont devenues morales; & que des milliers de Sectes ont couvert la surface du globe. Mais la force de l'opinion n'a jamais été si bien peinte que dans la *cinquième Lettre* de M. Bailly *sur les Sciences*. Cet Ecrivain mérite bien d'être médité, T.

Conservateur de l'Univers: ensuite il leur présentèrent le Soleil comme la source des biens physiques, la cause de la fécondité de la terre, & de toutes les productions végétales & animales. Ces Peuples, persuadés, par Manco-Capac & Oello, que le Soleil leur avoit donné le jour, inculquèrent la même idée à leur postérité: on crut donc généralement, au Pérou, que les Souverains descendoient directement de ces premiers enfans du Soleil; d'autant plus que les Princes, épousant toujours leurs sœurs, avoient perpétué leur lignée sans aucun mélange. C'est pourquoi l'on regardoit leurs personnes comme des Divinités. Leurs Loix ne tendant qu'au bien général & particulier, il étoit naturel de les observer, comme émanées de la Divinité même; & de se persuader qu'on ne pouvoit y manquer sans être puni dans cette vie & dans l'autre. Cette opinion, profondément gravée dans l'esprit des Peuples, étoit sans cesse confirmée par ceux qu'on mettoit à la tête des différens *D. J* artemens de la Nation. Tel fut le fondement de la Constitution de ce vaste Empire.

Lorsque l'Etat faisoit quelque nouvelle conquête, c'étoit le premier point qu'on tâchoit d'inculquer au Peuple qu'on venoit de soumettre. On lui montrait ensuite la simplicité d'un culte pur & innocent, & duquel on avoit

banni les sacrifices humains. On lui imprimoit dans l'esprit cette grande maxime *de regarder tous les hommes comme autant de frères, & de ne jamais faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas éprouver soi-même.* Après ces instructions, on apprenoit aux Sujets la profession que chacun étoit en état de suivre; de manière que, tous les individus étant obligés de concourir au bien public, on trouva dans le travail des particuliers de quoi fournir au besoin de chaque famille, au soutien des veuves, des vieillards, des estropiés ou impotents, & des orphelins.

Vous comprenez facilement combien l'exécution d'un pareil projet devoit être difficile, sur-tout dans un Royaume Monarchique, où il falloit d'abord pourvoir aux besoins de la Famille Royale, aux dépenses des ouvrages public, des grands chemins, des canaux, des forteresses; ensuite à l'entretien & à l'ornement des Temples, à celui des Prêtres, des Vierges Sacrées; & aux frais des Fêtes publiques. Tel fut cependant le plan que les Incas exécutèrent avec tant d'ordre & de succès.

D'abord ils divisèrent, comme je l'ai dit, les villes, les bourgs & les villages en deux parties. Les citoyens furent distribués en Classes ou Tribus, dont chacune comprenoit certain nombre de Familles. Il n'étoit permis, ni par mariage, ni par changement d'habitation de

confondre une Classe avec l'autre ; car la Loi défendoit de se marier dans une autre Famille que celle d'où l'on sortoit : le libertinage étoit sévèrement puni. Chacun épousoit donc sa parente, à l'exception de sa sœur, & il falloit avoir vingt-cinq (1) ans pour se marier. Alors on quittoit la maison paternelle, pour prendre ou exercer la profession qu'on favoit ; & l'on formoit une nouvelle maison.

Sont-ce là toutes les Loix, me direz-vous ? Il y en avoit encore d'autres dont je vous parlerai. Mais le point essentiel étoit de les faire suivre exactement : c'est ce qu'il s'agit d'éclaircir.

Ce grand Etat étoit divisé en quatre Départemens principaux, appellés *Tahuantinsuyu*, selon les quatre points cardinaux de l'horizon. *Cuzco* signifie *nombril* (2), parce qu'en effet cette ville étoit comme le point *central* de ce grand corps. *Suyu* veut dire Province. La partie Orien-

(1) D'autres disent vingt ans. T.

(2) Cette dénomination, particulière à certains lieux ; fut d'usage chez les Hébreux, en Grèce. Voyez Vigenère sur les *Tableaux de Philostrate. Phorbas*, pag. 450. M. Bailly, écrivoit à Voltaire : « Vous n'êtes pas la dupe de la vanité » des Peuples. Pour peu qu'ils soient anciens, ils veulent » que tout ait commencé chez eux : ils veulent être le » centre & la source de tout. *Atlantide*, pag. 117. T.

tales des *Andes* ou *Cordilleres*, se nommoit *Anti-suyu*. La province de *Cunti* étoit à l'Occident, & se nommoit *Cuntisuyu*. *Colla* donnoit son nom à celle de *Collasuyu*. Telles étoient les Divisions de ce grand Empire, qui avoit dans ses derniers temps plus de treize-cents lieues en longueur, depuis *Paslo* jusqu'au *Chili*, & s'étendoit, en largeur, depuis le fleuve *Mola* jusqu'à *Angas-Mayo*.

Quatre Lieutenans ou Vice-Rois présidoient, avec un Conseil, dans chacun de ces Gouvernemens: un autre Conseil résidoit à *Cuzco*, auprès de la personne de l'Empereur. Pour se former une idée de la série des différentes Parties de l'ordre civil, il suffit de savoir que, dans chaque ville, bourg, village, les Familles étoient partagées en *dixaines*, à la tête de chacune desquelles la Législation avoit mis un Chef ou *Dixainier*, dont la maison faisoit la dixième. Cinq de ces *Dixainiers* étoient subordonnés à un *Décurion*, & deux de ces *Décurions*, ou Chefs (chacun de cinquante Familles) dépendoient d'un troisième, qui avoit ainsi le rôle de cent Familles, & de leurs *Décurions* respectifs. Le troisième se nommoit *Centenier*, & cinq de ces *Centeniers* étoient présidés par un Chef, qui avoit par conséquent cinq-cents Familles sous sa subordination: deux de ces derniers Chefs formoient le département de mille Familles, que présidoit

un *Chiliarque*, comme Chef suprême de tous ces individus. Chaque lune, ou autrement tous les mois, l'Officier subalterne rendoit compte de sa gestion à son Supérieur, en remontant jusqu'au Chiliarque, qui dépendoit lui-même du Lieutenant-Général ou Gouverneur pour l'Empereur.

Chaque ville avoit un Juge pour les différends des Particuliers; mais il faut sur-tout remarquer, que les Décurions étoient tous soumis à l'inspection d'un Commissaire, chargé d'examiner leur conduite publique & privée. Ce Commissaire se nommoit *Cucuy Kioc*, c'est-à-dire *œil de tout*. Nous remarquerons, à ce sujet, que, dans les Loix du Czar Pierre I. les Fiscaux ou Procureurs du Prince, sont appelés *l'œil du Prince*, parce que leurs fonctions étoient d'assister à tous les Conseils, & dans tous les Départemens de la Monarchie, afin qu'il ne se fit rien contre les Loix.

Tel étoit, à peu près, l'enchaînement de toutes les parties du Gouvernement Civil des Incas: nous en verrons ci-après les opérations.



L E T T R E X I V.

Système de cet admirable Gouvernement : comment on y prévenoit les délits & les crimes. Education des Enfans. Soin pour le maintien des Familles. Force de cette Education, qui obligeoit de se déclarer si l'on étoit coupable. Ecoles publiques.

Nous avons vu, dans la Lettre précédente, les diverses Familles mises sur le rôle de leur Tribu respective, les Individus exactement comptés, & la distribution faite par Décuries, sous la conduite vigilante des Chefs, qui devoient tenir un Registre ou un Etat des naissances & des morts, de mois en mois : considérons donc à présent les obligations que chacun avoit à remplir, & l'ordre qu'on suivoit tant pour l'exercice de la justice distributive, qu'à l'égard des devoirs réciproques entre les pères, les mères & les enfans, & pour la perception des tributs, l'emploi des revenus du Souverain.

Les Dixainiers avoient deux principales obligations à remplir ; 1^o de rendre un compte exact de leurs opérations au Décurion, leur Supérieur respectif. C'étoit à lui qu'ils demandoient

doient les habits, les vivres, le grain pour ensemencer les terres; la laine, le coton pour filer & tisser; enfin les secours requis en cas qu'une maison fut tombée, ou qu'il y eût eu quelque incendie. 2^o Ils étoient tenus de déclarer eux-mêmes à leur Décurion les fautes qu'ils pouvoient avoir commises dans l'exercice de leur Charge. Le Décurion en donnoit connoissance au Juge de sa ville respective, & prononçoit, comme nous le verrons, sur le délit qu'il avoit examiné. On suivoit la même marche dans les causes civiles. Si un Dixainier avoit différé, un seul jour, de procurer le secours nécessaire à celui qui le demandoit, ou d'accuser un coupable, il étoit sévèrement puni: or les fautes des Dixainiers ne pouvoient être long-temps secrettes, puisqu'ils étoient sous l'inspection de leur Décurion ou du Commissaire général, qui veilloient sans cesse à l'exécution de la Loi.

Un Dixainier pouvoit entrer, à toute heure & en tout temps, chez l'un ou l'autre des Chefs des maisons, qui étoient de sa Dizaine. Mais le Commissaire entroit indifféremment dans toutes celles de son Département, & avec la même autorité. Ces Officiers s'informeront si un père élevoit bien ses enfans, s'il remplissoit son devoir concernant la culture de son champ, s'il payoit sa taxe; si les enfans

obéiſſoient à leur père; ſi la mère ſ'occupoit des vêtemens de ſa famille, régloit avec ordre tout ce qui concernoit la nourriture, & la propreté de ſa maiſon. Chaque faute pouvoit être dénoncée (1); &, ſi elle étoit prouvée, on la puniſſoit ſelon ſa nature.

(1) Je ne ſçais comment l'Auteur entend ces termes de ſon texte: *In ogni Mancanza v'era un accusa*, étoit-ce le Décurion ſeul, ou tout autre citoyen qui devoit en dénoncer un autre, dans un délit, par exemple, qui ne regardoit que le bon ordre intérieur d'une maiſon? Si chaque citoyen avoit cette liberté, je diſ que c'étoit une Législation infâme. Le ſage Edit de Théodoric avoit admis une Loi, qui devoit, à cet égard, être celle de tout Gouvernement. « Celui qui, ſous prétexte d'utilité publique, & ſans une » néceſſité abſolue, fait le perſonnage de Délateur, que » nous profeſſons avoir en horreur, ne doit pas être en- » tendu; & la Loi le défend, quand même il diroit la » vérité: &, ſ'il ne peut prouver évidemment les bruits » qu'il a répandus, qu'il ſoit condamné au feu. *Tit. 35.* » excepté le crime de Lèſe-Majeſté; mais il faut auſſi- » tôt prouver la dénonciation », *Tit. 49.* Dans tout Gouvernement où le Souverain eſt aimé, on ſe rend à la Loi ſans difficulté, parce qu'elle eſt ſuppoſée juſte. Ce n'eſt qu'avec une Loi injuſte qu'il faut une inquiſition civile, pour répandre la terreur, & trouver autant de coupables que de citoyens. L'Inquiſition d'Eſpagne a été plus loin: elle a obligé les Epoux, les Pères & les Enfans à ſe dénoncer réciproquement, ſur-tout pour cauſe de Judaïſme. Voilà l'excès de férocité où tombent ceux qui ont une fois oublié les droits naturels de l'homme. T.

Un fils, par exemple, étoit puni à proportion de son âge & du délit qu'il avoit commis envers la Société; c'est-à-dire avec modération. Si, au contraire, on avoit lieu de présumer que la faute de l'enfant vint d'une mauvaise éducation, & de la négligence du père, celui-ci étoit dénoncé & sévèrement puni.

Un Juge n'auroit jamais osé, dans une Sentence, s'écarter des termes de la Loi; car on favoit très-bien qu'un Juge n'est pas Législateur, mais nommé pour faire exécuter la Loi; & que la destinée des Sujets, ne dépendant pas du Prince, elle devoit encore moins être dans les mains d'un Juge corruptible, & sujet à se tromper s'il prononçoit à son gré.

Il faut avouer que les peines étoient en grande partie très-sévères, & même le dernier supplice: mais il faut aussi réfléchir que les Incas vouloient plutôt prévenir (1) le crime

(1) Anlu-Gelle nous dit que les Rédacteurs des Loix des XII Tables avoient eu le même but, en statuant qu'un Débiteur insolvable seroit abandonné à ses Créanciers pour être coupé tout vif, par eux, en autant de morceaux, qu'il y avoit de Débiteurs. Mais ces Rédacteurs n'avoient pas établi, comme les Incas, les moyens de faire éviter le délit. Le supplice de la roue, réitéré si souvent en France, & plus cruel que celui des XII Tables, puisqu'il ne fait pas mourir sur-le-champ, fera toujours

par la terreur, que d'être forcés de le faire punir. Pour parvenir à ce but si avantageux, il falloit non seulement persuader à ces Peuples que les Loix avoient été faites par Manco-Capac, de l'ordre exprès du Soleil, son père; qu'en outre il les avoit publiées en partie, & avoit fait passer les autres de vive-voix à ses Descendans: ce qui donnoit un caractère divin tant aux anciennes qu'aux nouvelles. Il étoit encore nécessaire d'établir ces rôles, de séparer les parentés & les Tribus, & de créer ces Dixainiers, ces Décurions, des Juges, des Commissaires, tous également subordonnés dans leur emploi, de manière à rendre presque impossible le désordre & le délit qui auroit mérité la mort.

Il falloit donc, dans les rapports de cet Etat Social, que la Loi fût simple, sévère; & les peines capitales irrémissibles. Multiplier les Loix, pour les laisser ensuite en opposition, & sans la force nécessaire pour arrêter les attentats du prévaricateur, c'eût été multiplier les délits.

également réitéré, parce que les moyens de faire éviter le délit ne subsistent pas chez nous: les fréquens supplices n'en font que trop la preuve. C'est à la puissance Législative à les trouver. L'homme ne mérite-t-il donc pas qu'on l'empêche d'être digne de mort, puisque la Loi l'a prononcé, quoique forcément? T.

Ce n'est que dans un Gouvernement tyrannique que la Puissance exécutive peut se plaire à trouver des coupables. Or c'est ce que les Incas avoient prévenu, par les sages précautions qu'ils avoient prises pour faire éviter les fautes ; & l'on voit qu'ils étoient plus jaloux de gouverner en Pères, que de commander en Maîtres. Tous les individus, intimement persuadés de ce sentiment de leur Souverain, évitoient les fautes encore plus par amour du devoir que par crainte.

Guidé par ces principes, si quelqu'un se sentoit coupable, non-seulement il étoit persuadé que la peine prononcée contre sa faute étoit juste, il se présentoit même au Juge, sans être accusé, dans l'opinion que cette faute attiroit les foudres du Ciel sur toute la Nation ; & il cherchoit à l'expier par un juste châtement. C'est peut-être ce qui a donné lieu à Acoſta de supposer que les Péruviens se (1) confessoient. Une opinion, une fois bien établie, & maintenue avec prudence dans l'esprit d'un

(1) Je n'oſerois décider lequel se trompe de notre Auteur ou d'Acoſta. Il est certain qu'avant l'arrivée des Espagnols en Amérique, il y avoit dans la province de Nicaragua des Prêtres ou espèces de Ministres, d'une Religion quelconque, qui confessoient & donnoient l'absolution, comme chez les Brahmes. En étoit-il de même au Pérou ? Ce point sera éclairci à la suite de ces Lettres. T.

Peuple , produit un bien plus grand effet que la crainte de la Loi.

Un Juge disoit à celui qui étoit accusé :
 « *Promettez-vous de dire la vérité à l'Inca ? —*
 » *Oui ; je le promets. —* Prenez garde , ajoutoit
 » le Juge , de déguiser aucune des circonstances
 » du fait. — *Oui certes , j'y prendrai garde ».*
 Il ne falloit aucune autre formalité , aucun serment pour découvrir la vérité. Mais le Juge Espagnol se comportoit autrement. Le Cacique de Quéchuas fut , un jour , appelé devant un Juge Espagnol , au sujet d'un meurtre. Ce Juge lui présenta la Croix , & lui dit : « — *Jurez , sur*
 » *cette Croix , de dire la vérité. — Je ne crois pas ,*
 » dit le Cacique , avoir été baptisé , pour être
 » obligé de jurer comme un Chrétien. — *Eh*
 » *bien ! jurez donc par le Soleil , ou par la*
 » *Lune , ou par l'Inca. — Vous-vous trompez ,*
 » *si vous croyez qu'il me soit permis de pro-*
 » *faner ces Noms , que , nous Indiens , nous ne*
 » *pouvons prononcer qu'avec toutes les marques du*
 » *plus profond respect & de dévotion. — Quel*
 » *gage aurai-je donc pour croire que vous allez*
 » *dire la vérité ? — Ma parole doit vous suffire ;*
 » *& vous devez savoir que je vous parle comme*
 » *je parlerois à mon Roi : néanmoins , puisqu'il*
 » *faut vous satisfaire , je jurerai par la terre , en*
 » *disant : Qu'elle s'ouvre & m'engloutisse , si je ne*
 » *dis pas la vérité ».*

Telle étoit la force de la sage éducation que les Incas donnoient à leurs Sujets. Elle maintenoit dans leur cœur & dans leur esprit cette opinion (1) fondamentale dont nous avons parlé, & donnoit une activité continuelle à l'ordre civil qu'ils avoient établi. Mettez en les conséquences en parallèle avec celles de l'ordre civil des Peuples les plus cultivés de l'Europe, & prononcez de quel côté seroit l'avantage. Sans doute l'homme moral du Pérou étoit infiniment plus perfectionné que l'Européen.

Lorsque les Officiers subalternes avoient ainsi, chaque mois, rendu compte de leur gestion à leur Supérieur respectif, les quatre Vice-Rois ou Lieutenants-Généraux, rapportoient tout à l'Empereur. Ces Officiers étoient Chefs des

(1) L'opinion devenoit, au Pérou, une digue très-puissante contre les écarts, parce que la Puissance Législative prouvoit, par sa conduite, la justice de la Loi. Si cette Puissance l'eût laissé dormir, elle l'eût aussi-tôt déclarée fausse ou insuffisante; & il eût fallu ou la corriger ou la supprimer: parce que, dans un Gouvernement aussi-bien réglé, la moindre équivoque, ou une Loi sans activité, eût été suivie de troubles; car ce sont les équivoques qui causent les plus grandes révolutions dans l'ordre civil & politique. Une Loi dont on ne maintient pas l'activité doit être annulée par un acte positif: autrement l'un ou l'autre Parti s'en prévaut dans les circonstances, & l'Etat n'a plus de bâte. T.

trois Confeils qui fe tenoient concernant l'infpection de la Juſtice, la Guerre, les Limites & les Revenus, que nous appellerions *Finances*. Mais difons, en paſſant, que Garcillaſſo appelle les *Dixainiers*, *Chunca Camayu*. Le mot *Chunca* ſignifie *dix*, & *Camayu*, Employé, Miniſtre, Inſpecteur, &c.

Le premier ſoin des Incas étoit de s'informer exactement du nombre des Familles & des individus; le ſecond, que chacun fût porté ſur l'état des Tribus reſpectives; le troiſième de veiller, ſans relâche à l'exécution de la Loi, par le moyen des Dixainiers. Outre cela ces Inſpecteurs étoient eux-mêmes ſujets à l'infpection des Commiſſaires. La Juſtice ſe rendoit, ſans delai, par un Juge au Tribunal duquel les Dixainiers & les Décurions déferoient les délinquants. Enfin n'oublions pas le ſoin qu'on avoit de l'éducation des enfans. C'étoit toujours le père qui élevoit ſon fils: la Loi lui en faiſoit un devoir. L'éducation conſiſtoit à apprendre aux enfans rôturiers le métier que chaque père de famille exerçoit; à adorer le Soleil & l'Inca ſon fils; à croire fermement que les Loix de l'Empire étoient divines, & à s'attendre à toutes ſortes de malheurs dans cette vie & dans l'autre, en cas de défobéiſſance ou de négligence dans les devoirs qu'ils avoient à remplir. Les enfans, de leur côté, devoient une

obéissance sans réserve à leur père, jusqu'à vingt-cinq ans, temps auquel ils se marioient ; & , s'ils défobéissoient , la peine alloit jusqu'à la mort. C'étoit un article ponctuellement observé, *parce qu'on le regardoit comme la base du bonheur non-seulement d'une Famille , mais même de l'Empire.*

Il y avoit dans toutes les villes , mais particulièrement à Cuzco , des Ecoles publiques pour la Noblesse. On en attribuoit la fondation à l'Empereur Inca Roca. Il avoit , dit-on , pour maxime que les Nobles seuls (1) devoient orner leur esprit de connoissances utiles & relevées , & le rôturier s'en tenir à son métier.

(1) A l'époque de la Conquête du Pérou , notre Noblesse ne savoit ni lire ni écrire. C'étoit une ignoble profession réservée aux Clercs ; mais , depuis environ cent ans , elle a effacé cette tâche. Les Romains n'eurent que très-tard des Ecoles payées par le Gouvernement. Ils eurent raison dans les principes de leur Législation. On ne doit pas instruire les hommes , quand on ne veut que des soldats & des conquêtes. Mais il est trop tard de s'occuper à former des citoyens , quand les individus n'ont plus de Patrie. Telle fut la faute de Rome , & ce qui accéléra sa ruine. Pour ne parler ici que des Gaules , les Romains y avoient établi des Ecoles ; mais ils y régnoient en Tyrans. Le Gaulois se concerta secrètement avec les Prêtres , appella les Francs , & chassa les Romains. Ils lui avoient fait connoître les droits de l'homme instruit , qui ne peut plus être Esclave. T.

Les Incas dirigeoient ces Ecoles sous le nom d'*Amauti*, c'est-à-dire *Sages* ou *Philosophes*. Tous les fils des Nobles, y compris ceux des *Curacas* ou *Caciques*, propriétaires de Province, étoient obligés de s'y rendre. On y enseignoit aussi la Religion, ou les Rits & les Cérémonies. On expliquoit la raison de chaque Loi, on en prouvoit les fondemens. La Morale, la Politique n'y étoient pas non plus négligées; & l'on y apprenoit la pratique de l'Art Militaire. Les Traditions Historiques de la Patrie y étoient rappellées par ordre, & passaient ainsi d'une génération à l'autre. L'arithmétique sur-tout y devenoit une Science assez difficile, parce qu'on ignoroit l'écriture dans ces Contrées, & qu'il n'y avoit que les nœuds de certains cordons pour compter: nous en parlerons ailleurs. Enfin les *Amauti* enseignoient ce qu'ils savoient d'Astronomie, de Musique & de Poésie. Voilà pourquoi aucun Incas n'ignoroit absolument ces Sciences ou ces Talens. Les uns étoient plus instruits, les autres moins: mais, à l'égard de l'Histoire de la Patrie, & de l'Arithmétique, ils l'étoient également. Aucun ne doutoit non plus que *Manco-Capac* ne fût issu du Soleil, & que la Divinité n'eût dicté toutes les Loix de l'Empire.

Les fils de l'Empereur n'étoient pas exempts de se trouver aux Exercices & aux Instructions qui

se donnoient sans interruption. « Ils y appren-
 » noient à obéir , pour se rendre capables de
 » gouverner. On leur inculquoit successivement
 » les Traditions & les maximes du premier
 » Empereur ; c'est-à-dire qu'on leur répétoit
 » souvent de ne jamais oublier qu'ils étoient
 » fils du Soleil , & par conséquent obligés de
 » l'adorer ; qu'ils devoient un jour faire obéir
 » aux Loix , observer l'ordre généralement éta-
 » bli , après y avoir été subordonnés eux-
 » mêmes en toute circonstance ; que l'humani-
 » té, la miséricorde devoient les guider pen-
 » dant toute leur vie ; que ce n'étoit pas par
 » les armes , mais par la bienfaisance , l'amour
 » des Peuples qu'il falloit chercher à reculer
 » les bornes de l'Empire ; que les droits sacrés
 » du Peuple avoient pour b^{ase} l'exercice ponctuel
 » de la Justice , & que les Princes bleffoient leur
 » propre Personne (1) , lorsqu'ils souffroient que
 » les Sujets fussent vexés & injuriés : enfin qu'ils
 » devoient se montrer vraiment fils du Soleil

(1) Les noms des Empereurs Romains retentissent , tous les jours , à nos oreilles. Les uns ont été justes , les autres atroces ; quelques-uns n'ont pas fait le mal , mais l'ont laissé faire , comme le dit Aufone de Claude , jouet de ses femmes & de ses favoris :

*Liberina ferens , nuptiarumque improba fallax ,
 Non faciendo nocens , sed patiendū fuit.*

L'Histoire ne fait ce reproche à aucun des Incas. T.

» dans toutes leurs actions , prouvant par leur
 » conduite ce qu'ils affirmoient ; de manière
 » que chacun dût être persuadé qu'il avoit
 » raison de croire ce qu'ils disoient ; ou que
 » le mépris les accompagneroit par-tout ».

Les Empereurs ne laissoient pas non plus impunies les fautes de leurs fils : ils les châtioient même sévèrement , si le cas l'exigeoit. L'Inca *Yahuarhuacac* , guidé par ce même principe , relégua son fils aîné , qui devoit lui succéder , dans le grand Parc de Chica , où il le condamna à garder les troupeaux du Soleil. Ce jeune Prince fut ensuite l'Inca *Viracocha*.

Telles étoient les Maximes fondamentales qui servoient de bête à cet Empire que Paw a honoré du titre de *Sauvage* & de *Barbare* ; mais Acofta , Garcilaffo , Valéra & autres sont les garants du contraire. Ils ont non-seulement vu le Pérou , peu après la Conquête , ils y ont même demeuré long-temps , & en ont examiné toutes les particularités qu'il étoit encore possible d'observer. Or je le décris d'après l'examen scrupuleux de leurs détails. Je vous parlerai ci-après des Loix , des Tributs , &c.



L E T T R E X V.

Défauts des Loix de Lycurgue ; les Incas pourvoient aux besoins de chaque individu. De la félicité des particuliers résu'toit le bonheur général. Procédés établis pour arriver à ce but ; tels que l'attribution des terrains faite pour la vie de chaque individu , l'augmentation selon le nombre des enfans ; les Régles observées par les Inspecteurs. Prévoyance pour le soutien des veuves , des orphelins , des infirmes. Procédés suivis pour la culture des terrains consacrés à la Religion & au Soleil. Magasins publics, destinés à fournir aux besoins publics & particuliers.

LES deux bâses essentielles du Gouvernement paternel sont, sans contredit, 1^o l'égalité des biens, 2^o de pourvoir à tous les besoins des Sujets, de manière qu'il n'y ait point de disproportions qui mette les uns ou les autres dans la gêne ; ou qu'une partie ne soit pas dans l'abondance, tandis que l'autre seroit dans la misère. C'étoit le but que s'étoit proposé Lycurgue. Pour cet effet, il avoit banni l'or & l'argent, distribué les terres, dans une proportion convenable, entre le Public, la Religion

& les Particuliers , donnant à chaque Famille une portion de terrain , statuant qu'on mangeât publiquement & en commun.

Mais ce systême me paroît avoir été sujet à de grands inconvéniens. Le premier étoit qu'en donnant (1) à chaque Famille la propriété d'un champ qu'on ne pouvoit aliéner, les enfans , assûrés de la propriété future de ce patrimoine, regardoient leur père comme un simple dépositaire. N'ayant plus alors de crainte ni d'espérance incertaine , pour être retenus dans les liens de la Nature , ces enfans n'étoient plus arrêtés que par l'honnêteté & la sensibilité; motifs , il est vrai , très-puissans dans des âmes bien-nées , mais, pour ainsi dire , nuls pour des esprits inquiets, pervers, & prêts à braver toutes les Loix pour leur propre satisfaction ; à oublier tous les égards, & à renverser tous

(1) Aristote observe bien sensément, qu'il n'y a qu'une seule chose qui puisse faire naître dans l'homme la *vigilance & l'affection*; c'est *une propriété* dont il puisse disposer. *Politiq.* L. II. ch. IV. On verra mieux dans l'Ouvrage de cet homme sublime tous les inconvéniens qui devoient résulter de la Législation de Lycurgue , dans laquelle les femmes eurent la plus grande influence. Il avoit mieux approfondi les ressorts de cette République, que Xénophon. Le tableau que Bianchini nous a laissé des Loix de Lycurgue est bien digne d'être rappelé ici. Voyez son *Histoire Universelle*. Notre Auteur y a puisé. T.

les obstacles qu'ils trouvent. De-là les défordres inévitables qui devoient engager les pères à déroger à cette Loi, comme ils le firent bien-tôt. Mais il arrivoit encore que l'oïveté, la négligence, l'infouciance des uns, & l'activité, le travail des autres détruiſoient néceſſairement l'équilibre, & jettoient les uns dans la miſère, tandis que les autres augmentoient leur patrimoine, malgré la Loi de l'égalité.

Les repas publics donnoient lieu à un ſecond inconvéniént. Les femmes étoient diſpenſées par là du travail intérieur, de ces ſoins économiques, qui ſont naturellement leur partage; & de ſurveiller une famille: enſuite les enfans, ſoumis à une éducation publique & générale, avoient néceſſairement moins d'attache à leur père & mère, & ſongeotent à peine au bonheur de leur famille particulière.

Les Loix de Lycurgue étoient certainement contraires à la Nature; car on voit qu'il a plu-tôt ſongé à former une Société militaire, compoſée d'un petit nombre d'individus, qu'à rendre une Nation ſuſceptible d'augmentation, de grandeur, & en même temps heureuſe. Plutarque a donc dit, avec beaucoup de ſageſſe, dans la *Vie de Lycurgue*, que ſes Loix étoient aſſez bien vues pour la *valeur*, mais peu faites pour la *juſtice*.

En effet la Nature ne pouvant être violentée

long-temps, l'or & l'argent s'introduisirent à Sparte, au mépris des Loix; & la liberté commune des Contrats ayant été rétablie, Sparte donna dans un excès opposé de luxe & de désordre, qui fit périr *Agis*, lorsqu'il voulut rétablir l'ancienne discipline. Cléomène l'essaya aussi: mais il fut compté le premier parmi les Tyrans de la Patrie. Obligé de fuir en Egypte, il y finit misérablement ses jours.

Il n'appartenoit qu'aux Incas d'exécuter ce grand projet. Ils sentirent, comme Lycurgue, que c'étoit de la consistance même du Corps que devoit résulter le bien des parties qui le composoient. Mais, en empêchant l'étendue des domaines particuliers, ils laissèrent à l'activité tous ses ressorts, & par conséquent le principe qui fait le lien & la constitution des Familles. Ainsi les Incas, pourvoyant à l'existence aisée de chaque individu, en récompense de son industrie & de son travail, & au maintien de la Religion & de l'opinion, en vertu de laquelle tous les individus formoient un centre dans l'étendue de la puissance Législative, résolurent seuls le grand problème d'*étendre un Empire par degré, & de rendre effectivement & solidement les hommes heureux.*

Les terrains étoient divisés en trois parties. Une appartenoit à la Religion, l'autre à l'Empereur, la troisième aux Familles du Peuple.

Quant

Quant aux divisions particulières, elles se faisoient ainsi. Chaque individu avoit une mesure de terrain qu'on appelloit *Tapu*: elle étoit destinée à ensemencer le *maïs*. L'homme & la femme pouvoient vivre du produit de cette terre. On augmentoit d'un *Tapu*, à la naissance de chaque enfant mâle, & d'un demi à celle d'une fille.

Pour cet effet chaque Dixainier tenoit un état exact des naissances & des morts de chaque mois; & des Arpenteurs faisoient promptement les répartitions nécessaires entre les Individus, Chefs de Familles.

Lorsqu'un fils se marioit & prenoit maison, la Loi lui assignoit la portion même de terre qui avoit été donnée (lorsqu'il étoit né) à son père.

Les filles se marioient sans dot: c'étoit aux maris à les faire vivre & à les entretenir.

Les terres ne pouvoient ni se vendre, ni s'aliéner, & personne n'en héritoit. Ainsi les propriétés n'augmentoient pas: de sorte que celles qui se trouvoient excédentes dans une famille, par la mort du père qui décédoit sans fils & sans femme, retournoient à la masse commune. Si la mère restoit veuve avec des mineurs encore jeunes, la terre demeuroit dans la famille; & c'étoit aux parens les plus proches à la cultiver pour la veuve & ses enfans.

On observoit aussi, pour les terres destinées aux légumes, la même division que pour celles où l'on semoit le maïs.

Les pères, & leurs fils jusqu'à vingt-cinq ans, devoient cultiver leurs propres terres, & amasser les provisions nécessaires au soutien de la famille. Les femmes filotent la laine, le coton, tissoient des toiles, faisoient des habits, excepté les caleçons ou culottes, & les sandales, qui étoient une semelle qu'on lioit au pied avec des cordons, & de la même forme que celles des Romains. Elles faisoient aussi le pain, & s'occupoient de la cuisine.

Croyez-vous que les Incas, après avoir réglé & assuré l'état des Familles bien portantes, composées des pères capables de travailler, & des fils dirigés par leurs pères, ayent abandonné au hazard le sort des vieillards impuissans, des orphelins, des pupilles & des veuves? Non. Il y avoit, dans chaque Communauté ou Division, des Commissaires chargés de ce soin. On les appelloit *Lañta-Camayú*. C'étoient eux qui régloient les jours auxquels on devoit cultiver les champs de ces personnes impuissantes. On annonçoit au soir, du haut d'une tour, le travail qu'il y auroit à faire le lendemain en leur faveur. Les parents, sur-tout ceux de la Tribu, se rendoient aux champs indiqués, portant avec eux les vivres nécessaires. On semoit alors ou

l'on recuilloit. La Loi qui obligeoit à ce travail & à ces secours réciproques, se nommoit *Frazerité*. Si l'on manquoit de grains pour ensemer ces terres, ils étoient fournis des Magasins publics. Nous en parlerons.

Leur charrue avoit pour soc un bois très-dur. Il y avoit deux timons, à chacun desquels s'attachoient deux rangées d'hommes, au nombre de sept ou huit. On facilitoit le labour par des arrosemens ; car les hommes faisoient leurs sillons profonds en labourant, & les femmes y jettoient le grain (1).

On commençoit par les terres des personnes inhabiles à ces travaux. Chacun pouvoit ensuite

(1) Les anciens monumens nous apprennent qu'on ne semoit pas non plus les grains dans notre hémisphère. On les plantoit réellement. Un homme, chargé du grain, le jettoit, par intervalle, dans le sillon, en suivant celui qui labouroit avec une semblable charrue, & qui, en faisant le sillon suivant, renversoit la terre sur le grain. Cette pratique est encore suivie dans quelques Contrées. Ce procédé doit être avantageux sur-tout au bled, grain qui, soit dit en passant, ne vient pas originairement des climats où M. Bailly va le chercher. Nous voyons de vrai bled sauvage en diverses Contrées de l'Europe. Il est aussi dans une Contrée telle espèce de bled inconnu dans une autre : c'est à quoi il falloit faire attention avant de s'appuyer de l'autorité de Linné. D'ailleurs il est trop tard pour décider aujourd'hui d'où vient originairement le bled. T.

travailler aux siennes. Après ces travaux on labouroit les champs des *Curacas* ou Caciques, celles de l'Empereur & du Soleil; car les veuves & les personnes impuissantes avoient le droit de priorité; & il étoit soigneusement observé. Garcilasso raconte qu'un Commissaire, ayant fait labourer les terres d'un Cacique, qui étoit son parent, de préférence à celle d'une veuve, fut pendu sur-le-champ comme violateur de la Loi.

Lorsque tous les travaux particuliers étoient finis, chacun se rendoit au jour & au lieu marqué, pour cultiver les terres du Soleil ou celles de la Religion & des Incas. Mais la justice de la Loi devant être prouvée par l'exemple, l'Empereur, sa Famille, & toute la Race Royale se rendoient, certain jour, dans un champ assigné au Soleil, situé aux environs de Cuzco, vers la colline où étoit la citadelle, qu'on appelloit *Colcampata*. Ils y prenoient une charue d'or, & des bêches, non pour une simple démonstration, comme font les Empereurs de la Chine, mais pour travailler réellement. Ils labouroient donc & sèmoient avec le plus grand appareil. On y chantoit pendant ce temps là des hymnes en l'honneur & à la louange du Bienfaiteur de la Nature, & le refrain étoit *Haylli*; c'est-à-dire *Triomphe!* Ce chant parut même si harmonieux aux Espagnols, qu'ils le

mirent en musique, & jouèrent l'air sur l'orgue, l'employant même dans leurs Processions: les malheureux Indiens, qui gémissaient sous un joug barbare, ne purent s'empêcher de les entendre avec plaisir.

Tous les citoyens, animés par cet exemple, se paroiient de leurs plus beaux ornemens en plumes & en habits, lorsqu'ils devoient cultiver, dans ce jour d'allégresse, les terres de la Religion & celles des Incas. Ils étoient nourris ces jours là aux dépens de la Religion & des Princes.

On ferroit la récolte dans des magasins, où elle étoit transportée par ces animaux que les Espagnols appelloit *Carneros de la Tierra* ou Moutons du Pays. Les Indiens les appellent *Llamas*. C'est un animal, qui a la figure d'un très-grand mouton, sans bosse sur le dos, & qui porte jusqu'à cent cinquante livres. Ces provisions faisoient en partie la nourriture des Incas & de la Famille Royale, en partie celle des Employés: le reste étoit réservé pour les Prêtres, les Vierges Sacrées & les Temples.

La culture de la terre n'employoit pas tout le Peuple. Certain nombre de sujets étoit destiné à garder les troupeaux de l'Empereur & du Soleil. D'autres s'occupoient aux Arts & aux autres travaux. C'étoient ceux de cette classe qui payoient les tributs.

Mais ces terres & ces magasins n'étoient pas un objet de luxe ou de profit particulier pour le Gouvernement ou pour la Religion : car , en supposant que le partage en eût déjà été fait , & que la partie destinée au Peuple eût été totalement cultivée , s'il venoit à naître des enfans , ou de nouvelles Familles s'établir dans l'Empire , on assignoit à ce sercroit d'individus la portion de terrain , réglée par la Loi. C'étoit *sur la partie de l'Empereur que l'on commençoit à la prendre , ensuite sur celle du Soleil ;* parce qu'on avoit pour maxime invariable que les *besoins du Peuple devoient être les premiers satisfaits.*

J'ai dit que je vous parlerois de l'ordre des Magasins. Tout ce qu'on recueilloit à cinquante lieues à la ronde de Cuzco , dans les terres de l'Empereur & du Soleil , se transportoit dans cette ville , pour les provisions particulières de la Cour & des Prêtres : excepté certaine partie des revenus du Soleil , qu'on serroit dans les magasins des villes comprises dans cette enceinte. On faisoit aussi dans chaque village un magasin de certaine quantité des grains qui appartenoient à l'Empereur & au Soleil. Un autre magasin , divisé en deux , serroit à renfermer une autre quantité de grains , qui étoient aussi destinés pour l'Empereur & les Prêtres. Mais savez-vous quel étoit le but du premier

magasin ? Je vous ai dit comment on avoit pourvu au soutien des familles, des veuves, des personnes impuissantes ; mais il y avoit ici un autre objet de prévoyance, pour être prêt à tout événement.

Les grêles, les sécheresses, les débordemens des rivières, les ouragans, les tempêtes, les tremblemens de terre pouvoient dévaster les campagnes, & priver les familles de leur aliment nécessaire. Or voilà le but de ce magasin. C'étoit de là qu'on tiroit de quoi fournir aux besoins des infortunés habitans ; de sorte qu'il n'y avoit personne qui pût se ressentir de l'inclémence de la température & des divers accidens. L'Empereur, qui étoit vraiment le Père commun de l'État, pourvoyoit ainsi à tout.

Les magasins dans lesquels on serroit une partie des tributs, payés en habits, en ustensiles & autres choses nécessaires aux Troupes, sans compter une grande quantité de laine, de coton, fournissoient, en ce genre, tout ce dont les Armées avoient besoin. On avoit, en outre, établi des Hospices, de deux en deux ou trois lieues sur les grandes routes : de sorte que ceux qui voyageoient soit pour les affaires publiques, soit pour les leurs, ou pour le service, y trouvoient tout ce qu'il falloit pour loger, vivre & même s'habiller. Mais les Espagnols,

plus sauvages que ces Indiens, convertirent ces Hôpices en Auberges, où les Voyageurs étoient à la merci de la fardide avarice des Hôtelliers.

Si Acofta avoit été plus Philofophe, & avoit pu pénétrer la bafe & l'enchaînement de toutes les parties de cette prévoyance paternelle des Incas, il n'auroit pas été fi étonné que les Péruviens s'appellaient heureux fous leurs Souverains, & qu'ils regrettaient avec des larmes fi ameres le bouleverfement de leur Etat. Il a cependant remarqué tous les détails de cette fage conduite; mais il les a vus & détaillés fans coherence, fans rapports: ainfi il n'a pas pu faifir l'entemble de tous ces reflorts, & l'enchaînement du fyftême. Il a encore moins vu les conféquences qui devoient en réfultier. Mais voici une Lettre affez longue.



L E T T R E X V I.

Preuves de la vérité de ce Système Législatif, différent de tous ceux de notre Continent. Tributs imposés; manière de les percevoir. Châtiments des gens oisifs. Libertinage, conduite irrégulière; comment on les arrêtoit. Règles pour la Culture des champs, & pour la Milice.

PAW qui, par une étrange métamorphose, semble avoir hérité de l'ame du Moine Vincent Valverde, se moque des ponts de corde (1) qu'on faisoit sur les rivières du Pérou, & rit ensuite de tout ce qu'on a dit du Gouvernement des Incas. Mais, moi, voici comme je raisonne. Le système que je viens de présenter, d'après les Ecrivains Espagnols & l'Inca Garcilasso, étoit assurément meilleur que tous ceux qu'on a pu imaginer sur notre hémisphère; car, non-seulement les citoyens devoient-êtré heureux avec ce système, il étoit même nécessaire qu'ils le fussent malgré eux. Or je demande si les Ecrivains qui nous l'ont présenté étoient assez profonds Philosophes pour imaginer un projet

(1) Il en sera parlé dans la vingtième Lettre.

de Gouvernement qu'aucun Législateur, ancien ou moderne, n'a jamais proposé à une Nation du Globe, si l'on excepte les Incas ? Avoit-on en Espagne quelque modèle d'après lequel on eût pu attribuer à l'Amérique ce qui ne lui appartenoit pas ? Et ces féroces Conquérans, qui ont trempé leurs mains dans le sang des Princes aussi respectables, pouvoient-ils supposer cette sagesse, ces soins paternels, & le sentiment d'amour le plus vif pour leurs Peuples, dans les Incas qui donnoient les Loix, sans montrer en même temps à quel point ces Princes & les Sujets devoient avoir en horreur les barbares, qui étoient venus renverser l'Empire, & arroser le Trône & toute la Contrée du sang des Princes & de la Nation ? Si les Espagnols n'avoient pas été convaincus de la vérité de ce qu'ils rapportoient, auroient-ils été assez modestes pour avouer enfin qu'un pays qui n'étoit pas l'Espagne, étoit bien gouverné, & pour reconnoître des Bienfaiteurs, des Pères même du Peuples, dans des Souverains qui n'étoient pas Chrétiens, & encore moins Catholiques Espagnols ?

On peut imaginer un plan de Gouvernement au hazard; mais la grande difficulté est d'en lier les parties jusqu'aux moindres détails : il faut avoir l'expérience du fait. Tous les Législateurs ont pensé aux Loix générales; mais

aucun ne s'est occupé des moyens de les faire exécuter, en forçant même l'inclination de ceux qui devoient obéir, par la persuasion intime qu'il étoit de leur intérêt de remplir les vues de la Législation; de manière que cette contrainte devint un penchant déterminé à l'obéissance. Ce que je dis est si vrai, qu'Acosta & les autres Espagnols n'ont pu comprendre comment les Peuples du Pérou pouvoient être contents du Gouvernement des Incas, dont Paw ne nous parle que comme de Tyrans qui commandoient avec un sceptre de fer. Mais je demande encore si les Ecrivains Espagnols pouvoient imaginer un plan de Gouvernement dont ils ne faisoient pas eux-mêmes les rapports, & si Paw devoit le décrier sans l'avoir jamais connu ?

Quelques Législateurs ont imaginé une espèce d'Etat conventuel ou de réunion Monastique; mais cette forme de Gouvernement ne pouvoit avoir d'effet que dans des limites très-étroites. Les rapports nécessaires qu'il avoit avec les voisins devoient, peu à peu, en altérer la constitution, & enfin l'annéantir. Mais un Système qui ramène tous les hommes, sans exception, à une même idée, à une même opinion dont ils sont intimement persuadés, qui diminue la sphère de leurs besoins, les satisfait pleinement, quoique sans superfluité, qui ne fait

aucun vide, soit par des actes arbitraires de la part de ceux qui en dirigent les différentes parties, soit par le manque du nécessaire parmi les Sujets, c'est ce qui n'avoit jamais été imaginé, & ne pouvoit même l'être que dans ce pays. Le Législateur, tenant pour maxime constante de rendre les Individus heureux, y avoit trouvé dans l'expérience les moyens de faire aussi le bonheur de toute la Société, par la conséquence du rapprochement, & de l'union des parties.

Voilà pourquoi les Nations voisines, frappées de cet ensemble, dont elles voulurent goûter les heureux effets, se réunirent à ce Corps Politique, pour en suivre les Loix; ce qui recula si loin les limites de cet Empire.

Mais faisons encore une réflexion. Tout Gouvernement sage & bien réglé, sur-tout ceux qui ont adopté la forme Républicaine, ont eu pour principe l'esprit d'égalité, c'est-à-dire celui de *la Loi Agraire* (1). Mais en même temps ils ont laissé la propriété des biens fonciers

(1) Loi concernant le partage des terres. Notre Auteur sait, sans doute, qu'il y a eu chez les Romains, tant Républicains que soumis aux Empereurs, vingt *Loix Agraires*, depuis Spurius Cassius. Mais toutes ces Loix regardoient le partage des terres conquises. L'Auteur l'entend donc de celle à laquelle Cicéron s'opposa, contre les vues de Rullus. T.

aux familles respectives, sans pourvoir aux besoins publics dans les divers malheurs inévitables, ou qu'il est impossible de prévoir chaque année; ils n'ont prescrit aucune marche à suivre pour entretenir l'activité de l'industrie, & la subordination intérieure des individus: ils ont laissé la liberté des Contrats & des Aliénations. Il en est donc résulté ce qui devoit nécessairement arriver, c'est-à-dire une étrange disproportion entre les patrimoines & les commodités particulières; & l'on vit, d'un côté, la prépondérance & les richesses, tandis que de l'autre, ce ne fut plus qu'une vile populace, indigente & méprisée. Mais telle est la destinée de tous les Gouvernemens (1).

Les Incas, au contraire, tinrent dans un parfait équilibre les parties qui composoient la Société; parce qu'ils le firent résulter comme une conséquence nécessaire du bien-être particulier de chaque individu, de chaque famille; ce à quoi n'a jamais pensé aucun Philosophe, ni aucun Législateur de notre hémisphère: mais aucun Européen ne pouvoit imaginer un plan

(1) Particulièrement de ceux qui ont été le résultat du *Système Féodal*; Système qui exclut nécessairement tout acte positif qui puisse déterminer les rapports & les droits de chaque partie du Corps Politique. Ainsi il n'est pas étonnant qu'une partie y absorbe l'autre. T.

de Gouvernement totalement opposé aux idées généralement reçues.

Il semble que les Législateurs Incas avoient bien apperçu la différence qu'il y a entre le droit de propriété *naturelle*, & celui de propriété *légale*. Le premier est d'une nécessité absolue pour le besoin de l'homme, & pour son existence; par conséquent il n'en peut être séparé: le second, fondé sur l'autorité de la Loi, peut être modifié par les circonstances de l'Etat Civil: ainsi, en supposant qu'il y ait du superflu, relativement au besoin de tel individu, la Loi peut ordonner d'en disposer pour le bien commun, puisque c'est en vertu de la Loi que le citoyen fait membre du Corps civil où il a l'existence; & que son existence ne doit pas préjudicier à celle d'un autre qui seroit dans l'indigence. C'est par ce principe que l'objet de la subsistance de chaque particulier devenoit, dans le Gouvernement des Incas, le point essentiel de toute l'économie civile; & la sûreté de l'existence se trouvoit dans les Magasins publics, dans la Loi de fraternité, qui subvenoit aux calamités générales, & à l'impuissance de ceux qui étoient hors d'état de travailler. La propriété du superflu étoit absolument interdite. Ni les Caciques, ni les Nobles ne pouvoient étendre leurs revenus ou leurs produits, ou leur luxe, au-delà des termes prescrits, ni posséder des biens ou avoir

une aifance aux dépends de la propriété ou du bien-être des autres Sujets, en abforbant ce qui devoit faire la fubfiftance du moindre Particulier : auffi ne vit-on jamais chez les Incas un fujet dans l'indigence, & dans l'humiliante néceffité d'implorer la pitié de fes femblables, ou de mandier fa vie au hazard.

Mais les Efpagnols ne fe furent pas plutôôt emparé de l'Empire des Incas, que la chaine de tous ces rapports civils fut rompue : les Loix & le bonheur de la Nation difparurent. Le peu qu'il refta d'individus ne fut qu'une troupe de malheureux Efcaves. Garcilaffo nous raconte avec quelle horreur on vit, à Cuzco, une pauvre Veuve obligée de mandier fon pain à la porte de fes compatriotes, lorsque la fage Légiflation, qui avoit auparavant pourvu à fes befoins, eut été annéantie. La Description qu'on nous a laiffée de ce Gouvernement, étoit donc réelle dans toutes fes parties ; & il n'auroit pas été tel, fi l'on y avoit omis une de ces précautions, ou s'il n'en étoit pas réfulté l'effet qu'elles devoient produire.

Mais revenons aux travaux. Tous les individus n'étoient pas obligés de cultiver les champs de l'Empereur & du Soleil : d'ailleurs ceux qui rempliffoient cette tâche étoient exempts d'autres travaux & de tributs. La Loi en exemptoit les Princes du Sang, les Officiers

des Armées, les Soldats pendant leur service, les jeunes-gens au-dessous de vingt-cinq ans, & ceux qui en avoient plus de cinquante. Les Prêtres, les Vierges sacrées, aucune femme de Cacique ne payoient de tributs. Ils étoient payés par le reste de la Nation : mais personne ne pouvoit substituer qui que ce fût à ses propres fonctions, ni payer pour s'en exempter. Il falloit satisfaire à la Loi, précisément comme elle l'ordonnoit.

Les tributs étoient différens ouvrages, des ustensiles, des vêtemens, des armes pour les troupes, &c. On tenoit dans les Provinces & dans chaque Ville un état des Ouvriers, Maçons, Orfèvres, Potiers, Armuriers, &c. Par ce Moyen, les Juges, les Receveurs, les Maîtres des Comptes & autres Personnes en Charge, rassembloient, certain jour, toutes les différentes Professions en présence soit des Caciques, soit du Gouverneur Inca; ce qui n'étoit pas difficile : car chacun suivoit toujours la Profession de son père. On établissoit d'abord dans ces Assemblées, le bilan des Magasins; ensuite on enregistroit les provisions de bouche, les habits, les fouliers, les armes, l'or, l'argent, le cuivre, les pierres précieuses, &c.; & lorsqu'on avoit établi l'état des fournitures, on transportoit tout dans les Magasins publics, pour subvenir aux besoins des particuliers, excepté

excepté l'or, l'argent, les pierres précieuses, &c. L'Empereur prenoit tout ce qu'il vouloit des métaux travaillés, réduits en vases quelconques, des pierres, &c. & du reste il en faisoit présent aux Caciques & autres Officiers.

Chaque Province devoit fournir une espèce de tribut selon la nature de ses productions, sa position, & l'industrie de ses habitans. L'une, par exemple, fournissoit tant de piques, une autre tant de lances, de haches, de chemises de coton, tant d'habits de laine, de souliers, &c. mais aucune n'étoit tenue à fournir ce qui ne se faisoit pas dans son district. On avoit formellement défendu tout Contrat & toute manœuvre qui pût occasionner la moindre disproportion dans les facultés & les biens. Par ce moyen, la privation des uns ne pouvoit occasionner de superflu chez les autres; & tout ce qui n'a qu'une valeur fictive & imaginaire, n'y entretenoit pas l'extravagance qui résulte de nos richesses.

Tous les Travailleurs avoient leur genre d'opérations déterminé : le temps pour les exécuter étoit aussi marqué; de manière que personne n'étoit injustement surchargé. Le terme le plus long du travail ne passoit pas trois mois. On commençoit toujours par les travaux nécessaires à l'entretien des chemins, des canaux, des ponts, des temples, des magasins, des maisons assignées aux Juges, aux Gouverneurs. &c.

On fournissoit aux Orfèvres & aux autres Ouvriers les matières premières, comme l'or, la laine, le coton, les couleurs pour la teinture & la peinture. D'ailleurs on nourrissoit (1) & l'on habilloit, aux frais du Gouvernement, ceux qui remplissoient leur tâche aux travaux publics. Les Provinces qui étoient obligées de fournir les individus propres à ces opérations, devoient aussi en distribuer les bandes & les remplacer, de manière que les travaux se continuassent sans interruption. Cette Loi s'appelloit *Mitachakacany* (2) ou *changement par famille*.

Toutes les fonctions étoient réglées avec ordre. L'un étoit Soldat, l'autre Messager ou Courier; celui-ci païssoit les troupeaux; celui-là s'occupoit d'ouvrages manuels; tel autre payoit de sa propre personne son imposition, en servant

(1) Nous avons toujours méconnu cette justice dans les opérations des Corvées. T.

(2) Les Espagnols ont conservé cet ordre des *Mitas* ou *Corvées* en Amérique; mais elles y sont devenues accablantes pour les Indiens, en ce que, malgré les ordres positifs du Gouvernement d'Espagne, on force ces malheureux à venir de deux-cents lieues & plus, travailler à leur tour aux mines. Selon le témoignage même de D. Ulloa, un Espagnol réduit à la mendicité, se croiroit déshonoré en Amérique, s'il s'occupoit d'un ouvrage de main. T.

le Cacique, ou le Gouverneur, ou l'Empereur, ou la Famille Royale. Celui qui avoit le plus grand nombre d'enfans étoit le plus riche; car on lui assignoit une plus grande partie de terrain, à mesure que leur nombre augmentoit. Ils restoit jusqu'à vingt-cinq ans avec leur père, l'aideroient dans ses travaux; & il n'étoit pas permis aux Officiers de le surcharger parce qu'il avoit plus de bras: la mort étoit, sans rémission, la peine de l'Officier transgresseur. J'ai dit que les enfans devoient suivre la profession de leur père: mais l'Agriculture n'y étoit pas comprise, parce qu'elle ne faisoit pas un état particulier dans ce Gouvernement, où chacun devoit cultiver la portion de terrain qui lui étoit assignée. Chacun devoit aussi se bâtir une maison, faire ses instrumens, ses ustensiles & tout ce qui étoit nécessaire pour subvenir aux besoins d'une famille. On n'avoit même pas la liberté de faire travailler à son champ par un voisin, un ami, un parent; sinon dans le cas de maladie ou d'impuissance: mais, dans celui-ci, la Loi y pourvoyoit.

Les gens oisifs, vagabonds étoient, en conséquence, sévèrement punis, ou conduits hors des limites de l'Etat. Comme la Loi prévenoit les besoins & obvioit aux calamités accidentelles, l'oïveté devenoit un vice capital dans la Société. Ces gens oisifs étoient punis de

coups de bâton, & on leur donnoit le nom de *Mezquitallu*, c'est-à-dire des gens qui avoient les os délicats : or ce nom étoit infamant dans l'esprit de cette Nation.

C'est aussi par ce même principe, que tout libertinage étoit puni. On reléguoit les Filles publiques dans les campagnes : elles ne pouvoient plus se montrer dans les villes. On les appelloit *Pampauruna* ou *Filles de Places*. Les hommes les traitoient avec le dernier mépris ; & aucune femme honnête ne pouvoit leur parler sans être déshonorée.

Acosta n'avoit donc pas tort de dire, *Liv. I. Chap. VI*, « Que la manière de vivre des Péruviens approchoit beaucoup de celles des premiers Hermites (1) ». En effet, outre ce que nous avons dit, il y avoit une Loi qui, selon Garcilasso, régloit la consommation de chaque Famille, & défendoit toute superfluité dans les repas de noces & dans les Fêtes publiques. L'usage de l'or & de l'argent étoit défendu. La Loi ne permettoit qu'aux Caciques & aux Nobles celui de quelques vases de ces mé-

(1) Cela est vrai en apparence ; mais la manière de vivre des Hermites tendoit d'elle-même à la vie sauvage, & à la dégradation de l'espèce humaine. Chacun s'y conduisoit d'après sa raison en délire. Je suis même étonné que l'Auteur admette la réflexion d'Acosta. T.

aux. Le nombre en étoit même fixé ; ils ne servoient non plus qu'à boire.

On avoit une si grande aversion pour ce que nous appellons en Italie *se plaire à ne rien faire* (1), que jamais on ne voyoit les femmes dans les rues sans filer, cordonner la laine ou le coton. Elles ne se rendoient aucune visite sans avoir leur ouvrage avec elles.

Il y avoit un autre usage parmi les femmes d'un rang inférieur, qui visitoient les Dames ou les *Mamacunes*, ou les *Pallas*. Elles demandoient à ces Dames de leur faire l'honneur de quelque tâche à remplir, pendant le temps de leur visite, & se trouvoient fort contentes d'en obtenir ce travail. Garcilasso nous a raconté les visites que recevoit sa mère, & auxquelles il étoit présent dans son bas âge.

Mais que voulez-vous que je vous dise de plus pour vous montrer jusqu'à quels menus détails se portoient les vues & les soins de ce Gouvernement, pour le bonheur de chaque individu ? J'ajouterai donc qu'il y avoit des Commissaires & des Inspecteurs dans les villages & les campagnes, de même que dans les villes. Ils examinoient si les terres étoient bien cul-

(1) Est-il étonnant, d'après ce principe, que l'Italie ait été livrée aux Moines ! T.

tivées, si les appuis, les digues étoient en bon état, si les eaux passoient bien dans les canaux, si l'on gardoit bien les bestiaux, &c. Comme il y avoit un grand nombre de troupeaux, tant pour l'Empereur que pour le Soleil & les Particuliers, on avoit classé les Pasteurs dans une dépendance semblable à celle des Familles, sous les Dixainiers, les Décurions, &c.

Les *Llamas*, les *Pachos* ou *Alpaques*, & les *Vigognes*, c'est-à-dire des espèces de Chameaux, de Chèvres & de Brebis (1), étoient des animaux sauvages, dont la structure & la laine différent des espèces analogues de nos Continens; mais ces Peuples avoient su les apprivoiser, & en former de nombreux troupeaux : ce que Paw paroît avoir ignoré.

Les individus foibles ou inhabiles aux travaux généraux avoient cependant leur occupation. Les aveugles nétoyoient le coton, égrainoient le maïs; les vieillards ramassoient la paille, les menus bois pour en faire des bottes ou des fascines, &c.

On observoit le même ordre pour la Milice. Chaque brigade étoit composée de dix hommes,

(1) Voyez l'*Index du Règne Animal*, que j'ai rangé par ordre alphabétique, à la fin des *Mémoires d'Ollon*; car il est inutile que je me répète. La chasse des *Vigognes* est assez curieuse. T.

sous l'ordre d'un Officier. Cinq brigades obéissoient à un autre Officier : un Capitaine ou Centurion commandoit deux cinquantaines. Un Officier Supérieur avoit sous ses ordres dix compagnies de cent hommes, formées de la réunion de ces divisions; & le Mestre de Camp, qu'on appelloit *Apu*, se trouvoit à la tête de quatre ou cinq mille hommes. Le plus haut degré étoit celui de Général : il commandoit dix mille hommes : on l'appelloit *Hatun-Apa*. Les Drapeaux (ou Etendards) étoient aussi porté par des Officiers particuliers : mais il faut sur tout remarquer que les emplois de Capitaine en Chef & d'Officier subalterne étoient héréditaires, parce que chacun devoit suivre la profession de son père. La Discipline étoit très-sévère. On punissoit de mort la moindre violence, la moindre extorsion, faite par un soldat; d'autant plus que les Magasins publics fournissoient à tous les besoins.

Permettez-moi de finir par ces paroles de *Blas Valéra* : « Si les Espagnols avoient élevé
» leurs enfans aux Professions de leurs pères,
» suivant cette sage Institution des Incas, le
» Pérou auroit été plus florissant qu'il ne l'est
» actuellement, & toutes les provisions y au-
» roient autant abondé, que du temps de ces
» grands Princes ».

C'est ainsi que parloit cet Espagnol, en 1560,

felon Garcilaffo. Mais encore une observation concernant la sage prévoyance de ces Pères du Peuple. Il étoit permis à tout le monde de prendre du fel où il en trouvoit, foit à la mer, foit aux sources où l'on en faisoit. La pêche dans les rivières, dans les lacs, en mer étoit libre par-tout. Chacun pouvoit chaffer (1) où il le vouloit, prendre des fruits, du coton, du chanvre, &c. Cependant, fi quelqu'un plantoit des arbres, & les cultivoit, la récolte étoit pour lui de droit. Mais je ne finirois pas sur ce fujet.

(1) Nous voyons, par nos Loix *Salique & Ripuaire*, que la Chaffe étoit permife à tout Franc, au commencement de notre Monarchie. Chacun pouvoit élever un cerf & l'appriivoifer pour la Chaffe. Il alloit avec ce cerf dans le bois. L'animal apprivoifé en amenoit d'autres, & facilitoit ainfi le moyen de les tuer. La pêche étoit auffi permife, mais non dans les eaux où quelqu'un avoit déjà tendu un filet quelconque. Chacun avoit droit de fuivre la bête qu'il avoit fait lever; & il y avoit une amende, confidérable pour ces temps là, fi l'on tuoit un cerf privé ou un chien, étant à la Chaffe. Il paroît que la Chaffe particulière de nos Rois étoit le Buffe. Théodbert y trouva la mort. Mais cet animal eft aujourd'hui confiné dans les Alpes. Voyez Blackstone, *sur les abus de la Législation Normande, en Angleterre, concernant la Chaffe. T.*



L E T T R E X V I I .

Comment les Incas maintinrent l'Opinion en faveur de leurs Personnes & des Loix. Leur Gouvernement tenoit de la Théocratie. Loix pour la Succession à l'Empire. Différence des Loix du Mexique & de celles du Pérou. Des Monastères des Vierges, distribuées en différentes Classes ; & de leurs travaux. Or, argent jetés dans le lac, à cause de la crainte qu'on eut des Espagnols.

LA BASE la plus solide d'un Gouvernement bien réglé est l'opinion favorable qu'il inspire de la puissance législative, & des moyens par lesquels elle tend au bonheur général & particulier. Dans un Etat despotique on n'a pas d'opinion, parce qu'on ne doit pas en avoir. La crainte seule fait le mobile de l'Etat ; mais souvent aussi elle en brise tous les ressorts. Comme les hommes, les plus endormis & les plus apathiques en apparence, sont quelquefois sujets aux crises les plus violentes du fanatisme ou de l'enthousiasme, ils ne se réveillent, ne sortent de leur assoupissement, que pour effrayer le Despote lui-même ; & il arrive ce que S. Bernard écrivoit au Pape Eugène III : « Il est nécessaire

» que celui (1) que tant d'hommes redoutent ;
 » craigne à son tour. » *quem multi timent mul-*
tos quoque timeat necesse est. Quand les différentes
 Classes d'un Etat sont au contraire persuadées de
 la justice de la Loi, & de celle de son exécution,
 il n'est personne qui n'obéisse au Souverain ;
 parce que ce n'est plus lui qui commande, mais
 l'opinion intime qu'on a de la justice des deux
 Puissances qui doivent concourir à la sûreté
 & au bonheur du Citoyen. La Puissance exé-
 cutrice fait encore moins observer la Loi, parce
 que c'est la Loi, que parce qu'elle est bonne,
 & que, si elle n'existoit pas, il faudroit l'établir.
 Alors la docilité, la résignation font l'ame des
 individus ; & personne ne manque à la Loi sans
 se condamner lui-même ; ou plutôt il est rare
 qu'on y manque.

La première maxime de tout Gouvernement
 est donc d'établir & de maintenir cette opinion
 avantageuse en faveur de la Loi. En effet, si
 l'opinion est si importante pour la personne

(1) De lâches adulateurs ont pour maxime ces paroles
 que Cassiodore adressoit à son Souverain : *Timeri te am-*
plius volumus quam probari. Sit tuum commodum contemptus
alienus. « Nous aimons mieux que tu sois craint qu'ap-
 » prouvé ; & couvre-toi de mépris s'il le faut, pourvû
 » que tu trouves ton avantage particulier ». Avec de
 pareils avis, on a bientôt fait un Néron. T.

même du Souverain , qui n'est pas éternel , quel effet heureux ne produira pas cette opinion qui tend directement à faire respecter la sainteté des Loix qui vivent toujours avec la Nation ? Mais , si l'opinion avantageuse qu'on a du Souverain , & celle qu'on a de la Loi , n'en font plus qu'une , dont on soit intimement persuadé , on m'accordera facilement qu'on est alors parvenu au chef-d'œuvre de la Politique , & qu'on a établi la bête la plus solide de la félicité Publique.

Tous les premiers Législateurs de notre hémisphère ont fait accroire au Peuple qu'ils avoient reçu leurs Loix de quelque (1) Divinité , pour leur donner plus de poids , en intéressant la Religion. Leurs Successeurs ont cru devoir y interposer leur volonté ; & , devenant ainsi Législateurs à leur tour , quoique par des principes tout contraires au bien Public , ils ont affoibli l'autorité de ces premières Loix , & n'y ont substitué que le sentiment de la crainte & des clauses pénales. Le grand Lama du Tibet qui demeure presque toujours invisible ; & qui passe pour être éternel en se régénérant dans ses Successeurs , maintient adroitement cette opinion , en conservant , sans aucune altération , les mêmes usages , les mêmes Loix , l'opinion

(1) Lycurgue , d'intelligence avec le Poète Thalès , a eu recours à ce stratagème comme les autres. T.

de la personne réunie à celle de la Loi. Prince & Pontife en même temps, il tient les plus vastes Pays sous son obéissance.

La formule ordinaire, *nous voulons, nous ordonnons, &c.* fait appercevoir à la Nation la différence qu'il y a entre les constitutions originaires, & la volonté vivante d'un Souverain. Heureux les Peuples & les Souverains, lorsque ces volontés sont dirigées vers le bien & la félicité des Individus & de la Société. En pareil cas, l'objet & la fin justifient la volonté; & celle-ci, respectée comme une Loi inviolable, maintient dans les Peuples l'opinion dont j'ai parlé.

Antiochus, surnommé le Grand, fut le modèle des Rois jusqu'à cinquante ans: mais alors il fond inconsidérément sur la Grèce, fait une guerre malheureuse aux Romains; & tombe dans des désordres qui obscurcissent toute sa gloire. L'Histoire nous apprend que c'est lui qui eut la gloire de publier un Edit, qui commandoit aux Peuples de ne pas obéir à ses ordres, lorsqu'ils seroient contraires aux Loix & à la Justice. Mais cet Edit n'étoit qu'illusoire, quelque glorieux qu'on le suppose pour ce Prince. En effet où étoit le Censeur bien fondé qui auroit osé le contredire? Quel Citoyen eût risqué de protester à ce Souverain qu'il ne lui obéiroit pas, parce qu'il ordonnoit des choses contraires

à la justice & aux Loix? La voie de la vérité est sans doute celle que tiennent (1) les ames honnêtes: mais, dans ces temps orageux de la Syrie, ce n'étoit pas la voie qui menoit à la fortune.

Les Incas s'y prirent différemment pour faire respecter leurs Loix. Le Peuple ayant été persuadé que Manco-Capac, & sa sœur & femme Mamma Oello étoient nés du soleil, les Successeurs entretinrent avec soin & vigilance cette opinion avantageuse. On eut le même respect pour leurs Loix. C'est ainsi que les anciens Peuples de l'Attique révérent *Ogygès*; les Argiens *Phoronée*; les Crétois *Minos*; les Spartiates *Lycurgue*, & les Romains *Numa*, &c. parce que ces Législateurs avoient persuadé à ces Peuples que les Loix qu'ils leur donnoient étoient l'ouvrage de la Divinité. Mais les Incas allèrent plus loin; & furent plus adroits que tous ces fameux Législateurs. Ils fortifièrent l'opinion qu'on avoit de leur naissance, par cet usage constant qu'ils eurent d'épouser leurs sœurs, pour conserver la race sans mélange; & de toute la suite de leurs descendans aucun ne

(1) On a dit d'Oguz, Souverain des Tartares Monguls: « *Qu'il aima la vérité avant le temps de la raison; & comme s'il ne devoit pas être Prince* ». M. Bailly, *Atlantide*, pag. 264. T.

publia une Loi qui parût être émanée de la volonté d'un Incas particulier. C'étoit toujours au nom du premier Législateur qu'elle se publioit. Ainsi la Religion, qui maintenoit le culte du à l'Être suprême, & au soleil, inspiroit en même temps une vénération continuelle pour les descendans de Manco-Capac. Telle étoit la bête qui assûroit le respect du à la sainteté de la Loi, comme dictée uniquement pour la félicité des Peuples, & de la part de la Divinité même.

Le seul Gouvernement qui, dans notre hémisphère, ait un peu approché du Gouvernement des Incas est celui d'Angleterre sous le Roi Alfred. On en trouve une idée bien précise dans *l'Histoire de Hume*, depuis Jules-César jusqu'à Henri VII, & dans *Rapin à Thoyras*, Tom I. p. 102. Selon ces Ecrivains, ce Roi divisa l'Angleterre (1) par Provinces, qui con-

(1) Il est étonnant que l'Auteur n'ait apperçu cet ordre que sous le Roi Alfred. Long-temps auparavant, les Francs, les Visigots, les Goths avoient le même Système; & c'étoit celui de tout le Nord. Les Saxons l'avoient chez eux avant de passer en Angleterre. Nos Coutumes anciennes de Bourges & d'Anjou parlent même de divisions par *Septaines* & par *Quintes*. L'Auteur pouvoit consulter la *Loi Salique* & l'*Edit de Childbert I.* un de nos Rois; il y auroit vu ce Système d'ordre civil. On peut voir Lindenbrog, à la fin de son Edition des *Lois*

tenoient chacune cent familles appellées *centaines* ou *Hundreds* : ces centaines étoient subdivisées en *Dixaines*, appellées *Tythings*, que présidoit un Officier ou Magistrat nommé *Tythingman*. Toutes les familles devoient se faire enregistrer dans leur dixaine respective; & il n'étoit pas permis de changer de Classe. Ce système régloit, il est vrai, l'ordre civil parmi le Peuple; mais il laissoit subsister tous les défauts que les Incas avoient évités. Alfred avoit laissé la propriété aliénable des terres, l'usage de la monnoie; une Loi Politique en conflit avec une Loi Ecclésiastique. Il n'avoit pas pourvu aux besoins des veuves, des orphelins, aux calamités qui pouvoient arriver par les intempéries & les révolutions physiques. Il n'y avoit pas ce principe de fraternité, pris du fond même de tout le système politique, pour en lier les parties. Ainsi le Peuple devoit y être, comme actuellement en Europe, dans un état précaire & violent, dont il devoit chercher à se délivrer. En effet cela ne tarda pas à arriver.

Le Gouvernement des Incas étoit au contraire

Anciennes, & Blackstone, T. IV, pag. 404, *Edition Angloise*. L'Auteur a raison de dire que ce Système laissoit subsister les défauts qu'il détaille. Les Francs en avoient évité une partie : mais je sortirois de l'étendue d'une note, qui même deviendroit inutile ici. T.

le vrai système d'une famille où le père distribue le travail à ses enfans, sans leur rien abandonner en propre; &, quoiqu'à cet égard, ce système tint d'une origine théocratique, la Religion, loin d'y avoir la prépondérance, n'en faisoit la tâche que comme subordonnée aux besoins de l'Empire. Tout étoit émané du Ciel; mais cette autorité divine se fondoit, pour ainsi dire, dans les rapports des parties civiles. Le Ciel n'y avoit d'influence que pour le bonheur du Souverain & du Peuple.

Parlons du Droit de succession à l'Empire. Une Loi inviolable avoit rendu l'Empire héréditaire. L'héritier devoit épouser sa sœur de père & de mère, pour maintenir leur prétendu descendance directe du soleil, à l'imitation de Manco-Capac, & du soleil même, qu'ils appelloient le frère & le mari de la lune.

C'étoit toujours l'ainé qui succédoit. Si l'ainé venoit à manquer ou sa sœur, on descendoit jusqu'aux derniers frères & sœurs, pour y trouver l'héritier légitime, & son épouse; s'il n'y avoit pas de sœurs, le fils épousoit sa cousine la plus proche, pourvu qu'elle fût du sang royal; & elle prenoit aussi-tôt le titre de *Coya* ou Impératrice.

L'Empereur avoit plusieurs autres femmes, par la raison que la race du soleil devoit être multipliée autant qu'il étoit possible. La première

Classe

Classe étoit celle de ses parentes, c'est-à-dire de celles qui descendoient des Incas de la famille royale. Les fils de ces femmes pouvoient succéder, parce qu'ils étoient considérés comme d'une race non altérée par un *sang d'homme*, ou étranger : ainsi ils étoient légitimes.

La seconde Classe étoit celle que formoient les filles des Caciques, & des Nobles de l'Empire. Mais leur lignée étoit déclarée bâtarde. Les fils de la première Classe montoient au contraire sur le Trône, si l'Empereur n'avoit pas d'héritier de la Coya ; & l'on descendoit dans cette première Classe comme dans la lignée même de l'Impératrice pour y trouver l'héritier.

Vous voyez donc quelle différence il y avoit entre le Gouvernement du Mexique & celui des Incas. Le Souverain du Mexique étoit électif ; les biens y étoient autant de propriétés. Il y avoit donc aussi pour l'ambitieux un motif qui le portoit toujours vers un état plus riche, plus élevé, au Ministère, & même au Trône. Le Despotisme étoit, du temps de Montézuma, le seul effet de l'ambition ; aussi le Peuple étoit opprimé, esclave & mécontent : c'est ce qui le rendoit facile à se laisser séduire, enclin aux séditions, dans l'espérance d'améliorer son état. Outre cela le Mexique avoit une Religion sanguinaire, qui soutenoit à son gré le Despotisme, & auto-

rifoit la barbarie & les cruautés les plus affreuses.

Les Incas, au contraire, Souverains, & Chefs d'une Religion simple & humaine, regardés comme les vrais descendans du soleil qu'ils adoroient, pères attentifs aux besoins de leurs Peuples, bienfaisans par amour & par devoir, semblables au soleil dont l'heureuse influence anime la Nature, punissant l'oïveté, le libertinage, & même jusqu'aux premiers écarts de la jeunesse & aux vices de l'éducation, parvinrent à déraciner du cœur de l'homme cette esprit d'intérêt, d'ambition, si général ailleurs; & sur-tout à faire disparoitre ces besoins factices qui deviennent les agens destructeurs de toutes les Sociétés civiles. Voilà pour quoi il n'y avoit aucun individu qui n'aimât son Souverain; qui ne fût très content de son sort; & qui ne crût jouir, à l'exclusion de tous les autres Peuples de la terre, du bonheur le plus complet.

La Religion qui avoit été le principe de leur Société, se trouvoit tellement fondue dans le respect qu'ils avoient pour leur Souverain, qu'on regardoit comme sacré tout ce qui leur appartenoit, jusqu'aux habits & aux ustensiles dont ils se servoient.

Je vous ai déjà fait observer que, la Race Royale s'étant infiniment multipliée, les filles qui ne se marioient pas avec leurs parens, se

vouoient ordinairement au Soleil, & demeuroident enfermées dans le grand Monastère de Cuzco. On les regardoit comme sacrées, parce qu'elles étoient de la Race Royale, & que, d'ailleurs, elles faisoient vœu de chasteté perpétuelle. Les Impératrices, les Empereurs ne portoient pas d'autres habits que ceux que ces Vierges avoient faits; & ces Vierges n'avoient non plus d'autre occupation que les ouvrages destinés à l'Empereur, à sa femme & au service du Soleil & des (1) temples.

L'habillement de (2) l'Empereur étoit fort simple. Il avoit la tête ceinte d'une bandelette large d'un pouce, qui faisoit plusieurs tours. Elle étoit bordée d'une espèce de ruban, & d'une frange de diverses couleurs. Cette frange étoit fixée à chaque côté des tempes, & surmontée de plumes. C'est ce qu'on appelloit le *Llantu*, diadème, ou *frange impériale*. Une espèce de chemise appelée *Uncu*, leur tomboit jusqu'aux genoux. Ils mettoient par-dessus un

(1) Il semble que ce soit le parallèle de ce que faisoient les Vierges dans le Temple de Jérusalem. S. Eustathe est le seul qui nous ait parlé de ces travaux. Voyez son *Hexahéméron*, & les Notes de *Leo Allatius*. T.

(2) Frézier a fait graver un Incas & sa femme, l'un & l'autre habillés, d'après une ancienne peinture. Voyez son *Voyage au Pérou*; Voyez aussi *Prevost*, *Voyages*. T.

manteau de même longueur, nommé *Racolla*. Un ruban large de quatre doigts, tomboit de l'épaule gauche, en écharpe, vers le côté droit, & suspendoit une bourse quarrée, où étoit la *Coca*, plante qu'ils mâchoient comme on mâche le *Bétel* dans les Indes - Orientales. Plusieurs Botanistes, entr'autres de Jussieu, croyent avoir remarqué que la *Coca* n'est autre chose que le *Bétel*. J'ai déjà dit que la chaussure étoit une semelle qu'on fixoit au pié avec des cordons, comme les sandales des Romains. Les étendards de l'Empereur portoient la (1) figure de l'Iris, ou Arc-en-Ciel.

Outre les Vierges sacrées qui vivoient dans la retraite, plusieurs filles d'Incas (2) renonçoient aussi au mariage, & faisoient vœu de virginité : ce qui leur attiroit beaucoup de respect; & les faisoit appeller, par excellence,

(1) La planète de Vénus étoit figurée sur ceux des Rois d'Egypte. T.

(2) Nous voyons aussi, en France, le même usage, au commencement de notre Monarchie. Outre les filles cloîtrées, il y en avoit beaucoup qui faisoient Vœu de virginité à la maison paternelle, où elles restoient sans se marier. Néanmoins plusieurs oublioient ce Vœu, lorsqu'elles en trouvoient l'occasion. Clotaire I. le défendit, sous peine de mort, dans son *Edit*, n° XVIII. C'étoit une cruauté. T.

Oello. La mère de Garcilasso avoit une tante qui avoit fait ce vœu : il nous rapporte les cérémonies avec lesquelles elle étoit reçue chez sa nièce, en lui rendant ses visites. Selon la Loi de Nature, il faut du *pain* & une *femme*; c'est-à-dire la nourriture & la propagation de l'espèce : mais, dans l'ordre civil, il faut le *bon ordre* & un commerce de politesse & de galanterie. Or c'est ce qui entroit dans les principes de la constitution du Pérou. La Société y étoit donc plus polie, plus civile qu'aucune autre, & en quelque manière égale à celle des Chinois.

L'usage vouloit qu'on n'allât jamais rendre visite à un Supérieur, sans lui porter quelque présent. Ainsi, lorsque les Particuliers, mais sur-tout les Seigneurs, les Caciques alloient saluer l'Empereur, soit dans des occurrences qui l'exigeoient, soit aux fêtes annuelles, particulièrement à celles du Soleil, au sevrage du Prince héréditaire, ou pour quelque victoire, ou lorsque l'Empereur faisoit ses visites dans les Provinces, on ne se prosternoit devant lui, on ne lui baisoit la main qu'en lui présentant l'hommage de quelque ouvrage d'or ou d'argent, de pierres précieuses, de bois rares, ou de quelques animaux sauvages pour sa ménagerie. L'or & l'argent, si abondants dans ce Pays rempli de mines, étoient devenus un simple objet de dévotion

& d'hommage. On n'employoit ces métaux que pour orner les Temples, & à l'usage de la Famille Royale & des Vierges sacrées

Les murs des Temples étoient intérieurement couverts de plaques d'or & d'argent. Les Vierges & les Incas n'avoient de vâses que de ces matières. Voila pour quoi Atahualpa donna aux Espagnols tant de grands vaisseaux, & d'autres ustensiles d'or & d'argent. Raw croit, selon sa manière de voir ordinaire, que la quantité qu'en trouvèrent les Espagnols étoit peu considérable : mais il se garde bien de remarquer que les Péruviens, voyant que les Espagnols ne commettoient leurs actions barbares qu'à cause de ces métaux, jettèrent dans leurs lacs tout ce qu'ils purent ôter des Temples & des autres lieux où il y en avoit.

Le Temple le plus riche étoit celui de l'île du lac Titicaca où, selon les Indiens, Manco-Capac étoit né. Les Indiens en portoient, tous les ans, une très-grande quantité dans ce Temple. Outre les plaques qui garnissoient les murs, & nombre de vâses, de statues, d'arbres artificiels, même avec leurs fruits tout en or, on y dépofoit les lingots qu'ils appelloient *Mitmac*. Ces riches trésors furent jettés dans le lac, selon Valéra & Garcilasso. Ce qu'ils purent aussi emporter de Cuzco fut pareillement jetté dans le lac de la vallée d'Orco, à six

lieues de cette Capitale. Il y avoit entr'autres une chaîne d'or de trois-cents cinquante pas, de la grosseur d'un pouce, que l'Inca Huayna-Capac avoit fait faire pour les dantes & les fêtes qu'il donna à la naissance de son fils aîné Huascar. Cette chaîne servoit à croiser les danseurs.

Les Espagnols sçavoient bien que ces trésors avoient ainsi échappé à leur avidité : c'est pourquoi treize Marchands se réunirent en 1557, pour dessécher le lac à leurs frais; mais leur entreprise fut inutile, parce que le lac étoit trop profond, & d'ailleurs enfermé dans des montagnes.

L'or & l'argent, les pierres précieuses étant un objet de Religion, les Sujets ne pouvoient s'en servir à des usages profanes : c'eût été un sacrilège. Voilà sans-doute la plus heureuse invention, la plus capable de détourner l'homme de cette passion des richesses & de toute vue ambitieuse. Il n'y avoit que l'Empereur qui fit présent de quelque vase aux Caciques : & on les recevoit avec le plus grand respect, comme une grâce particulière, accordée par la Divinité même.

L'usage du cuivre étoit au contraire permis à tout le monde; chacun en faisoit ses ustensiles, ses instrumens. Je vous en parlerai dans une autre Lettre.

L E T T R E X V I I I .

Conséquence des Moyens pris pour satisfaire aux besoins des Individus & des Familles : on ne connoissoit pas , au Pérou , de Propriété de terrains , ni l'usage des Contrats. Vrai bonheur des péruviens. Les Travaux publics étoient un objet de Religion. Canaux pour conduire & amener les Eaux. Arts perfectionnés par le seul esprit de Religion ; Travaux en laine ; Fabriques de draps. Travaux en or , en argent , très-perfectionnés , de même que ceux en marbre & en pierres précieuses.

TOUTES les annales de l'Humanité nous apprennent qu'il y a dans la Nature deux singuliers principes, sçavoir, l'esprit d'intempérance & la force d'inertie , ou l'amour du repos. Le premier semble contraindre l'homme à n'être jamais content de son sort ; le second le pousse à mettre les autres en œuvre pour lui procurer son utilité & ses aïssances , sans qu'il prenne part au travail. Ces passions deviennent plus fortes & plus actives à mesure que l'homme trouve plus de moyens de les satisfaire ; & résulte de l'exemple d'autrui un nouvel aiguil-

Ion qui anime l'espérance qu'on a d'arriver au but. Bientôt l'espérance devient une certitude pour celui qui suit son illusion sans réfléchir ; & c'est ce qui rend l'homme si souvent malheureux.

La propriété des terrains a toujours été une barrière qui a déterminé & maintenu l'inégalité parmi les hommes ; delà cette extrême disproportion dans les différens états de la Société. D'un côté, l'abondance a multiplié les commodités de ceux-ci ; de l'autre, ceux-là se sont trouvés dans l'indigence & la misère , parce qu'ils n'avoient pas de propriété foncière. On imagina le moyen de suppléer à ce défaut ou à cette privation, par une mesure commune, qui mit les choses en équilibre ; & l'or & l'argent eurent, à cette époque, une valeur relative, qui représenta la valeur réelle du produit du sol. Alors parut cette passion qui s'alluma dans les individus dépouillés de tout droit de propriété par la violence du plus fort ; & l'on voulut se procurer ces métaux par tous les moyens licites ou illicites. Telle est l'origine de ce contraste, qui durera éternellement, entre les besoins réels & les besoins fastueux, entre le Propriétaire & l'Homme qui n'a que son industrie, entre l'Ouvrier, l'Artisan & le Commerçant, entre l'activité & la modération, entre l'inertie & les manéges, entre le vice & la vertu ; en sorte que

personne ne croit jamais avoir assez ; personne ne se dit content ; personne ne se trouve que dans un état de contrainte ou de violence.

Je ne fais si les Incas avoient prévu tous les maux auxquels leurs Peuples seroient en proie, s'ils avoient été abandonnés à leurs désirs & au tumulte des passions, comme le furent tous ceux des autres parties du Globe ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont mieux pourvu que personne au vrai bonheur de l'homme, en ôtant à tous les individus le droit de propriété & de contrat ; mais en leur procurant les moyens d'obtenir tout ce qui étoit nécessaire à la subsistance de chacun d'eux. D'un côté, l'ordre & la discipline les animoient au travail ; de l'autre, la Religion fondue dans le système de la Législation, où elle ne se montrait que comme subordonnée au bien-être de la Société, contenoit les sujets dans les termes de la Loi : & cette Loi, qui diminuoit la sphère des besoins, alloit, en même temps, au-devant du désir qu'on pouvoit avoir.

En effet qu'avoit à désirer un Péruvien ? des terres ? mais il en avoit selon ses besoins & celui de sa famille, dont les individus mâles augmentoient les possessions. L'usage ou l'usufruit de ces terres lui appartenoit ; mais elles revenoient à la masse commune, lorsque l'usufruitier cessoit. On avoit seulement la

liberté de la chasse & de la pêche, & les fruits des arbres qui étoient sans maître, on la propriété de ceux que l'on plantoit. Vouloit-on des habits de laine, de coton ? le Prince en fournissoit. Tomboit-on malade, ou devenoit-on infirme ? on avoit les mêmes secours, les mêmes moyens de subsister que dans l'état de santé. La surveillance continuelle des Dixainiers & des Décurions assûroit un mari de l'attention que sa femme devoit avoir dans l'intérieur du ménage; de l'attachement de ses enfans, de leur subordination ; des secours qu'il devoit attendre, soit de sa famille, soit de l'Etat, dans les cas d'accidens, ou de calamités publiques. Chacun étoit sûr de sa possession ; & ne jettoit jamais un regard jaloux sur celles de son voisin.

L'Industrie (1) n'y augmentoit pas la for-

(1) Je ne reconnois plus, dans Xénophon, ce sage Disciple de Socrate, ce vertueux citoyen, lorsque je l'entends dire aux Athéniens : « Livrez-vous aux travaux des mines, » parce que cela vous procurera de l'argent : or plus une » ville est dans la prospérité, plus on a besoin d'argent ; » parce qu'on veut alors avoir de beaux chevaux, de » belles armes, de grandes maisons, un riche ameuble- » ment, faire de grandes dépenses : les femmes veulent » briller par leur parure, leurs riches habits, leur or, » leurs bijoux ». J'avoue que, si ces réflexions sont d'un Xénophon, c'est d'un Xénophon en délire. V. son *Traité*

tune qu'on avoit en naissant : mais elle ne la laissoit pas perdre non plus. Chacun étoit obligé de suivre la profession de son père ; & , par ce moyen , les Arts nécessaires à la Société s'entretenoient continuellement dans la même Tribu. Mais, dira ton, ce système étoit contraire à la perfection de l'Industrie , puisque personne ne pouvoit envisager son profit particulier , & qu'il ne travailloit que pour l'Etat & la Religion. Sans doute on n'y a pas trouvé des étoffes d'or & d'argent , ces grands mobiles du Luxe , ni de Commerce comme dans notre hémisphère : mais étoit-il un seul individu malheureux dans cet Empire ? un seul mécontent ? Et ne valoit-il pas mieux pour ce Peuple de n'avoir connu de Loix que celles qui font l'éloge de l'Humanité & du Gouvernement , & non pas ces Loix qui , dans nos Contrées , ne rendent une très-petite partie de la Société heureuse , qu'en plongeant le reste dans la misère ? Riches , qui n'êtes pas encore endurcis , répondez ; car je n'interroge pas ici ces Traitans

des Revenus Publics, Chap. IV. *Édition de Zcunius*, 1778, in-8°. La Banqueroute de Philippe II., qui avoit tout l'or du Pérou à sa disposition, prouve que le conseil de Xénophon est absurde, donné sur-tout à un aussi petit Etat que la République d'Athènes. L'or ne fait donc pas la vraie richesse de l'Etat. T.

qui, nés dans la boue des hameaux, ne viennent dans nos grandes villes, que pour s'engraïsser du fang du Peuple, après avoir rampé dans la poussière des bureaux pendant des années, à cinq ou six-cents livres d'appointemens.

Dans tous les Gouvernemens, anciens ou modernes, de notre hémisphère, les Législateurs n'ont envisagé que les Généralités de la Nation, prétendant que le bonheur des particuliers devoit être le résultat du bien universel; mais le Gouvernement des Incas, car je le répète avec plaisir, étoit fondé sur des principes tout opposés. Ils ont commencé par pourvoir au bien & à la sûreté de l'existence individuelle, pour faire résulter du bonheur particulier, pris en masse, celui de la Nation & du Prince. Mais un tel projet n'est pas venu dans la tête des Législateurs de nos anciens Continens.

La conséquence de ce projet fut un amour sans borne, un respect qui alloit jusqu'à l'adoration, pour les Souverains. Il n'étoit pas de danger que la Nation ne fût prête à braver pour leur personne. C'est ce que les Péruviens ont prouvé, lorsque, revenus de la stupeur dans laquelle les avoient jettés nos armes à feu, ils assiégèrent les Espagnols dans Cuzco. Mais il étoit trop tard : ceux-ci parurent en force, & le sort malheureux de la Nation fut décidé.

Parmi les grands Ouvrages que les Incas ont

entrepris, tels que les forteresses & les grands chemins qui subsistent encore, & qui n'ont été détruits qu'en partie par les Espagnols, on doit sur-tout remarquer ces canaux moyennant lesquels ils amènent l'eau des sources les plus éloignées pour arroser leurs prés & leurs champs. Situés dans la zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, ces terrains auroient nécessairement été arides, incultes, stériles & déserts.

En remontant jusqu'à Darius, Roi de Perse, nous retrouvons l'usage des arrosemens artificiels. Xénophon nous dit, dans sa *Retraite des dix mille*, que les canaux pratiqués pour les arrosemens, leur présentèrent de très-grandes difficultés sur la route qu'ils tinrent depuis le Tigre. Selon *Hérodote*, *Liv. III. Ch. IX.* les Arabes avoient fait plusieurs saignées au fleuve Cori, qui se décharge dans la mer Rouge, pour en amener les eaux dans les lieux les plus arides de leur pays brûlant, jusqu'à la distance de douze journées de chemin. L'Italie connoissoit aussi cet usage, comme on le voit par un vers de Virgile :

Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.

On avoit donc fait nombre de canaux pour cet usage, en différentes contrées du Pérou : & l'eau servoit à arroser les champs ensemencés

de maïs, qui fans cela n'auroit jamais réuffi dans ces terrains arides. Mais on voit avec le plus grand étonnement qu'ils ofèrent entreprendre un canal qui fe portoit à plus de cent cinquante lieues, le long des montagnes, du Sud au Nord, traversant la Province de *Quéchuas*, pour en arrofer les pâturages. « Je me rappelle, dit Garcilaffo, L. V. un canal dont la structure me parut merveilleufe, lorsque je l'examinai attentivement; & il faut avouer que ces chefs-d'œuvre étonnent l'imagination: il est impossible de les décrire. Malgré cela les Espagnols n'ont pas fçu en prévenir la ruine. Il femble même qu'ils les ayent vu dépérir avec (1) plaisir. . . Les canaux destinés aux arrofemens du maïs ont eu le même fort: il y en a plus des deux tiers de détruits; & ce qui en reste ne fubfifte que par la néceffité abfolue où l'on a été de les réparer. »

Garcilaffo décrit encore plusieurs canaux, & la manière dont on en employoit l'eau pour les arrofemens du maïs. Ils en prenoient les (1) nivellemens à différentes hauteurs, où ils ré-

(1) Après cet aveu, fait au milieu de l'Espagne, que doit-on penfer des Espagnols, à cette époque? T.

(2) Frézier, qui a vu ces Ouvrages, avoue que ces Indiens devoient entendre parfaitement l'art du Nivellement.

tenoient l'eau jusqu'au besoin. Mais les Espagnols ont également laissé dépérir ces canaux si importans que les Maures avoient faits en Espagne : ainsi ceux de l'Amérique ne devoient pas les intéresser d'avantage. Ils cherchoient de l'or & de l'argent.

L'eau des canaux se distribuoit à des heures fixes, & sans préférence, dans la proportion requise ; & quiconque manquoit d'arroser le champ où il devoit semer son maïs, en étoit dépouillé comme *oisif* : ce qui étoit parmi ces gens la plus grande de toutes les punitions.

François Corréal nous apprend qu'outre ces canaux, les Péruviens faisoient des citernes & des réservoirs d'eau. Il vante sur-tout ce qu'il vit en ce genre à Carangua. Les Mathématiciens, François & Espagnols, en ont examiné les ruines des canaux, & ceux qui subsistoient encore : ainsi l'on ne peut douter de leur réalité. Ces ouvrages, dit D. Ulloa, sont dus aux soins & à l'industrie des Incas.

Quant aux professions des Péruviens & à l'instruction des enfans, voici ce qu'Acosta dit lui-même : « Les enfans étoient instruits, de » bonne-heure, de tout ce qui étoit nécessaire

ment, pour faire des travaux qui embarrasseroient nombre d'Européens. On voit aussi, par ce détail, qu'ils connoissoient les écluses. T.

pour

« pour les commodités de la vie. Quoiqu'il n'y
 » eût pas d'Ouvriers dont la profession fût des-
 » tinée au Public, ces Indiens n'en exerçoient
 » pas moins les talens nécessaires à l'usage de
 » leurs familles. On voyoit chez eux des Or-
 » fèvres, des Peintres, des Teinturiers, des
 » Potiers-de-terre, des espèces de Lutiers, des
 » Maçons, des Tisserands, &c. »

Je vous ai déjà dit, dans une autre Lettre,
 combien les Espagnols furent étonnés de l'Art &
 de l'habileté avec lesquels les Péruviens fondoient
 l'or, & en séparoient l'argent, même beaucoup
 mieux qu'eux. Mais ils avoient un autre Art
 que nous ignorons absolument : c'étoit de
 donner au cuivre la trempe de l'acier. Ils
 appelloient le cuivre *Anta*, & en faisoient tous
 leurs ustensiles & instrumens d'agriculture, des
 couteaux, des épingles, des peignes, des mar-
 teaux, &, ce qu'il y a de plus étonnant, des
 miroirs parfaitement polis. Le cuivre leur pro-
 curoit tous ces avantages : aussi le préféroient-
 ils à l'or.

Ne croyez pas qu'il ne fortit rien que de
 grossier des mains de ces Ouvriers. Ils faisoient,
 par exemple, trois qualités de laine. L'inférieure
 servoit aux vêtemens du Peuple ; on l'appel-
 loit *Anasca* : la seconde qualité ou la *Campi*,
 étoit plus fine, & se teignoit de diverses cou-
 leurs. Selon Garcilasso, ils en faisoient des draps

d'une qualité égale à celle des draps de Flandre : on les réfervoit pour les Seigneurs : la troifième ou la *Compo*, qui étoit *superfine*, s'employoit pour les habits de la Famille Royale. L'Auteur de la Relation, imprimée dans le Recueil de Ramufio, affûre plusieurs fois qu'on voyoit au Pérou beaucoup de menus bestiaux dont la laine étoit très-bonne, & semblable à celle de l'Espagne. Ces bestiaux étoient les *vigognes* : c'est de leur laine qu'on fait aujourd'hui des draps & autres ouvrages d'une très-grande finesse. Le Llama est d'une plus haute stature ; mais la laine en est d'une qualité inférieure : on lui préfère celle du *Guanaco* ou *Paco*.

On travailloit le coton avec le même soin ; &, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on y donnoit au coton des couleurs d'une solidité qu'on n'a pas encore pu trouver en Europe. L'Auteur de la relation, mentionnée ci-devant, nous dit, en parlant du butin que firent les Espagnols, dans les magasins de Caxamalca :

» Les nôtres prirent tout ce qu'ils voulurent :
 » malgré cela les maisons demeurèrent si plei-
 » nes, qu'il ne paroiffoit pas qu'on y eût touché :
 » mais les habits étoient ce qu'il y avoit de
 » meilleur. La plupart étoient faits d'une laine
 » très-fine, délicate : les autres, de coton de
 » diverses couleurs, & bien finis. »

Cent quarante ans après, c'est-à-dire lorsque

Corréal étoit en Amérique, les *Saguanches*, dans le Pays desquels est Jaën, Ville Capitale, au pié des Cordillères, avoient conservé leur ancienne industrie; & faisoient encore d'assez belles tapifferies, & des broderies qui ne le cédoient pas aux plus belles de l'Europe. Ces ouvrages étoient auparavant destinés à l'usage des Incas. François Xéres assure que, parmi les présens qu'Atahualpa fit à Pisarre, il y avoit des habits d'une étoffe très-fine, de laine, des plus curieuses à voir, & qu'on auroit pris pour de la soie: sur ces habits on avoit attaché nombre de figures & d'ouvrages en or, appliqué en lames, & avec beaucoup de goût.

Mais on se formera facilement une idée de l'Art avec lequel on travailloit l'or & l'argent au Pérou, en se rappelant ce que les Ecrivains de la conquête ont dit des statues & des figures que les Indiens faisoient de ces deux métaux. L'Auteur de la même Relation, & qui étoit Inspecteur de la fonte, nous dit qu'entre tous ces vâses qu'Atahualpa fit apporter aux Espagnols avant sa mort, il se trouva une statue de berger avec des bestiaux; le tout en or, parfaitement travaillé. Après le départ de cet Inspecteur, qui apporta à Charles V la première dépouille des trésors de ces Contrées, on continua de piller tous les

Temples & les Maisons Royales. François Xérès écrivit la Relation qu'on envoya à la Cour, signée de François Pifarre, Alvaro Richelmi, Antoine Navarro & de Garcia de Salrégo, en date du 15 Juillet 1534, à Xauxa. Or on lit ce qui fuit dans cette Relation :

« C'étoit vraiment une chose curieuse que
 » cette maison, consacrée à la fonte, remplie
 » d'une si grande quantité d'or en lingots, de
 » huit à dix livres pesant ; en vaisseaux, pots,
 » bassins & autres pièces de diverses formes,
 » qui servoient à ces Princes & aux Seigneurs.
 » Il y avoit, entr'autres, quatre grands moutons
 » (des *Llamas*) d'or le plus fin ; & dix ou
 » douze statues de femmes de la grandeur des
 » femmes de ces Pays. L'or en étoit très-pur ;
 » & elles étoient aussi belles que si elles euf-
 » sent été vivantes. On en a aussi trouvé en
 » argent, de la même hauteur. »

Cet Ecrivain avoit déjà dit, auparavant,
 « qu'on apporta de Cuzco plus de cinq-cents
 » plaques d'or, dont la moindre pesoit quatre
 » à cinq livres ; mais il s'en trouva aussi de
 » dix à douze livres. Tous les murs du Tem-
 » ple de cette Ville en étoient couverts ». Le
 même parle en outre « d'une fontaine d'or,
 » très-artistement travaillée, & dont la forme
 » & l'ouvrage étonnoient encoré plus que la

» quantité de la matière. Il fait enfin mention
 » d'une *chaise d'or*, du poids de dix-huit mille
 » (1) *pesos*. »

L'immense quantité d'or & d'argent qu'on avoit porté de tous côtés à Cuzco, comme offrande faite au Soleil ou aux Incas, pendant plusieurs siècles, dont nous ignorons la première époque, étoit devenue si considérable, qu'outre tous les vases & les effets dont j'ai parlé, on en avoit fait des monceaux qu'on employoit à des statues, des figures d'animaux, des arbres avec leurs fruits, des fleurs, des épis de maïs, dont on faisoit de petits jardins artificiels : l'or & l'argent y représentoient la Nature dans la forme des plantes & des végétaux, tels qu'elle les produisoit. Garcilasso nous en a laissé la description. Paw n'en croit rien. Mais la relation de Xérès, infiniment plus vraie que les rêveries de Paw, nous apprend qu'entre les ouvrages qu'on apporta de Cuzco, *il y avoit des pailles d'or massif avec des épis*, dont elles étoient surmontées, & absolument tels qu'on les voyoit croître dans les champs.

Mais le travail des Péruviens, en ce genre, n'a pas été admiré des seuls Espagnols, qui

(1) Le *Peso* est une monnoie d'argent, du poids d'une once : or dix-huit mille onces, font onze-cents vingt-cinq livres pesant, à seize onces par livre. T.

affûrément n'avoient pas intérêt de vanter le travail d'une Nation qu'ils avoient à peine osé Classifier parmi les individus de l'Humanité. Ces ouvrages ont aussi été admirés de notre temps : or on ne nous refufera pas autant de connoissances, au moins, qu'en avoient alors les Espagnols. La Condamine décrit dans les mémoires de Berlin, quelques petites idoles dont il avoit fait l'acquisition, & dans lesquelles l'art & la délicatesse du travail se faisoient appercevoir au premier coup d'œil. Il parle aussi d'un vase de trois pouces de diamètre, & d'environ neuf de haut, & si mince que l'épaisseur n'égalait pas celle de deux feuilles de papier. Il y avoit, dans les curiosités qu'il envoyoit à Paris, mais qui ont péri en mer, des vaisseaux de terre avec des figures, & faits de manière que l'eau en sortoit en sifflant. D. Ulloa & d'autres nous ont donné des figures de haches, de houes ou marres, de miroirs, d'épingles, de marteaux, de vases. On connoit la figure d'or de l'homme (1) accroupi sur une bâte, les

(1) Cette figure se trouve aussi dans l'*Histoire générale des Voyages*, T. XIII. avec celles des instrumens dont parle l'Auteur. Frézier a fait graver quelques vases assez curieux. Ils sont analogues à ceux qu'on a rapportés, ces dernières années, du Pérou. J'ai vu ceux-ci & d'autres curiosités en terre de différentes couleurs, en cuivre, & une petite momie en or : j'en ai parlé à la suite des

genoux un peu élevés, tenant d'une main un oiseau, & de l'autre un vase : le tout fort bien exécuté.

Mais que vous dirai-je de leurs vaisselles de terre. Ces vases sont faits avec des figures dans le goût Etrusque, & d'une terre qu'on ne peut plus trouver. Ils sont fort légers, noirâtres. On en voit aussi de rougeâtres, communément avec une anse ou deux ; & avec des figures d'homme en relief, assez bien exécutées.

Mais permettez-moi à présent de vous citer le témoignage de Xérès. Selon lui, il y eut, dans le dénombrement des choses qu'on apporta de Cuzco, un bloc d'or sur lequel on pouvoit s'asseoir ; il pesoit deux-cents livres : en outre de grandes fontaines avec leur cannelle, par où tomboit l'eau dans un petit lac ou bassin, tenant au corps de ces fontaines ; divers oiseaux,

Mémoires d'Ulloa. Il faut que Paw ait perdu la tête pour juger les Péruviens comme il a fait. Quant aux épingles d'argent, elles sont très-longues. C'est un croissant qui en forme la tête ; & l'ouvrage, qui est d'argent, est bien fini. J'ai aussi tenu une petite camisole de filie. Le fond est un canevas très-bien fait, semblable à ceux sur lesquels nos femmes travaillent en gros ou petit point, avec de la laine ou de la soie. L'ouvrage est ici en très-belle laine, d'un rouge très-vif, & noire. On l'a trouvé dans un ancien tombeau. T.

& plusieurs figures d'hommes y puisoient de l'eau : tout cela étoit d'or.

Les Princes prenoient beaucoup de plaisir à ces fontaines portatives. Mais les Péruviens faisoient aussi ces mêmes ouvrages en pierre. Le même Auteur nous dit que le premier ouvrage dont Atahualpa fit présent à Pisare fut une fontaine en pierre, faite en forme de deux tours ; & qu'elle verfoit à boire. La Condamine (1) a admiré la patience & l'industrie avec laquelle ils travailloient en marbre. Mais ce qui l'étonna d'avantage fut de voir des têtes d'animaux sculptées parmi les ornemens de

(1) Clavigéro, qui s'est beaucoup étendu sur la Sculpture & les autres Arts des Mexicains, & d'autres Nations anciennes de ces Contrées, assure qu'ils faisoient des statues de bois, d'argille & de pierre, tant pour avoir des Idoles que pour représenter toutes les attitudes des hommes, des femmes, & même d'une forme gigantesque. On y voyoit, selon lui, la perfection du dessin, jointe à la délicatesse du travail. Il décrit leurs autres ouvrages en fonte, soit d'or, soit d'argent, & une espèce de Mosaïque faite en plumes de diverses couleurs, où l'on voyoit toutes sortes de figures.

J'ajouterai à cette Note de l'Édition Italienne, que je vis à Strasbourg, en 1760, chez le P. Lefèvre, Jésuite, homme infiniment respectable, un très-ancien éventail du Mexique, fait d'une toile aussi fine que la plus belle mousseline qu'on connoisse. Sur cette toile étoient représentées nombre de figures formant une pareille Mosaïque. De

murs de granit. Les oreilles en étoient même percées ; ce qui mérite encore une attention particulière ; & il en pendoit des anneaux faits du même morceau. Nous avons déjà parlé des canelures courbes & régulières des portes de la forteresse de Canar , & que le plus habile Sculpteur Européen , selon La Condamine, auroit peine à imiter , avec des instrumens de fer ou d'acier.

François Corréal , le plus patient & le plus exact observateur de tous ceux qui ont voyagé dans ces Contrées , mesura , pour ainsi dire , pié à pié , le Pérou en 1670 , & décrivit tout ce qu'il apperçut des restes des édifices des Incas. Ceux du Temple du Soleil , de Tomehamba sont de pierres noires & vertes , c'est-à-dire d'une espèce de jaspe. Les portes étoient ornées de figures d'oiseaux , de quadrupèdes , & d'autres animaux avec des têtes imaginaires , mais sculptées avec un Art étonnant. Comment cela fut-il exécuté ? C'est ce qu'on ne sçait pas. Il est cependant vrai qu'ils

ma vie , je n'ai vu rien de si beau , tant pour l'art avec lequel les couleurs naturelles & éclatantes des plumes étoient nuancées , que pour la beauté du dessin : non , aucun ouvrier n'en feroit autant en Europe ; car ces plumes n'étoient que le duvet du bel oiseau *Cincon*. Quant aux émeraudes dont parle l'Auteur , Voyez Bergman , *Manuel Minéralogique François* , pag. 133.

travailloient parfaitement les métaux, les marbres, les pierres, même les plus dures & les émeraudes.

La Condamine en parle en ces termes. « Il » reste un autre problème encore plus difficile » à résoudre pour nos Lapidaires : comment » les mêmes Indiens ont-ils pu arrondir & » polir des émeraudes, & les percer de deux » trous coniques diamétralement opposés sur un » axe commun, telles qu'on en trouve encore » aujourd'hui au Pérou, &c? »

L'industrie des Péruviens est sans-doute admirable à bien des égards ; mais ce qui doit encore plus surprendre, selon moi, c'est qu'elle n'a pas du son origine à l'avidité ou à l'espérance du gain : car un Péruvien ne pouvoit changer d'état, ni désirer d'avoir plus de commodités que celles que le Gouvernement lui procuroit. L'émulation n'étoit produite que par l'énergie générale du système public, dont toutes les parties étoient étroitement liées : & la seule espérance qui animoit les individus, les portoit à de grands travaux, aux ouvrages les plus laborieux, se réduisoit enfin à plaire au Souverain, & à mériter de la Divinité tout le bonheur qu'ils pouvoient s'en promettre dans cette vie & dans l'autre.

En quelle partie du Globe a-t-on vu cet exemple des effets d'une éducation publique,

& ces conséquences heureuses d'une Législation ? Non , ce ne fut que chez les Incas. Pour moi, ce Gouvernement m'étonne lorsque je mets en parallèle tous les systèmes Politiques, & cette foule innombrable de Loix des Nations de nos Continens : Loix cent fois , ou plutôt mille & mille fois corrigées , modifiées, rétablies , abrogées, & qui n'ont jamais atteint le but qu'on se proposoit , sçavoir *la félicité publique, le bonheur & la sûreté des Princes*. J'ose donc défier le Philosophe Paw de me montrer un code de Loix , un plan de Gouvernement plus exact dans toutes ses parties, des ressorts aussi actifs & aussi bien enchaînés, que ceux de la Législation des Incas.



L E T T R E X I X

Fêtes Péruviennes. Temple du Soleil. Observations Religieuses des Solstices. Instrumens de musique. Représentations théâtrales.

JE SUIS tellement plein de l'idée de l'ancien Gouvernement du Pérou , que je me crois réellement moi-même Péruvien. Il me semble au moins que je voudrois voir réaliser un pareil système , en quelque endroit du Globe. J'irois jouir d'un bonheur parfait , pendant le temps qui me reste à vivre ; loin du tumulte , & à l'abri des tempêtes , souvent inévitables , même pour les gens les plus habiles à braver les flots de cette mer politique , si remplie de Syrtes & d'écueils.

Je ne le cederois à personne , que dans l'exercice de la lutte , de la course , & dans l'habileté à me faire une paire de ces sandales qu'ils appelloient *Ufira* , & autres choses de nécessité : car , pour la course , la lutte , il faut avoir la jeunesse , la force , l'adresse & la souplesse des membres , un grand exercice. Or ce n'est plus de mon âge , auquel il ne reste que la bonne volonté dans des membres impuissans : & je vous avoue que je ferois un fort mal-

étroit Cordonnier, s'il me falloit faire des Vandalés.

Les Incas avoient très-bien vu les effets de l'amour-propre, & ménagé très-adroitement cet aiguillon si puissant. Lorsqu'il s'agissoit de faire un Chevalier, soit le simple Noble, soit les enfans de Race Royale, qu'on appelloit *Auqui*, soit les fils de l'Empereur, il falloit qu'ils fissent preuve de leur habileté dans les jeux dont je viens de parler. Si l'on punissoit les enfans défobéissans, on sçavoit aussi récompenser ceux qui avoient fait leur devoir, & se rendre avec soumission à la volonté de leur père.

Mais, puisque j'ai touché cet article, disons quelque chose des Fêtes qui se célébroient au Pérou. Ceût été une bien mahadroite Politique, dans les Souverains de cet Empire, que de ne pas donner quelque relâche aux travaux du Peuple par des Fêtes & des Divertissemens publics : car c'est alors que les Sujets oublient leurs peines, & les maux relatifs, dont le sentiment continuel fait nécessairement fermenter les esprits, dans le Gouvernement même le moins oppressif. Il est vrai que le despotisme asiatique, toujours aussi craintif qu'il donne lui-même de terreur, ne permet pas au Peuple de se réunir, de peur que les Fêtes ne deviennent des cabales & des fédérations : mais les

cabales les plus dangereuses ne font pas celles qui se forment ouvertement. Un Despote Turc a plus à craindre d'un Sujet qui rugit en secret. Aussi les Maitres (1) de Constantinople font-ils presque tous renversés sans beaucoup de tumulte, comme la plûpart des Papes empoisonnés sans bruit.

Dans un Etat où le Citoyen jouit de sa liberté civile, les Fêtes & les Spectacles ont toujours été considérés comme autant de moyens

(1) Il s'est perpétué une singulière erreur à la Cour des Despotés Orientaux, sur laquelle on n'a presque pas réfléchi. C'est que ces Princes, persuadés par les hommages rampans de leurs Esclaves, que la Nation n'a aucun droit au sol sur laquelle elle existe, n'ont pas apperçu que, par la même raison, ils n'en avoient pas non plus. Car sur quelle bâte établissent-ils leur propriété, si la Nation n'en a aucune qui assure la leur ? Il n'est donc pas étonnant que, dans un tel Système Politique, le Trône soit toujours la proie du premier qui ose s'y placer les armes à la main. Telle est l'inconséquence du Turc : telle fut celle de l'Angleterre qui, voulant posséder le sol de l'Amérique, sans reconnoître de Corps National dans ses Colonies trop puissantes, les contraignit à réclamer les droits qu'elles avoient au sol, & à chasser ceux qui vouloient les en dépouiller. Un Sultan qui a fait trancher mille têtes, remet assez ordinairement la sienne à son Divan ou à ses Janissaires. *Qui trop embrasse mal étreint* ; c'est le proverbe des bonnes femmes ; mais les femmes ne rêvent pas toujours. T.

d'assurer la tranquillité de la Nation. Du pain, & les jeux du Cirque, disoit le Peuple Romain : & il étoit content, lorsqu'il avoit ces desirs remplis. La mesure ou la quantité des Spectacles pourroit servir de règle pour connoître ou déterminer le degré du Despotisme de chaque Etat. L'Histoire nous apprend que la force & la sévérité des Gouvernemens ont toujours été en croissant à proportion que les Spectacles publics ont diminué ; & que la licence & le désordre (1) de la multitude ont

(1) Je rappellerai seulement ici la dispute de Rousseau & de d'Alembert sur les Spectacles, sans dire lequel a eu raison : ou plutôt je dirai que tous les deux ont eu tort, parce qu'ils ont sorti de la question qu'ils devoient discuter.

On auroit une idée peu avantageuse de nos Spectacles, si l'on les jugeoit d'après ce qu'en dit l'Auteur de l'Ouvrage périodique, intitulé *Costumes & Annales des grands Théâtres*, année II^e, n^o X. pag. 79. « Le seizième siècle (il a voulu dire sans doute le dix-septième) fournit plus de modèles à suivre que nos Contemporains. La licence, l'abus de l'esprit ont introduit plutôt le gout du vice que la censure des mœurs, qui est le but de l'Art. Qu'on fasse attention à la diction de *Figaro*, & l'on verra si c'est le langage de la décence. C'est cependant cette audace de langage, qu'on appelle *Ergot*, qui attire la curiosité, & repousse la délicatesse. Laissons applaudir les *Roués* aux efforts de l'improbité, qui cherche à faire Secte pour consacrer tous les vices, afin d'éviter la réprobation qu'ils méritent. Au lieu de

augmenté avec le plus grand nombre des Spectacles. Le Gouvernement qui les a maintenus dans une juste proportion , a aussi été le mieux réglé , & le mieux obéi. Mais passons au Pérou.

L'union des deux époux y étoit célébrée par des fêtes : l'Empereur faisoit (1) lui-même & avec un grand appareil , la cérémonie des mariages des Incas , ou de la Race nombreuse du Soleil. Les Gouverneurs , après lui , étoient chargés de marier les Individus du Peuple , tant dans la Capitale que dans les autres Villes. Mais il faut observer que les mariages se célébroient ensemble le même jour ; & cela pour deux raisons principales. La première , parce que les Empereurs , les Incas & les Gouverneurs , vouloient connoître tous les époux , vérifier leur âge , empêcher la confusion des Tribus , & toute union , avant que le mari fût pourvu d'une maison , de ses ustensiles , & du terrain nécessaire à son existence.

» rire des intrigues qui sauvent de la roue le coupable
 » qui élude l'effet des Loix , gémissons d'entendre des
 » maximes qui rendent les crimes plaisans ». C'est au
 Lecteur à prononcer sur le vrai ou le faux de ces réflexions , que Boileau avoit faites , en partie. T.

(1) Voyez T. XIII , in-4^o de la *Collection des Voyages* où une estampe représente cette cérémonie , pag. 510. T.

La seconde, parce que la Loi avoit sagement ordonné que toute la Nation fût en fête dans le même temps, pour éviter le dérangement particulier des familles.

Après les époufailles publiques, le père de famille célébroit des nœces particulières chez lui : les plaisirs en duroient trois jours ; mais on consacroit vingt jours aux nœces de l'Empereur. Il y avoit, en outre, des Fêtes, lorsqu'il s'agissoit de couper les cheveux, de célébrer le sevrage, le baptême du Premier-Né de l'Empereur, & de même à proportion pour les autres Sujets de l'État. La lutte, la course de la jeunesse étoient aussi des jours de Fêtes.

Cependant les Fêtes les plus solennelles & les plus générales, étoient celles de la Religion & du Soleil. Mais, avant de vous les détailler, permettez-moi de vous exposer toutes les parties du Temple, dont Garcilasso nous a tracé le plan.

Imaginez une grande enceinte dans l'intérieur de laquelle on avoit élevé six vastes Edifices. Le Temple du Soleil étoit le premier, & tourné vers l'Orient. Le haut ou le comble avoit une forme quadrangulaire, qui représentoit une pyramide tronquée à certaine hauteur. Il étoit de bois, & couvert en paille. On voyoit intérieurement sur la muraille qui faisoit face à l'entrée, l'image d'or du Soleil, avec des rayons & une

face humaine, telle que nos Peintres la représentent. De l'un & l'autre côtés étoient placés, selon l'ordre des années, les corps embaumés des Empereurs précédens, tous assis sur des trônes d'or, le visage tourné vers la terre, excepté celui de l'Inca Huayna-Capac qui, à cause de ses grandes actions & de ses éminentes vertus, avoit été jugé digne de regarder le Soleil. Toutes les parties intérieures & les portes n'offroient au spectateur que des plaques d'or, dont le haut étoit couronné tout au tour d'un feston d'or, de la largeur de presque deux coudées. L'enceinte (1) où étoit ce Temple, présentoit aussi, à son extrémité supérieure, un semblable feston d'or, que les Espagnols conservèrent: mais, par la suite, ils en firent un limbe d'or, qui existoit encore en 1560, lorsque ce Temple servit à l'établissement d'un Couvent de Dominiquains.

Les autres édifices de cette enceinte avoient aussi la même forme extérieure. Le plus proche du Temple du Soleil étoit dédié à la Lune sa sœur & femme, mais couvert en argent, & présentant une face de femme, de même métal. On la nommoit *Mama-Quilla* ou *Mère-Etoile*. De l'un & l'autre côtés, on plaçoit les

(1) Voyez *Collection des Voyages*, *ibid.* pag. 567. La figure éclaircira cette description. T.

corps embaumés des Impératrices. Mama Oello feule regardoit la Lune, ayant eu l'avantage d'être la femme de l'Inca Huayna - Capac. L'édifice voisin étoit consacré à l'Etoile de Vénus, aux Pleiades & aux autres Etoiles. L'Etoile de Vénus se nommoit *Chasca*, au Pérou, c'est-à-dire l'Etoile à cheveux longs & crépus. On la révéroit particulièrement comme la messagère (1) du Soleil, que tantôt elle précédoit, tantôt elle suivoit.

On n'y avoit pas moins de vénération pour

(1) La marche de cette Etoile (Planète), qui précède le Soleil le matin, & le suit le soir, la fit prendre pour deux corps lumineux différens. Il paroît que les Péruviens avoient évité cette erreur, au moins lors de la Conquête des Espagnols. Les Latins la nommoient *Lucifer* le matin, & *Hesperus* ou *Vesper* le soir; mais les Phéniciens ne lui donnoient qu'un nom, *Hespera*, qui signifie la Brillante. C'est sans doute cette Etoile qui est nommé *Sperpera*, dans Daniel, par redoublement de racine, pour marquer son grand éclat; mais qu'on rend mal-à-propos par *Aurore*. Les Grecs la nommoient *Kallistos* ou la plus Belle; mais on doit traduire la plus Brillante. Ce mot grec vient de l'oriental *kal*, briller, éclatter. Il se retrouve, au Pérou, dans *Kuilla*, Lune, dans *Kuillor*, Etoiles; & dans *Killuc-Turfet* des Groëlandois, qui appellent Etoiles réunies ou entassées, l'astérisme des Pleiades. Voyez aussi MM. Bailly, *Astronomie ancienne*, pag. 20, Marivès & Gouss. *Physique du Monde*, T. II. Loyer, *Spéctres*, pag. 764. T.

tous les autres Astres, dont on formoit même la Cour de la Lune. Voilà pourquoi le comble de cet édifice étoit couvert d'argent avec des étoiles d'or.

Il y avoit près de celui-ci un autre édifice dédié au Tonnerre, à l'Éclair & à la Foudre. On les connoissoit sous le nom commun de *Yllapa*. On les regardoit comme les Ministres de la vengeance Divine.

Les Espagnols se sont singulièrement abusés lorsqu'ils ont pris ces trois choses, désignées (1) par un nom commun, pour l'emblème de la Trinité. Le quatrième édifice étoit dédié à l'Arc-en-Ciel, comme une émanation du Soleil; & ils en avoient représenté la figure. Le précédent étoit garni de plaques d'or. Enfin le cinquième édifice étoit destiné au service du Grand-Prêtre & de tous ceux qui avoient quelques fonctions à remplir dans le Temple du Soleil. La Famille des Incas fournissoit ces Ministres. L'édifice ne servoit que comme de salle, où ils se réunissoient; mais non pour y coucher ou y manger. On nommoit le Grand-Prêtre *Villacumu* ou *sacré Devin*.

Il y avoit à côté du Temple du Soleil des appartemens, où se tenoient les Prêtres qui

(1) Rhodigin a aussi trouvé la Trinité dans le Soleil, & dans le nombre ternaire d'Aristote ! T.

fervoient, tour-à-tour, par semaine, ou par quartier de Lune. Les femmes étoient exclues de l'entrée du Temple (1) du Soleil; & les Prêtres devoient ne pas approcher de la leur pendant leur semaine de service. Dans chacune des quatre faces qui regardoient la grande enceinte, il y avoit une niche (ou tabernacle) ornée d'or & de pierres précieuses, telles que des émeraudes, des turquoises. C'étoit là que l'Empereur se plaçoit selon l'ordre des Fêtes, & l'objet auxquels elles se rapportoient.

Il n'y avoit pas de Fêtes plus solennelles que les *Raymi* ou celles du *Soleil*. Tout le monde s'y rassembloit. On a lieu de croire qu'elles se célébroient aux *Solstices* & aux *Equinoxes*: c'étoit dans la grande place de Cuzco, qu'on regardoit comme la ville sainte. Les autres Fêtes, nommées *Cittua*, se célébroient sur le pavé du Temple; & l'on n'y entroit que piés nuds. Les mêmes cérémonies ou Fêtes se faisoient avec un appareil analogue dans les autres villes de l'Empire.

On commençoit la célébration des Cérémonies Religieuses par des offrandes qui consistoient en divers ouvrages de l'Art, en statues d'or, d'argent; en émeraudes, turquoises, &c. Le sacri-

(1) Elles l'étoient aussi du Temple d'Hercule ou du Soleil, dans l'ancien Continent. T.

fice étoit, comme je l'ai dit, un *Caneu* ou pain consacré, & l'*Aca* ou liqueur sacrée, dont les Prêtres & les Incas buvoient une partie après la Cérémonie. Alors commençoient les danses; on se livroit à la joie, autant que la décence, l'usage & le bon ordre le permettoient.

Mais les fêtes majeures étoient celles des équinoxes. On avoit trouvé le moyen de marquer ces deux points du cours du Soleil avec une colonne parfaitement travaillée, enrichie d'or, d'émeraudes, de turquoises, & placée au milieu de la place du Temple. Un cercle dont elle faisoit le centre, s'y trouvoit partagé par un diamètre qui s'étendoit du point de l'Orient à celui de l'Occident. Au moyen de l'ombre de cette colonne, que les Prêtres observoient au lever & au coucher du Soleil, ils faisoient le moment de l'équinoxe, & vérifioient leur observation à midi, lorsque l'ombre du gnomon ou de la colonne tomboit sur le méridien.

Aussi-tôt on ornoit cette colonne de fleurs, d'herbes aromatiques. On plaçoit dessus un trône d'or pour servir de siège au Soleil, où l'on disoit qu'il se reposoit.

On avoit élevé de pareilles colonnes dans les Villes situées plus près de la ligne équinoxiale; entr'autres à Quito. Celles où le Soleil tomboit perpendiculairement à midi,

de sorte qu'elles ne jettassent aucune ombre, étoient beaucoup plus révérees, par le même principe. Mais l'ignorant, le sauvage Espagnol, Sébastien Bélalcazar, fit détruire & enterrer celles de Quito & de toutes les autres Villes.

Ces colonnes étoient donc de parfaits gnomons qui indiquoient le méridien & la latitude des lieux, par la longueur de leur ombre; &, si les Péruviens sçavoient subdiviser le temps, ce dont on n'a pas de preuve, ils pouvoient aussi déterminer les longitudes.

Les Victimes qu'on sacrifioit dans ces fêtes étoient des agneaux: il falloit qu'il y en eût un noir. Les Prêtres tiroient leurs augures de l'inspection du (1) cœur. On élevoit aussi-tôt

(1) Il faut nécessairement joindre à ces détails ce que dit Prevost, *Voyages*, T. XIII. pag. 570, in-4°. Quant au renouvellement du Feu & aux Fêtes qui se célébroient alors par toute la terre, personne n'a donné de détails plus intéressans que le docte Astronome Bianchini, dans son *Histoire Universelle*. Ce Feu se renouvelle encore tous les ans, à la même époque, dans l'Eglise Romaine. On y a même perpétué la Fête des Torches dans le Cierge Paschal: le clou que le Pontife fichoit, à Rome, au renouvellement de l'année, dans un des murs du Temple de Jupiter, du côté du Temple de Minerve, s'est perpétué par ceux qu'on fiche dans le Cierge. On y a réuni, dans l'Eau bénite qu'on fait alors & que chacun emporte, la Fête des Eaux, si célèbre en Asie. On ne peut revoir sans étonnement, au Pérou, ces Fêtes du commencement

un bûcher qui s'allumoit avec *les rayons du Soleil*, moyennant un miroir, ou une lentille. On ignore de quelle matière étoit cette lentille. Peut-être étoit-ce du cryстал : car il y en avoit beaucoup au Pérou. On l'appelloit Pierre d'Incas.

Dès que le feu étoit bien allumé on y rotissoit les Victimes, qu'on distribuoit à tout le Monde; & l'on rompoit ainsi le jeûne qui avoit commencé trois jours auparavant. On portoit de ce feu dans toutes les maisons de la Ville : car, trois jours auparavant, chacun devoit avoir éteint le sien. Le renouvellement

de l'année, qui se célébroient en Syrie, à la Chine, à Rome, en Grèce, dans le Nord, & sur lesquelles Loyer n'a pas manqué de disserter, même très-sensément, dans son savaot, mais superstitieux *Traité des Spectres*, Liv. VII. Ch. X. pag. 773. On y découvre en même temps l'origine de la Fête du *Mai*, que Calusac a bien présentée dans son *Traité de la Danse*, pag. 66. J'oubliois les Œufs de Pâque, consacrés à la mémoire de celui qu'on portoit alors en procession, & qui représentoit celui que le Taureau avoit cassé pour faire éclore le Monde. On en verra la figure dans *Bianchini*. Ces Feux se renouvelloient aux équinoxes & aux solstices, dans tout l'ancien Monde, comme au Pérou. Celui de l'équinoxe de Mars étoit le plus célèbre, parce que le Soleil y ouvroit l'année. Celui de Juin ou du solstice d'été, étoit consacré à Jupiter *Porte-Agneau*. Nous l'avons consacré à S. Jean, représenté avec un Agneau. Celui de l'équinoxe d'automne étoit réuni à

du feu se faisoit aussi à Rome, tous les ans, dans les fêtes de la Déesse Vesta; &, ce qui est singulier, à l'équinoxe de Mars.

Les Incas & les Nobles se réunissoient dans la place du Temple avec l'Empereur, avant le lever du Soleil; & tous les autres se rendoient à la grande place de la Ville. Dès que le Soleil paroissoit, on se prosternoit; on chantoit des hymnes à sa louange. L'Empereur faisoit des libations avec deux vases d'or. Il offroit celui de la main droite au Soleil, en versant la libation dans une coupe d'or. De la gauche, il en prenoit des gouttes avec les doigts

une Fête lugubre, dont on fit une autre Fête des Torches, consacrée au Dieu des Vendanges, & dont les orgies & les fureurs représentoient le désespoir de l'homme qui alloit être replongé dans la mort avec la Nature. Celui de Noël, que Charlemagne voulut inutilement abolir en France, s'étoit allumé avant son règne, le dix Décembre en l'honneur de Jupiter, qui étoit supposé devoir bientôt naître. Ce Jupiter n'étoit que le Soleil qui alloit quitter le solstice d'hiver pour ranimer la Nature. Les O de Noël sont des Prières cycliques, fondées sur ces théories primitives; mais rapportées à un but plus direct. M. Bailly a entrevu quelques-uns de ces usages, qui sont de la plus haute antiquité, introduits, selon lui, par cet ancien Peuple perdu, qu'il cherche en vain, & qui l'a singulièrement inquiété: il a le temps de faire encore dix mille fois le tour du Zodiaque avant de le retrouver. Voyez son *ancienne Astronomie*. T.

& les répandoit en l'air. Le reste se partageoit en différentes coupes que prenoient les Princes de la Compagnie de l'Empereur.

Il n'y avoit que ceux-ci qui entraissent alors dans le Temple pour y porter les vâses des libations : les Prêtres y portoient ceux des autres. Or c'étoit après ces cérémonies que commençoient les sacrifices dont j'ai parlé. On se livroit à la danse, aux chants, accompagnés de plusieurs instrumens ; & la fête duroit neuf jours.

Dans ces fêtes, où l'on voit des danses, de la musique, chacun avoit les mêmes instrumens, dans la même Province : mais ils varioient selon ces Provinces. Ceux de Colla se servoient particulièrement d'une flûte composée de cinq brins de roseau de grosseur & de longueur différentes. Les sons en répondoient à nos premiers dessus (*soprano*,) à la haute ou première taille (*tenore*,) à la haute-contre (*contralto*) & à la basse (*basso*.) Lorsqu'ils jouoient à deux, le second cor répondoit parfaitement en proportion de quinte plus basse ; mais ils ne connoissoient pas la dégradation ni la diminution des tons. Ils jouoient aussi de flûtes simples, qui n'avoient que quatre ou cinq tons. Néanmoins cet instrument étoit celui des amans, & consacré aux airs & aux chansons d'amour.

Les trompes au contraire étoient proprement les instrumens militaires, de même que les

tambours. Néanmoins tous ces instrumens ser-voient à mettre le Peuple en joie, à le faire danser. L'Empereur animoit la musique, telle quelle, avec les joueurs d'instrumens & les chanteurs. Un Seigneur auroit été deshonoré s'il avoit ignoré cet Art utile à la Société.

La solennité de l'équinoxe de Mars étoit suivie de la récolte du maïs : car il étoit alors mûr dans cette contrée : cette récolte étoit une allégresse générale.

On faisoit à peu-près la même chose, les jours des solstices. Mais que direz-vous si je vous assure que les Péruviens jouoient des comédies pendant ces fêtes ; & qu'ils aimoient passionnément ce plaisir. Cela est cependant vrai. La comédie faisoit donc un des plaisirs du Pérou ; mais la Tragédie étoit préférée à Tlascala, dont le Peuple étoit Républicain. Chez un Peuple indépendant on se plaît à produire les Tyrans sur la scène pour en inspirer la haine à la génération actuelle, qui la transmet à la suivante, & ainsi à la Postérité. L'idée de la tyrannie étant inconnue chez les Incas, on ne songeoit qu'à plaisanter sur le ridicule, ou à produire les belles actions des Héros de la Patrie, pour donner de grands modèles à imiter.

Quelques Missionnaires s'étant apperçu de ce génie & de ce talent des Péruviens, leur

ont fait représenter, au lieu de Comédies agréables, de pitoyables scènes sur les actions de la *Madonna* & de son *peut Jésus* ; & sur divers usages de l'Eglise. Des milliers de Spectateurs s'y trouvoient : les Pièces étoient vraiment dignes de ceux qui les faisoient jouer. Que pouvoit-on attendre de ces Missionnaires ! Mais on a aussi remarqué ce goût du Théâtre chez plusieurs Peuples des îles du Sud.

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails sur les Fêtes & les Solemnités de ces Contrées, si heureuses hélas ! dans leur état d'innocence, si chéries du Ciel avant l'entrée des Fanatiques qui en ont changé le culte, comme Mahomet le fit chez les Arabes idolâtres, le fer à la main. J'ai seulement voulu vous faire voir que les Incas avoient bien senti ce point essentiel de Politique & de bon Gouvernement.

* Mais faisons quelques réflexions ultérieures sur ces miroirs avec lesquels les Incas rallumoient le feu tous les ans, à l'équinoxe de Mars. Il est plus que probable que c'étoit avec des miroirs concaves, puisqu'ils en avoient de parfaits en pierres & en métal ; & , de l'aveu de ceux qui en ont vu sur les lieux, ils étoient (de même que les miroirs convexes) aussi bien travaillés que si ces Indiens, qui les faisoient, avoient eu les instrumens les plus

parfaits, & (1) une grande connoissance des règles de l'optique. Cet usage de rallumer le feu tous les ans, avec de pareils miroirs, n'étoit pas inconnu de l'ancienne Rome : Plutarque nous le dit positivement dans la vie de Numa. L'instrument (2) qu'il décrit paroît avoir été une pyramide formée par trois plans triangulaires, dont le sommet étoit un angle droit ou de quatre-vingt-dix degrés. On pouvoit donc placer aisément trois miroirs concaves, ou *scaphes* de cuivre, sur les angles internes de ce Cône triangulaire, & produire un feu d'une extrême activité, en réunissant les trois foyers à un seul & même point. Derham, dans son *Astrothéologie*, nous dit que Newton avoit trouvé le moyen de réunir les foyers de sept *scaphes* semblables, & qu'il produisoit un feu terrible.

Mais les Historiens nous parlent aussi de lentilles de crystal de roche, connues au Pérou. Ces Peuples auroient-ils donc devancé nos

(1) Voyez Prevoft, *Voyages*, T. XIII.

(2) On verra, dans *Saumaise sur Solin*, d'autres procédés, qui sont ceux des Sauvages, pour avoir du feu. Depuis Homère & Théophraste, ils ont été connus dans nos Continens. M. de Tressan les présente aussi dans son *Fluide Electrique*, imprimé chez le Libraire qui vend cet Ouvrage ci. T.

inventions? Comment ont-ils été conduits à cette découverte? Comment ont-ils pu exécuter des instrumens d'optique, & observer les règles les plus précises de cette Science? On reste ici sans réponse; & il n'y en a pas à faire, si non que, la plupart des découvertes les plus importantes n'étant pas le fruit de la méditation, mais du hazard, c'est aussi le hazard qui a mis les Péruviens sur la voie comme il mit Mélius sur celle de l'invention des télescopes, si l'on en croit l'Histoire de nos Sciences.

Doit-on cependant en croire Mélius? N'avoit-il eu aucune connoissance de ce que Roger Bacon avoit dit? Car, d'après ses détails, il étoit facile de faire une lunette de longue-vue. Mais ces lunettes remontent en Europe à une époque bien plus ancienne: examinons un peu ce fait, puisqu'il semble, en même-temps, donner lieu de croire que les Indiens connoissent autrefois ces instrumens.

Si l'Auteur du Dictionnaire de *Physique* avoit connu les propositions ou *Thèses d'Optique* du Grec Héliodore, il auroit vu que la Grèce étoit plus instruite qu'il ne l'a cru, sur les phénomènes de cette Science. Les quatre principes fondamentaux y sont bien présentés. 1°. La lumière parcourt toujours une ligne droite, si elle n'est pas arrêtée dans sa marche.

2°. L'angle d'incidence en est égal à l'angle de réflexion à la rencontre d'un corps qui la réfléchit. 3°. Les rayons se refractent plus ou moins , selon la densité des milieux. 4°. C'est toujours proportionnellement à la grandeur de l'angle visuel que les objets paroissent plus ou moins grands. L'Auteur parle ensuite des Phénomènes que présentent les rayons lumineux en passant à travers des corps diaphanes, tels que le verre, la corne, &c. Cet Auteur est postérieur à Ptolomée qu'il cite, & dont il semble avoir conservé un précieux extrait, quoiqu'il y ait une lacune à un endroit qui paroît très-important, par ce qui précède. Ce petit Ouvrage, assez rare, & que je possède, a été imprimé à Oxford, en 1670, in-8° : douze pages, sans le titre.

Mon but n'étant pas d'exposer les théories optiques des Grecs, je remonte aussi-tôt au temps d'Aristophane, pour y examiner le passage que M. Dutens a cité de ce Comique, dans ses *Origines des Découvertes*, &c. Ce passage se trouve, pag. 170, de l'*Edition d'Aristophane*, donnée par Portus, 1607, in-folio. Un Valet dit à Socrate, sur le théâtre, qu'il a trouvé le moyen de brûler la Sentence qui le condamneroit à payer ses dettes. Ce moyen est de présenter au Soleil un *hyalos* ou verre, qui fera fondre sur-le-charap la tablette de cire. On connoît l'usage de

ces tablettes. Le Scholiaſte donne à ce verre la forme d'un diſque : *trochoïdes* ; ce que n'a pas obſervé M. Dutens ; mais on peut tirer de ce Scholiaſte une objection que ce Savant n'a pas non plus prévue. L'abſurdité de l'Interprète a peut-être déterminé M. Dutens à n'en pas parler. Ce *diſque de verre*, ſelon ce Commentateur, étoit frotté d'huile, puis chauffé : alors on y mettoit le feu avec la mèche d'une lampe. On ſent le ridicule de cette interprétation. En effet le texte dit que c'étoit *avec le Soleil* qu'on produiſoit le feu, en préſentant à cet Aſtre le *diſque épais* de verre. Mais voici un paſſage d'Ariſtote qui prouve la vérité de ce dernier ſens ; je le prends dans la *Minéralogie* du Jéſuite Cæſius de Modène, Ouvrage trop peu lu de nos Naturaliſtes. Ariſtote y dit donc, pag. 450 : « Si nous avons un verre perforé, de forte » que nous puſſions voir le paſſage de la » lumière, nous ſaurions pourquoi ce verre » brûle ce qu'on y préſente ». Laiſſons de côté la fauſſe réflexion d'Ariſtote, pour ne voir que le fait. Il eſt donc vrai que voila un feu dioptrique : nous venons de voir un *diſque épais de verre* dans Ariſtophane, ſelon même le Scholiaſte : c'eſt donc une loupe ; car un verre plat ne produit pas cet effet là.

Comme il importe peu de ſavoir ici quel ſens doit avoir *hyalos*, pris comme verre, ou
comme

comme cristal, je ne m'accréditerai pas à réfuter les fausses assertions que Guettard a avancées sur la nouveauté du verre, dans le T. XII. de l'Édition Française & Latine de Plin; je disai seulement que la momie Egyptienne du Musée de Londres, sur laquelle on voit des grains de verre de plusieurs couleurs, prouvent l'antiquité reculée du verre. Ainsi je laisse de côté les immenses colonnes de verre de l'île d'Aradus, en Phénicie; le théâtre des Scaurus, à Rome; la sphère de verre d'Archimède; le verre que Plin regardoit comme la meilleure matière pour faire des miroirs; les miroirs de verre, couverts, par derrière, d'une feuille d'étain, dans *Alexandre Aphrodisée*, au second siècle de notre Ere, &c. &c. & je passe à Strabon, que je trouve cité dans *l'Histoire de l'Astronomie Ancienne*, de M. Bailly, page 82, 1775. « M. le Comte de Caylus » soupçonne que l'usage des lunettes & des » télescopes a pu être connu des Anciens: c'est » un passage de Strabon qui lui a fait naître » ce soupçon. Il s'agit d'expliquer la grandeur » des Astres, vus à l'horizon; Strabon dit, *Livre » III: Les vapeurs font le même effet que les » tubes; elles augmentent les apparences des objets.* » *Académie des Inscriptions*, T. XXVII. pag. 62. M. Dutens a aussi rapporté ce passage, T. I. pag. 225, mais plus exactement; car, dans le passage de Strabon, il est dit que l'objet paroît

L E T T R E S

plus grand dans le tube, à cause de la réfraction
 des rayons. On peut-on supposer une réfrac-
 tion sans verre : D'ailleurs le raisonnement de
 M. de la Lande seroit faux. M. de la Lande remarque,
 liv. VII. N° 151, de son *Astronomie*, qu'en
 regardant la Lune à l'horizon, avec un simple
 tube, tel que du papier, ou avec une carte
 soutenue d'une épingle, le diamètre de la Lune
 paroît, au contraire, sous un plus petit angle,
 que lorsque la Lune est à une plus grande
 élévation. Mais Strabon voyoit les objets plus
 grands, & à cause de la réfraction des rayons :
 il n'y a donc qu'il y eût des verres. M. Dutens
 cite un passage d'Aristote, & lui fait dire que,
 si on prolongera le tube, plus on rapprochera
 l'image de l'objet. Aristote n'a pas dit cela : je
 prie M. Dutens de me permettre de ne pas
 apposer plus qu'il n'y a dans ce Philosophe,
 dit seulement *Il peut qu'on voye alors d'au-
 tant plus distinctement les choses qui sont loin ;*
Quædam abestron, Sec., ce qui est bien diffé-
 rent de ce que si Aristote avoit parlé comme M. Dutens,
 la preuve du télescope étoit presque sans
 besoin. Voyez *les Origines*. T. I. pag. 223.

Terminons tous ces différends par un fait po-
 sitif, à savoir que les villes de Pompéia & d'Her-
 culanum ont été ensevelies sous les cendres du
 volcan de Vesuve, l'an de notre Ère ; ce qui
 n'est pas l'an de l'âge de Strabon. On a trouvé

dans les ruines de ces villes dix loupes (1) parfaites, telles que les nôtres, qui sont actuellement dans un des Cabinets du Roi de Naples. Peut-on croire que les gens curieux de ce temps là, connoissant le tube désigné par Aristote, & ses effets quelconques, sachant d'ailleurs nécessairement que ces verres grossissoient les objets, (moins il est vrai que les verres sphériques, dont il paroît assez clairement, par Sénèque, que se servoient les Artistes pour microscopes) n'aient pas essayé de mettre un verre au bout d'un tube? Un ancien Manuscrit de Ptolémée représentoit en tête cet Astronome, observant avec un tube composé de plusieurs pièces. L'Histoire nous apprend que Ptolémée, Roi d'Egypte, avoit fait placer sur le Phare un instrument ou *dioptré*, avec lequel on découvroit les vaisseaux en mer, à une très-longue distance. Porta, qui a eu connoissance de ce fait, ne s'explique pas clairement sur ce que ce pouvoit être; mais Valois, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, a bien vu que c'étoit un télescope, T. I.

M. Bailly voudra donc bien me permettre de dire qu'il s'est trop avancé, lorsqu'il a fait imprimer, pag. 83, de l'Ouvrage cité, « La

(1) A Pompéïa même, une maison dont les fenêtres étoient garnies de vitres. T.

» Tradition écrite ou l'Histoire n'en (du télé-
 » cope ou lunette de longue vue) conserve
 » aucun souvenir ». Je crois que, si tout ce
 que je viens de réunir ne fait pas un preuve démonstrative, on peut au moins en déduire la plus probable conjecture ; & il n'est pas besoin de remonter à son ancien Peuple perdu, qu'il cherche par-tout sans en appercevoir le moindre vestige local.

J'ai dit ci-devant qu'il sembloit que les Indiens avoient connu les lunettes de longue vue. En effet comment supposer qu'ils ayent eu connoissance de quinze Planettes, avec le seul secours de la vue ? Car l'Antiquité, dit M. Bailly, n'en a connu que sept (& nous en connoissons seize pag. 80.) Il devoit ajouter que Démocrite en connoissoit un plus grand nombre : mais nous n'avons plus son Ouvrage. Les montagnes de la Lune, ses forêts, supposées par les Anciens, la voie lactée, reconnue par Démocrite pour être un assemblage de petites étoiles innombrables & insensibles à la vue, sont aussi, pour M. Bailly, des opinions qui supposent nécessairement le télescope. « La Philosophie, dit-il, » pour s'élever à cette explication, a du s'appuyer de quelques faits : l'analogie n'est d'aucun secours, si le télescope n'a pas fait appercevoir ces petites étoiles, &c. » Mais ne disons pas, avec ce célèbre Historien de l'Astronomie,

que « Ces connoissances font des restes de » celles d'un ancien Peuple ; & que , l'art de » tailler le verre s'étant perdu avec lui , il ne » resta plus de ses usages que celui des longs » tubes sans verre , qui servoient , dans les » observations , à écarter les rayons latéraux ». Cet ancien Peuple tailloit encore du verre à Athènes , du temps d'Aristote & d'Aristophane ; nous le retrouvons dans les ruines de deux Villes d'Italie , où , du temps de Pline , on avoit même l'art de tailler les diamans à plusieurs facettes. Le mérite de M. Bailly n'en souffre aucune diminution. Il étoit peut-être le seul homme de son siècle en état de bien exécuter son Ouvrage , s'il eût su le Grec.

Il en a été des miroirs ardents comme des télescopes. Archimède , qui en avoit été l'inventeur , avoit à peine joui de la gloire de son invention , que son miroir terrible fut oublié : ou , si le souvenir s'en perpétua , ce ne fut qu'avec la négative. Des Historiens , peu en état d'apprécier les talens de ce grand homme , nièrent le fait : on les crut sur leur parole ; & la question devint au moins très-problématique , pour des esprits plus judicieux , que le nom d'Archimède arrêtoit encore. Kircher , homme d'un vaste génie , & fait pour tout embrasser , fut sans doute conduit à l'examen de ce problème par Tzetzés , qui en avoit

parlé avec moins de confusion que les autres Ecrivains de l'antiquité. Il essaya cinq miroirs plans; & sentit, à la chaleur, que si l'on augmentoit le nombre des miroirs, on produiroit un feu de la plus grande activité. Il s'en tint cependant là, content de conseiller à d'autres de réunir *cent* (1) & même *mille miroirs*. M. de Buffon fait cet avis avec sa sagacité ordinaire; &, réunissant les rayons solaires, réfléchis de cent soixante-huit miroirs, il enflamma du bois à deux-cents pas, fondit du plomb à cent cinquante, & de l'argent à cinquante.

M. Dutens, T. II. pag. 179, de ses *Origines*, fait dire à Eustathe, sur Homère, qu'Archimède enflamma la flotte de Marcellus, à la distance d'un trait d'albalêtre. D'abord cela est invraisemblable: un pareil trait porte à plus de six-cents pas: ensuite, Eustathe dit qu'il l'enflamma comme *s'il eut lancé la foudre, ou comme d'un coup de foudre: hoos hoia tis Keraunobolos*. Voilà donc la réalité du miroir d'Archimède bien constatée. Mais Kircher, qui a visité les lieux, quoiqu'en ruines, assûre que la flotte pouvoit n'être qu'à trente pas des murs de Syracuse.

(1) Il n'est donc plus possible que M. de Buffon s'en dise l'inventeur. On aura l'idée du miroir d'Archimède & de Kircher par les *fig.* qui sont à la p. 419, de la *Magie naturelle* de Schott, in-4°. Celui des Vestales se comprendra par la *fig.* 7. pag. 371. T.

M. Dutens n'auroit pas dû non plus croire Zonaras, qui l'induit en erreur, en assurant que Proclus brûla la flotte de Vitalien avec un pareil miroir. Il devoit au moins consulter le recueil des observations d'Is. Vossius, p. 88. Il y auroit vu par des témoignages incontestables, que c'étoit avec le feu Grégeois, décrit, il y a quinze-cents ans, dans un Auteur très connu. D'autres ont été assez simples pour prétendre que Proclus s'étoit servi de miroirs concaves : mais j'aurois trop à dire. On peut consulter la Minéralogie de Cæsius, sur ces erreurs, à l'article des Miroirs.

Nous avons beaucoup d'obligation à M. Dutens d'avoir enfin fait jouir le Public de la description du miroir d'Archimède : elle est d'Anthème de Tralles, ce célèbre Architecte de sainte Sophie de Constantinople.

De tout ceci nous pouvons donc conclure que les Incas ne nous avoient pas devancés dans l'Art des instrumens d'optique.

J'ai dit précédemment que Bacon pouvoit avoir guidé Mélius. En effet il est bien difficile de croire qu'il n'eût rien transpiré de ce que dit Bacon dans sa *Perspeclive*, Part. III^e pag. 167. D'ailleurs, parmi les Modernes, ce n'est pas Mélius qui est l'inventeur des lanettes de longue-vue : c'est *Lippersheim* de Middelbourg ; Mélius ne les a connues que de lui. Mais il faut

en.ore remonter plus haut que l'époque des deux Zélandois. Porta connoissoit bien la taille des verres *convexes* & *concaves*. Il savoit, en 1589, qu'en ajustant une lentille convexe & une concave, dans les proportions convenables, on voyoit les objets plus près & plus grands. *Magie Naturelle*, Liv. XVII. Ch. X. Or la prétendu découverte des Zélandois est de 1609. M. Bailly, qui ne veut pas, dans un endroit de son *Ouvrage*, que cette découverte soit due au hazard, parce que le hazard ne fait rien dans le monde, dit cependant, dans un autre : « On » a fait honneur de cette découverte à l'en- » fance, qui est l'agent naturel du hazard ». Voilà donc le hazard qui ne fait rien, & qui cependant a l'enfance pour agent naturel. Passons sur cette contradiction : je ne cite même pas les pages. Il y a plusieurs inconséquences de cette force entre son texte & ses éclaircissemens ; parce qu'il se laisse par-tout subjugué par l'idée de son Peuple perdu.

Mais l'art de tailler le verre n'avoit pas disparu avec ce Peuple. Nous le retrouvons à Athènes, nous le reconnoissons dans les ruines de l'Italie. L'Auteur du poëme sur *les Pierres*, attribué à Orphée, mais qui est du temps de l'Empereur Valens, selon le docte Anglois Tyrwitt, *Edit.* 1770, nous présente un instrument de crystal de roche, pour allumer le feu des sacrifices sur

les autels, comme on dit que le faisoient aussi les Péruviens; &, selon cet Auteur, c'est un usage très-antique : cet Art a donc subsisté depuis nombre de siècles. Quelques tubes pouvoient donc n'être pas simplement destinés à écarter les rayons latéraux, dans des temps très-postérieurs à ce Peuple perdu, puisque celui de Strabon aggrandissoit l'image des objets, comme la lunette de Galilée la lui *aggrandit du triple*, à son *coup d'essai*, par l'effet de la *réfraction* que suppose Strabon.

J'ai dit que le feu grégeois étoit connu chez les Grecs dès le troisième siècle : on ne peut en douter, puisque c'est Jule Africain qui nous en donne la recette; la bâte en est vraiment la poudre à tirer, que Vossius croyoit très-ancienne. On l'a taxé de trop de crédulité. Mais, en lisant la Dissertation de M. Harenberg, *de Primis Tatarorum vestigiis*, on se convaincra qu'Isaac Vossius n'a pas radoté. Elle est dans le T. I. du *Recueil de Dissert.* de M. Jean Oelrichs, à Brème, 1772.

Tels sont les détails que j'ai cru devoir ajouter à M. Carli, depuis l'étoile posée à la page 300. Je l'ai fait pour servir à l'Histoire des Arts. T.



L E T T R E X X.

Réflexions sur les Principes du Gouvernement des Incas , si différent de tout autre. Conduite tenue pour les Conquêtes , & la Discipline générale. Poësie. Art d'embaumer les Corps morts. Des Ponts sur les Rivières.

JE QUITTE donc absolument les détails de chaque partie du Gouvernement des Incas , pour m'occuper de réflexions générales, & des rapports qui s'y trouvent avec les usages de notre Hémisphère. Nous avons vu jusqu'ici que ce Gouvernement civil & politique étoit diamétralement opposé à toutes les formes qu'ont adoptées les anciens Législateurs & les Philosophes de nos continens; tandis que l'Etat du Mexique présentoit en même-temps un ordre politique & civil, semblable à celui des Empires de l'Asie; & que, d'un autre côté, les Républiques de Tlascalala, de Curétécal, de Guézucingo étoient analogues à celles de nos contrées.

Mais comment l'Ordre civil des Incas n'auroit-il pas été différent de tous les autres, puisqu'il formoit avec eux un si grand contraste tant par les fondemens, les fins parti-

culières, que par les ressorts qui en faisoient agir les parties?

Dites-moi je vous prie, si vous avez jamais apperçu dans l'Histoire des temps anciens & modernes, qu'une Nation ait été conquérante, & soit devenue grande sans un enthousiasme général dans les Individus? C'est justement cet enthousiasme qui a été cause que les hommes, s'oubliant presque eux-mêmes, oubliant leurs propres familles, se réunirent pour former, par l'unité des sentimens, un ensemble qui tendit au-même but. Ce but étoit ce que j'appelle, dans leur manière de voir, *le Phantôme du bien Public, d'intérêt Public, de gloire Nationale, &c.*

Mais qu'en est-il résulté? Cette effervescence ne pouvant se soutenir long-temps au même degré, chacun prit le parti de songer plutôt à ses intérêts, qu'à ceux des autres. L'intérêt particulier réclama donc contre le général; & ce fût enfin sous ce prétexte que chacun chercha à s'aggrandir, à s'enrichir aux dépens de la Société.

Ce fanatisme social, aussi chimérique qu'éphémère, n'eut jamais lieu au Pérou. Aussi la Nation, une fois formée en corps, ne s'y est pas affoiblie dans le moindre de ses rapports. On a dit dans nos continens: Formons une Société heureuse, & les individus seront tous

heureux. Les Incas au-contraince ont dit: « Ren-
 » dons chaque individu heureux, en particulier,
 » de sorte que personne ne puisse, sans injus-
 » tice, désirer un meilleur état; par ce moyen
 » la Société fera puissante & heureuse. » Or
 je demande ici quels sont ceux qui ont le
 mieux raisonné ?

* Quoique, dans tout système de Législation, il faille commencer par envisager la Nation en masse, il en est cependant de cette masse comme des formules générales, qui renferment ou supposent un grand nombre de vérités Mathématiques: Ces formules n'ont de réalité que par toutes ces vérités particulières, qui, sans y paroître, en font cependant la base ou l'ensemble. Une Nation, prise en masse, suppose donc que le Législateur soit parfaitement instruit de tous les rapports particuliers que les Individus ont entr'eux, & que leurs intérêts respectifs peuvent se réunir au même point central, qui fait le bonheur relatif de chacun d'eux, & par conséquent, celui de la Nation. Si le Législateur n'a pas cette formule, il est inutile de faire une Loi, parce qu'elle sera sans base: ou ce ne pourra être qu'une Loi de sang, en ce qu'elle heurtera le plus souvent des mouvemens particuliers, nécessairement déterminés par des rapports avec lesquels elle est incompatible, & qu'elle n'a pas prévus.

La puissance théocratique, qui est toujours la plus difficile à maintenir dans les bornes *d'un Royaume qui n'est pas de ce monde*; fera un sacrilège de la moindre erreur civile, ou le corps civil, dont le mouvement général n'aura pas été déterminé avec justesse par le jeu de tous ses ressorts particuliers, deviendra trop violent : or ces deux effets n'ont été que trop fréquens dans les différens Corps politiques de l'Europe. De-là ce nombre de Loix criminelles qui n'ont servi qu'à multiplier les délits, bien loin de les arrêter. Pourquoi ? Parce qu'on n'a envisagé les Nations qu'en masse, au lieu de prendre pour bête les rapports individuels. S'ils avoient été aperçus & liés par les besoins réciproques, dans les différentes Classes, la Loi se présentoit d'elle-même ; elle étoit dictée par les moyens de la faire exécuter. Ces moyens étoient les intérêts personnels de chaque Individu, ayant une propriété assurée, foncière, ou fondée sur l'industrie, qui eût été d'autant plus active que la Loi eût été juste. Chacun, devenu son propre Législateur, auroit même prévenu la Loi, parce qu'il auroit senti que c'étoit son intérêt particulier qui la dictoit, & que son existence civile devenoit sacrée dans celle de la Nation. Je dis sacrée ; car, toutes les fois qu'une partie du tout porte atteinte aux rap-

ports des autres, il arrive, dans un Corps moral, ce qu'opère la Nature, toutes les fois qu'un mixte se décompose. Les parties constitutives se désunissent pour former de nouvelles combinaisons; & toujours avec plus ou moins d'effervescence ou de trouble: de-là ces crises, quelquefois si violentes, qui amènent enfin les scènes auxquelles furent exposées la femme & les filles de Denys de Syracuse. En considérant néanmoins l'avantage que semble présenter le but de la Législation des Incas, & les principes vicieux des différens Corps politiques de l'Europe, il faut convenir que les avantages de l'une, & les vices des autres ont assez vraisemblablement été l'effet des circonstances. Si nous écartons toute idée mystérieuse de l'origine du Gouvernement Péruvien, nous voyons qu'on peut, sans trop risquer de se tromper, regarder les Incas & leur première peuplade comme originaire de la Chine, mais de la Chine très-ancienne. C'étoit donc encore une peuplade neuve, que ses premiers Législateurs ont pu former comme une cire. Au moins faut-il nécessairement le supposer, de quelque côté que soit venue cette Nation.

Mais il n'en étoit pas de même des plus anciennes Nations connues de nos continens, si nous en exceptons celle qui fut jettée par des transmigrations ou des révolutions quel-

conques, dans la Province Chinoise de Honan, d'où les Incas paroissent avoir passé au Pérou, y apportant avec eux l'usage des quipos, ou cordelettes connues à la Chine avant l'usage des lettres & des signes numériques. L'usage des quipos n'étant plus celui de la Chine depuis nombre de siècles, il faut en conclure que la peuplade soumise aux Incas remonte à une date infiniment plus éloignée que la Nation ne le croyoit elle-même à l'arrivée des Espagnols.

Je dis qu'il n'en étoit pas de même des autres Nations de nos continens, en remontant aux époques sur lesquelles on a quelque certitude. Poussées & repoussées continuellement comme autant de flots, elles ne s'agitoient que pour se briser les unes contre les autres. La plus foible, cédant à la plus forte, pouvoit à peine s'arrêter quelques années dans une contrée, sans y être investie d'ennemis. Mais ce flux & reflux devint encore plus violent, lorsque les barbares, que la Puissance Romaine avoit maintenus dans des limites trop étroites pour leur nombreuse population, eurent attaqué ce vaste Colosse. Les défaites qui jonchoient quelquefois le sol de trois-cents mille de ces barbares, ne firent qu'en irriter la fureur. Ils sembloient renaître de leur sang. Qui auroit présumé que le massacre de trois cents mille Goths, la prise de plus de soixante

mille tant hommes que femmes , n'eût pas garanti Rome d'être la proie de cette Nation , qui porta enfin le fer jusques dans le sein de cette Maitresse orgueilleuse ?

Toutes ces Nations errantes sentirent bien la nécessité des Loix. Elles avoient des usages pour règles. Les Francs seuls se conduisoient d'après une Loi positive, que les Chefs de leurs Cantons avoient faite, lorsqu'ils vivoient, comme les anciens Germains & les Slaves, en Etat Républicain, au-delà du Rhin, entre le Mein & le Wésér. Les autres, privés de cet avantage, n'étoient pas assez éclairés pour appercevoir les justes rapports de la Puissance législative, combinée avec la Justice distributive. Il n'y avoit que les Prêtres, ou les Romains, en état de leur donner un code de Loix positives. Leurs Chefs, que les Romains appelloient Rois, le devinrent réellement dans le cours des conquêtes. Cependant un Soldat prouva à Clovis, par un refus formel, que le Chef n'avoit pas plus de droit au butin que le simple Soldat : mais l'un & l'autre étoient également barbares. Ces Nations devenues peu à peu Chrétiennes parmi les Gaulois & les Romains, furent donc forcées de s'en rapporter à la prudence des Prêtres, malheureusement trop peu éclairés alors pour distinguer l'homme Civil de l'homme Religieux ; & la
Puissance

Puissance (1) théocratique se réserva la prépondérance dans la constitution ou la réforme des Loix. Ce qui n'eût été qu'un délit civil ne tarda pas à devenir un sacrilège. On intéresse la Divinité en tout. On n'a pas réfléchi, dit le judicieux (2) Blackstone, que l'offense faite à la Religion n'étoit pas de la compétence du Magistrat qu'on forçoit à la punir, en surprenant la Religion des Princes qui se rendoient par nécessité ou par ignorance à ces suggestions : cette offense ne peut être vengée, dit-il, que par les censures Ecclésiastiques. Voilà pourquoi l'Ordre civil ne fut plus chez nous que dans un état violent.

(1) C'est par cet Esprit que la Cour de Rome ne fait jamais prier que pour l'Empereur futur, ne reconnoissant pas pour Empereur celui qui ne vient plus recevoir la Couronne des mains du Pape, & lui en rendre hommage. Elle regarde encore l'Empire & la France comme deux de ses grands Fiefs. T.

(2) Ce profond Jurisconsulte nous fait bien sentir la réforme que demandent nos Loix Criminelles, concernant la Religion. Si l'on avoit fait sa distinction, la Religion n'auroit pas occasionné les Croisades du Languedoc, les Massacres de la Valteline, ceux de la Saint-Barthélemi ; & l'on n'auroit pas vu périr en Angleterre un Roi & une Reine sur un échaffaud ; tant il est vrai que les Souverains ne sont pas eux-mêmes à l'abri des effets, des Loix injustes. Voyez son Tom. IV. *Edit. Angloise*. T.

D'un autre côté, l'esprit forcé des conquêtes, après des défaites, des victoires, & la nécessité d'être continuellement sous les armes, entretenoient le malheureux préjugé de la gloire militaire. Le Vainqueur, à qui la conquête avoit coûté tant de sang, regardoit l'esclavage de son ennemi vaincu comme le prix de ce sang qui fumoit sur le sol dont il étoit devenu Maître. De-là cette distinction d'homme libre & d'esclave; distinction qui fit fermer les yeux, jusqu'à nos jours, aux vues de la véritable Législation, en faisant oublier les droits naturels de l'homme.

Les barbares conquérans qui avoient vu les Romains régner avec tyrannie, crurent pouvoir les imiter; cependant il y eut des exceptions. Réceswind, ce sage Législateur des Wisigoths, ne se crut pas au-dessus des Loix. « Nous les publions, dit-il, afin que notre » Majesté même & les Rois nos successeurs » nous-nous y conformions aussi bien que tout » le Peuple, &c. & que personne, de quelque » puissance ou dignité qu'on soit, ne présume » défobéir à la Loi » L. II. Tit. I. Cap. II. Avec de pareilles vues, il eut été possible d'assurer à l'homme une existence vraiment heureuse dans des circonstances plus favorables, & de réaliser à certain point, en Europe, le système de la Législation des Incas. Mais les passions,

toujours habiles à fasciner les yeux, & à égarer la Raïson, ne pouvoient pas laisser le temps de réfléchir à ceux qui auroient voulu le faire dans ces temps orageux. Les Chefs s'étoient enrichis avec leurs Peuples victorieux. Les Peuples avoient partagé les terres entr'eux, réservant aux Chefs les Domaines nécessaires pour soutenir leur rang; mais on ne s'occupait nullement de prévoir les révolutions futures. Des Princes foibles virent s'élever contre eux & contre la Nation, les Seigneurs qui envahissoient tout, & le Peuple devint malheureux, même sans ressource, parce qu'il fut dépouillé de tous ses droits. *Addition du Traducteur.*)

La bête fondamentale du grand projet des Incas étoit au contraire d'envisager l'avenir, de le maîtriser, en faisant fournir ponctuellement à chaque Individu tous les moyens de subsister, en subvenant à tous les besoins possibles; & l'on ne demandoit que le travail des bras pour satisfaire pleinement à ce que chacun devoit à sa famille, à ses parens, au Souverain & à la Religion. La maxime essentielle étoit que tous les hommes devoient se regarder comme frères: chacun, ayant ce qu'il lui falloit, on ne portoit pas un regard jaloux sur son voisin. On étoit tranquille, parce qu'on avoit un sort assuré, inaltérable, d'autant plus que personne ne pouvoit augmenter sa fortune,

ni la diminuer, sans se perdre sur le champ. Aucun besoin factice ne venoit y troubler les rapports de la fraternité. Un Péruvien n'avoit que trois choses à considérer, sa famille, son Prince & la Religion.

Si l'Inca se rendoit aux extrémités de l'Empire, à la tête de ceux qui étoient de service, les familles qui restoit, jouissoient paisiblement, & ne disoient pas : *Le Souverain va faire la conquête d'une Province, ou combattre un ennemi, à nos dépens, & en nous mettant à la gêne ; mais il va tâcher de rendre heureux les Peuples qui ne le sont pas, en nous laissant jouir, pendant ce temps-là, d'une félicité complète.* En effet jamais les Incas n'ont attaqué leurs voisins, les armes à la main.

Ils se présentoient sur les limites de l'Empire, à la tête de leur armée, dépuatoient quelques Officiers, pour parler aux Caciques voisins, & les persuader, plus à titre de protecteurs, que de conquérans : c'est ainsi qu'ils réunirent nombre de Provinces à leurs Domaines.

Dès que ces nouveaux Sujets étoient réunis, l'Empereur nommoit des Incas pour les instruire de la Religion de l'Etat. Il appelloit, tous les ans, les Caciques à sa Cour, en retenoit les fils pour les mieux instruire des Loix & des usages ; mais en même temps pour les avoir comme ôtages, & s'assurer ainsi de la

fidélité des nouveaux Sujets. Valéra nous apprend qu'on faisoit le dénombrement de tous les individus, en marquant leur âge, leur métier ou leur talent. Leurs Idoles étoient transportés à Cuzco. Les sacrifices leur étoient aussi-tôt interdits, & peu-à-peu on les habitoit à la forme du Gouvernement : la condition des autres devenoit ainsi la leur.

Quelques Provinces, il est vrai, s'opposèrent aux Incas à force ouverte : mais, dans ces cas-ci même, ces Princes ne furent jamais les agresseurs. Ils se défendirent valeureusement ; &, après la victoire, pardonnèrent aux vaincus. Jamais ils ne permirent ces pillages si ordinaires dans nos guerres, après la victoire : tout acte de violence, commis par un militaire, étoit sévèrement puni. La douceur & la bonté étoient les liens avec lesquels ils enchaînoient les ennemis vaincus ; & bientôt ils en faisoient des citoyens, par les instructions qu'on leur donnoit.

Ils furent très-attentifs à ne pas ôter aux Caciques, aux Souverains, réunis à l'Empire, le droit de commander les Peuples dont ils avoient été les Chefs ; ne changeant même rien aux Loix qui regardoient les Successions, surtout à celle qui permettoit aux Caciques de se nommer pour héritier & successeur celui de leurs fils qui étoit reconnu pour le plus vertueux

& le plus digne de cet honneur. Du reste il falloit observer la Religion & la distribution des Familles, l'ordre des Magafins, des Tributs & des travaux généralement prefcrits par la Loi. Ce foin étoit confié à des perfonnes habiles, zélées pour le bien public, & fur la fidélité defquelles on pouvoit compter.

Ces Provinces, qui avoient confervé quelque chofe de leurs ufages antérieurs, furent, pour les Efpagnols, autant de fujets de méprifes; & leur firent attribuer à tout le Pérou ce qui n'étoit particulier qu'à l'une ou l'autre Province. Les Incas avoient fur-tout foin qu'il n'y eût qu'une Religion, une Loi, une même Discipline & une feule Langue. Tous les Sujets étoient par conféquent obligés d'apprendre la Langue de Cuzco. C'étoit par ce moyen que la fraternité s'établiffoit entre les Contrées de l'Empire les plus éloignées l'une de l'autre; & perfonne ne fe voyoit expofé à entendre la qualification odieufe d'*Etranger*. Heureux Empire! fi l'ambition n'avoit pas porté Huayna-Capa à la Conquête de Quito. Ce fut le fujet de la divifion de fes fils, & la caufe principale de la ruine de ce beau pays. Le Secrétaire même de Pifarre afûre que, fans ces circonftances, jamais les Efpagnols n'auroient pu s'en rendre les maîtres.

Les Incas entretenoient ordinairement une

Armée de quarante mille hommes, bien disciplinée. On les prenoit sur-tout dans les Provinces moins fertiles que les autres, mais qui produisoient des hommes plus robustes. J'ai dit qu'ils étoient habillés & pourvus de tout des Magasins communs, & que chaque dixaine avoit un Officier. C'étoit ordinairement un Inca. Il resta dix mille Incas sur le champ de bataille, dans la dernière action qu'il y eut entre Atahualpa & son frère Huescar, qui y fut fait prisonnier.

Quelques Provinces avoient donc pour tribut, des recrues à fournir aux Armées, de même que d'autres fournissoient les domestiques & les Officiers nécessaires pour le service même de l'Empereur, de la Famille Royale, du Temple & des Vierges sacrées.

Vous me dites, dans votre *Lettre* du onze Juillet, que vous ne pouvez pardonner à Paw la hardiesse avec laquelle il nie tout ce que les Ecrivains Espagnols & Garcilasso nous rapportent; prétendant obliger les gens éclairés, de tous les Pays, à croire les chimères qu'il présente lui-même, sans jamais avoir été en Amérique, & écrivant au fond d'une Province de l'Allemagne, deux-cents quarante ans après les Témoins oculaires, qui, sans doute, pouvoient mieux nous instruire que lui. En effet qui ne se persuaderoit, d'après ses descriptions,

que l'Amérique étoit , au temps de la Conquête , un Continent couvert de marais , de forêts , peuplé d'insectes , de serpens de tous côtés , & , pour ainsi dire , dévoué à l'anathème ?

Mais , à douze milles de Cuzco , vers le Nord-Ouest , on rencontre la grande vallée de *Yucay* , arrosée par le fleuve du même nom , & différens canaux. Les Incas y avoient leurs maisons de campagne ; & les Espagnols en ont fait leurs délices. L'air y est tempéré. On voyoit sur le fleuve des oiseaux aquatiques : au pié de la montagne il y avoit une chasse de cerfs , de daims , chamois , perdrix , & de toutes sortes d'oiseaux ; mais , ce qui est digne de remarque , on n'a jamais , apperçu dans cette vallée , aucun insecte incommode , pas même de mouches. Les Espagnols y ont planté de la vigne , des fruits d'Europe , & des cannes à sucre. Le curieux François Coréal , examina très-attentivement cette vallée , & confirma ce que Garcilasso en avoit raconté , ajoutant même que c'est le séjour le plus délicieux du monde , & qu'il s'étend à plus de trois lieues entre les montagnes. La même chose m'a été assurée par l'ex-Jésuite Péruvien , dont je vous ai déjà parlé.

Mais ce n'étoit pas là le seul endroit qui fût exempt d'insectes. D. Ulloa , nous parlant du climat de Quito , s'exprime ainsi : « C'est à

» la qualité du climat qu'il faut attribuer une
 » particularité qui le rend recommandable. L'air
 » y est si pur, & si contraire à la génération des
 » infectes, que non-seulement on n'y voit pas
 » de mosquitoes . . . ; mais même les habitans ne
 » les connoissent pas, &c. » Sans citer ici de
 Laet, Herrera & tant d'autres qui nous ont
 donné les détails les plus circonstanciés sur la
 grande fertilité & la beauté du sol de cette
 contrée de l'Amérique, il suffit de renvoyer le
 Lecteur à ce qu'en a dit La Condamine, lors-
 qu'il raconte sa descente des Cordillères, pour
 se rendre dans cette vallée de Quito. Il avoue
 combien il a été surpris de voir des fleurs &
 des fruits sur la même plante, semer & recueillir
 le même jour, dans le même lieu, & il nous
 décrit enfin ce pays comme Wood le Chili,
 c'est-à-dire tel que le *Paradis Terrestre*.

Je ne vous citerai pas la Poésie de ces
 Peuples, pour preuve de leurs talens. Une
 Nation peut avoir des vers & les chanter sans
 être très-cultivée, sur-tout des vers relatifs aux
 anciens habitans de la Contrée. Les Grecs ont
 chanté des vers long-temps avant d'être civili-
 sés. Nos Slaves chantent les louanges de *Velichu-
 Marcu*, qui étoit fils d'un Roi de *Rascie*. Mais
 les Poésies d'Offian, faites dans le même goût,
 nous décèlent un art poétique, qui suppose déjà
 quelque culture, & qui d'ailleurs n'a pu prendre

le caractère qu'elle a, que dans une Société déjà réglée par des Loix & un Gouvernement Civil. Je vous ai parlé des *Arctes* ou Chançons funébres en l'honneur des Caciques de Cuba & de Saint-Domingue ; mais nous n'en avons aucune. Garcilasso nous a conservé quelques Pièces anacréontiques de Poésie Péruvienne. Comme on les trouve dans Garcilasso, (& dans la *Collection des Voyages*, T. XIII.) je ne m'y arrête pas. Celle qui commence par *Cumac Nufla* ou *Belle Fille*, &c. paroît être adressée à Junon, comme un hymne fait par Orphée. J'ajouterai que c'étoit en vers que l'on composoit les Pièces de Théâtre qui se jouoient les Fêtes solennelles, & où se trouvoit tout le monde dont je vous ai parlé. Les sujets de ces Pièces, avec les entr'actes, étoient relatifs à l'Agriculture & à la Vie domestique. On y représentoit (1) aussi des actions héroïques, & les victoires mémorables qu'avoient remportées les personnages illustres de la Contrée. Un échaffaud formoit le Théâtre. Les Acteurs prenoient des habits tels que les avoient portés

(1) Clavigéro s'est étendu dans son Liv. VII. sur la Poésie, la Représentations, la Musique, les Bals ou Danfes, les Jeux, les Tours de force des Mexicains. On conférera ce qui a été rapporté dans la *Collection des Voyages*, T. XII. pag. 564, & suiv. in-4°. T.

ceux qu'ils représentoient. Ils rendoient leur rôle debout ; & , au lieu de se retirer dans des coulisses, ils s'assuyoient sur le côté du théâtre. Quelques-uns, plus glorieux, affectoient plus de parure. C'est sur des planches & des tréteaux que Thespis joua ses Pièces ou Bouffonneries en Grèce.

Nous avons déjà dit, dans plusieurs endroits des détails précédens, que l'industrie des Péruviens étoit perfectionnée dans certains Arts. Après avoir parlé de la Poésie, il seroit peut-être à propos de vous présenter leurs Connoissances astronomiques : mais gardons cela pour une autre Lettre, avec ce que j'ai à vous dire de leurs *Quipos*. Je m'arrête à la manière dont ils embaumoient les corps, pour les garantir des impressions du temps : nous avons vu, en effet, qu'on plaçoit les corps des Empereurs dans le temple du Soleil, & celui des Impératrices dans celui de la Lune. Les Espagnols ont long-temps conservé de ces cadavres dans leurs propres maisons. Acosta dit en avoir vu plusieurs, & si bien embaumés, qu'ils étoient conservés au point de présenter la fraîcheur d'un corps vivant, *Liv. VI. Ch. XXI.*

Le licencié Paul Ondegarde, juge de Cuzco, eut chez lui cinq de ces cadavres, trois d'hommes, & deux de femmes. Ils étoient assis ayant les mains croisées sur la poitrine, la

face tournée vers la terre. On présumoit que le fameux Viracocha en étoit un. Quoiqu'il en soit, Garcilasso les vit tous cinq, & assure qu'ils étoient parfaitement conservés. Il ne leur manquoit ni un cheveu, ni un poil des sourcils. Les cheveux de celui qu'on croyoit être le Viracocha, étoient extrêmement blancs; ce qui le distinguoit des autres qui n'étoient pas morts si vieux. Nous ignorons absolument (1) quels étoient les procédés de ces Peuples pour conserver ainsi les corps. Il y a déjà certain nombre d'années que je vis, dans dans un caveau voisin de l'Eglise de Venzone, dans le Frioul, plusieurs cadavres des Archiprêtres de cette Eglise, revêtus de leur surplis, avec une étole, & placés de bout le long de la muraille; mais très-bien conservés. Leur extrême dessèchement les rendoit très-légers, & la peau en étoit comme un parchemin; mais ceci n'est qu'un effet de l'air ambiant de ce caveau nitreux. Il n'en est pas de même à l'égard des cadavres des Incas, qui ne pou-

(1) Dans l'île de Ténériffe on les portoit sur le Pic, où le grand air les desséchoit bientôt. Les Momies de Louis de Bils n'ont pas réussi en Europe. Mais M. Beuth croit avoir enfin retrouvé le secret de Ruyfch. Voyez les *Thèses d'Hydrostatique* de M. van-Swinden, T. II. pag. 89, de ses *Thèses Physiq.* où le T. XVII. des *Mémoires de Haarlem* est indiqué à ce sujet, T.

voient se conserver que par des procédés inconnus de notre temps : car on les plaçoit à l'air, dans le Temple du Soleil.

Mais je me rappelle ici une particularité que je vous ai déjà fait observer, c'est que les Espagnols trouvèrent, dans un caveau obscur & orné, un cadavre qu'on disoit être celui du père d'Huescar & d'Atahualpa. Il étoit assis sur son Trône ordinaire. Près de lui, on vit une femme masquée tenant un éventail pour le garantir des mouches & des insectes. Qui sçait si avant de placer ces cadavres dans le Temple du Soleil, un des procédés d'usage pour les conserver, n'étoit pas de les tenir quelque temps dans un caveau nitreux, où leurs veuves, ou femmes de service, les gardoient tour à tour pour éloigner les insectes, & prévenir ainsi la production des vers qui auroient fait tendre le cadavre à la putréfaction ? Hérodote nous apprend qu'une Loi de l'Egypte ordonnoit que les cadavres fussent tenus pendant soixante jours dans le nitre. C'est sans doute ce qui a donné lieu à l'équivoque de Zarate, qui nous dit, L. I. Cha. I, qu'on enfermoit avec l'Incas mort une ou deux de ses femmes : comme si les Péruviens avoient eu l'horrible coutume des autres Contrées, où l'on enterroit toutes vives les veuves avec leur mari : mais c'est une erreur.

Il est temps que nous parlions des ponts qui ont paru quelque chose de si ridicule au sieur Paw. Parmi les autres particularités du Règne végétal, l'Amérique nous présente une plante que la Condamine a décrite d'une manière très détaillée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, an 1745. C'est une espèce d'osier ou de liane, du genre des plantes parasites. Elle s'appuie sur les grands arbres, y grimpe, s'y élève très-haut, & se partage ensuite en un nombre infini de brins qui retombent à terre. Ils y prennent racine, remontent & redescendent ainsi plusieurs fois. Ces brins, devenus le jouet du vent, sont portés sur les arbres voisins, où ils s'attachent, & font le même jeu que sur les premiers. Cette plante a une forte odeur d'ail, & devient grosse comme le bras. Elle embrasse & serre enfin les arbres au point de le faire mourir : voilà pourquoi les Espagnols l'ont appelée *mata-palo*, ou (1) *tue-arbre*. Nous l'appellerons *béjuque*.

(1) Cette plante parasite embrasse des forêts entières, & les rend presque impénétrables. Voyez ce que M. Adanson dit aussi du *Rotan* & de l'*Entada*, dans ses *Familles des Plantes*. Du reste les Ponts, dont il s'agit ici, sont bien représentés dans le T. XIII de la *Collection des Voyages*, pag. 606, in-4°. On y voit aussi les *Tarabites*, dont parle notre Auteur. T.

Cette plante, très-longue, très-souple, & extrêmement forte, est ce qui sert en Amérique à lier les bois dans les travaux, & les poutres; de même qu'à faire des cordes. C'est donc avec ces cordes qu'on a jetté des ponts sur des rivières que nos Européens n'auroient jamais sçu couvrir d'une ou de plusieurs arches, à moins d'intercepter le courant avec des piles de pierres ou de bois, ou avec des massifs formés de roches. On sçait en outre à quels inconvéniens sont exposés ces ouvrages dans les crues-d'eau, ou dans les temps des glaces. Les petites rivières du Mexique étoient traversées par des ponts de bois faits avec des poutres, & accompagnés de bascules. Mais je crois que quant aux grandes rivières, les ponts de bétjuques sont une des plus belles choses qu'on ait imaginées.

Or voici comment ces Indiens s'y prirent. Ils firent des câbles de la grosseur d'une moyenne poutre, ou de la grosseur même d'un homme. De l'un & l'autre côté de la rive, ils élevèrent de fortes murailles, où ils attachèrent solidement ces gros câbles, & en réunissant sur des lignes parallèles le nombre nécessaire, selon la largeur qu'ils vouloient donner au pont. Ensuite ils les entrelacèrent avec d'autres cordes, en forme de claie, pour établir

ainsi un passage bien assuré. On voit encore aujourd'hui plusieurs de ces ponts, qui sont l'ouvrage des Espagnols, ou plutôt des Indiens, mais plus mal-faits, que les anciens ponts du temps de la conquête : car l'industrie des Indigènes, qui sont sous l'oppression, est, en général, bien inférieure à celle de leurs Ancêtres.

La Condamine a passé sur plusieurs de ces ponts, dans son grand voyage de Quito aux embouchures du fleuve des Amazones. « On » jugera, dit-il, aisément qu'un pont de cette » espèce, quelquefois de plus de 30 toises, » ou 180 piés, a quelque chose d'effrayant » au premier coup d'œil : cependant les Indiens, » qui ne sont rien moins qu'intrépides de » leur naturel, y passent & courent, char- » gés, &c. se moquant de la timidité des Eu- » ropéens.

Garcilasso nous a exactement décrit, *Liv. III. Ch. VII.* la manière dont on faisoit ces ponts, & particulièrement ce qui concerne celui d'Apurimac, sur le grand chemin de Cuzco. Il faut sur-tout remarquer l'art avec lequel ils en fixoient les deux extrémités, moyennant des pieux & des planches enchâssées dans les murs. La surface plane en étoit pareillement bien faite, de manière que les animaux, grands ou petits, y passoient avec une égale sûreté.

C'étoit

C'étoit sur-tout les grands ponts qu'on bordoit d'une claie, pour la sûreté des passagers.

Fernand Pizarre, qui partit le jour de l'Épiphanie 1535, pour se rendre, par ordre de son frère, de Caxamalca à Xauca, nous parle de la même manière d'un de ces ponts. De l'un & l'autre côtés de la rive, dit-il, il y a deux murs assis sur de bons fondemens, & auxquels sont attachés des cordes de la grosseur de la cuisse, & entrelacées de gros roseaux; de sorte que, cavaliers ou fantassins, tout le monde peut y passer commodément. Outre ce pont, sur lequel passoient le Peuple & les bestiaux, il y en avoit un autre destiné aux gens de Distinctions bien gardé & réparé au besoin. Sa description confirme (sur-tout lorsqu'il parle du pont de Xauca) tout ce que Garcilasso a dit de la solidité de ces ouvrages, & des côtés, qui étoient garnis de claies, pour rassurer les passagers.

On rapporte l'invention de ces ponts au temps de l'Inca Mayta-Capac, qui en fit jetter un sur le fleuve Apurimac. Auparavant on se servoit de radeaux, comme dans nos Contrées (1) pour passer les grands fleuves. Ce pont

(1) Il y avoit une autre manière d'établir des passages sur les rivières, & qu'on a négligée, je ne fais par qu'elle raison, sinon parce que c'étoit une chose fort utile; car

subſiſte encore; & les mathématiciens François qui ont été meſurer un degré du méridien ont paſſé deſſus. D. Ulloa, qui nous le décrit, dit que c'eſt la voie par laquelle s'entretient tout le Commerce du Pérou. On a auſſi conſervé le pont du canal du lac Titicaca : les Eſpagnols n'ont pas ſçu en faire de meilleur.

Vous paroît-il maintenant que ces ouvrages méritent le ridicule dont PAW à voulu les couvrir, comme s'il eût parlé des Peuples du mont Béni-Jaſca, en Afrique. Ceux-ci paſſent par-deſſus la rivière dans une grande corbeille à laquelle ſont attachées des cordes d'oſier, paſſées dans des poulies de l'un & l'autre côtés de l'eau. La corbeille eſt ſuspendue à une groſſe

c'eſt le ſort des bonnes choſes. C'étoit de réunir certaine quantité d'outres remplis de foin & bien liés. On jettoit, deſſus, des planches qu'on arrêtoit bien, & on traversoit la rivière : les Romains, attentifs à tout, avoient établi des Compagnies d'*Utriculaires* aux paſſages les plus fréquentés, où il n'y avoit pas de pont. Il parut, il y a cinq ou ſix ans, une petite *Diſſertation* fort intéreſſante à ce ſujet; mais j'ai obſervé que l'Auteur avoit oublié de rapporter l'inſcription très-curieuſe qui ſe trouve dans les Notes de *Scaliger ſur Auſone*. Un paſſage de la *Loi Salique* me perſuade que ce moyen de traverser les rivières étoit connu de nos anciens Francs; mais ce paſſage n'a même pas été compris par Eccard. *Tite-Live* a fait une ou deux fois mention d'outres pour cet uſage, T.

corde, & on l'amène avec les gens, en tirant à soi. Mais cette invention n'est pas non plus si méprisable, sauf le risque qu'il y a que la corde, qui porte le fardeau, ne casse. Quoiqu'il en soit, les Tarabites du Pérou nous présentent le même spectacle, & presque la même manœuvre. D. Ulloa nous en a donné le modèle.

Imaginez-vous (1) une grosse corde attachée solidement à de forts pieux de l'un & l'autre côtés d'une rivière, ou au-dessus d'une énorme profondeur. De cette corde pend une espèce de mannequin fait en cuir, dont les deux extrémités sont tenues par cette grosse corde, le long de laquelle elles coulent pendant qu'on tire le mannequin, du bord opposé de la profondeur, ou de la rivière : vous arrivez ainsi couché, avec beaucoup de rapidité, vers ceux qui vous tirent. Les Mathématiciens ont vu ces tarabites sur l'Alchipichi, qui est extrêmement rapide. C'est aussi de cette manière qu'on passe les animaux ; mais alors il y a deux tarabites, (à peu de (2) distance l'une de l'autre. « On serre avec des fangles le » ventre, le cou & les jambes de l'animal.

(1) Voyez les *Voyages* cités ci-devant. T.

(2) Je prends ceci dans Prevost, pour compléter le détail de l'Auteur, T.

» Dans cet état on le suspend à un gros croc
» de bois qui court entre les deux tarabites
» par le moyen d'une corde à laquelle il est
» attaché. Il est poussé avec tant de vitesse,
» que la secousse qu'on lui donne en partant,
» le fait arriver à l'autre rive.) Quant aux
courans d'eau de cinq à six piés de large, il y
avoit des ponts de bois ou de pierre. Tels
étoient les moyens de traverser les rivières
chez les Incas.

Paw a sans doute regardé comme sauvage
& barbare tout ce qui n'est pas à Berlin ou à
Breslaw. Mais finissons cette Lettre.



L E T T R E X X I.

Des choses que nous avons apprises des Américains. Leur art à travailler les Pierres très-dures. Leurs Ouvrages singuliers. Leurs Etoffes ; leurs Teintures , plus belles que les nôtres. Hiéroglyphes des Mexicains , comparés avec ceux de l'Égypte.

JE n'examinerai pas ici quels sont réellement ces prétendus avantages de la civilisation & de la culture des Européens , moyennant lesquels, nous autres Sages & Grands-Hommes, nous avons fait sortir les Américains de leur état de barbarie , comme il nous plait de le dire : mais je suis convaincu qu'ils n'avoient pas besoin de nos Loix , ni de nos Arts , ni de notre civilisation , & encore moins de nous. Tout l'avantage a été pour nous : & , tous les jours, nous-nous félicitons de la cruauté des Conqué-rans qui nous ont mis à portée de nous approprier le Pays de ces heureux Indigènes par tous les moyens les plus iniques , & par de procédés dont on n'auroit jamais osé croire susceptibles des hommes qui se disoient civilisés. Nous avons déshonoré l'espèce humaine en prouvant qu'elle étoit capable de commettre

des horreurs dont la brute n'a pas fourni d'exemple. Si nous avons montré quelque chose aux Américains, c'est l'art de se détruire avec plus de succès, & de devenir aussi méchants que nous. Mais ils nous ont appris bien des choses dont nous avons profité contre eux-mêmes ; & nous en avons laissé tomber un grand nombre dans l'oubli, sans pouvoir apprendre d'eux à être justes, comme ils l'étoient.

Mais qu'avons-nous donc appris d'eux, me direz-vous ? D'abord nous avons connu chez eux l'usage de plusieurs plantes médicinales, très-utiles, dont nous n'avions aucune idée, telles que le quinquina, l'ipécacuanha, le simarouba, la false-pareille, la gomme copal, le gaïac, le sassafras. Vous répondrez peut-être que ces dernières plantes nous étoient inutiles avant d'avoir en Europe les funestes maladies dont elles sont devenues le spécifique. Je vous objecterai que c'est aux Antilles, & peut-être à S. Domingue & à Cuba que les Européens ont gagné ce mal, qui n'existoit pas dans les Pays cultivés du continent, comme le Pérou & le Mexique. Quelques Sçavans de l'Europe prétendent même, & avec assez de fondement, qu'il existoit dans nos Continens avant qu'on traversât l'Océan pour mettre le pié aux Antilles ou dans l'Amérique même. De notre côté

nous avons porté dans ces Contrées la petite vérole, qui a mis le comble aux ravages.

Quoiqu'il en soit, permettez que je vous rappelle ici une production végétale, qui est devenue, pour nous, comme pour l'Afrique & l'Asie, un véritable trésor, & qui met nos continens à l'abri de la famine. Or notre Hémisphère n'y a été que trop souvent exposée avant cette époque. Je veux vous parler du *maïs* (1) ou *bled de Turquie*. C'est des Américains que nous avons appris à le cultiver, & à nous en faire un aliment.

Mais, puisqu'il s'agit ici de plantes ou de végétaux, disons deux mots du *chocolat*. C'est au Mexique qu'on a observé que le cacao se cuisoit. On y joignoit une autre drogue, telle que la vanille; &, en le fouettant avec des cuillers d'or, on le faisoit mousser. Les Seigneurs de ces Pays le prenoient avec délice. Les Espagnols en essayèrent: le breuvage leur parut agréable & salubre. Ils en apportèrent en Europe, On y perfectionna l'Art de le préparer selon nos goûts, & même avec plus de promptitude. Alors l'usage en devint général. Tous

(1) Il y en a de plusieurs espèces. Elles ne sont pas toutes cultivées en Europe. On consultera *Herrera, de Lézi, &c. T.*

les matins, il nous donne occasion de nous souvenir de cette pauvre Amérique, si dévastée par les Européens, & objet d'un si grand mépris pour Paw ! C'est aussi d'Amérique que nous avons appris à prendre (1) le tabac en poudre ; & qui n'est quelquefois pas sans utilité. L'Amérique nous a encore donné un manger excellent dans ces oiseaux que nous avons appelés (2) dindons, dans ces ananas si délicieux ; les (3) *tomates*, le piment, &c. &c. Vous savez que le premier jardin des plantes fut, en Europe, celui de Padoue, formé par un décret de la République de Venise, en date du 30 Juin 1545. Bernard Diaz qui accompagnoit Cortez, Herrera, Solis rapportent que l'Empereur du Mexique & les Seigneurs avoient des Jardins où ils cultivoient des plantes médicinales pour l'utilité publique, & qu'ils étoient fort glorieux

(1) Le tabac étoit connu en Asie, où on le fumoit long-temps avant la découverte de l'Amérique. T.

(2) On consultera *Scaliger* sur *Varron*, *Columelle*, *Albin*, Tom. II. *Brotier* sur *Pline*, pour savoir au juste l'origine de cet Oiseau, que d'autres amènent de l'Afrique ou de l'Inde ; & que d'autres ont confandu avec les deux espèces de Pintades. T.

(3) L'Auteur l'entend sans doute du *Lycopersicon*, dont le fruit est ce que nous appellons *pomme d'amour* ; d'une saveur acide. Voyez *Adanson*, Tom. II. pag. 207. T.

de cette quantité prodigieuse de (1) simples qu'ils avoient divisés par Clafles & par planches, avec une intelligence furprenante. Ces jardins font donc bien antérieurs à ceux de l'Europe, destinés aux mêmes ufages : ils en ont peut-être été les modèles.

L'Etablissement des Postes & des Couriers, de distance en distance, n'étoit pas encore introduit en Europe, depuis les diverses irruptions des Barbares qui avoient renverfé l'Empire Romain. Mais l'ufage en étoit général au Pérou & au Mexique : les Souverains favoient ainfi, en peu de temps, ce qui fe paffoit aux extrémités de leur Empire, & pourvoyoient promptement à ce qui étoit néceffaire dans les Provinces les plus éloignées. Ce n'est que dans ce fiécle-ci, ou peu auparavant, qu'on s'est occupé en Europe d'Hôpitaux Militaires pour les Soldats invalides. Montézuma, dernier Roi du Mexique, en avoit déjà fait construire un dans la ville de Coltivacan, où tous les infirmes, non seulement Militaires, mais même Citoyens, étoient pourvus de tout ce qui leur étoit néceffaire.

(1) Voyez, dans *Oviédo*, & *Clavigéro*, *Liv. I.*, le nombre confidérable des plantes & des fruits délicieux qu'on cultive en Amérique. Les Botanistes modernes, tels que Jacquin, Læfing & autres, fe font beaucoup occupés des végétaux de l'Amérique. T.

A propos des Arts, direz-vous que nous n'ayons rien appris des Américains ? Mais avoit-on seulement imaginé en Europe de tenir du feu sous les plats qui étoient sur la table en hiver ? Les Espagnols virent avec étonnement cet usage à la table de Montézuma, où le feu étoit dans des réchauds d'argent : nous avons fait ensuite la même chose. Vous savez quel étoit alors l'état & la forme de nos cuisines de l'Europe dans les plus grandes maisons. On faisoit un grand feu dans une vaste cheminée, où l'on mettoit cuire, dans différens vâses de cuivre ou terre, ce qu'on vouloit manger : c'est du Pérou que nous avons appris à faire des fourneaux dans lesquels on entretient le feu latéralement, & sur la bouche desquels on pose les vaisseaux où doit cuire le manger. Lorsque les Dames Péruviennes virent la manière grossière avec laquelle les Espagnols préparoient leur manger, elles ne purent s'empêcher de leur dire qu'ils n'entendoient (1) rien à la cuisine.

Je passe sur leur habileté à travailler le

(1) Clavigéro dit que les Mexicains avoient aussi des étuves domestiques pour se faire suer, comme les Grecs & les Romains ; & (ce qui est digne de remarque) qu'ils entendoient l'art de voûter : ce que j'ai aussi assuré ailleurs, à l'égard du Pérou, quoique Paw l'ait nié contre toute vérité. T.

marbre & le granit : je vous en ai déjà parlé d'après les rapports des Mathématiciens François, La Condamine & Bouguer, qui ont eux-mêmes été témoins oculaires du fait. Mais je vous rappellerai ici le nom de Cortez. Lorsqu'il fut de retour à Madrid, il y épousa Jeanne de Zunica, fille du Comte d'Anguillara : il lui fit, entr'autres choses, présent de cinq émeraudes travaillées par les Américains, & qui furent estimées cent mille sequins. La première étoit taillée en forme de rose dont les pétales étoient parfaitement formés. La seconde avoit la forme d'un cornichon ou cornet. La troisième représentoit un poisson dont les yeux étoient faits en or. La quatrième étoit en cloche, & avoit pour battant une grosse perle oblongue. Enfin la cinquième avoit la forme d'une petite coupe avec un pié d'or. Il en pendoit quatre chaînettes d'or dont les bouts étoient réunis par le moyen d'une perle qui tenoit lieu de bouton. Quelques (1) Marchands

(1) Ces Marchands, nous dit-on, avoient intention de vendre cette pierre au Sultan Soliman. Mais, en même temps, on nous apprend que Cortez, ayant suivi Charles V. dans son expédition contre la ville d'Alger, &, se trouvant sur une galère battue par la tempête, perdit ces pierres précieuses, pour avoir mal ceint au tour de lui le mouchoir dans lequel il les avoit mises, de peur de les perdre. Elles tombèrent dans la vase; & il ne fut plus possible

de Gènes, qui se trouvoient à Madrid, offrirent de cette dernière seule quarante mille sequins. Ces joyaux étoient alors ce qu'on eût jamais vu de plus beau : Ramuzio en parle avec autant d'assurance que d'étonnement.

Entre nombre de choses que nous ignorions, c'est l'art de filer le poil de lièvre ou de lapin. Nous avons voulu les imiter; mais nous n'avons jamais pu atteindre la perfection de leur travail. Vous rappelez-vous que Cortez dit, dans la relation qu'il envoya à Charles V, avoir eu plusieurs fois en présent, de Montézuma, nombre *d'habits de soie*; & particulièrement cinq mille, la dernière fois, pour tous ceux qui étoient avec lui? Ces habits de soie m'ont donné lieu de faire (1) plusieurs réflexions : car on n'a réellement pas aperçu, de soie au

de les retrouver. Doria, qui commandoit la flotte, perdit onze galères. C'est ce que Gomara nous assure, comme témoin oculaire. Voyez *Collection des Voyages*, Tom. XII. pag. 582. T.

(1) L'Auteur auroit-il d'abord présumé que cette espèce de soie, si Cortez ne s'est pas trompé, étoit le *byffus* de quelque coquillage, comme celui de la *pinne*, &c? Au reste on ne peut retenir l'indignation que l'on conçoit contre Paw, lorsque l'on considère la perfection des Arts des Mexicains, dans les Ouvrages qui nous sont présentés, Tom. XII. pages 270 & 434, de la *Collection des Voyages*, in-4°. T.

Mexique. Mais la relation que nous a laissée un des compagnons de Cortez, nous lève en quelque sorte la difficulté. Elle nous apprend que les Mexicains filoient le poil de dessous le ventre du lièvre ou du lapin dans le dernier degré de perfection; qu'ils le teignoient de diverses couleurs, & en faisoient des étoffes telles que celles de notre soie; que la couleur en étoit même inaltérable à la lessive.

J'ose assurer que l'art de la teinture avoit été poussé en Amérique à un bien plus haut degré de perfection, qu'il ne l'est même actuellement en Europe, malgré toutes nos connoissances chimiques. Nous savons à peine donner un teint solide aux matières végétales, telles que le coton, le lin, le chanvre. Une lessive un peu forte les déteint aussi-tôt. Les assertions de Garcilasso se trouvent confirmées, à cet égard, par Oviédo: c'est dans le sommaire de son Histoire. «Les Peuples de terre-ferme, dit celui-ci, » teignent le coton en couleur tannée, (1) verte, » azur, rouge, jaune, & au plus haut degré » de perfection. » Oviédo, témoin oculaire, étoit un homme lettré, instruit, & en état de

(1) On aura bientôt, en François, de nouvelles lumières sur la Teinture, dans le petit *Traité* du Suédois Scheffer, qui s'imprime chez Buisson, Libraire, à Paris. J'en ai revu & complété la Traduction. T.

bien voir. L'ancien Ulloa nous assure , dans son chap. IX, avoir vu la même chose , lorsque Colomb parcouroit la côte de Terre-ferme. Les Turcs , qui possèdent cet art au même degré , en font un mystère , & nous l'ignorons réellement.

M. Mainardi , Directeur de la Monnoie , Chimiste intelligent , vient cependant de produire au Magistrat de la Chambre de Milan , des essais de teintures en coton , lin & chanvre , qui , par ses opérations , ont résisté jusqu'ici à la lessive. Si cette découverte se confirme avec toute la certitude désirable , nous serons enfin assez heureux pour égaler en ceci les prétendus Barbares d'Amérique.

C'est aux Américains que nous sommes redevables de la cochenille , moyennant laquelle nous suppléons à la perte de la couleur de la pourpre ; quoiqu'on ait retrouvé la pourpre en Amérique sur la côte de la pointe de Sainte Hélène , si l'on en croit D. Ulloa , le Mathématicien. t. I. p. 154. Peut-être la tiroit-on du coquillage de la Perse. Néanmoins on a aussi découvert sur les côtes de France (1) & de

(1) On sçait que Réaumur a consigné ses découvertes dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. La dernière *Dissertation* que j'ai lue sur la Pourpre , est celle que M. Schœider a écrite en Allemand , & qui se trouve à

Sicile, le coquillage qui rend la liqueur avec laquelle on teint en pourpre ; mais on n'y apperçoit pas cette belle couleur pourpre si estimée de nos Anciens. M. Tempelmann dit, dans sa dissertation sur la pourpre, que c'est faute de savoir préparer la matière colorante. Quoiqu'il en soit, les Américains réussissoient mieux que nous dans cette teinture ; & c'est certainement une preuve de leur industrie, & de leur habileté à faire des expériences.

Les Mexicains ont été les plus habiles dans la culture du *Nopal*, plante sur laquelle l'insecte de la cochenille se propage, & prend sa couleur foncée ; ils ont également été les plus adroits à conserver & à placer les petits nids sur la plante, à en faire la récolte, & à les employer dans la teinture. Cette plante se

la fin de ses *Additions* aux *Mémoires* d'Ulloa ; mais que le temps ne m'a pas permis d'y joindre, malgré son utilité. Il est étonnant qu'on ne jette pas les yeux sur les Détails précieux que Vigenère, aussi profond Littérateur qu'habile Chimiste, nous a laissés, concernant la Teinture en Pourpre, pag. 241 de ses *Commentaires sur les Tableaux de Philostrate* ; personne n'en a parlé avec plus de connoissance que lui. Ces *Commentaires* contiennent les détails les plus utiles sur les Arts, & sont à peine connus de nos Chimistes, dont la nomenclature barbare ne présente que de l'air & de la fumée. Quant à Tempelmann, il apprend peu de choses. Columna est plus instructif. T.

trouve au Mexique, à Tlafcala, Colula, Chéapa; dans la nouvelle Galice. Les Peuples les plus industrieux, à cet égard, sont à présent les Indiens d'Oaxaca.

Parmi les Arts que nous avons appris des Américains, ou que nous aurions pu en apprendre, nous rangerons celui de donner au cuivre une trempe (1) aussi dure que celle de l'acier, & d'en faire des haches excellentes, & autres instrumens tranchants. C'est un secret qui nous est totalement inconnu. Le Comte de Caylus examina une de ces haches en France, & la jugea de la plus haute antiquité; parce qu'elle étoit semblable aux anciens ouvrages analogues de la Grèce. Ils favoient aussi donner au cuivre un poli qui réfléchissoit parfaitement les images des objets, & servoit de miroir. C'étoit l'espèce des miroirs communs; car ceux des femmes de la Cour étoient d'argent.

Il y avoit des miroirs faits d'autres matières. Les Académiciens François & Espagnols en virent chez les Guaches; & l'on ne fait pas s'ils sont de pierre naturelle ou de composition. Ceux de Gallinace étoient ovales, & quelques-

(1) Cet Art, connu chez les Grecs & les Romains, se conserva en Occident, jusqu'à la prise de Constantinople. Voyez *Art des Sièges*, par M. Joly de Maizeroy, 1778. pag. 4. T.

uns avoient même un pied & demi de diamètre. La surface en étoit ou concave (1) ou convexe. La Condamine assure qu'ils étoient aussi bien travaillés que si ces gens avoient eu les instrumens les plus parfaits, & avoient connu les règles les plus précises de l'optique. La Condamine avoit mis un de ces miroirs d'Inca dans la caisse qu'il envoyoit à Paris, & qui périt dans le voyage. La matière du miroir de Gallinace étoit un crystal de roche un peu noir, que les Espagnols appellèrent ainsi à cause de la couleur noire de cette pierre, & semblable à celle du *Gallinazo* (2).

Ils mêloient aussi l'or au cuivre, & donnoient à ce métal mixte une trempe assez dure pour en faire des haches de bon usage. Oviédo nous apprend, dans son *Histoire Générale*, que, parmi

(1) Je suis étonné que l'Auteur ne nous dise rien de ces Miroirs d'un très-beau métal blanc particulier, aussi brillant que l'argent, qui faisoient partie des riches présens que Montézuma envoya la première fois à Cortez. Ils étoient enchâssés en or. Etoit-ce de la *Platine*? Cela me paroît fort probable. On savoit donc la fondre & la traiter. Voyez *Tom. XII. de Prevost*, pag. 270. T.

(2) C'est le *Vultur aura* de Linné, oiseau noir, qu'on nomme *Corneille carnacière*. Voyez les *Additions aux Mémoires* de D. Ulloa, & *Hist. des Voyages*, *Tom. XIV.* pages 117, 131, & *Tom. XII.* pag. 628. T.

les préfens que les Indiens apportèrent au port de Saint-Antoine, il y avoit trente - fix haches de métal mêlé d'or & de cuivre. L'ancien Ulloa dit avoir observé, dans le *Journal de Colomb*, que lorsqu'il arriva à la Terre-Ferme d'Amérique, (*ou Continent*) que certainement il découvrit avant Vespuce (1), il y avoit parmi ces Peuples des rasoirs, & autres (2) instrumens, faits de bon cuivre, c'est-à-dire bien trempés.

(1) Ceci est digne de remarque. T.

(2) Obligé de me resserrer, je supprime une longue Note sur les ouvrages en or & en cuivre, trouvés dans les anciens tombeaux des Péruviens & des Tartares; & je dirai seulement que les richesses des Tartares vinrent d'abord de la Perse, qui, après avoir pillé la Lydie & la Méonie, Provinces extraordinairement abondantes en or & en argent, fut, à son tour, pillée par les anciens Huns, qui se retirèrent en Tartarie. C'est ce qu'assure Eustathe sur *Denys Périégète*. On consultera ensuite M. Coxe, *Voyage au Nord*, Tom. II. pag. 371, & suiv. on y verra combien de richesses Gengis-Kan transporta de la Perse & de toute l'Asie, en Tartarie; il y eut même, à la Cour des Princes Tartares, des Artistes Européens, entr'autres un François nommé *Boucher*. On verra aussi, dans *M. le Clerc*, que les Russes firent venir, des le X^e siècle, à leur Cour, des Artistes, en plusieurs genres, de Constantinople. Ainsi ne cherchons plus, à cet égard, ce prétendu Peuple perdu, qui a si souvent égaré M. Bailly dans ses Recherches, quelque savans que soient ses détails. T.

Je vous ai déjà dit, sur le témoignage de l'Inspecteur des Fontes de Caxamalca, que les Péruviens étoient plus habiles à fondre que les Espagnols; puisque ceux-ci ne fondoient que soixante en un jour, pendant que les autres fondoient quatre-vingt. J'aurois de trop longs détails à vous faire, si je voulois vous rapporter toutes les preuves des Arts & de l'Industrie de ces Artistes Indiens; mais ce n'est pas mon principal objet. Il est certain que les Mathématiciens François n'ont jamais pu comprendre comment ces Peuples sont parvenus à faire des statues d'or & d'argent toutes d'un jet, vides en dedans, *minces* (1) & *déliées*. Je crois vous avoir dit que l'usage des clochettes d'or & d'argent étoit commun dans ce Continent.

Malgré tous ces talens, ils n'avoient pas de commerce, parce qu'il leur manquoit un objet représentatif commun de la valeur des choses: à cet égard, ils étoient Sauvages, selon la définition de Paw. On trafiquoit dans le grand

(1) J'en ai tenu une, qui étoit une espèce de momie. On n'y voit aucune soudure. On a pareillement admiré des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, c'est-à-dire alternativement d'or & d'argent, sans aucune soudure; des poissons jettés en fonte, dont les écailles étoient mêlés d'or & d'argent; des perroquets qui remuoient la tête, la langue & les ailes; des singes qui faisoient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des

Marché du Mexique, comme, du temps d'Homère, chez les Grecs. « Les Achéens achetèrent du » vin, les uns en donnant du cuivre, les autres » du fer brillant ; ceux-ci des peaux, ceux-là » des bœufs même ou des Esclaves, & se pré- » parèrent un magnifique repas, dit ce Poëte, » *Iliad. Liv. V. v. 472* ». Mais, si l'on ne peut pas dire que les Grecs étoient absolument sauvages, du temps de Troie, il faut aussi faire le même raisonnement à l'égard des habitans du Mexique.

Cependant ils ne manquoient pas de commune mesure, pour estimer la valeur des choses. Cette mesure étoit prise d'un végétal qu'ils estimoient le plus, & qui pouvoit devenir de l'usage le plus général. Ce n'étoit pas, comme chez nous, un métal de nulle valeur intrinsèque, mais c'étoit le salubre Cacao, dont la noix ou l'alloi étoit inaltérable, & ne se prêtoit pas à la fraude de la fausse monnoie.

pommes, &c. Ces Indiens entendoient fort bien l'art d'émailler, qu'a tant cherché Palissy, & de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses. Voyez *Herrera & Gage* ou *Prevost*, *Tom. XII. pag. 434*, pour de plus grands détails. Dans les premiers présens que Montézuma envoya à Cortez, il y avoit un casque de lames d'or, entouré de sonnettes, orné d'émeraudes par le haut, avec des panaches de grandes plumes, au bout desquelles pendoient des mailles d'or. T.

Une paire de sandales, par exemple, valoit tant de noix de Cacao, une mesure de grain tant d'autres, &c. ; & c'est sur ce pied que se régloient tous les marchés, selon Herrera & tous les autres Historiens. La consommation qui se faisoit du Cacao, pour la boisson, que nous avons apprise de ces Peuples, correspondant à la reproduction annuelle, l'espèce représentative de la valeur mercantile demeuroit toujours à peu près au même état. C'est ainsi que se faisoit le trafic à Mexico, où le système politique permettoit à chacun d'avoir une propriété commutable, à titre de vente ou autrement.

Il n'en étoit pas de même au Pérou. Les Individus n'étoient qu'usufruitiers; le Gouvernement y pourvoyoit aux besoins de chaque Famille: ainsi, tout le monde trouvant son nécessaire, tant pour soi que pour ses enfans, le Commerce y devenoit inutile; d'autant plus que personne ne pouvoit désirer plus qu'il avoit. On diroit même, avec vérité, que le Commerce y étoit prohibé, si l'on réfléchit que les Incas avoient défendu, dans toutes les Provinces, de se pourvoir, hors des territoires respectifs, des choses dont on manquoit, mais particulièrement dans le cas de satisfaire à la taxe des impôts. Cette précaution étoit une preuve de la grande perfection & de la sagesse de ce Gouvernement.

Au reste on aimoit l'or au Mexique & dans toutes les Provinces voisines où il y avoit certain Commerce; conséquence nécessaire d'une propriété dont on ne jouit jamais qu'avec inquiétude. Dès que les Américains se furent apperçus que l'or ou l'argent étoit l'unique objet auquel les Espagnols rapportoient tout, ils furent se conformer à cette idée, & demandèrent aussi de l'or & de l'argent en paiement de ce qu'ils fournissoient. Ces métaux n'étoient chez eux marqués d'aucune empreinte: c'est par le poids des pièces de métal qu'on évaluoit les choses; & l'on contractoit en vertu de cet équivalent, comme on le faisoit anciennement selon le rapport d'Aristote (1). Mais les Espagnols, obligés d'abord de fuir de Mexico, s'étant retirés à Gualipan, ville de la Province de Culva, furent forcés d'acheter leurs vivres & de les payer en monnoie réelle & comptant. « On ne nous donna bien des choses que » pour notre monnoie, dit Cortez dans sa Rela- » tion; & plusieurs même ne vouloient être » payés qu'en or. » Les autres Historiens assù-

(1) Nous voyons, dans des temps bien postérieurs, des amendes fixées à tant pesant d'argent, pour égaler la valeur de tant d'or. Voyez les *Diplômes* des Rois de notre première Race, dans *D. Bouquet*, n^o 94. Le même usage subsistoit encore en Russie aux IX^e & X^e siècle. T.

rent aussi la même chose à l'égard des Habitans de (1) Mexico.

Il n'est donc guere possible de dire qu'il n'y avoit pas de Commerce au Mexique, sur-tout lorsqu'on apprend qu'il y avoit une Idole consacrée au Dieu des Marchands. Cette Idole, renfermée dans un Temple, étoit assise sur un monceau d'or & d'argent, orné des plumes les plus rares, & d'autres marchandises. Elle avoit un corps de forme humaine avec une tête

(1) Clavigéro confirme tous les détails de notre Auteur, & dit qu'outre la noix de Cacao, & l'or en pièces, on payoit aussi en poudre d'or. La mesure dont on se servoit étoit des plumes d'oie, qu'on emplissoit plus ou moins de fois. Mais il y avoit aussi des pièces de cuivre, auxquelles on donnoit certaine forme, & de petites toiles de coton, *Tom. II. pag. 165.*

Mais que veut dire cette figure, qui a si fort embarrassé plusieurs Antiquaires? Notre Auteur ne la présente pas bien. Elle étoit dans un Temple, élevée au milieu d'un tas d'or & d'argent, de plumes rares & de marchandises d'un grand prix. Elle avoit la taille & le corps d'un homme, mais avec une tête d'oiseau, dont le bec étoit rouge, garni de dents: la langue se prolongeoit au dehors. Sur ce bec on voyoit plusieurs espèces de verrues. Sa tête étoit surmontée d'une espèce de mitre terminée en pointe. Elle avoit une faux ou faucille à la main. On lui tenoit les jambes ornées de diverses sortes de bijoux d'or & d'argent, pour exprimer les faveurs qu'elle pouvoit accorder. Voilà sans doute des attributs bien fin-

d'oiseau, & tenoit une faucille en main. Acosta & Herrera l'ont décrite. Les Mexicains appelloient ce Dieu du Commerce *Tacateuelli*, il avoit ses Temples, ses Fêtes & ses Sacrifices.

Mais je veux que vous remarquiez aussi l'Art nautique de ces Indiens. Ils font des radeaux ou balles de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives, jointes par des liens de Béjuques, & des soliveaux

gouliers. J'y vois cependant des rapports bien directs avec quelques théories de nos anciens Continens; ils me paroissent même frappans. Au reste toute conjecture est permise, quand l'erreur devient sans conséquence. J'ai déjà dit que le Dieu Mercure étoit honoré, au Mexique & dans nos Continens, sur-tout dans les Gaules, par des sacrifices humains, (Voyez *Aimoin de Gestis Francor.*) comme Dieu des Marchands. Mais Mercure, Saturne ont aussi été une même Divinité. On les a même confondus avec Typhon ou Jupiter infernal, comme emblèmes du Soleil, à des points différens de sa course. C'est ce qu'a bien vu M. Dupuis. Voyons donc les rapports de Mercure. Dans les pierres gravées, on le voit souvent sur une montagne, de même que Pan ou le Soleil: ici son temple est sur un lieu très-élevé. Il a une tête d'oiseau: le Typhon ou Mercure infernal en a aussi une dans les pierres gravées, & sur les monumens de l'Égypte. Il a une mitre sur la tête, symbole du Soleil, comme l'épervier mitré de l'Égypte. Il a des verrues sur le bec rouge: ces verrues sont le parallèle des étoiles qu'on voit presque toujours

qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont si fortement attachées les unes aux autres qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. La plus grosse fait une petite avance vers la poupe : on y attache les premières, des deux côtés, & les autres de suite. La grosse est la maîtresse pièce du bâtiment : on voit que le nombre des solives est toujours impair. Au dessus est une espèce de Tillac, ou de revêtement fait de petites planches de cannes, & couvert d'un toit à

au-dessus de Mercure, comme son astérisme, dans les pierres gravées. Le bec est rouge ; c'est une allusion à la couleur rouge, dont on teignoit presque tout, & même les bestiaux, en Egypte, pour rappeler l'ancien incendie prétendu (& le futur) du monde. Ce bec est garni de dents ; c'est Typhon ou Mercure, autrement Saturne ou Vichenou, qui dévore tout. V. *Baghuat-Geeta*, pag. 105. La langue sort du bec ; mais les Grecs, à la fin de leurs repas, offroient des langues à Mercure. J'oubliois de dire que le Dieu du Mexique avoit une crête, comme celle qu'on voit sur la tête de Typhon, dans Bianchini, *Histoire Universelle, prouvée par les Monumens*. Ce Dieu tenoit une faucille ; Mercure en a aussi une dans les pierres gravées, & dans Orphée, sur les pierres. Ce Dieu est au milieu de l'or & des choses les plus riches ; mais Mercure a une corne d'abondance dans le bras. J'avoue que ces rapports étonnans m'ont frappé. Je ne fais si d'autres les sentiront comme moi. On consultera les pierres gravées de Winckelmann. Les Mexicains viendroient-ils donc de l'Egypte ? Nous vertons ailleurs d'autres rapports qui semblent le prouver. T.

deux faces. Au lieu de mât il y a deux perches posées, l'une & l'autre, de chaque bord, & qui, en s'élevant, se réunissent par le haut, soutiennent une vergue attachée par le milieu, & qui tend la voile qu'on fixe par le bas, selon le besoin. Les grandes portent ordinairement jusqu'à cinq-cents quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau qui bat entre les solives n'y pénètre point, parce que tout le corps de l'édifice suit le mouvement & le cours de l'eau, &c.

Elles peuvent voguer & louvoyer dans un vent contraire, aussi bien que le meilleur vaisseau à quille : mais ce n'est pas à l'aide d'un gouvernail. On a des planches de trois à quatre aunes de long sur une demi-aune de large, qui se nomment *Guâres*, & qu'on arrange verticalement à la poupe & à la proue, entre les solives de la balse. On enfonce les unes dans l'eau, & l'on en retire un peu les autres. Par ce moyen, on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on se maintient à la cape, suivant la manœuvre qu'on veut employer; invention jusqu'à présent inconnue dans les manœuvres des bâtimens de l'Europe. D. Ulloa regrette qu'elle ne soit pas introduite dans nos continens. Les nau-

frages , dit - il , ne (1) feroient pas fi communs.

Mais je vous ai promis de vous parler de l'écriture Américaine , c'est - à - dire des *quipos* du Pérou , & des livres Mexicains que Paw a regardés avec tant de mépris , parce qu'il n'y a apperçu ni *proportion* , ni *régle de perspective* , & n'a pu comprendre rien de ce qu'a cru lire le Traducteur Espagnol , dans le seul monument que l'ignorant & fanatique Evêque Samaruga avoit épargné , malgré lui. Ce furieux avoit fait brûler tous les livres Méxicains qu'il avoit pu découvrir. C'est Thévenot qui nous a conservé celui dont il s'agit ici.

Voyons auparavant ce qu'on doit entendre par écriture. On m'accordera , je pense , sans difficulté , que ce n'est autre chose que la combinaison de tels ou tels signes dont on est convenu : que ces signes représentent les sons des paroles , & enfin les idées qu'on a attachées aux paroles qui les énoncent. On conviendra en outre que ces signes sont purement arbitraires ; & il suffit de jeter les yeux sur les divers alphabets , tant anciens que modernes ,

(1) On verra dans *Prevost* , Tom. XIII. pag. 583 . ou dans *Ulloa* , d'où ceci est pris , des détails ultérieurs sur la théorie nautique des manœuvres de ces Balfes. Il est réellement étonnant qu'on ne s'en serve pas. T.

pour en être convaincu. Or les Mexicains avoient des signes graphiques pour représenter, sur des toiles de coton, ou des écorces ou feuilles d'arbres, les choses dont ils vouloient désigner les rapports; & cela d'une manière infailible, vû l'usage général qu'on faisoit de ces signes. Ils avoient donc aussi des caractères. Que nous importe à présent si Paw n'y a pas apperçu ce clair obscur, dont l'expression significative étoit si familière à ces Peuples?

Les caractères Chinois, Japonnois, Syriaques, Hébreux, Arabes, Samaritains, &c. sont-ils moins des lettres parce qu'ils ne se ressemblent pas? Ceux des Mexicains étoient donc des caractères comme les autres, puisqu'ils servoient également à communiquer les pensées. Paw prétend décréditer la traduction Espagnole, parce que, dit-il, les Espagnols n'entendoient pas le Mexicain, ni les Mexicains l'Espagnol. Mais où a-t-il puisé cette curieuse anecdote? Cortez avoit avec lui des Interprètes, tant hommes que femmes, &, entr'autres, sa célèbre (1) Indienne *Marine* qui, tous, avoient appris

(1) *Marine*, Indienne d'une rare beauté, étoit du nombre des vingt femmes que le Cacique de Tabasco avoit données à Cortez. Il la fit baptiser sous ce nom, & en fit sa maîtresse. Son père étoit Cacique de Guazacoalco, Province du Mexique. Elle avoit été enlevée, dans sa première jeunesse, & vendue au Cacique de Tabasco. Elle

l'Espagnol ; & lui, les siens, particulièrement Anguillara, avoient appris le Mexicain. En effet comment Cortez auroit-il pu concerter des opérations si compliquées, les conduire avec tant d'ordre & de succès, si personne ne s'étoit entendu dans les armées qu'il fit agir contre Mexico ? D'ailleurs, si les Mexicains étoient des gens si ignorans, selon Paw, leur langue devoit aussi être pauvre : par conséquent il n'eût fallu que peu de temps pour l'apprendre. Ainsi Paw se bat de ses propres armes.

Cortez écrivoit à l'Empereur, « Ces Peuples » ont certains caractères, & des figures sur le » papier, qu'ils comprennent parfaitement. » Il s'éleva par hazard une dispute entre deux Seigneurs du Mexique au sujet des limites d'un terrain. L'affaire fut portée au Tribunal du Licencié Zuazo. Les Pièces du Procès, dit Oviédo, n'étoient qu'une peinture ou des signes, des espèces de chiffres, des caractères, des figures qui exposoient aussi bien le fait qu'on auroit jamais pu le détailler avec une de nos écritures quelconques.

avoit, dit Diaz, la mémoire si heureuse, qu'elle apprit en peu de temps la langue Castillane ; ce qui la rendit fort utile à ses nouveaux Maîtres. Cortez en eût un fils, qui devint Chevalier de S. Jacques, en considération de la noblesse de sa mère. T.

Les Habitans de la ville d'Amatitlan, dans la Province de Guatimala, étoient les plus habiles à faire du papier avec des (1) feuilles de palmier, & des pinceaux pour écrire. On donnoit à ces feuilles une forme quarrée pour les plier & en faire ce que nous appellons un livre. Acofta, Herrera, Pierre Martyr, parlent de ces volumes dans lesquels on confignoit les faits historiques, les loix, les coutumes, les cérémonies, les calendriers, les observations astronomiques, &c. Mais Herrera est le seul à qui Paw croit pouvoir ajouter foi à certain point.

J'ai dit qu'il n'avoit échappé qu'un seul de ces monumens contre lequel Paw a tant déclamé. Pour moi, lorsque j'examine ces feuillets, & la description qui se trouve sur les côtés, il me semble que je vois clairement le sens de tous ces caractères; & je suis extrêmement étonné de la manière dont ces gens désignoient si précisément les choses. Une con-

(1) Cet usage existe de temps immémorial dans les Indes Orientales. On employoit aussi l'arbre nommé mûrier *Papyrifère*. Il y en a un qui réussit très-bien au Jardin du Roi, dans les accroissemens qu'on y a faits. Il est à main droite. Quant au Papyrus d'Egypte, on consultera le *Mémoire* intéressant du Comte de Caylus, dans ceux de l'*Académie des Inscriptions*, & M. Brotier sur *Plin*e, où il a relevé quelques inadvertances de Caylus. T.

quête faite par les armes se désignoit par un cercle qui en contenoit un autre, & formoit comme le limbe d'un écuillon rond. Au milieu de ce cercle étoient sept globes sur trois rangs, deux au premier, trois au second, & deux à la troisième ligne. Du bord du cercle sortoient comme trois pointes (1) d'anciennes épées ou sabres, dont les poignées paroissoient de l'autre côté, comme si ces instrumens avoient été croisés en fautoir sous le disque du cercle. Il étoit surmonté d'une espèce de croisse.

Une figure particulière représentoit la ville de Tlacotepec, une autre celle de Tecozautla, une autre celle de Calco, une autre celle de Tlacho, &c.

Ce qui concerne l'éducation de la jeunesse, les cérémonies du mariage, l'ordre & la nature des tributs y est très-bien désigné par des figures d'hommes, de femmes, d'animaux, &c. &c.

Il nous reste assurément plusieurs monumens très-curieux & très-anciens de l'Égypte, ne feroient-ce que les obélisques : or je défie Paw

(1) Pour se former une idée juste de cette écriture figurée, il faut, de toute nécessité, voir à la pag. 561 & suiv. du Tom. XII. de *Prevost*, in-4° ; mais sans omettre les détails de *Clavigéro*, qui sont, à cet égard, très-précieux. T.

de montrer qu'il y a plus d'ordre d'intelligence ; & de rapports que dans ces monumens Mexicains. Ce qu'il y a de plus dans ceux de l'Égypte se réduit à la hupe mitrée , & à quelques figures symboliques d'animaux divers. Quant aux figures humaines je n'y vois pas de grande différence : car , si celles de l'Égypte sont agenouillées , & assises sur leurs jambes pliées , celles de l'Amérique le sont aussi. Celles-là ont sur la tête une espèce de thiare partagée en deux cornes : celles-ci ont un ornement (1) semblable , & terminé de même. Il semble qu'elles aient aussi deux feuilles de palmier ; ce qui faisoit en Égypte l'ornement ordinaire d'Isis , d'Osiris & de Memnon. Le vêtement , qui tombe jusqu'aux genoux , est

(1) Voyez *Prevost*, pag. citée. Ces rapports sont , en vérité , bien surprenans. Notre Auteur a ici besoin d'éclaircissement , & peut-être même de correction , relativement au palmier dont il parle , s'il ne l'entend pas d'un arbre nommé *Musa* , que Théophraste range parmi les *Palmiers*. Je suis forcé de renvoyer le Lecteur curieux au *Tom. III. pag. 186 des Mémoires de l'Académ. des Inscript.* Il y verra l'usage symbolique que les Egyptiens faisoient du *Lotus* blanc & du rouge , du *Persea* , qui se voit si souvent dans leur Architecture , du *Colocasia* & du *Musa*. Je voudrois pouvoir placer ici la figure des Obélisques dont il s'agit : on la verra dans Bianchini , *Hist. Univ. prouvée par les Monum. Décade I. pag. 110* , avec des Explications relatives à ce dont parle notre Auteur. T.

uniforme

Uniforme dans les figures de ces deux contrées; & l'on en voit quelques-unes de nues, tant sur les obélisques que dans les papiers Mexicains. Les pièces représentatives sont pareillement divisées sur les uns & sur les autres; sinon que les années sont marquées plus clairement dans les signes Américains. Nous parlerons ailleurs de la roue formée par un serpent, divisée en quatre parties, & représentant un siècle ou cinquante-deux ans selon l'ordre des Mexicains.

Les obélisques des Egyptiens (ou l'écriture symbolique qui y étoit) servoient, comme les papiers Mexicains, à consacrer les faits historiques, & les rôles des Impôts. Tacite nous apprend que Germanicus se fit expliquer les figures d'un de ces obélisques, & nous dit qu'on y avoit marqué les tributs imposés à chaque Province ou Nation; le poids de l'argent & de l'or; le nombre des années, des chevaux; les présens qu'on devoit faire aux Temples; la quantité d'ivoire, de parfums, de froment, de tous les instrumens, des ustensiles que les Peuples avoient à fournir. *Tacit. Annal. l. 2. §. 60.*

Je ne fais pourquoi l'on doit appeller caractères sacrés, ou *hieroglyphes* ceux des Egyptiens; si ce n'est peut-être parce que les Prêtres ont seuls fait usage de l'écriture, lorsqu'elle

a été imaginée. Mais, si c'est l'interprétation qu'il faut donner à la représentation figurée des faits historiques, des tributs & des cérémonies d'une Nation dominante, & dont les Prêtres ont conservé les symboles, je ne vois pas non plus pourquoi l'on n'appelleroit pas hiéroglyphes les figures représentées sur les papiers ou toiles du Mexique, puisque c'étoient les Prêtres seuls qui étoient les Docteurs de la Nation. On dira peut-être qu'il est étrange que des villes soient représentées par des signes. Mais y a-t-il quelque chose de plus commun dans l'antiquité de nos continens. L'Egypte a été désignée par le *crocodile*, Athènes par la *chouette*, Tyr par le *Buccin*, Sibaris par le *boeuf*, la Sicile par une *tête humaine* à la réunion de trois cuisses coupées, formant un triangle : le *Pagurus* ou *Crabe* a désigné une ville Maritime, & le *Scarabée* le Soleil, le *loup* ou la *grenouille* *Argos*, la *grenouille* ou *Tusc* la Toscane, un *vaisseau* Paris.

C'est ainsi que nous retrouvons dans l'antiquité les signes distinctifs de chaque ville ; signes qui se sont propagés dans tous les âges postérieurs, & qui ont été modifiés dans les armoiries des Familles (1) principales des diverses

(1) Clavigéro s'est fort étendu sur l'écriture symbolique du Mexique, & sur les Livres de cette Contrée. Mexicana

Contrées. Enfin nous devons remarquer ici que l'écriture Mexicaine se lisoit de bas en haut, comme l'Égyptienne; ce qui est le contraire de celle des Chinois.

Nous concevons, il est vrai, que ces signes symboliques, ou ces hiéroglyphes pouvoient représenter des objets physiques ou sensibles quelconques: mais il nous paroît d'abord impossible qu'ils aient désigné la pensée, les passions internes, comme nous le faisons avec notre écriture en caractères. Je vais cependant vous raconter des faits qui prouveroient le contraire.

Cortez débarqua à Saint-Jean-d'Ulua, & y reçut Pilpatoc & Tentile comme Ambassadeurs de Montézuma, de la part de qui ils apportoient de grands présens, priant Cortez de ne pas entrer plus avant dans l'Empire. Cortez protesta qu'il veut y entrer. Aussi-tôt les Ambassadeurs expédient des gens à la Cour, quoique Mexico fut à 180 lieues; &, au grand étonnement des Espagnols, ces Ambassadeurs reçoivent une réponse aux informations qu'ils avoient données à l'Empereur. Montézuma y avoit encore joint de plus grands présens pour le Roi d'Espagne. La réponse étoit que ces

lui-même, il a eu occasion de se procurer des Livres ignorés de tout autre. Voyez son *Tom. II. pag. 186, 192 & suiv.*

présens étoient une marque des égards que Montézuma avoit pour le Souverain qui avoit envoyé Cortez au Mexique ; mais qu'il ne permettroit jamais que des Troupes étrangères entraissent dans ses Etats. Or je demande comment on pouvoit par de simples figures faire connoître l'intention de Cortez & de Montézuma à une si grande distance ? Ces faits assurés par Cortez & par tous ceux qui étoient avec lui ne peuvent pas être révoqués en doute. On est donc forcé de convenir qu'outre les figures qui ne représentoient que les objets sensibles , il y en avoit aussi de convention pour marquer précisément les idées : ce qui est le second pas vers la perfection des caracteres qui servent à exprimer les sons & les paroles.

Mais il n'y a rien d'étonnant dans ces procédés. Tous les Peuples , avant l'invention des lettres , ont employé certaines figures pour exprimer les passions. C'est ce qui se pratiquoit même du (1) temps des Romains. Deux mains unies ensemble désignoient l'alliance, l'amitié, l'hospitalité ; la main droite seule la fidélité ; la gauche , autorité de Justice. Deux mains élevées marquoient la douleur. Je vous ren-

(1) On pouvoit prouver, à certain point, que les Romains & les Caldéens ont eu d'abord une écriture hiéroglyphique. T.

Voie à la belle Dissertation du P. Paciaudi sur le bas-relief où l'on voit deux mains élevées. Vous y verrez plusieurs exemples de ce que je dis; entr'autres une Inscription que j'ai communiquée à l'Auteur, (p. 12.) & dont une copie a péri avec plusieurs autres que j'avois données à Vitalien Donati, pour être confrontées dans l'Orient sur les originaux mêmes. Mais il a malheureusement péri dans le Golfe Perfique; & je n'ai pu recouvrer ni les Inscriptions, ni les Livres que je lui avois confiés.

Jules Camille vouloit reprendre (1) l'usage des signes & des hiéroglyphes, ou des figures ornées de divers symboles, pour faciliter la mémoire. Mais, pour revenir aux Mexicains, joignez à leur écriture les chansons historiques ou *areites* qui passaient d'une Génération à l'autre, & devenoient ainsi des Annales.

Une partie de l'éducation consistoit à apprendre l'Histoire & la Religion du Pays. C'étoient, au Mexique comme en Egypte, les Prêtres qu'on avoit chargés de ce soin. Nous voyons, dans le Livre II de *l'Orateur* de

(1) M. Rabaut a fait, à ce sujet, quelques réflexions qu'on lit avec plaisir, dans ses *Lettres à M. Bailly*: ce sont des rêves dont on peut s'occuper dans le Cabinet. Mais je dirai, sans me tromper, que nous n'avons perdu les anciennes théories des Sciences, que parce qu'on les transmettoit par symboles. T.

Cicéron que, jusqu'au temps de Publius Mæ-tius, Souverain Pontife, les Prêtres étoient aussi chargés à Rome de consacrer dans leurs fastes annuels tous les événemens de la République: *Res omnes singulorum annorum mandabat litteris Pontifex maximus, efferebatque in Album, & proponebat Tabulam domi.* Macrobe parle encore plus clairement dans ses *Saturnales* l. III. c. II. *Pontificibus permiffa est potestas memoriam rerum gestarum in tabulas conferendi.*

On conserve dans la Bibliothèque de Vienne plusieurs des papiers Mexicains. Quelques-uns semblent être relatifs à des faits Militaires. Néanmoins il y a lieu de présumer qu'ils sont d'un autre temps & d'un autre goût que ceux de Purchas. Les Héros ou les Guerriers qui y sont représentés ont des habits trop compliqués & trop analogues à ceux des Européens, quoiqu'en caricatures fort grotesques. On prétend que ce sont ceux qu'Emmanuel, Roi de Portugal, donna à Clément VII. Je ne saurois vous en rien dire de plus. Mais voici une Lettre assez longue. Je vous parlerai des *Quipas* dans la suivante.



LETTRE XXII.

Des Quipos (ou Cordelettes) avec des nœuds, chez les Péruviens ; & comparés avec ceux des Chinois. De leur Arithmétique, particulièrement de celle des Mexicains.

C'EST donc dans cette Lettre que je dois vous parler des *Quipos*, après vous avoir entretenu des hiéroglyphes ou écriture figurée du Mexique. Ces *Quipos* étoient, comme vous le savez, un faisceau de cordons de plusieurs couleurs, où l'on faisoit certain nombre de nœuds. Le nombre & la position de ces nœuds servoient à conserver la tradition des faits historiques, marquer l'état de la population, la quantité des tributs, &c. que chaque ville, village ou habitation devoit payer : « Mais cela est impossible, dit Paw ; ainsi l'on ne doit pas ajouter foi à tout ce qu'on a rapporté de la signification de ces cordons. »

Comment oser parler ainsi, lorsqu'on ne fait pas de quelle manière ces Peuples combinoient le nombre des cordons, leur couleur ; ni pour quoi telle combinaison désignoit plutôt une chose qu'une autre. Ces signes & leur arrangement étoient de pure convention, & sans

avoir actuellement aucun sens pour nous, ils pouvoient très-bien représenter tout ce dont on étoit convenu qu'ils représentassent. C'est ainsi que les Cours de l'Europe ont actuellement des chiffres ou signes particuliers pour les expéditions secrètes dont le sens n'est connu que d'elles & de leurs agens, & par lesquels on supplée à l'écriture vulgaire. Si nous apercevions des nœuds faits, à quelque dessein, au mouchoir de quelqu'un, ou l'une ou l'autre chose dans sa tabatière, & à laquelle il attache un sens, ce ne seroient pas des signes pour nous, avant d'avoir été prévenus du sens qui y seroit attaché : mais ces signes ne seroient pas moins représentatifs pour celui qui seroit prévenu du sens qu'on y auroit donné. Ils seroient même une espèce d'écriture, qu'on auroit pu tracer sur le papier, où elle n'auroit de sens pour aucun autre que pour ceux qui seroient convenus de sa valeur.

Vous savez combien on s'occupa de la mémoire artificielle en Italie, le siècle dernier, & même dans les XIV^e. & XV^e. siècles; & à quel étonnant degré de mémoire parvint, par ce moyen, Jules Camille, que notre Jérôme Muzio fit tant considérer du Marquis de Vasto, Gouverneur de ce Pays. La manière (1) d'étudier

(1) Le petit *Traité de la Mémoire*, attribué à Aristote, présente des idées analogues. T.

étoit de bien s'imprimer l'image de quelques signes derrière lesquels on rangeoit par classes, & moyennant certaine méthode, les mots, les noms & les choses qu'on vouloit retenir.

J'ai actuellement sur mon bureau le livre de Pierre de Ravenne, Professeur à Padoue, intitulé *Mémoire artificielle* ou le *Phénix*, imprimé chez Bernardin Corio de Crémone, à Venise en 1491, le dix Janvier, in-8° : entr'autres préceptes qu'il appelle *conclusions*, je lis dans ce moment la douzième qui est pour lui *pulcherrima*, & dans laquelle il enseigne *quo pacto numerorum imagines fieri debeant, & pro omnibus quos possumus excogitare viginti tantum imagines reperiantur. . . .* Pour vous donner un de ses exemples, voici comment il s'exprime dans un cas quelconque.—*Ut autem facilius ista memoriâ teneantur, primum digitum manus dextræ dico esse (1) Guelforum, secundum Gibelinorum, tertium Judæorum, &c. Si ergo mihi numerus aliquis proponatur, imaginem ejus facillimè inveniam, &c.*

(1) On demandera peut-être ce que veulent dire ces noms de *Gibelins* & de *Ghelfes* ou *Welfes*. Ce furent ceux de deux Factions qui troublèrent l'Italie pendant près de deux-cents ans. Les *Welfes* favorisoient les Papes, & les *Gibelins* les Empereurs. J'ose assurer qu'on ignore la véritable origine de ces deux noms. Quoiqu'il en soit, l'animosité étoit si grande, qu'un des *Gibelins*, se présentant à Rome, le

Qu'y a-t-il donc d'étonnant que les Péruviens connussent par le nombre des nœuds de ces cordons, de différentes couleurs, arrangés selon les conventions, les images des choses qu'ils vouloient se représenter les uns aux autres? Acoſta, (1) qui s'en fit expliquer plusieurs, en parle avec beaucoup de surprise : car ils retraçoient, par ces cordons, les idées des Loix, des cérémonies, des calculs, &c. & conservoient même le souvenir des moindres circonstances, par le moyen d'autres cordons plus petits, qu'ils attachoient aux premiers, qui étoient comme la bête de leur Théorie. Ils les varioient selon les objets qu'il s'agissoit de noter, & trouvoient dans cette pratique tout l'avantage de nos lettres.

Les Officiers ou Archivistes des Quipos publics se nommoient *Quippa-Camayu*. C'étoient les Incas *Amauti* ou Lettrés qui en transmettoient la science ; aussi étoit-ce la principale chose qu'on enseignoit dans leurs écoles. Les

mercredi des Cendres, pour recevoir des cendres, comme le Peuple, le Pape qui les donnoit, lui dit, au lieu de *Memento quia pulvis*, &c. *Souviens-toi que tu es Gibelin, & que, comme Gibelin, tu me le payeras.* T.

(1) Voyez quelques détails assez curieux d'Acoſta, dans les *Additions aux Mémoires de D. Ulloa*. Il est inutile de les répéter ici. T.

Espagnols restèrent dans le plus grand étonnement, lorsqu'ils virent la facilité avec laquelle ces Indiens calculoient une somme quelconque, avec des grains de maïs, ou avec de petites pierres qu'ils arrangeoient par divers compartimens. Xérès nous apprend, dans sa Relation envoyée à Charles V, que les Espagnols prenant la route de Caxamalea, un Cacique avertit secrettement Pisarre qu'Atahualpa étoit campé près de cette ville avec cinquante mille hommes. Pisarre voulut s'en assurer en voyant leur manière de compter; & il vit qu'ils comptoient depuis *un* jusqu'à *dix*, de dix à cent, de dix fois cent à mille; & que par cinquante fois, ce dernier nombre, ils avoient désigné celui de l'Armée d'Atahualpa, tel que le Cacique l'avoit dit.

Mais quittons pour quelques momens le Pérou, & transportons-nous à la Chine. *Fou-Hi* succéda à *Soui-gin-chi*, & il est démontré par les preuves que nous verrons ailleurs, qu'il vivoit 2953 ans avant notre Ere. Or comment croiriez vous que les Chinois suppléeroient à l'écriture qu'ils n'avoient pas à cette époque, qui fut celle à laquelle on trouva l'usage du fer à la Chine? Voici comment les savans Traducteurs de la grande *Histoire de la Chine*, qui vient de paroître à Paris, répondent à cette demande, T. I. p. 4, en parlant de *Soui-gin-chi*.

« Il leur apprit une manière de les instruire
 » par le moyen de petites cordelettes sur les-
 » quelles ils faisoient différens nœuds qui, par
 » leur nombre & leur distance, tenoient lieu
 » de l'écriture qu'ils n'avoient pas. »

Fou-Hi fut celui qui, par la suite, inventa les (1) *Koua*, c'est-à-dire certaines lignes différemment tracées par trois, par cinq & par six, & desquelles se formèrent peu-à-peu les caractères. Voilà donc les *Quipos* ou les Cordelettes du Pérou en usage à la Chine avant l'invention des lettres & la découverte du fer, c'est-à-dire presque trois mille ans avant notre ère. La seule circonstance que j'y vois de différente, c'est que les *Quipos* ou cordelettes de la Chine n'étoient pas de diverses couleurs: au moins cette Histoire ne le dit-elle pas. Cependant cette variété de couleurs devoit en faciliter l'intelligence.

Mais, dans le temps même que les caractères & les lettres étoient en usage, ne se servit-on pas aussi de ces tables, ou de ces abaqués sur

(1) Si l'on se rappelle que le mot *Koua* Chinois, & *Kowa* ou *Kowe* ou *Kow* des Orientaux, Arabes ou Hébreux, signifie *ligne* ou *cordeau*, l'origine du mot Péruvien *Kuip* ou *Quip*, n'est plus indéterminée: le *v* a été remplacé, au Pérou, par le *p*. Ainsi ce mot n'est plus d'une Nation étrangère à nos anciens Continens. T.

lesquels étoient formées neuf lignes parallèles, dans lesquelles étoient passés certain nombre de grains dont la position plus haute ou plus basse, désignoit le nombre qu'on vouloit exprimer. Le Père Martini en a publié un (1) de fer dans le Liv. I. de son Histoire de la Chine ; & nous savons que les Grecs & les Romains avoient le même instrument pour compter.

Je vous prie de lire attentivement ce que Velfer a écrit sur un de ces instrumens qu'il possédoit, & que vous trouverez dans Gruter, page 224. Bianchini en avoit aussi un presque semblable, dont il a fait usage dans son *Histoire Universelle*.

Maupertuis démontre, dans son *Essai sur l'Origine des Langues*, la nécessité absolue de fixer les idées par des signes quelconques ; & donne pour exemple A & B. « Je pourrois, » dit-il, me contenter de ces expressions A » & B pour les mêmes choses que j'entends » aujourd'hui, lorsque je dis : *Je vois un arbre,*

(1) On verra, dans *Bianchini*, pag. 106, la figure de cet *abaque* & de celui des Romains. M. de Terfan, Chanoine de Saint-Honoré, en possède un très-beau de la Chine. Il est parfaitement semblable à celui qui est représenté dans *Bianchini* ; je l'ai tenu. T.

« je vois un cheval ». Cela me rappelle le langage figurée de l'Algèbre, inintelligible pour tous ceux qui n'ont pas étudié la théorie de ces signes indéterminés, dont la valeur n'est que de pure convention. Pour moi, plus j'y pense, moins je comprends pourquoi l'atrabilaire Paw a fermé les yeux à tant de vérités, & a fait consister toute sa gloire à dégrader la Nature humaine, non seulement en Amérique, mais encore en Egypte & à la Chine, en entassant sottises sur sottises, & mensonges sur mensonges.

Nous avons vu que les Péruviens avoient des chansons moyennant lesquelles ils conservoient la mémoire des faits & des anciennes traditions. Tous les Incas avoient été instruits dans les écoles des *Amauti*, où l'on enseignoit l'Histoire du Pays. Garcilasso nous rapporte le discours que lui tint l'Inca, son oncle, concernant l'origine de leur Histoire. Ayant donc de pareilles instructions, ils pouvoient facilement entendre les *Quipos*, & en faire passer la tradition à la Postérité ; comme nous imaginons nous-mêmes des signes arbitraires dans nos différentes Théories des Sciences.

Paw prétend que ces Peuples civilisés, & cultivés de l'Amérique, n'en favoient pas plus que ceux qui menotent une vie sauvage & si

brute, qu'ils ne pouvoient pas compter jusqu'à dix; c'est-à-dire les dix doigts de leurs mains.

D'abord je réponds à Paw que les chiffres Arabes ou Indiens ne font qu'au nombre de neuf, & que l'addition du *zero* ou *nul*, placé de côté, sur la droite, une ou plusieurs fois, est tout le mystère par lequel nous élevons le nombre donné à une puissance décuple. Paw ajoute que nous avons des dénominations propres pour *vingt*, *trente*, *quarante*, &c. jusqu'à *million*. Mais ces dénominations ne font que des dérivés des neuf ou dix premiers nombres élémentaires. Les François n'ont actuellement de noms simples, pour les dixaines, que jusqu'à *soixante*: passé ce terme, ils disent *soixante-dix*, & nous *septante*; *quatre-vingt* ou *quatre fois vingt*, & nous *oçtante*; *quatre-vingt-dix*, & nous *nonante* (1). Paw dira-t-il que les François sont moins instruits que les Italiens dans l'Arithmétique & dans les autres Sciences? D'ailleurs on peut encore observer ici que les Hébreux, les Orientaux & les Grecs n'eurent jamais de signes numériques ou chiffres, s'étant toujours servi des lettres de leur Alphabet.

Les Romains, au contraire, n'eurent jamais

(1) On dit encore *septante*, *oçtante* & *nonante* chez nous, dans quelques Provinces. T.

que quatre (1) chiffres, V. X. L. C. & l'unité; pour leur progression arithmétique. Ils joignoient donc les unités à ces chiffres, & exprimoient ainsi les quantités. Disons nous, pour cela, que

(1) Le profond Taylor pense bien autrement. Voyez ses *Marbres de Sandwich*. Il est certain que nos chiffres sont connus, en Europe, de la plus ancienne date, quelqu'en soit l'Auteur. Gerbert, Evêque de Reims, en 992, ensuite Evêque de Ravenne, & enfin Pape, connoissoit les chiffres, qu'il dit tenir de Boëce : or celui-ci en rapporte l'invention à Pythagore, dont l'École, comme on le fait, étoit en Italie. Ce n'est donc pas des Maures d'Espagne que Gerbert les a eus, comme le dit Wallis. On voit en même temps combien se sont trompés tant d'hommes savans, qui ont soutenu que ces chiffres n'étoient pas connus en Europe avant le XIII^e siècle, ou même avant Planude, qui vivoit encore en 1353. Le judicieux Auteur Italien, anonyme, dont M. de Villoison extrait la *Dissertation* où je prends ces dates, pense qu'on doit regarder nos chiffres comme originaires de l'Italie, puisque la Secte de Pythagore étoit Italique, c'est-à-dire dans la partie de l'Italie nommée la Grande-Grèce : mais l'opinion commune, qui en rapporte l'origine aux Indiens, me paroît mieux fondée. Les médailles semblent nous prouver que les Phéniciens les connoissoient aussi. On fait que Pythagore avoit voyagé en Asie : il a donc pu y prendre connoissance de ces figures numériques. M. Meiner, Professeur de Philosophie à Gottingue, est d'un sentiment bien opposé, & prétend que non-seulement Pythagore n'a pas fait les voyages dont Isocrate & Cicéron parlent si formellement, mais que, quand il auroit voyagé en Asie & en Afrique, il n'y auroit rien appris, parce qu'il n'y
les

les Hébreux, les Grecs ne favoient pas compter, & que les Romains n'entendoient rien à l'Arithmétique, vû qu'ils n'avoient que cinq chiffres, en y comprenant l'unité, c'est-à-dire autant

avoit aucune connoissance scientifique chez les Peuples de ces vastes Continens. Voici ses propres termes : (« *Dass keine von den Nationen Asiens oder Afrikens Wissenschaftliche Kenntnisse besessen habe* »). Tom. I. pag. 377 de son *Histoire des Progrès des Sciences, &c.* La preuve qu'il en donne, pag. 144, est trop futile pour que je m'arrête à ce paradoxe. Je réponds seulement qu'on est mal reçu, après plus de deux mille ans, à s'inscrire en faux contre les témoignages des Ecrivains les plus respectables de l'Antiquité : ensuite je conclurois de l'assertion de M. Meiner que, comme nombre d'Ecrivains de nos jours, il n'a pas réuni par-tout le jugement à une très-grande érudition, quoique dans un Ouvrage précieux. Selon son opinion, il seroit encore vrai que nos chiffres auroient été inventés en Italie, puisque Boëce en attribue l'invention à Pythagore, ou à l'Ecole qu'il avoit dans cette Contrée : ainsi ils seroient toujours d'une très-ancienne date en Europe. M. Meiner n'a pas agité cette question dans les longs détails qu'il nous présente sur la *Théorie des Nombres*, attribuée à ce Philosophe, & dans lesquels Pythagore auroit cherché, comme Platon, après lui, les élémens, la formation & l'ordre du système de la Nature. Voyez son Tom. I. pages 521 — 541. Mais on est mieux fondé à croire que ces chiffres sont originaires de l'Inde ; & , en cela, Planude, cité par M. de Villoison, a dit la vérité : « Ces nombres, dit-il, sont dus aux Astronomes les plus éclairés, qui, voyant que le nombre étoit une chose infinie, ont imaginé certaines figures, & une méthode

qu'ils avoient de doigts à une main ? Cependant ils avoient les dénominations des nombres. Mais ces dénominations ne se trouvent-elles pas en Amérique, selon l'idiôme différent des Langues ?

» peut comprendre, d'une manière plus sensible & plus
 » précise, les rapports des nombres. Or ces figures sont
 » au nombre de neuf, — auxquelles on ajoute le *triphra* ou
 » *chiffre*, ou 0, qui signifie *nul* ». Planude ajoute : « Or
 » ces neuf figures viennent de l'Inde », *Diatribé*, pag. 153.
 C'est-là que Pythagore les a connues. Je dirai, en finissant
 cette note, que M. Meiner a suivi trop à la lettre l'idée
 qu'Aristote lui a présentée sur la théorie des nombres des
 premiers Pythagoriciens. Modératus a mieux vu, en disant
 que ces Philosophes ne considéroient pas les nombres &
 les figures comme les élémens des choses, mais unique-
 ment comme des symboles qui les repréentoient. Proclus,
 sur le *Timée de Platon*, nous dit, à l'article de la *Géné-
 ration de l'ame* : « Que Platon ne s'est servi de termes
 » mathématiques que par mystère, & comme un voile
 » sous lequel il vouloit cacher la vérité, & l'essence des
 » choses, comme les Théologiens les cachoient sous celui
 » des fables, & les Pythagoriciens, sous celui des signes
 » & des figures ; mais que ces termes, ces caractères
 » n'étoient pas ce d'où l'on devoit déduire l'essence des
 » choses ». Aristote, voulant faire Secte, a commencé
 par décrier toutes les Sectes qui l'avoient précédé, & en a
 presque toujours mal présenté les dogmes : c'est une chose
 avouée de tous les gens instruits. Il est certain que les
 Pythagoriciens des second & troisième âges, tels que
 Nicomachus, ont pris ces figures pour la réalité, mais
 contre l'opinion de Pythagore. T.

C'est fans doute un aveuglement bien étrange dans Paw, de n'avoir pas observé que les Péruviens, commençant par dixaines, suivoient toute la série des dixaines, en passant de-là à cent, de cent à mille, tant à l'égard de l'ordre des Familles, que de l'ordre Militaire, comme nous l'avons vu.

Quoique l'Histoire ne nous ait pas appris les dénominations dont ils se servoient, il falloit nécessairement qu'ils en eussent, puisque leurs calculs les supposent. On nous a cependant dit que *chiaca* signifioit, chez eux, *dix*, & *posa*, *cent*. Ils donnoient aussi le nom de *posa* à un de leurs Jeux de hazard, parce que, pour gagner, il falloit arriver à cent. C'étoit peut-être une espèce de Jeu qu'on appelle *Biribi*. D. Ulloa nous a parlé de ce Jeu, pag. 339 de son premier Tome. Mais nous connoissons les dénominations numériques du Mexique, par les Détails d'Herréra, de Laet, & par l'*Histoire Générale des Voyages*. Les voici :

1. *Ce* ou *Centeti*.
2. *Ome*.
3. *Yei*.
4. *Nah vi*.
5. *Macuilli*.
6. *Chicuacen*.

7. *Chicome.*
8. *Chicuey.*
9. *Chicunahuny.*
10. *Matlaçtli.*
15. *Caxtollì.*
20. *Zempohualli.*
40. *Ompohualli.*
50. *Ompohualli on matlaçtli.*
60. *Yepo hualli.*
70. *Yepohualli on Matlaçtli.*
80. *Nahupohualli.*
90. *Nahupohualli on matlaçtli.*
100. *Macuilzampohualli.*
1000. *Ontzonliipan macuilpohualli.*

Or je vous prie d'observer que les dénominations des nombres *quinze*, *quarante*, *soixante*, &c. ne sont même pas prises ici des premiers nombres élémentaires *cing*, *quatre*, *six*, &c. La dénomination de *dix* est aussi particulière, *matlaçtli*. On voit que ces Peuples disoient *quarante & dix*, au lieu de *cinquante*; & *soixante-dix*, comme les François, au lieu de *septante*. Le nombre *cent* étoit pour eux *cing fois vingt* ou *macuilzampohualli*, formé de *macuilli*, *cing*, de *zempo*, *vingt*, & de *hualli*, qui répond au mot *fois*, désignant la répétition d'une

chose ou d'un nombre. Par la même manière de procéder le nombre *mille*, étoit pour eux *dix fois cinq-vingt*.

Il est donc démontré que leur manière de nombrer & de calculer, étoit la série des dixaines, connu en Europe & dans les anciens Continens; & que Paw a voulu, sans rougir, en imposer à toute l'Europe, lorsqu'il a rangé ces Peuples policés parmi les autres Barbares, qui, dans l'ancien & le nouveau Monde, ne savent pas compter au-delà de leurs doigts.

Nous devons supposer la même chose au Pérou, puisqu'il est prouvé qu'il y avoit tant d'ordre dans l'état Religieux, Civil & Militaire; dans la taxe des Impôts, que chacun devoit payer en nature: or il eût été inutile de défendre aux Officiers chargés des recettes ou de la perception de ces Impôts, de prendre plus qu'il n'étoit du, si l'on n'avoit pas su déterminer les choses par des nombres vulgairement connus. D'ailleurs nous avons vu que les Péruviens calculoient promptement avec leurs grains de maïs; & l'on a même assuré qu'ils procédoient plus vite que les Espagnols avec leurs chiffres Arabes. Mais le Jeu de *Pofa*, qui suppose nécessairement toutes les combinaisons des nombres jusqu'à cent,

prouve démonstrativement que les Joueurs (c'est-à-dire tout le Peuple.) avoient des termes qu'on ne nous a pas transmis, & qu'ils calculoient promptement. Paw ignore-t-il donc qu'une preuve négative est un sot argument ? Mais c'en est assez sur ce sujet.

Nota. Comme il reste du vuide à cette page, j'ajouterai, avec Taylor, que la Nature, indiquant le nombre *cing* par les doigts de la main, ce nombre est devenu la bête de tous les calculs, par la réunion des doigts de l'autre main. Aussi toutes les Nations ont-elles d'abord compté par *cing*. Voilà pourquoi le mot *pempazein* a signifié simplement *compter*. Ce mot n'auroit pas paru si merveilleux à M. Bailly, s'il avoit lu les Anciens dans leurs Langues. Eustathe sur Homère, *Iliad. I. v. 463*, *Odyssée, III. v. 460*, Hefychius, Vitruve, Ovide, dans ses *Fables*, lui auroient dit que c'est des Nations les plus ignorantes que les Astronomes ont appris à *pempazein* ou *compter* par *cing* ou deux fois *cing*. Aucune Nation n'a encore passé *dix*. T.



L E T T R E X X I I I.

Connoissances Astronomiques des Mexicains sur tout, & des Péruviens. Division de leur Année en mois & jours. Correction de l'Année Syddrale. Leurs Cycles. Points des Solstices & des Equinoxes exactement observés, & marqués chez les Péruviens.

JE vous surprendrois agréablement, je pense, si, en combattant les assertions mal fondées de Paw, concernant la barbarie & la vie sauvage des grands Peuples de l'Amérique, je vous présentois ces Nations comme instruites dans quelques parties importantes de l'Astronomie, dont elles avoient fait l'application pour l'usage du Calendrier, & pour la division de l'Année, les époques de leurs Fêtes, de leurs Cycles & de leurs Siècles. Je vous ai déjà prouvé, de la manière la plus évidente, qu'une grande partie de ce Nouveau-Monde avoit des principes de culture, une forme régulière de Gouvernement Civil, & même plus sage que ce que tous les Législateurs de nos anciens Continens avoient pu imaginer : voyons donc ce qui concerne l'Astronomie.

La Condamine , témoin aussi croyable qu'éclairé , ne vit qu'avec surprise , que les Peuples errans dans les retraites sauvages du cours de la rivière des Amazones , avoient encore quelque connoissance de leur ancienne Astronomie. « Je remarquai , dit-il , qu'ils connoissoient plusieurs étoiles fixes , & qu'ils donnoient des noms d'animaux aux divers Constellations. Ils appellent les Hyades , ou la tête du Taureau *Tapiira Kayouba* , c'est-à-dire , *mâchoire de Taureau* ». Le *Tapiira* (1) est le même que l'*Ugara* ; c'est-à-dire un animal qui tient du Cerf & du Bœuf.

Cette remarque que fait La Condamine , sur la connoissance que ces Peuples ont des étoiles , seroit sans doute suffisante pour un voyageur curieux , mais elle n'a que peu intéressé un Astronome tel que La Condamine. Ce devoit cependant être pour lui , à ce qu'il paroît , un objet de la plus grande curiosité , plus analogue à sa profession , & même plus important que toutes les observations qu'il a faites sur les Régnes Végétal & Animal. Je suis donc obligé de faire diverses excursions pour recueillir tout ce qui

(1) Je remarque que le mot *Kaub* ou *Kauen* signifie *mâchoire* ou *mâcher* , dans quelques Langues du Nord. Quant au *Tapiira* , je l'ai fait mieux connoître dans mon *Index du Règne Animal*. Voyez *Mémoires* de D. Ulloa. T.

est relatif à mon but ; & je commence par le Mexique. Acosta, Solis, Carréri feront les principaux guides que je suivrai. Ce dernier eut sur les Monumens Astronomiques Méxicains tous les éclaircissémens qu'il pouvoit désirer. Ce fut Charles (1) d'Engora qui les lui donna. Celui ci les avoit eus de Juan d'Alva & de Juan de Téorihuacan , descendant en droite ligne des Rois de Tezcuco , & dont les Ancêtres avoient eu la propriété & l'intelligence de ces Tables.

D'abord les Mexicains représentoient la division de l'année & de leurs cycles par un cercle que formoit un serpent. Quatre anneaux faits par le corps même du serpent marquoient les quatre parties de ce cercle, dont chacune étoit subdivisée en treize.

La première division se nommoit *Vutzlampa* ; mot qui signifioit le midi , & désignoit le printemps dont l'hiéroglyphe étoit un *lapin* sur un fond bleu ; ce lapin se nommoit *Tochli*. La seconde avoit pour hiéroglyphe une *canne* sur un fond rouge , & se nommoit *Tlacopa*, ou *Tlahuilcopa* ou l'orient : elle désignoit l'été par le mot *Acatl*. La troisième division étoit celle

(1) L'Auteur indique certainement ici *D. Carlos de Siguença y Gongora*, Professeur de Mathématiques à Mexico. Est-ce une faute d'impression dans son texte ? T.

du nord , nommé *Micolampa*. L'hiéroglyphe étoit une épée à pointe de pierre sur un fond jaune , qui désignoit l'automne par le mot *Tecpatl*. La quatrième division , ou celle de l'occident se nommoit *Sihvatlampa*. L'hiéroglyphe étoit une maison sur un fond verd , désignant l'hiver par le mot *Cagli*.

Quelques Personnes ont présumé que la subdivision en treize parties indiquoit la période lunaire , qui se trouvoit alors divisée en deux parties égales de treize jours chacune. Les treize parties de chaque subdivision formoient une *in iction* , dont quatre faisoient leur cycle de cinquante-deux ans.

Leurs Mois n'avoient chacun que vingt jours : mais ils en comptoient dix-huit dans l'année , & trouvoient ainsi le nombre de 360 jours. Les mois & les jours avoient leurs (1) noms particuliers.

Tel étoit l'ordre du calendrier sur lequel les Mexicains régloient leurs marchés , qui se te-

(1) J'ai supprimé ces noms. On les trouvera dans *Prevoft* , Tom. XII. pag. 529 , ou dans *Clavigéro* , qui les rapporte plus conformément à sa Langue Mexicaine. Tom. II. On observera seulement que le mois qui , dans *Prevoft* , est le dernier , sous le nom d'*Atlacoalco* ou *Atlacahualco* , est le premier , dans l'ordre de *Clavigéro* ; *Izcagli* ou *Incalli* , le dernier. T.

noient les 3, 8, 13, 18 de chaque mois ; c'est-à-dire tous les cinq jours. Cet intervalle étoit constant ; & les jours *Calli*, *Tochtli*, *Acatl* & *Tecpatl* formoient ainsi un cercle perpétuel : ce qui ne pouvoit avoir lieu que dans des mois composés de 20 jours.

Mais vous m'objecterez peut-être qu'une année de 360 jours, est une preuve bien sensible d'ignorance, puisque nous savons que la révolution du Soleil est de 365 jours, 5 heures, 48 minutes, & 11 secondes, selon les dernières observations de M. de la Lande. T. I. page 364.

Avant de condamner ces Peuples, observez que la division du cercle en quatre parties égales de quatre-vingt-dix degrés chacune, faisant trois cents soixante a été celle qu'ont adoptée toutes les Nations cultivées, pour marquer les différens intervalles du Zodiaque, ou de l'année solaire. Il fustit ici de vous rappeler que les Egyptiens, les Caldéens, les Perses avoient d'abord leur année de 360 jours. Observez ensuite que les Mexicains completoient l'intervalle en consacrant à des Fêtes cinq jours entiers, qu'ils ajoutoient à 360, sous le nom de *Nénonemi* ; & que, par ce moyen, ils avoient tâché de se retrouver avec le cours du Soleil. Plusieurs Ecrivains prétendent que ces jours étoient hors de nombre, & sans

nom. Carréri (1) fait cependant un long calcul pour prouver que tous ces jours étoient compris dans le cycle de 52 ans. Quoi qu'il en soit ; on ne peut douter qu'ils n'ayent encore fait des corrections plus scrupuleuses pour l'année *bissextile*. La première année du cycle commençoit, selon Carréri au 10 Avril, de même que la seconde & la troisième : mais la quatrième (*bissextile*) commençoit le 9, la huitième le 8, la douzième le 7, la seizième le 6, & ainsi en rétrogradant jusqu'à la fin du cycle, ou siècle, qui se terminoit le 28 Mars, jour auquel commençoient les Fêtes qui duroient les *treize* jours de *bissextile* jusqu'au 10 Avril : alors on recommençoit. Mais rétrograder d'un jour tous les quatre ans, dans l'intention de ramener les périodes ou cycles avec la révolution du Ciel, c'est une opération qui paroît inutile, sans objet, & qui ne corrige pas le *bissextile*. Je vous en

(1) Les Lecteurs qui se plaisent à ces discussions trouveront le calcul de Carréri, dans *Prevost*, T. XII. pag. 530. On consultera aussi *Clavigéro*. Ces détails trop arides, & faits pour le Cabinet, ne plairoient pas ici. Mais je ne puis m'empêcher de dire, avec *Prevost*, « Ceux » qui savent dans quelles erreurs la plupart des Nations » Orientales sont tombées sur cette matière, ne verront » pas, sans admiration, le cercle artificiel des Mex- » icains ». T.

parlerai (1) dans une autre Lettre avec plus de détail.

L'année étoit pareillement de 360 jours en Egypte ; & corrigée de même par l'addition de cinq jours à la fin. Les Egyptiens , dit Hérodote , ont les mois de trente jours , (2) & ajoutent tous les ans cinq jours. Les Grecs au contraire , qui , selon Plutarque (dans *Solon*) Solin , Chap. III. Macrobe , Liv. I. Chap. XIII. régloient leur année sur le cours de la Lune ,

(1) Voyez une des *Lettres de la seconde Partie*. T.

(2) M. Dupuis observe , pag. 65 , *Origine des Constellations* , & d'après M. Bailly , que les Egyptiens avoient , dès la plus haute antiquité , c'est-à-dire au moins trois mille ans avant l'Ere Chrétienne , leur année de trois-cents soixante-cinq jours & un quart ; qu'ils connoissoient même le vrai mouvement de Mercure & de Vénus ; & que leurs pyramides étoient parfaitement orientées. On lira , avec plaisir , la *Dissertation* de M. Pauthon sur ces pyramides. Mais , pour revenir à l'année des Egyptiens , Plutarque rapporte une fable qui n'a pas échappé à l'attention du docte Vigenère , & qui confirme ce que dit M. Bailly , au moins en partie. La voici , pag. 355 , de *Plutarque* , Tom. II. Edit. Rualdi. « Rhéa , ayant eu se-
« ctement accointance avec Saturne , fut cependant ap-
« perçue par le Soleil , qui prononça contre elle qu'elle
« n'accoucheroit ni dans un mois quelconque , ni dans l'an-
« née. Mercure , étant devenu amoureux d'elle , en obtint
« les faveurs. Jouant ensuite à la *pettie* (aux dez) avec
« la Lune , il gagna la partie , qui étoit la soixante-dixième

s'apperçurent qu'il leur manquoit onze jours & huit heures pour se retrouver avec la révolution du Soleil : ce qui leur fit intercaler trois mois ou 90 jours tous les huit ans : ainsi cette huitième année étoit de 15 mois. Selon corrigea ce défaut sur l'année Egyptienne.

Mais, pour revenir aux Mexicains, lorsque leurs quatre indictions de treize ans chacune étoient finies, ils (1) attendoient la fin du

» partie des Lunaisons, dont il fit cinq jours, qu'il ajouta
 » à l'année. Les Egyptiens, qui adoptèrent ces cinq jours,
 » sous le nom d'*ép gomènes*, célébrèrent, chacun de ces
 » jours, les Fêtes de leurs Dieux, parce que Rhéa avoit
 » profité de ces jours, hors de compte, pour accoucher
 » des cinq Dieux de l'Égypte ». Cette tradition prouve
 donc aussi que l'Année Egyptienne n'étoit pas de trois-cents
 soixante jours seulement. Mais Diodore assure que ceux de
 Thébaïde avoient leur année de 365 jours 6 heures. T.

(1) Outre ce qu'on peut lire dans *Boulangier* sur ces circonstances, il est singulier que la même théorie se retrouve en Égypte. Achilles Tarius dit que les Égyptiens, voyant le Soleil quitter le Solstice d'été, pour descendre jusqu'au Solstice d'hiver, & par sa retraite, diminuer la longueur des jours, avoient craint que le flambeau du Monde ne les abandonnât pour toujours. En conséquence ils se livroient à la douleur & aux larmes : mais aussitôt qu'ils le voyoient s'arrêter dans sa suite, pour remonter vers eux, & leur accorder encore le bienfait de la lumière, ils célébroient son retour en prenant les habits de Fête ; & ils se couronnoient de fleurs. Voyez M. *Dupuis*, page 21. T.

Monde. Les treize jours qui suivoient ce cycle de cinquante-deux ans étoient destinés à la pénitence. Ce temps étant expiré, l'allégresse reparoissoit avec le lever du Soleil, & l'on recommençoit un nouveau cycle. Je vous en parlerai ailleurs.

J'observerai en attendant, que, selon Bou langer (T. III. p. 2. *Antiq. dev.*) ils multiplioient leur période de treize jours par mille quatre-cents soixante, ce qui leur donnoit le cycle de cinquante-deux ans; il est certain que cette multiplication donne cinquante-deux années de trois-cents soixante-cinq jours chacune. Mais je doute que le nombre de ce cycle ait eu cette origine: car je ne vois pas pourquoi ils auroient pris le nombre mille quatre-cents soixante, plutôt que tout autre, pour multiplier les treize jours.

Les Mexicains célébroient aussi tous les quatre ans une Fête à laquelle Acofta donne le nom de *Jubilee*. Elle commençoit au 10 Mai, & duroit neuf jours. Elle étoit ouverte par un Prêtre, qui jouoit alors d'une flûte, & prenoit un peu de terre qu'il portoit à sa bouche. Le Peuple demandoit pardon de tous ses péchés, selon le même Acofta; les soldats demandoient la victoire dans les combats; mais l'objet principal étoit d'obtenir de l'eau: & c'est de là que cette Fête avoit le nom de *Toxcoalt*

qui signifie *fêcheresse*. On faisoit une procession; on donnoit des parfums; on jonchoit les Temples de fleurs; on offroit des pierres précieuses, des fruits, des ouvrages en or, &c.

Cet intervalle de quatre ans a quelque rapport avec les Olympiades des Grecs. On pourroit dire aussi que les Mexicains, craignant une fêcheresse tous les quatre ans, pouvoient aussi craindre, après 13 olympiades, la ruine totale de leur Contrée, & même celle du Monde. Cependant je vous ferai voir dans une autre Lettre que les 13 jours épagomènes ou ajoutés après le cycle de 52 ans servoient à corriger l'année solaire; & que les 9 jours qu'on ajoutoit tous les quatre ans servoient peut-être aussi à corriger l'année lunaire.

Un calendrier qui est réglé sur la révolution annuelle du Soleil, non seulement par l'addition de cinq jours tous les ans, mais encore par la correction du bissexile, doit sans doute être regardé comme une opération déduite d'une étude réfléchie, & d'une grande combinaison. Il faut donc supposer chez ces Peuples une suite d'observations astronomiques, une idée distincte de la Sphère, de la déclinaison de l'écliptique, & l'usage d'un calcul concernant les jours & les heures des apparitions solaires. C'est à quoi se bornoit la connoissance astronomique des premiers temps. Les Mexicains

Cains en (1) restèrent là, pendant que les Peuples des anciens Continens firent de grands progrès.

Les Péruviens au contraire avoient leurs mois *lunaires*, réglés sur le cours de la Lune, qu'ils appelloient *Quilla*. L'intervalle de chaque mois étoit d'une nouvelle Lune à une autre. Chaque mois avoit son nom, & étoit divisé en quadratures. Quinte-Curce nous dit que les Indiens avoient les mois de quinze jours, & qu'ils comptoient de la pleine Lune à la nouvelle Lune apparente. Ainsi ces Indiens devoient diviser l'année en 24 mois, dont 18 étoient de 15 jours, & six de 14 jours, qui font en tout 354, ou l'année lunaire. Les mois les plus anciens (2) sont *les lunaires*.

Mais comment accorder ces mois avec la révolution du Soleil? Puisque douze lunaisons ne font que 354 jours & quelques heures.

(1) Clavigéro ne permet pas de douter que notre Auteur restreint trop ici les connoissances astronomiques des Mexicains. Voyez son *Tom. I. T.*

(2) Nombre de Nations anciennes ont réglé leurs Fêtes sur le cours de la Lune, & leur Année sur le cours du Soleil, bien ou mal déterminé. Il en sera encore parlé plus loin. On voit dans *Censorinus* combien les Anciens avoient peu d'idées fixes sur la longueur de l'Année *Solaire*. A peine l'avons-nous mieux déterminée. T.

Voici le but auquel furent dirigées les observations de tous les Peuples qui suivirent le cours de la Lune pour leurs mois. « L'Oracle » de Delphes, dit-on, prescrivit aux Grecs » de régler les jours & les mois sur le cours » de la Lune, mais les années sur celui du Soleil. Voilà pourquoi ils cherchèrent une » période qui correspondit au cours du Soleil » pour la mesure de l'année; & à celui de » la Lune pour celle des jours & des mois. » Or voilà pourquoi les Grecs firent tant de tentatives pour trouver une période régulière qui pût (1) accorder les jours des Fêtes & des Néoménies avec les différens points de la course du Soleil.

Mais les Péruviens, qui reconnoissoient le Soleil pour père, devoient être plus attentifs à cet égard que tous les autres Peuples: aussi régloient-ils leur Religion, leurs Fêtes, leurs Sacrifices annuels sur les points des solstices & des équinoxes. Il y avoit, comme je vous l'ai déjà dit, un grand cercle de pierre au milieu de la place du Temple. Au centre de ce cercle s'élevoit une colonne très-ornée, dont l'ombre marquoit midi au point de l'équi-

(1) Bianchini a exposé, en homme profond, la cause de cette irrégularité du cours de l'Année, & des Fêtes chez les Grecs. Voyez son *Hist. Univers.* T.

noxe. C'est un fait sur lequel les Ecrivains sont d'accord.

Cuzco, comme vous le savez, n'est pas sous la ligne, mais à 14 degrés de latitude australe. En supposant que la colonne mentionnée fût regardée comme le Trône du Soleil, il étoit facile de fixer la solennité le jour auquel le Soleil s'y trouvoit perpendiculaire. Mais elle ne déterminoit pas le juste milieu de la course du Soleil. Il falloit donc le chercher. C'est ce que les Péruviens trouvèrent avec la plus grande exactitude. Voilà pourquoi les colonnes, qui, étant le plus près de l'équateur, faisoient la moindre ombre possible le jour de l'équinoxe, méritoient la plus grande vénération : telle étoit particulièrement la colonne de Quito.

Garcilasso assure que les Péruviens connoissoient aussi les Pléiades, & qu'ils leur avoient élevé un Temple comme aux autres Astérismes. La Condamine rapporte qu'ils distinguoient très-bien les Hyades. Mais je dirai de plus, que les Peuples de Panuco, & ceux de la contrée qu'on appelle actuellement la *Nouvelle Angleterre*, connoissoient les sept étoiles du Pole arctique : & ce qui confirme l'observation de La Condamine, c'est qu'ils les appelloient *Mosk* & *Pankunnaw*, c'est-à-dire *Ours*, comme nous les nommons aussi.

Il est très-vraisemblable que la plus ancienne

observation, qui servit à déterminer l'équinoxe; est celle des Pléiades ou des Hyades. En effet on remarque que ce fut la première observation astronomique chez les anciens Peuples. Le lever & le coucher de ces Astérismes devoient assurément fixer l'attention des Peuples; d'autant plus qu'ils servoient à diviser l'année rurale, si nous en croyons les plus anciens Ecrivains, à commencer par Hésiode. Pline assure que l'équinoxe d'automne étoit marqué dans l'ancienne astronomie, au point où les Pléiades se couchoient au lever du Soleil. Lorsqu'elles se levoient, le matin, avant le Soleil, c'étoit l'équinoxe du Printems. La luisante (1) des Pléiades se trouvoit, en 1750, à 55 degrés 55 minutes de longitude. Or, pour avoir indiqué l'équinoxe, il falloit qu'elle se trouvât au 20^e degré des poissons; ce qui rappelle une observation faite environ trois mille ans avant (2) notre ère. Mais c'est de quoi nous ne devons pas nous occuper actuellement.

J'observe seulement ici que, pour fixer le point équinoxial par le moyen de la colonne,

(1) C'est elle qu'on appelle *Maia*. Les Chinois, comme l'observe Soucier, la nomment *Mao*; ce qui est à remarquer. Voyez *M. Dupuis. pag. 66. T.*

(2) Cette remarque est bien importante. T.

Les Péruviens devoient marquer sur leur cercle les points des solstices, & , après les avoir ainsi marqués, déterminer le point équinoxial dans le milieu. D'ailleurs, comme ils observoient attentivement l'ombre de cette colonne au lever & au coucher du Soleil, de même ils déterminoient le point du midi par le moyen de la Méridienne. En outre l'article le plus important de leur Religion étant de célébrer les jours des équinoxes & des solstices, qui, dans les premiers temps, devoient être indiqués par les quatre étoiles brillantes, avancées pour lors moins de 66 degrés, & qui déterminoient ainsi ces points, il est évident qu'à mesure qu'avançoient ces étoiles, dont nous parlerons ailleurs, ces Astronomes devoient avoir recours à la sphère, & aux observations particulières du Soleil, pour déterminer en conséquence les points des solstices & des équinoxes sur leur cercle.

Acosta fait mention de seize tours qui étoient à Cuzco; & Garcilasso nous apprend qu'elles seroient à fixer & à rectifier les points des solstices. Il y en avoit, dit-il, huit à l'Orient, & huit à l'Occident; les deux du milieu étoient les plus petites, & situées à différente distance, comme de 8, 10, 20 piés. On y observoit le passage du Soleil à son lever & à son coucher. Ainsi c'étoient, autant que je le présume,

comme des espèces de pinnules d'alidade , par lesquelles on confidéroit les différens points de l'horizon. Ces tours étant donc situées de manière à correspondre aux tropiques & à l'équateur , on pouvoit , par ce moyen , observer le temps des solstices & des équinoxes.

C'étoit ainsi que les Péruviens s'assuroient des jours de leurs solemnités , & de la révolution de leur année , qu'ils appelloient *Huata*. Je crois vous avoir fait remarquer qu'ils appelloient le Soleil *Ynti* , la Lune *Quilla* , Vénus *Casca* , & les Pléiades *Coyllur*. Le Peuple comptoit les années par les moissons. Nous avons aussi remarqué que l'Arc-en-Ciel étoit pour eux un phénomène bien connu , comme un effet naturel du Soleil ; & qu'il servoit d'armoirie aux Incas. Quant aux éclipses , lorsqu'il y en avoit une , tous les Peuples se rassembloient , prenant ce phénomène comme un mauvais augure , un malheur public , sur-tout celle du Soleil. Lors des éclipses de Lune , on s'imaginoit qu'elle étoit très-malade ; & aussitôt on sortoit dans les rues avec des trompes , des (1) tambours , des cornets , des flûtes ;

(1) Cet Usage étoit celui de tous nos anciens Peuples. T.

On crioit, on faisoit même crier les chiens, pour faire revenir la Lune de sa défaillance ou de son assoupissement, en lui disant sans cesse : *Mamma Quilla, Mamma Quilla*, ou *Mère Lune*, réveille-toi, défens-toi. Le Peuple croyoit une fable adoptée pareillement des Chinois, & prétendoit qu'un renard attaquoit la Lune. C'étoit pour mettre ce renard en fuite qu'il faisoit ce grand bruit.

Vous voyez donc que les Américains étoient aussi Astronomes ; mais autant qu'on avoit pu l'être dans les temps les plus anciens ; c'est-à-dire trois mille ans peut-être avant notre Ère.



L E T T R E X X I V .

De la privation de Poil & de Barbe , considérée par Paw comme signe de foiblesse. Erreur de cette Opinion. Des Patagons.

« **L**ES Américains sont sans barbe , dit Paw ;
 » & les Voyageurs nous ont raconté des fables
 » de toute espèce , sur-tout en ce qui con-
 » cerne les Patagons & les Amazones. »

Mais pensez-vous que je n'aye pour but que de combattre Paw ? Non , je n'ai pas la vanité de me rendre célèbre , en cherchant querelle mal-à-propos à des Gens renommés en Littérature. Je laisse aux Erostrates de notre temps la fausse gloire de vouloir détruire les merveilles du Monde. Devenu modéré par l'âge , & muri par la réflexion & le travail , j'ai appris à laisser aller le monde comme il veut , sans m'inquiéter , ni me troubler pour le rendre meilleur : je ne m'arrête qu'aux opinions dans les personnes , & n'accorde d'estime que quand j'apperçois le vrai mérite , & la vertu : je respecte la Vérité , mais sans m'en rendre la victime. Je vais néanmoins vous dire ce que je pense sur le poil des Américains , tant hommes que femmes , sur les Patagons & les Amazones.

Il n'y a certes rien d'étonnant à voir les Américains fans barbe & fans poil, puisque les Chinois & les Tartares en font également dépourvus, si nous en croyons tous les Historiens. Hippocrate nous dit dans son *Traité de l'air*, &c. que les Scythes de son temps n'avoient non plus ni barbe, ni poil. Les Huns descendoient peut-être de ces Scythes; car Jornandès nous rapporte qu'ils vieillissoient fans barbe, après être devenus adultes fans l'ornement de la puberté. L'Histoire d'Hyton, l'Arménien, qui se fauva de la Tartarie en 1305, & vint se faire Moine en Chypre, nous apprend que les Tartares, ceux du Cataie surtout, n'avoient pas de barbe: or combien n'y a-t-il pas de Peuples en Asie, en Afrique dans le même cas?

Regarder le manque de barbe & de poil comme une marque de foiblesse & de Nature dégradée, c'est assurément bien peu connoître la Nature. Si l'épaisseur de la barbe étoit une marque de robusticité, un vieillard de soixante dix ans seroit plus fort qu'un jeune-homme de vingt ans, âge auquel il est assez rare parmi nous de voir le menton couvert de barbe, selon les progrès de la Nature. Je dis selon les progrès de la Nature, parce qu'il n'est pas extraordinaire de voir des jeunes-gens accélérer la marche de la Nature en se rasant sou-

vent pour avoir la barbe & les poils plus épais. Quelques-unes de nos femmes fortifient aussi par ces procédés l'ornement que la Nature leur a donné.

Mais il faut ici remarquer deux circonstances à l'égard des Américains. Plusieurs Historiens, & entr'autres de Laet, nous disent que les Américains s'arrachent les poils quelconques à mesure qu'ils croissent, comme les Turcs le font après les bains avec une pâte nommée *Mardocco*, & sur laquelle mon frère, le Comte de S. Etienne peut vous donner des détails, puisqu'il a demeuré nombre d'années à Constantinople. Garcilasso dit aussi que les Péruviens s'arrachent la barbe avec beaucoup de soin. Il étoit Américain & Inca : mais, ayant été élevé comme les Espagnols, il avoit de la barbe. C'est ce qu'on voit aussi dans les rapports d'Amérique Vespucce, qui nous apprend que ces Peuples regardoient les poils comme quelque chose de déshonorant pour l'homme.

J'observerai ensuite qu'on a vu en Amérique nombre d'individus (1) barbus. Oviédo a lui-

(1) L'Auteur omet ici un fait assez important, rapporté par Gumilla. « La Nation Otomaca n'imite pas ceux qui s'arrachent les poils & la barbe. Les Peuples de l'Orénoque & de l'Ayrico s'arrachent jusqu'aux sourcils : cependant ceux des Indiens qui sont civilisés, après avoir

même vu le Cacique de Catarapa & sa femme ayant l'un & l'autre du poil au pubis comme les Européens; & le mari bien fourni de barbe. Oviédo lui demanda pourquoi il avoit conservé sa barbe & son poil; c'est, dit le Cacique, parce que mes Ancêtres ont eu cet usage. L'induction que Paw prétend tirer de son raisonnement mal-fondé, est donc un bien pitoyable argument ! La barbe se nommoit au Pérou *Viricoca*. Le Spectre qui apparut en songe au fils de l'Empereur étoit barbu : voilà pourquoi les Péruviens appellèrent les Espagnols *Viricoca*, la première fois qu'ils les virent. Mais M. de Bougainville a remarqué que les Patagons avoient deux longues moustaches sous le nez. Gomare assure que Montézuma portoit une barbe noire, peu épaisse, il est vrai : car il dit qu'elle n'avoit que *six poils*. Ce qui dénote simplement la rareté des poils : car *six* n'auroient pas fait une barbe; & il eût été difficile de les appercevoir. De Horne observe que plusieurs Nations de ce Continent gardoient leur barbe.

» embrassé le Christianisme, & qui se font raser, pour se
 » conformer aux coutumes des Européens, parviennent à
 » la fin à avoir des moustaches, & quelques poils au
 » menton ». La Nature n'est donc que violente chez
 ces Peuples, & non dégradée, Voyez *Gumilla*, Tom. I.
 pag. 104. T.

« Les Mèges , dit - il , de Zagoteca , les Sché-
 « ries de Rio de la Plata & les Malopaques du
 » Brésil entretiennent leur barbe : (*barbas*
 » *alunt*) » On peut , fans balancer , y joindre
 les Esquimaux dont la barbe est très épaisse ,
 les Topinamboux , les Suriches , les vieux de
 la Guyane , ceux de la Virginie , (1) &c.

Paw qui refuse d'admettre en Amérique des
 hommes d'une taille haute & bien propor-
 tionnée , s'élève contre tous les témoignages
 des Voyageurs qui affèrent en avoir vu , &
 auxquels on a donné le nom de *Patagons*.

Je vous fouhaite assez de patience pour lire
 le pénible détail dans lequel Paw a voulu en-
 trer , sur les témoignages positifs , tant de
 ceux qui ont vu ce Peuple , que de ceux qui
 ne l'ont pas vu ; concluant hardiment d'après
 des preuves négatives , & sur-tout d'après le
 silence de l'Amiral Anson. Mais Anson n'a pas
 passé par le détroit de Magellan , où ces gens
 ont été apperçus. Il dirigea sa route à plus
 de soixante lieues au-dessous , c'est-à-dire par
 le détroit de le Maire , entre la terre de Feu
 & l'île des Etats. Il est vrai qu'il toucha au

(1) Entre les têtes des Rois Mexicains , dont Clavigéro
 rapporte la figure , celle d'*Izcootl* a une barbe partagée en
 deux masses.

Fort de S. Julien, situé au-dessus de cette côte Orientale de l'Amérique, qu'on nomme *Côte des Patagons*, & qui s'étend depuis la dernière Colonie Espagnole jusqu'à l'embouchure du détroit de Magellan : mais il ne s'y arrêta pas. Dès qu'il eut quitté le fort de S. Julien, il dirigea sa route de manière à enfler le détroit ; d'ailleurs, quand il s'y seroit arrêté, il n'y auroit peut-être rien vu ; car il n'y a aucun arbre sur cette côte. C'est ce qu'assure Anson lui-même dans le Chap. VI. du Livre I. de son *Voyage*. Narborough avoit observé la même chose, lorsqu'il vint reconnoître cette côte en 1670, par ordre de Charles II. Roi d'Angleterre.

Adanson ne vit pas non plus les îles dites *des Papys* ou *de Falkland* : il recommande même qu'on vérifie leur existence & leur position. Nombre de Voyageurs ne les ont pas vues non plus. Niera-t-on pour cela qu'elles existent ? Mais il n'y a rien de plus certain actuellement que leur existence ; puisqu'il s'y est fait des établissemens François, Anglois, Espagnols depuis 1764, & qu'il survint parmi ces Colons cette fameuse Dispute de 1770. Il n'est pas moins vrai que l'Equipage du *Wager*, Vaisseau de l'Amiral Anson, s'étant sauvé dans une chaloupe, après le naufrage, à l'embouchure du détroit de Magellan, y vit des hommes

d'une haute taille, qui avoient un drapeau blanc.

Mais laissons de côté tous les autres rapports qu'on a faits des Patagons, pour voir ce que l'Amiral Byron nous en dit. Vous n'ignorez peut-être pas que Paw nous le représente comme un Imposteur.

Byron se trouva d'abord sur la flotte du Lord Anson, dans la fameuse Expédition de 1740. Ayant ensuite obtenu le commandement du *Dauphin* & de la Frégate *la Tamar*, il partit des Dunes le 21 Juin 1764. L'exactitude avec laquelle il marque tous les points de la carte, les latitudes, les longitudes, les positions, les fonds & les moindres choses, prouvent qu'il étoit un tout autre homme qu'un Imposteur. Or je vais vous rapporter le fait dans ses propres termes.

Byron, après avoir corrigé la direction assignée par Narborough vers la côte du Cap *Bontems*, jusqu'au Cap des Vierges, nous dit :
 « On aperçut une fumée considérable sur la
 » rive Septentrionale, à quatre ou cinq lieues
 » environ de l'entrée du détroit de Magellan :
 » le matin du 21 Décembre, même fumée. Je
 » jettai l'ancre à deux milles de la rive. . . .
 » Je fis mettre à la mer mon canot à douze
 » rames, & je m'embarquai avec Lord Marshall,
 » mon second Lieutenant, & un détachement

» de soldats bien armés. Nous étions suivis de
 » l'autre canot à six rames, qui étoit sous les
 » ordres de M. Comming, mon premier Lieu-
 » tenant.

» *La troupe Américaine étoit d'environ cinq-*
 » *cents personnes, avec des chevaux & un drapeau*
 » *blanc. Je descendis sur le rivage; puis, rangeant*
 » *ma troupe, je m'avançai. . . . Un des Améri-*
 » *cains vint à moi : il étoit d'une taille gigan-*
 » *tesque. Une peau d'animal, de forme fem-*
 » *blable aux manteaux des Montagnards d'E-*
 » *cosse, lui couvroit les épaules. Il avoit le*
 » *corps peint. . . . un cercle noir à un œil, &*
 » *un blanc à l'autre. . . . Je ne le mesurai pas;*
 » *mais, comparé à ma taille, il me parut avoir*
 » *bien sept (1) pieds.*

» *Nous-nous approchames de la troupe avec cet*
 » *homme; & elle s'assit en cercle. Il y avoit des*
 » *femmes d'une taille proportionnée à celle*
 » *des hommes, qui étoient aussi grands que le*
 » *premier. Ils étoient vêtus de même, & se mirent*
 » *à chanter. Je considérai, avec étonnement,*
 » *cette troupe d'hommes extraordinaires. Je*
 » *leur donnai des grains de verre jaune &*
 » *blanc. Je développai une pièce de ruban*
 » *verd. Elle passa d'une main à l'autre, dans*

(1) Le pied Anglois est un peu plus court que notre pied de Roi. T.

» *toute la troupe*. Je la coupai en parties égales ;
 » de forte qu'il en resta environ une demi-
 » aune à chacun dans les mains ; & je la leur
 » mis au tour de la tête ».

» Mais je m'apperçus qu'une des femmes avoit
 » des bracelets de cuivre, & des grains de verre
 » blanc enfilés en collier. Quelque chose que
 » j'eusse fait, pour savoir d'où elles les avoit
 » eus, je ne pus le deviner. Un d'entr'eux me
 » montra une pipe de couleur rouge obscure ; je
 » présumai qu'il vouloit du tabac à fumer. Je
 » fis signe aux soldats : quelques-uns coururent
 » en chercher ; de forte même que les Pata-
 » gons en parurent intimidés. Ils revinrent ; &
 » Comming lui porta le tabac. Cet Officier ci,
 » qui avoit près de six pieds, paroïssoit comme
 » un Pygmée, à côté du Patagon. On doit assû-
 » rément les regarder comme des Géants, vû
 » qu'ils ont tous les membres proportionnés à
 » leur taille gigantesque. Je vis beaucoup de
 » chiens avec eux, &c. Leur taille moyenne
 » doit-êtré d'environ huit pieds ».

Telle est l'exacte description de Byron. Est-il possible de croire qu'un homme de ce caractère ait eu intention de présenter à l'Amirauté & au Monde entier, dans un détail aussi circonstancié, une imposture qui pouvoit être démentie, tôt ou tard, par les Officiers mentionnés, ou par la troupe de son équipage ?

Attaquer ;

Attaquer, avec la hardiesse de Paw, un tel homme, & l'accuser de faux, cela est inoui, sans exemple.

L'Existence des Patagons a été vérifiée & prouvée par tant d'autres, qu'il est impossible de douter du fait. Parmi les Espagnols, Magellan, Sarmiento, Nodal; parmi les Anglois, Candish, Hawkins, Knivet, Byron; parmi les François, les Equipages des vaisseaux le Marseille, le S. Malo, M. de Bougainville; parmi les Hollandois, Sébald, Noort, le Maire, Spilberg ont certifié le fait. Il seroit en vérité bien étrange que tous se fussent accordés pour la même imposture. Il en est cependant d'autres qui n'ont pas vu ce Peuple, & qui en nient l'existence, tels que Winter, Narborough, Troger, &c. C'est de ce parti que Paw se range: mais une preuve négative est-elle admissible, sur un fait certifié par d'autres témoins oculaires, & aussi respectables?

Néanmoins Paw objecte que personne n'a jamais eu à sa disposition un de ces Individus: il veut sans doute dire qu'on n'en a pas vu en Allemagne: cela prouve bien son ignorance. En effet Magellan en prit deux, dont l'un fut baptisé avant que de mourir. Pigafetta en avoit appris beaucoup de termes de leur Langue. Knivet dit en avoir vu un au Brésil. Il avoit été pris

au port Saint-Julien; &, quoique jeune, il avoit treize palmes (1) de haut. Olivier Noort, étant au port *Désiré*, eut une affaire avec une troupe d'hommes de stature peu excédente. Il en fit six prisonniers. Ces gens lui firent entendre qu'il y avoit dans l'intérieur différentes Nations, & entr'autres une de Géans, bien plus grands qu'eux, appellés les *Tiriméniens*.

Mais, au dire de Paw, tous ces témoignages font des assertions de Voyageurs imposteurs; & il a recours à un Naturaliste. Mais Turner l'étoit: or voici ce que Turner rapporte: « Il » se trouva à la Cour de Londres en 1610, » un os de la cuisse d'un Patagon: l'os fut » mesuré, & prouva (2) la taille gigantesque » de cette Nation ». M. de Commerçon ne passera pas pour un Naturaliste peu éclairé: il voyagea avec M. de Bougainville, & descendit à la Baie Boucault. On trouve une de ses Lettres, concernant l'isle de Madagascar, dans le *Supplément au Voyage de M. de Bougainville*. Quoiqu'il y diminue beaucoup la taille des Patagons, il convient cependant qu'il en a vu de six pieds quatre pouces, pied de Roi, plus

(1) Le palme est de 4, de 8, de 9 pouces. Lequel ici? T.

(2) Cet os, ou *femur*, est le tiers de la hauteur, sans compter le col & la tête, généralement. T.

grand que le pied Anglois dont se servit Byron.

Mais je crois deviner ce que désireroit Paw, pour être persuadé de l'existence des Patagons. Il voudroit qu'Améric Vespuce les eût vus : car il paroît que Paw, *Tom. I. pag. 73*, fait grand cas de ce célèbre Navigateur, comme d'un *témoin oculaire*, & *Auteur exact*, dont il se fait une *Loi de citer les propres paroles*.

Voyons donc si Vespuce a jamais rencontré des Géans en Amérique, & lisons la Lettre qu'il adresse à Laurent de Medicis, pour lui rendre compte de son second Voyage. En parlant de ce qui lui arriva au golfe de Parias, & dans ces isles-là, il dit : « Nous trouvâmes douze ca-
 » bane, où il n'y avoit que sept femmes de
 » haute taille, dont la moindre avoit un em-
 » pan (1) & demi plus que moi. Nous vîmes
 » aussi trente-six hommes d'une si haute taille,
 » qu'étant à genou ils me surpassoient lorsque
 » j'étois droit. Enfin ils étoient d'une stature
 » gigantesque, tant à l'égard de la taille, que
 » des autres proportions, qui répondoient toutes
 » à leur hauteur ».

(1) Treize pouces environ. L'empan est la mesure du bout du petit doigt au bout du pouce, à main tendue. T.

Or Vespuce vit ces gens avant que d'arriver à Vénézuola : il connut donc les Patagons avant tout autre Navigateur ; & c'est ce que personne n'a observé dans ses rapports. Il raconte le même fait , & avec les mêmes termes , dans la Relation intitulée *second Voyage* , ajoutant que cette terre-là étoit une isle , & qu'on la nommoit *l'isle des Géants*. Voilà donc Paw confondu par le témoin même qu'il respecte.

Mais ce n'est pas le seul Commodore Byron qui a vu de nos jours ce Peuple de Géans. On connoît l'Expédition des deux Vaisseaux commandés l'un par Wallis , l'autre par Carteret , en 1766. Ils se séparèrent au détroit de Magellan. Or l'un & l'autre ont vu les Patagons. Carteret en a fait une relation très-circonstanciée , qu'on a publiée dans le T. LX. des *Transactions Philosophiques*.

Bougainville nous apprend qu'il partit de S.-Malo , en 1765 , deux Frégates savoir *l'Aigle* & *l'Etoile* ; que celle-ci , entrant dans le détroit , y fit alliance avec les Patagons , après avoir jetté l'ancre au Cap Georges. L'Etoile étoit commandée par le sieur de la Giraudais , qui avoit sur son bord le sieur de S.-Simon , Capitaine d'Infanterie , fort versé dans les usages des Sauvages : il étoit né au Canada. Une bou-

rafque avoit éloigné la Chaloupe ; de forte que les François furent huilés pendant deux jours au milieu des Patagons. Ceux-ci étoient au nombre de huit-cents, avec des femmes & des enfans. Les François y furent bien traités ; mais non fans foupçonner quelque acte de violence, qu'ils furent cependant prévenir.

Une Chaloupe ayant retourné avec un drapeau, on fit alliance. Enfin M. de Bougainville arriva à la Baie de *Poffeffion*. Les Patagons s'avancèrent, & montrèrent la bannière ou drapeau. Les François débarquèrent, firent des préfens, & traitèrent amicalement avec eux. Ce grand Navigateur nous rapporte plusieurs termes de leur Langue. Il dit qu'ils avoient fous le nez de longues mouftaches ; ce que Paw défireoit tant : que le moindre avoit 5 piés 6 pouces ; mais que la taille ordinaire étoit de 5 piés 10 pouces, & 6 piés. « Ce qui m'a » paru, dit-il, être gigantesque en eux, c'est » leur énorme càrure, la groffeur de leur » tête, & l'épaiffeur de leurs membres. Ils font » robuftes & bien nourris. Leurs nerfs font » tendus ; leur chair eft ferme, & foutenue. » Il n'y avoit pas de femme ; l'autre partie de la Horde ou de la Peuplade étant plus loin.

Voilà donc cette bannière blanche que vit

Byron. Or, si les plus bas Individus avoient 5 piés 6 pouces, on peut facilement présumer que, vu la cûrature des membres, la grosseur de la tête, la robusticité des sujets, il pouvoit s'en trouver non seulement de 6 piés, mais même de six & demi & 7 piés : ce qui arrive pareillement chez nous où la taille ordinaire est de cinq piés à peu près ; quoique certain nombre s'élève à quelque chose de plus que le général.

Je ne vois pas ce qu'on peut exiger de plus pour prouver qu'il existe en Amérique une race d'hommes de stature gigantesque, qui, divisés par Hordes, comme les Tartares, font de temps à autre différentes excursions dans ce vaste Continent. On peut voir à Paris, chez M. Darboulin, Fermier Général, un habillement & des armes de ces hommes extraordinaires. C'est M. de la Giraudais qui a rapporté cela avec lui.

Aucune Histoire n'a été plus répandue parmi les Peuples du Pérou, & les autres Nations Américaines, que celle des invasions & des anciennes guerres de ces Géans, dont nous parle Acosta : & aucune chose n'a été prouvée par plus de témoins que cette Race gigantesque, depuis Vespucce jusqu'à Byron, Wallis, Carteret, & Bougainville, les derniers

Voyageurs les plus judicieux & les plus éclairés.

Il est vrai que Cook, ni personne de son Equipage ne vit ces *Titans*, lorsqu'il transporta M. Banks & Solander à Taïti, en 1769, pour y observer le passage de Vénus; mais il faut remarquer qu'ils enfilèrent le détroit de le Maire & non celui de Magellan. Cependant, étant descendus à la terre de feu, ils entrèrent dans une Cabane, où il y avoit une petite Famille dont les hommes avoient une taille qui passe pour grande en Europe; savoir 5 piés 8 à 10 pouces. Mais on ne doit pas confondre ces Individus, quoique de haute taille, avec les Patagons, tant parce qu'ils habitent un séjour opposé à celui de ces Titans, & qu'ils en sont séparés par le détroit de Magellan, que parce qu'ils en différoient totalement par les habits, & les usages, & qu'ils n'avoient pas de drapeau blanc.

J'accorderai sans difficulté à Paw que les grands os qu'on trouve dans le Nord & le Sud de l'Amérique, sont en partie ceux de grands animaux; mais il est certain que l'autre partie doit être des os de ces (1) Géants qu'on ne supposera sans doute pas immortels.

(1) D. Pernetty, dont M. Carli dit ailleurs n'avoir pas lu la *Dissertation*, a encore mieux prouvé l'existence des *Patagons*, pag. 82 — 123. T.

Il me fuffit d'avoir prouvé, par l'autorité de témoins irréfragables, que la Nature, loin d'être totalement dégradée en Amérique, & de ne produire que des hommes & des animaux foibles, malingres, puiffanimes & nullement comparables à ceux des anciens Continens, y eft même plus énergique que chez nous, puifqu'elle y produit des hommes fi hauts, fi épais, fi robuftes, & tels que nous n'en voyons dans nos Continens, que comme des phénomènes très-extraordinaires.

J'obferverai, en outre, que cette énergie de la Nature n'eft pas bornée en Amérique aux Contrées du Sud. Oviédo nous dit dans fon fommaire que les *Yugutes*, au Nord de *Terreforme*, étoient généralement plus hauts que ne le font les Allemands. C'eft auffi ce que confirma Alvaro Nuguez en parlant des Habitans de la Floride, comme nous l'apprend Pamphile Narvaez : « Tous les Indiens que nous vîmes » dans la Floride, jufqu'aux Apalaches, font » Archers, hauts de taille, & paroiffent de loin » autant de Géants. C'eft une Nation fingulière- » ment bien faite, bien découplée, d'une » très-grande force, & très-lefte. Leurs arcs » font de la groffeur du bras, & ont onze à » douze paumes de long, portant jufqu'à deux » cents pas. Jamais ces gens ne manquent » leur coup. »

Gumilla , qui a demeuré tant d'années parmi les Peuples de l'Orenoque , fleuve aussi grand que celui des Amazones , nous dit T. I. p. 103. « Chez les Otomaques les hommes sont fort » grands & fort replets. Chez les Nations *Gy- » tata* , *Ayrica* , *Saliva* , & chez les *Caribes* , » on trouve un grand nombre d'Indiens d'une » taille haute , élégante & bien proportion- » née. » Si la Nature étoit en Amérique aussi dégradée , que Paw le prétend , de sorte que les Créoles & les Européens s'y affoiblissent tous , on n'y verroit pas nombre de vieillards aussi âgés qu'en Europe : or La Condamine en a trouvé , à Riobamba , à Quito , plusieurs qui passoient cent ans.

J'avoue ne pas pouvoir me rendre raison de l'idée qu'on se forme sur les limites que la Nature a prescrites à la stature des hommes : comme s'il ne pouvoit pas se trouver des Races , & même des Nations d'une taille plus haute , ou plus basse que celle des Européens ; & dans l'ordre même de la Nature. Nous connoissons la taille du Lapon , qui est d'un pié moins haut que nous en général : mais en concluerons-nous que la Nature est dégradée en eux ? Ce seroit contredire une vérité prouvée actuellement jusqu'à l'évidence. On allégueroit en vain l'influence du climat , puisque nous savons qu'il y a dans l'île de Mada-

gafcar (1), climat totalement opposé à celui de la Laponie, une Peuplade de Pygmées, plus basse même que les Lapons. Ce sont les *Quimos* : ils n'ont que trois piés & demi de haut. Vous pouvez, à cet égard, consulter la Lettre de M. de Commerfon, que j'ai déjà citée. Je crois donc pouvoir conclure avec confiance, que comme il y a des Peuples d'un ou deux piés plus bas que le général des Européens, il est possible qu'il s'en trouve aussi qui les surpassent de la même mesure : de sorte que nous nous trouvions fixés dans le moyen terme de ces deux extrêmes, où la Nature peut faire avancer ou rétrograder la taille de l'espèce humaine. Nous parlerons des Amazones dans la Lettre suivante.

(1) Quoique ce raisonnement soit très-concluant, & qu'il y ait même parmi les animaux des espèces qui ne peuvent vivre que dans les climats du Nord, il n'est pas moins vrai que tout dépérit aux extrémités du globe. La Langue des Lapons les feroit d'abord prendre pour une Horde Tartare du Nord-Est de l'Asie. Voyez Coxe, *Voyage au Nord*. Si l'on s'arrête ensuite sur le *Dictionnaire Lapon-Hébreu*, qui se trouve dans la Bibliothèque Rabbinique de Wolff, on les croiroit un démembrément des Orientaux qui habitent les beaux climats de l'Asie. Ce seroit donc une race dégénérée. Mais les Langues seules ne prouvent pas assez. T.

L E T T R E X X V.

D E S A M A Z O N E S.

PLUSIEURS Ecrivains anciens & modernes ayant revoqué en doute l'existence des Amazones de l'Asie & de l'Afrique, dont on a publié tant de prouesses, il n'est pas étonnant qu'il se soit élevé les mêmes doutes au sujet des Amazones de l'Amérique. Cependant, lorsque je considère que les femmes ayant été, dans ce vaste Continent, sujettes aux mêmes inclinations ou aux mêmes écarts que dans le nôtre, c'est-à-dire à s'opposer au penchant de la Nature, & à rendre ainsi inutiles les plus précieux dons de cette mère bienfaisante, pour ensevelir avec elle une suite infinie de générations, comme nous l'avons vu dans les Vierges sacrées du Pérou, je ne trouve pas étrange qu'il y ait eu des femmes, qui, d'un autre côté, ayent pris comme les hardies (1) Lemniènes la résolution de s'éloi-

(1) L'Auteur cite ici un fait qui pourroit être inconnu d'un grand nombre de Lecteurs. On le trouvera détaillé dans le *Dictionnaire de Lloyd*, au mot HYPISYPYLE, ou dans l'*Archipel de Dapper*, pag. 111 de l'Édition origi-

gnier des hommes, en faisant cependant avec eux des conventions pour leurs besoins réciproques; & que se mettant en état de pourvoir à leur défense, elles ayent formé entr'elles une Société assujettie à certaines Loix, afin d'en maintenir l'existence.

Je ne rappellerai pas à ce sujet tout ce que Schmidel, Orellana, Acona, Barazi & tant d'autres ont écrit: je me borne à examiner ce que La Condamine a pu découvrir, par les recherches exactes qu'il a faites sur les lieux; recherches qui ont paru fonder l'opinion qu'il en a conçue, & dont personne ne doit s'écarter, si non Paw, qui, fâché contre tout le genre humain, ne voit & ne croit que lui-même. Voici donc ce que La Condamine nous apprend dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* 2: Paris 1745.

Pendant la longue route qu'il fit sur le fleuve même des Amazones, il demanda aux Indiens des diverses Nations, s'ils avoient connoissance de quelques femmes guerrières, & si elles étoient réellement séparées de toute Société avec les

nale Hollandoise, à l'article de LEMNOS. Je n'ai pas la traduction. « Les femmes de Lemnos, dit Méla, ayant toutes tué leurs maris, régnerent en Souveraines dans » cette Ile. Hypsipyle, qui voulut épargner son père, fut » vendue à des Pirates, &c. » T.

hommes, ne s'en laissant voir qu'une seule fois par an. Tous lui dirent unanimement que cela (1) étoit vrai, & qu'ils l'avoient vu de leurs Ancêtres : que cette République de femmes étoit dans l'intérieur de leur Pays, se retirant au Nord par le fleuve Noir, ou un autre qui se décharge de ces côtés-là dans le Maranon.

Mais un Indien de S. Joachim d'Omaga lui ayant dit qu'il trouveroit facilement à *Coari* un vieillard dont le père avoit certainement connu ces femmes; la Condamine s'y rendit avec ses Compagnons de voyage. Cet Indien étoit mort, & avoit laissé un fils âgé de 70 ans, qui étoit alors Chef du Village. Cet homme lui protesta que son Aïeul avoit réellement vu & connu les Amazones à l'embouchure du fleuve *Cuchivara*; qu'elles venoient du *Cayame* qui se décharge dans le Maranon, entre *Tese* & *Coari*; que cet Aïeul s'entreint particulièrement avec quatre d'entr'elles, &

(1) Ce fait n'est pas plus étonnant que celui des anciennes femmes de l'île de *Man*, sur les côtes d'Angleterre. Eustathe, sur Denys Périégète, nous apprend qu'elles en chassèrent les hommes, se l'approprièrent, & ne passaient dans la grande Ile que pour être fécondées; qu'ensuite elles revenoient dans leur Ile, où elles élevoient leurs filles. L'Auteur citera plus loin un fait tout semblable. T.

dont une avoit un enfant au sein. Il favoit aussi le nom de chacune ; & il ajouta qu'en partant de Cuchivara elles passèrent le grand fleuve , & prirent la route de la rivière Noire.

Les informations qu'il eut depuis Coari furent d'accord avec les précédentes : il apprit en outre que les Amazones faisoient usage de certaines pierres vertes, qu'on appelloit *Pierres des Amazones* ; & que ces Guerrières se nommoient (1) *Cougnan Tainse Couima*, ou *femmes sans mari*. Un Indien de *Mortigura*, Mission voisine du *Para*, lui offrit de le conduire à un fleuve par lequel il pourroit approcher du Pays habité par ces femmes. Mais un autre Indien le prévint que, pour arriver à l'habitation de ces femmes, il falloit, depuis le fleuve *Iujo*, traverser une forêt de plusieurs jours de chemin, & des montagnes vers l'Ouest.

Enfin La Condamine rencontra un vieux soldat de Cayène, qui avoit été de l'Expédition entreprise en 1726, pour découvrir l'in-

(1) Ces mots appartiennent à notre hémisphère. *Cougnan*, & plus bas *Konia*, en Gothique *Kona*, une femme ; Grec, *Gunc* ; François, *Gouine* ; *Tainse* ou *Tense*, Ethiopien, *Tzansa*, priver, ôter ; *Kouima*, en Arabe, *Kouma*, épouser une femme, la connoître ; *Alkouma*, femme qui a été vue par un homme, mariée.

Supérieur du Pays. Ce soldat lui dit qu'il avoit pénétré jusqu'aux *Amanes*, Nation à longues oreilles, & fixée aux sources de l'Oyapoc; qu'ayant vu les femmes parées de certaines pierres vertes, il demanda à quelques-uns de ces gens d'où elles les avoient eues: ils lui répondirent *des femmes sans mari*.

Ainsi les notices qu'eut La Condamine furent uniformes, constantes, & s'accordèrent parfaitement avec celles qu'avoient eues, en 1726, D. Diégue Portalès, & D. François Toralva, Gouverneurs de Vénézuola. En réunissant donc tout ce qu'il apprit sur le Pays que ces femmes habitent, ce devoit être dans les montagnes de la Guyane, où ni les Portugais, ni les François de Cayéne n'ont pas encore pénétré.

La Condamine ne dit cependant pas que ces Amazones y subsistent encore actuellement: mais il ne trouve pas qu'il y ait quelque chose d'étrange à croire qu'elles ayent pu réellement exister, comme celles de l'Asie, ou celles qu'on a depuis peu découvertes en Afrique, & dont il est parlé dans la *Relation d'Ethiopie* de Juan Dos Santos, & du P. Labat. François Alvarez en avoit déjà parlé dans la *Relation du voyage* qu'il fit en Ethiopie par ordre d'Emanuel, Roi de Portugal: ce qui s'accorde avec les notices qu'en avoit eues l'Antiquité, & sur lesquelles

on peut consulter Diodore de Sicile, Liv. III. chap. 52, & suiv.

Acugna pense que ces femmes avoient une mamelle coupée. Il dit que les hommes avec lesquels elles étoient convenues de proliférer annuellement, se nommoient *Guacari*. D'Anville fit observer à La Condamine que les maris passagers des Amazones de notre Hémisphère se nommoient *Gargari* (*Gargarees*) dans Strabon L. 9. Cette ressemblance des deux noms parut assez curieuse.

Si cette conformité du nom d'*Amazones*, & la circonstance de mamelle retranchée, dont aucun Indien n'a fait mention à La Condamine, peut rendre suspect le récit d'Acugna, il n'est pas moins vrai qu'avant l'arrivée des Européens en Amérique, on y croyoit certainement qu'il y avoit de ces femmes que nous appellons *Amazones* avec l'Antiquité.

Gonzalve Oviédo, que je vous ai nommé tant de fois, envoya de l'île Hispaniola au Cardinal Bembo une *Relation*, en date du 20 Janvier 1543, concernant la course que le Capitaine Orellana fit sur le fleuve Maranon, ou des Amazones. Orellana étoit parti de Quito avec Gonzale Pifarre, frère du Gouverneur François Pifarre, pour découvrir le Canellier: mais Gonzale fut laissé à terre, & Orellana s'embarqua sur le Maranon, avec cinquante hommes.

hommes. Après huit mois du voyage le plus pénible & le plus dangereux, ils entrèrent en mer à l'Orient, à l'embouchure de ce fleuve, & delà se rendirent à Saint-Domingue, où Oviédo eut occasion de s'informer, de Gonzale, des moindres circonstances de ce voyage.

Celui-ci lui assûra qu'ils avoient été obligés de combattre contre des femmes armées, commandées par une Reine : que, dans certain temps de l'année, elles se laissoient voir par des hommes, & rendoient les enfans mâles à leurs pères, gardant les filles parmi elles : qu'on les avoit nommées *Amazones*, quoiqu'elles eussent leurs deux mamelles ; enfin que le nom en étoit resté au fleuve.

Paw, avec sa judiciaire ordinaire, prétend qu'Orellana seul est l'Auteur de cette fable ; & que jamais on n'avoit entendu parler, avant lui, de ces Guerrières, ennemies des hommes. Il faut donc remonter, si nous le pouvons, à des dates antérieures à 1543. Nugno de Gusman, envoyant à Charles V une *Relation*, datée du 8 Juillet 1530, à Omitlan, lui dit entr'autres choses, « qu'il a dessein de pénétrer dans la province » d'Azatlan, *pour passer de là chez les Amazones*, » qui, lui a-t-on dit, ont leur demeure à dix » journées de chemin plus loin. Quelques-uns » prétendent qu'elles demeurent en mer, d'autres » qu'elles sont dans un bras de mer... &

» regardées comme des Déesſes. On les dit plus
 » blanches que les autres femmes de ces Con-
 » trées. Elles ſont armées d'arcs, de flèches &
 » de rondaches. En certain temps, elles ſe
 » laiſſent voir par les hommes de leur voiſinage.
 » Si elles ont un enfant mâle, elles le tuent,
 » à ce qu'on dit, & gardent les filles. Elles
 » poſsèdent nombre de grandes terres ».

Voilà déjà un récit antérieur à celui d'Orel-
 lana. Mais j'ajoute cette aſſertion de Pierre
 Martyr: « On dit à Colomb lui-même que *des*
 » *femmes ſans hommes* habitoient l'île de Ma-
 » tityna, ſe défendant avec les armes, ne rece-
 » vant de commandement que d'elles mêmes;
 » & que ce fut à cette occaſion que Colomb
 » les nomma *Amazones* ».

Alphonſe Ulloa, qui étoit Page à la Cour du
 Roi Ferdinand & d'Iſabelle, lors des premier &
 ſecond Voyage de Colomb, l'accompagna à ſon
 troiſième. Il eut les *Journaux* de cet Amiral, &
 écrivit en outre les *Histoires de Colomb*. Or cet
 Ulloa nous dit, dans le premier Chapitre, que
 pluſieurs Eſpagnols, ayant mis pied à terre dans
 dans l'île de *Quado-Zupa*, y apperçurent nombre
 de femmes armées d'arcs & de flèches, ornées
 de panaches, & qui ſe rangèrent pour leur
 diſputer ce terrein. La Cacique, ou Reine,
 ayant été priſe, elle fit entendre à ces Com-
 pagnons de Colomb, que l'île n'étoit habitée

que par des femmes ; qu'il se trouvoit accidentellement parmi elles quatre hommes d'une île voisine , qui , en certains temps de l'année , venoient coucher avec elles.

On voit donc que , dès le commencement même de la Conquête , les Espagnols ont appris l'existence des Amazones dans ces Contrées là : que dis-je ? ils les ont vues , les ont combattues. C'est aussi pour cette raison que le Cacique Agaria avoit averti Orellana de se tenir en garde contre ces femmes , qu'il nommoit *Konia Puyara* ou *Femmes excellentes* , avec lesquelles il eut réellement à combattre. Aussi Acugna dit-il que , se refuser à croire l'existence de ces femmes , ce seroit manquer à tout ce qu'on doit à la bonne-foi. « Croiroit-on , dit La Con-
» damine , que des Sauvages des Contrées très-
» éloignées se soient accordés à imaginer , sans
» aucun fondement , le même fait ? Que cette
» prétendue fable se soit répandue à plus de
» mille cinq-cents lieues de distance , & qu'elle
» ait été si uniformément adoptée à Maynas ,
» au Para , à Cayenne , à Vénézuola , parmi
» tant de Nations qui ne s'entendent pas , &
» qui n'ont aucune communication ?

» Enfin je ne vois pas d'impossibilité morale
» à supposer qu'il puisse y avoir eu , pendant
» quelque temps , une société de femmes qui
» vécussent sans avoir un commerce habituel

» avec des hommes. . . La multiplicité des
 » témoignages, non concertés, rend le fait vrai-
 » semblable : mais il y a toute apparence que
 » cette Société ne subsiste plus aujourd'hui ».

Les objections de Paw sont, en vérité, bien puérides ! « *Cela est contre Nature*, dit-il. *Des hommes se soumettent à l'empire d'une femme, mais non à une aristocratie féminine* ». Comme si les Historiens avoient rapporté que ces Amazones exerçassent (1) un empire sur une population d'hommes. « *Il est impossible*, ajoute-t-il, *qu'elles tuassent leurs enfans mâles, ou qu'elles les aient bannis au bout de quelques années* ». Mais, de nos jours, combien ne voit-on pas d'infanticides, malgré la ressource des Hôpitaux ?

Mais, s'écrie encore Paw, *Orellana est un imposteur*, & , avant lui, *personne n'avoit jamais nommé d'Amazones en Amérique*. Or voilà comment Paw, contre tant de témoignages, veut nous insinuer ou nous prouver qu'Orellana a pu instruire tant de Peuples, & leur dicter, sans les avoir connus, les bruits qu'ils devoient unanimement répandre & soutenir, pendant deux

(1) Diodore de Sicile s'en est sans doute laissé imposer, lorsqu'il nous parle des Amazones de l'Afrique, comme ayant un tel empire sur les hommes de leur Contrée. T.

fiées , concernant l'existence de ces Amazones. En vérité il faut avoir bien peu de honte pour ne pas rougir ici ! Mais Paw n'a pas connu la *Relation* d'Alphonse Uiloa , ou de Ferdinand Colomb , ni celle que Nugno de Gusman envoya à l'Empereur , faite treize ans avant le voyage d'Orellana , & même avant la Conquête des Pizarre ; ni les *Mémoires* de Colomb , recueillis par Pierre Martyr , qui , pendant neuf ans , ne s'occupa que de compiler & lire toutes les *Relations* envoyées de l'Amérique , pour faire ses recherches philosophiques : en effet , comment Paw auroit-il pu dire qu'Orellana avoit inventé la fable des Amazones ?

Améric Vespuce n'a même pas oublié de parler de ces Femmes guerrières : il les indique assez clairement dans la *Relation* de son premier Voyage , en disant : « *Les femmes se servent* » aussi de ces arcs dans quelques Contrées ». Mais , selon Paw , tous ces récits sont des impostures , sans excepter même ce que Diodore de Sicile , & Justin ont dit de celles de notre hémisphère. Quinte-Curce en a aussi imposé dans ce qu'il nous a raconté de Talestris : pourquoi ? parce que , selon Paw , il est impossible que des femmes prennent , contre la voix de la Nature , la résolution de se séparer des hommes.

Si les disputes n'avoient pas couté si peu à

Paw, il ne se feroit pas tant étendu, dans le même Chapitre, sur l'article de ces Prêtresses qu'on fait avoir été astreintes à une virginité perpétuelle ou limitée, dans les autres parties du Globe, comme en Amérique. Enfin soit Religion, soit vengeance, soit toute autre passion plus forte qui ait réuni certain nombre de femmes, sous la condition d'être séparées d'un commerce habituel avec les hommes, lorsqu'on prouve qu'elles l'ont fait dans un cas par l'un ou l'autre de ces motifs, je ne vois pas qu'il soit impossible que, dans un autre cas, elles ayent pris la même résolution, sans considérer d'avantage la force & l'instinct de la Nature. Je raisonne peut-être mal : au moins mon raisonnement est conséquent : je vous en fais juge.

* Mais un homme qui a certaine renommée fait ici une réflexion à laquelle nous ne pouvons nous dispenser de nous arrêter quelques instans. « Les femmes, dit M. Bailly, ne peuvent pas plus vivre seules que nous ne pouvons vivre sans elles » *Atlantide*. p. 312. Je dis d'abord qu'il y a un singulier défaut de raisonnement dans cette objection. Accoutumés dans nos grandes Villes à voir les femmes dans l'indolence, & comme froissées sur le duvet même, par le poids de leur masse délicate, nous ne voulons pas nous transporter en ima-

gination dans ces siècles, dans ces climats où l'homme, enfant de la Nature, a mieux aimé se rendre comme victime de l'inclémence de l'air, que de perdre sa liberté sous la verge de son semblable. Nous n'examinons pas que dans cette vie indépendante, nos systèmes de civilisation doivent être des chimères, dont même on a d'idée obscure que par la crainte d'être asservi à son égal, & que conséquemment l'homme, mâle ou femelle n'y doit rien qu'à soi seul, n'agit que par soi, pour soi, laissant de côté tout ce qui n'est pas absolument prescrit par un besoin impérieux. Quelle différence de cet état au nôtre ! Ce n'est cependant que d'après ces principes qu'il est permis de juger l'homme dans ses différens rapports. Mais M. Bailly n'a pas porté ses vues jusques-là. Ne soyons donc plus surpris du faux de sa réflexion. S'il a seulement voulu dire que la réunion des deux sexes est nécessaire pour avoir de la postérité, il a raison : mais il est clair que ce n'est pas là sa pensée. Ainsi je vois encore un second faux dans son raisonnement. Dans l'état naturel de l'homme, le droit de propriété personnelle est aussi inhérent à l'individu féminin qu'au masculin, & l'homme, quoique le plus fort en général, ne peut, sans violer ce droit, forcer une femme à se laisser féconder,

comme elle ne peut pas non plus le contraindre à cette action : l'outrage feroit égal de part & d'autre. La femme a donc déjà le droit de se séparer de l'homme, sauf à s'en rapprocher quand elle le jugera à propos. Si elle a ce droit, pourquoi n'en auroit-elle pas quelquefois usé dans la vie sauvage, plutôt que d'être victime des traitemens barbares qu'y éprouvent les femmes de toutes ces Nations, dont nous avons parlé, & comme l'attestent tous les Historiens. Mais la femme est foible, dit-on, elle sent d'ailleurs l'aiguillon impérieux des sens. Elle est foible dans nos boudoirs, sur l'édredon. Allez voir nos Campagnes dans l'Août, aux vendanges, au labour; parcourez l'Histoire des Gaulois, des Germains; lisez Tacite, Ammien-Marcellin, vous verrez ce que c'est que des femmes quand on leur donne une éducation pénible. Elles supportent même le travail plus longtemps que les hommes; & cependant elles ont leurs infirmités sexuelles, des enfans à faire, à mettre au monde. Que faisoient-elles chez les Gaulois, les Germains? C'étoient elles qui soutenoient tous les travaux de l'Agriculture, qui labouroient, semoient, recueilloient, pendant que les maris ou chassoient ou jouoient jusqu'à perdre leur liberté au jeu, ou alloient à la guerre. Voilà ce qu'on peut appeller des

Amazones, (1) mot Oriental qui signifie *brave, fort, courageux*.

La femme, dit-on, sent l'aiguillon impérieux des sens. Ce raisonnement est compris dans celui de M. Bailly, où il n'a rien voulu dire. Mais un meilleur juge que lui à cet égard, le célèbre de Haller, s'il l'avoit lu, lui auroit appris qu'en général la passion de l'Amour est infiniment moindre dans la femme que dans l'homme. On peut en appeler au jugement de tous les hommes mariés. La femme ne cède à leurs desirs dans le mariage, après avoir eu quelques enfans, que par une espèce de contrainte : & si, à certain âge, elle devient libertine, c'est toujours par vengeance, ou par le désir de la parure & de la grandeur, & rarement par amour. C'est un raisonnement que n'a pas manqué de faire Haller; or personne n'a plus étudié l'homme Physique que lui.

M. Bailly qui est si crédule à tant d'autres

(1) Ce mot est purement Hébreu. *Amatz* est très-fréquent, en ce sens, dans la Bible. Les Grecs, qui vouloient tout expliquer par leur Langue, ont dit que *Sésosfris* étoit parti d'Egypte avec une armée de femmes privées d'une mamelle, au lieu de dire une armée de Braves, de Forts; & l'on a, sans examen, regardé cette expédition comme une fable: on avoit raison dans la conséquence. M. Dupuis a donné dans l'erreur comme les autres. Bianchini a au moins douté. T.

égards, ne se refusera peut-être pas à écouter ce que lui dit Platon de la manière la plus positive dans le *Liv. VIII.* de ses loix. « Je fais » qu'il y a, dans les environs du Pont des myria- » des de femmes qu'on appelle *Sauromatides* » qui, comme les hommes, sont faites à l'exer- » cice du cheval & des armes, &, comme eux, » combattent dans les expéditions Militaires. » Hippocrate, dans son excellent *Traité de l'Air, &c.* ajoute qu'elles ne trouvoient de maris que lorsqu'elles avoient tué trois ennemis. Celles qui étoient mariées combattoient avec leurs maris, leur gardant une fidélité inviolable, tandis que les filles, comme celles dont parle Marion, se livroient à qui elles vouloient. Or je demande si des filles aussi courageuses, & absolument libres, ne pouvoient pas former entr'elles un corps, s'isoler des hommes, se retirer ailleurs, & vivre enfin sans hommes, sauf à s'en rapprocher dans le besoin? Des Nations à qui il ne falloit qu'un cheval, un arc, une flèche, & une lance ou une hache, étoient déjà très-puissantes lorsqu'elles observoient certain ordre dans ces temps-là. Aussi les Tartares ont-ils toujours subjugué notre ancien Hémisphère, & renversé l'Empire Romain, malgré sa force, la tactique & la discipline de ses Troupes. Ne précipitons pas nos jugemens, & ne disons plus si légèrement que Talestris, ses

Amazones, celles de l'Afrique & autres ne sont que des chimères : respectons un peu plus les Historiens, qui n'ont pas toujours parlé d'après des traditions sans fondement, quoique changées, & confondues par l'ignorance des langues, & la distance des climats. N'allons pas chercher des vapeurs au Ciel pour des êtres réels sur terre; &, parce que dans certain temps nous voyons une troupe d'étoiles avec des noms féminins à l'Horison, ne crions pas si haut: « Voilà cette Armée des Amazones »! Tous ces Astérismes ont eu des noms qui n'ont aucun rapport avec leur forme: ces noms ne leur ont donc pas été donnés sans une autre cause. Or cette cause, c'est ou la gloire ou la reconnaissance, mais toujours d'après les noms d'êtres réels. Je voudrois que M. Dupuis lût le docte Astronome Bianchini: il auroit au moins des doutes, en plusieurs circonstances; & il nous laisseroit quelque Bienfaiteur à louer, au lieu de transporter toute la terre au Ciel. M. Bailly a senti lui-même que c'étoit un étrange abus que de rapporter toute la fable à l'Astronomie. Ce seroit en effet supposer que les Astronomes de ce temps-là en ont plus su que les Cassini, les Newton, les Bailly, les Marivès & Gouffier. Pour moi, je suis très-assuré que les noms de ces astérismes, excepté six ou sept, sont en Grèce, plus nouveaux qu'Homère; & le docte

Scipion Maffée le pensoit aussi avec d'autres Savans. Homère ne parle même pas de la division des signes du Zodiaque : cependant il a mis en jeu tout le Ciel & l'Enfer. Donc cette division lui étoit encore inconnue. Mais j'assûrerai à M. Bailly que les troupes d'Amazones n'étoient pas une chimère. C'est une pareille troupe qui disputa le passage de la Vistule aux Lombards, lors de leurs premières émigrations, & les obligea de (1) rester de l'autre bord. Ces Héroïnes du Nord se nommoient *Skioldmar* ou *Filles à bouclier*. Les Esséniens, ces vertueux Agricoles, ont prouvé que les hommes pouvoient vivre sans femmes.

(1) *Prohibebantur ab Amazonibus quibusdam, quibus utique etiam orientales maris Balthici accolæ gaudebant, &c.* dit M. Biomet. J'ajoute tout ceci à l'Auteur depuis l'étoile, pag. 438. T.



L E T T R E X X V I.

Analogie & conformité de quelques Usages de l'Amérique & de nos Continens. Armes. Pointes d'Os. Flèches empoisonnées. Piquûres & cicatrices faites sur le corps. Culte sur les Pyramides. Colonnes sacrées. Ophiolatrie. Libations. Toits de Paille. Boissons. Lits suspendus. Taille des cheveux. Tonfures.

J E VAIS à présent vous montrer la conformité qu'il y a eu dans les coutumes, les usages, les cérémonies, les préjugés, &c. de l'ancien & du nouveau Monde, quoique (1) séparés par de si vastes mers. Paw s'est aussi occupé de ce sujet en différens chapitres, avec son érudition prolixie ordinaire; & a réuni nombre d'observations. Mais, sans lui ôter rien de son mérite, ni mépriser ses connoissances, je vais tâcher de vous mettre sous les yeux un tableau digne de vous attacher vous & nos amis, à qui vous avez coutume de lire mes Lettres; & de vous en servir matière à réflexion.

Je commence donc par les flèches, les lan-

(1) Abstraction faite du Nord-Est de l'Asie. T.

ces, les trompes, les tambours, les cornets, les boucliers, les bannières, qui ont été d'un usage général en Amérique comme chez toutes les anciennes Nations de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie; & même sans exception. Je dis donc que nous retrouvons les mêmes armes offensives & défensives par-tout, sans avoir besoin d'autres preuves. Cependant voyons quelques circonstances particulières.

Les Sauvages de l'Amérique, privés de fer, y suppléeroient par des *pointes d'os* qu'ils mettoient au bout de leurs flèches, ou en *durcissant* la pointe de leur bois *au feu*. Mais permettez-moi de vous rappeler ce que Tacite dit à ce sujet, de *Morib. Germ.* c. 45. « Le fer est » rarement en usage chez (1) les Suèves,

(1) Si les détails que Tacite nous donne sont vrais, il faut convenir qu'ils ne peuvent regarder que quelques Peuplades qui n'avoient rien de commun avec les Suèves, ou que les usages des Suèves changèrent en bien peu de temps. En effet les armes, sabres, épées, poignards, couteaux de fer, de cuivre qu'on trouve encore assez souvent dans les pays qu'habitoient les anciens Suèves, les Goths, les Danois, les Scandinaves démentent formellement l'assertion de Tacite. Comment croire que ces Peuples qui, du temps d'Odin, avoient l'usage des armes avec lesquelles ils pouvoient frapper de taille & d'estoc, qui furent les premiers Conquéranrs d'une grande partie de la Russie actuelle, qui se répandirent dans l'Asie, l'Inde, à la Chine, dans les Gaules, en Espagne, long-temps avant

» (*Suédois*) on s'y sert ordinairement de bâ-
 » tons. » Il indique assez des bois durcis au
 feu : puisque nous savons d'ailleurs que nombre
 d'autres Peuples contemporains avoient le même
 usage dans l'ancien monde, comme les *Sitons*
 ou Norvégiens, &c. Il nous dit, en parlant
 des *Vénèdes* ou *Vendes*, anciens Lithuaniens,
 & des *Feunes* ou anciens Finois : « Il y a parmi

le Christianisme, n'avoient que des bâtons & des os de
 poissons pour faire ces excursions avec succès. La Grèce
 même, l'Illyrie, la Mœsie ont senti la force de leurs
 armes plus d'une fois. C'est du nom de leur redoutable
 épée *Geir*, que les Teutons prirent, peu de temps avant
 Tacite, le nom de *Ger-mann* ou *Homme d'épée*. Un Savant
 Suédois a prouvé que les Teutons descendoient des *Goths*,
 qui étoient proprement les *Scythes*, selon dix à douze an-
 ciens Ecrivains. Sans même quitter l'usage du cuivre, comme
 toutes les autres Nations, ils eurent des armes de fer, long-
 temps avant notre Ere. L'art de fabriquer les armes étoit,
 chez les Suèves & tous les Peuples du Nord, celui qui
 égaloit le simple particulier à la condition des Chefs de
 la Nation. Ceux-ci faisoient même gloire de savoir manier
 le marteau, à la forge, aussi bien que le fabre ou la haste
 dans les combats. Les Forgerons étoient enterrés d'une
 manière plus distinguée que les autres. Elle consistoit à
 mettre dans leur tombeau, fait assez souvent en forme
 de voûte, la selle du cheval qu'ils avoient monté dans
 les combats, leur armure complète, & tous les outils de
 leur forge, comme les anciens tombeaux de la Suède
 l'ont prouvé. M. Rothe prouve qu'ils connoissoient aussi
 le mélange des métaux. Voilà ce que M. Bailly ignoroit

» ces Peuples une barbarie étrange, une hor-
 » rible pauvreté. On n'y voit ni armes, ni
 » chevaux, ni maisons. L'herbe fait leur nour-
 » riture. Leurs habits sont des peaux; la terre
 est leur lit. Ils n'ont d'espoir que dans leurs
 flèches qu'ils arment d'os, faute de fer. Voilà
 donc le même usage des os dans les deux
 Hémisphères, pour armer les flèches.

Les Sauvages d'Amérique empoisonnoient

à l'égard de ces Peuples-ci. Les monumens Runiques font
 souvent mention des Expéditions de ces Peuples en Asie,
 en Grèce, &c. sous le nom d'*Astifarare*, *Grikfarare*, &c. En
 voici un qui mérite d'être connu, vu sa haute antiquité.

TVIR STVRIMADV RITI STAIN DINSA
 AFTIR SVNV SINA, JVFIR VK IGVI. SA
 HIT AKI, SIMS VTI FVRS, STVRDI
 HARI GRIKKVAM HAF, NIR HA VA TV.

» *Tuir*, Chef d'hommes, érigea Pierre cette pour Fils
 » *ses*, *Juff* & *Igw*. Il s'appelloit *Aki*, lequel dehors partit,
 » mena Armée à Grèce mer, où la mort le surprit ».

Je rends cette Inscription Suédo-Runique mot à mot.
 La version Latine de M. Celsius donne le sens, mais trop
 librement. Voyez, sur-tout ce que je viens de dire, la *Dis-*
sertation d'Olaw Celsius, sur la *Conformité de la Langue*
Gothique avec la Langue Perse, & celle de M. Tychon
 Rothe, sur les *Épées & Armes des Anciens*.

Quant à ce que Tacite dit *Fennis mira feritas*, il ne pouvoit
 l'entendre que de la furie avec laquelle les anciens Finois
 leurs

leurs flèches ; c'est un fait certain. Gumilla nous le dit formellement , en parlant des poisons en usage chez les Nations de l'Orénoque (1). Paw s'est étendu sur cet article dans l'espace de 42 pages, cherchant à découvrir les qualités particulières de ces différentes substances délétères, & leurs antidotes. Il me suffit de dire que les Scythes étoient les plus experts en ce genre. Pline en fait mention. Ovide dit aussi dans sa première Elégie de Ponto. L. III.

Tincta que mortifera tabe sagitta madet.

« Le trait est imprégné du virus mortel dans

attaquoient l'ennemi : car , avant Tacite , les Finois , dont les Tschoudes faisoient une partie (Voyez M. Biorner ; sur les *Varéges de Russie*) avoient déjà formé un Corps Civil bien réglé. Je ne puis rien ajouter , si-non que le reste des assertions de Tacite est faux , ou que peut-être cette *furie* ou *feritas* des *Fennes* , ne regardoit que ces terribles *Bersékars* , qui , comme certains Peuples de l'Amérique , de l'Asie Septentrionale , savoient se rendre furieux avec des plantes. D'autres Peuples de l'Inde le font avec l'Opium. Voyez *Mémoires de l'Académie de Stockholm* , 1784 , Edit. Suédoise. T.

(1) Gumilla parle sur-tout de ce terrible poison , nommé *Curare*. Une piquûre faite avec un fer trempé dans ce poison , tue sur le champ l'animal le plus fort & le plus féroce. Ce sont de vieilles femmes qui le préparent. Les vapeurs en tuent souvent plusieurs pendant l'ébullition. Les détails de Paw se trouvent aussi à la fin du *Tom. XII. du Plin François & Latin* , in-4°. T.

» lequel on l'a trempé. » Il rappelle encore cet usage. L. IV. Eleg. 7.

*Adspicis, & mihi sub adunco toxica ferro,
Et telum causas mortis habere duas.*

« Tu vois qu'on infinue le poison avec le fer recourbé, & que le trait devient une double cause de mort. »

Les Américains connoissoient donc aussi cet art homicide de tous les Peuples anciens, mais sur-tout des Nègres, & des autres Peuples de l'Afrique, comme on le voit dans Aluise de Cada-mosto qui voyagea en Afrique, en 1455, & qui nous a détaillé les mœurs & les usages de cette partie du globe. Les Nations civilisées des deux Continens avoient défendu cet usage barbare.

Améric Vespuce, remarqua que le long de la côte Orientale de l'Amérique jusqu'au Jucatan, les Peuples se peignoient, plus ou moins, le corps, y faisant diverses figures, en se piquant la peau, & portant une teinture noire dans les plaies, où elle s'imprimoit, & rendoit ainsi ces figures indélébiles. L'un faisoit des raies, l'autre des fleurs ou des traits bizarres & grossiers, qui ne ressembloient à rien. Or presque tous les Voyageurs assùrent avoir remarqué cet usage dans le Nouveau-Monde. Mais tous les Peuples de nos Continens avoient

la même coutume : les preuves en font connues : il est donc inutile que je m'y arrête. Je citerai cependant Strabon. Il nous dit, en parlant des Celtes (1) Japides, voisins de l'Istrie : « Ils se font des marques, en se piquant tout le corps, selon l'usage des autres Thraces & des Illyriens ». Marc - Paul a remarqué ce même usage en Asie ; particulièrement dans la Province de Cangiu, voisine du Bengale : c'est ce qui se pratique encore dans l'ancienne Slavonie, & chez nos Slaves de l'Istrie, de la Dalmatie, en Stirie, en Carinthie. Les Peuples s'y font des Croix sur les bras, en se piquant de la même manière. Si je voulois m'arrêter à cet usage de nos anciens Continens, je citerois d'abord Hérodote, comme le premier Ecrivain qui en fasse mention, *Liv. V.* Il nous dit que les Thraces tiennent pour Nobles (2) ceux qui se font de pareilles marques sur le front, & méprisent ceux qui n'en ont pas. Claudien a remarqué que les Gélons se servoient de fer pour tracer ces figures sur leurs membres :

Membraque qui ferro gaudet pinxisse Gelonus.

(1) Descendans de *Japhet*. Ce Patriarche de l'Europe y a toujours été connu sous son nom : *Audax Japeti genus*, dit Horace. Voyez aussi Hésiode. T.

(2) Eustathe sur Denys Périégète dit la même chose. T.

Virgile dit simplement que les Gélonos se peignoient, *Georg. Liv. II. v. 115.*

Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos.

Dans d'autres Contrées c'étoient les Esclaves (1) sur lesquels on imprimoit ces marques. Végèce dit même des Romains, Liv. II. *Victuris in cute punctis Milites scripti*, « Les Soldats marqués de points ineffaçables sur la peau ».

D'autres se cicatrifioient ainsi le corps (2) par esprit de Religion. Selon Lucien : « Les Ministres de la Déesse de Syrie se faisoient de semblables marques, les uns sur la paume de la main, les autres sur la tête : voilà pour quoi les Assyriens sont tous marqués ». C'est sans doute pour cette raison que la Loi des Hébreux leur défendoit de se faire des stigmates sur le corps, selon l'usage des Nations Idolâtres. Or Théodoret nous apprend comment les Grecs les faisoient : « Ils se piquoient certaines parties

(1) On consultera *Popma* sur les Marques qu'on imprimoit aux Esclaves. *De Servis Romanor. T.*

(2) Etoit-ce par ce même esprit que le fameux Odin, étant près de mourir en Suède, se fit marquer de pareilles cicatrices, avec la pointe de son épée ? *Let han merka sic geisfodli*, dit Snorro dans sa *Chronique*. On verra cet usage Religieux chez les Prêtres de Baal. *Rois. Liv. III. Ch. XVIII. v. 28* ; selon la Vulgate. T.

» du corps avec des aiguilles, & y verfoient
 de l'encre pour honorer leurs Démon». Sextus Empiricus enfin reconnoit cet usage chez les Egyptiens, les Ethiopiens & les Sarmates.

Les Américains ne fuivoient donc, en cela, qu'un usage commun à tous les autres Peuples de l'ancien Monde. Mais la Religion n'étoit pas leur unique objet dans cette pratique : c'étoit chez eux une vanité, comme chez les anciens Thraces, ou des marques de bravoure (1), ou particulières aux Guerriers. Les Patagons, qui se marquoient ainsi le visage, se conformoient en cela aux Guerriers de la Nouvelle-Zélande, dont Cook nous a donné le portrait.

Mais, puisque nous parlons ici de Religion, permettez-moi de vous rappeler que les Mexicains avoient sur des pyramides les Chapelles des Idoles auxquelles ils sacrifioient leurs victimes, & que les Péruviens avoient la plus grande vénération pour les colonnes qui indiquoient les points de repos du Soleil ou les deux équinoxes. Cet usage d'adorer les Dieux sur le faite ou le comble des édifices, auxquels on montoit par des gradins, n'a pas été inconnu dans l'ancien Monde, particulièrement en Egypte :

(1) Chez plusieurs Nations de l'Amérique, on ne faisoit ces marques que selon le nombre des exploits. T.

Kircher en a beaucoup parlé. Lucain l'indique même dans ce vers :

Quæque Pyramidum celsas solvuntur ad aras.

C'est de-là que ~~le~~ usage s'est répandu dans d'autres Contrées. Comme ce fut sur les montagnes que les hommes, sauvés de la grande inondation, rendirent leurs hommages au Soleil, le culte se perpétua long-temps sur ces asyles du Genre-Humain. Ces hauts lieux devinrent même un objet de Culte. C'est ainsi que les Indiens révèrent le mont *Pir-pen* (1), & les Tartares le mont *Chang-Péchang*.

(1) Les Gètes, adorateurs du feu, avoient aussi leur *Pir-pen* ou mont consacré au feu, & l'appelloient même *Dieu*. Le mot *Pir* signifie proprement *pointe*, *sommité*, *cime*, & *pen* montagne. On a donné le nom de *Pir* au feu vu sur sa tendance à s'élever en pointe, de-là *Pir* a désigné l'éclat & la *chaleur* dans les anciennes Langues. On se réunit encore, en Provence, le jour de Sainte Victoire, sur une montagne où l'on allume un grand feu. C'est une Fête des plus joyeuses.

Quant aux colonnes Solaires, nommées *Hamanim*, mot relatif à l'effet du Soleil qui *échauffe* & *dessèche*, il est facile d'en appercevoir la raison dans la tradition de l'Histoire. Elles avoient, dit-on, été consacrées au Soleil & au Vent. Il étoit fort naturel que les hommes consacraient les monumens de leur reconnoissance aux deux élémens qui avoient desséché la terre, après la retraite des eaux qui l'avoient submergée. Ce symbole étoit grand, sublime : il a même été consacré sur plusieurs médailles

Par la fuite, les hommes, attentifs à s'éloigner le moins qu'il leur étoit possible de l'astre qu'ils confidéroient comme le Dieu de la Nature, quoique descendus dans les plaines, ont fait leurs autels très-hauts: voilà pourquoi les Egyptiens & les Mexicains les ont élevés sur des pyramides. Pausanias nous dit, *Liv. V.* que l'autel de Jupiter Olympien avoit environ vingt-deux pieds de haut, & que celui de Diane s'élevoit en forme de pyramide tronquée, par son extrémité supérieure. Les Argonautes firent aussi un autel très-haut sur le rivage, selon

de la Grèce, où l'on voit ces deux colonnes à la façade des Temples. Voyez *Dapper Archipel, Edit. Holland.* L'abus ne tarda pas à en faire un objet d'hommages. Elles furent long-temps au milieu d'un champ consacré au Culte. On les introduisit enfin dans les Temples du Soleil, auquel la reconnoissance fit établir ce Culte, dont M. Bailly a si mal vu l'origine. De-là ces riches colonnes des Temples d'Hercule, dont nous parlent les Anciens, sur-tout celles du Temple qu'il avoit à Tyr & à Gadir. Ces colonnes, faites en cône, pour figurer aussi les monts que les hommes habitèrent long-temps, se nommoient *Penin* en Phénicien. Les Colonies Asiaticques qui passèrent en Italie, y transportèrent les leurs, ou en firent de semblables: de-là ces *Pénates* que les Romains plaçoient près de leurs foyers, parce que ces colonnes étoient l'objet représentatif de l'Astre du jour & de l'air, appelé, si souvent, *Dieu*, chez les Anciens, aussi bien que le Soleil.

Quant aux colonne d'Hercule, prises comme bornes,

Apollonius, *Liv. II*. Nous voyons, dans le *Deutéronome*, qu'il fut défendu aux Juifs de sacrifier sur les hauts-lieux.

Quant aux colonnes qu'on appelloit *Solaires*, Clément d'Alexandrie semble nous les rappeler en disant : « Les hommes des anciens temps » élevoient *des bois remarquables & des colonnes de pierres* ». *Cohortat. ad Gentes*. Pausanias, dans son *Achaïe*, fait mention de deux colonnes élevées *prèsque au Soleil levant*, & qui subsistoient encore de son temps. Il ajoute qu'à peu de distance, il y en avoit *sept autres* qu'on regardoit comme la représentation des *sept Planètes*. Les Egyptiens & les Syriens ont été les premiers à pratiquer cet usage. Un des Obélisques Solaires qui se trouve à Rome, a beaucoup exercé la plume des Savans. La Loi des Juifs, comme on le lit dans le *Deutéronome*, leur ordonnoit de renverser les autels & les colonnes des Nations Idolâtres. Vous, qui êtes si versé dans les Langues de l'Orient, vous avez pu appercevoir, dans plusieurs de vos lectures,

termes, &c. j'en parlerai plus loin. Il ne faut pas confondre *Lares* avec *Penates*. Ceux-ci étoient l'objet du Culte, mais le mot *Lares*, ne signifioit que *Rit*, *Culte*, & à la lettre *Le-ar*, *serment* ou *obligation de la Loi* : ce que les Romains eux-mêmes ignoroient. Aussi ces deux mots sont-ils souvent confondus chez eux. T.

le mot *Chamanim* ou *Hamanim*, qui ne font autre chose que ~~deux noms de langues~~, et que je l'ai prouvé dans mon *Explication de la Théogonie d'Hésiode*. Ce mot, dont la racine signifie *échauffer*, *brûler*, est aussi celle d'*Ammon* ou *Hammon*, c'est-à-dire le *Soleil*, dont le Culte a été général chez toutes les anciennes Nations des deux Hémisphères.

Elles se font également accordées à conserver le *feu sacré* dans leurs Temples. La plus ancienne époque qu'on en connoisse est peut-être celle du Temple de Jupiter Ammon, en Lybie. L'usage s'en répandit universellement; & les Romains, chez qui les Vestales l'entretenoient, ont été les derniers (1) à établir cet usage. Numa l'avoit pris de la ville d'Albe.

(1) Si l'Auteur considère les Romains comme Romains, c'est-à-dire depuis l'époque supposée de ses sept Rois forgés par l'Histoire, de même que les sept premiers Rois de la Chine, de l'Égypte & de toutes les grandes Nations, il a raison. Mais le Culte du Feu étoit connu à Rome, dans la Colonie *Celto-Scythe*, qui jetta les fondemens de cette Ville, plus de douze-cents ans avant le prétendu Romulus. L'Auteur se trompe encore, lorsqu'il dit positivement que le feu sacré étoit gardé à Athènes par des Vierges. C'étoient des Veuves, & même déjà hors d'âge, dit Plutarque dans la *Vie de Numa*, Tom. I. Quant à l'instrument de Numa, que l'Auteur ne comprend pas, je l'ai expliqué précédemment. Rosin l'avoit entrevu, quoique peu clairement, Voyez ses *Antiquités Romaines*. T.

C'étoient aussi des Vierges qui l'entretenoient dans le Temple de Minerve en Attique. Chez les Perfes, les Caldéens, les Assyriens il étoit confié à des Prêtres célibataires, dont les plus respectés étoient ceux du Temple de Diane d'Ecbatane Nous avons remarqué que, dans plusieurs Contrées comme (1) à Delphes, à Rome, on ne rallumoit ce feu qu'avec les rayons du Soleil. S'il venoit à s'éteindre, on faisoit tomber, comme il a été dit, sur des bois secs (*du jonc, selon Clém. Alexandr.*) les rayons du Soleil, moyennant un vase de bronze triangulaire, dont on ignore la construction. Ce feu sacré étoit un Rit religieux des plus répandus dans l'Amérique.

Cet agneau noir que les Péruviens sacrifioient au Soleil, me rappelle ce que Porphyre dit des Egyptiens, dans la *Préparation Evangélique d'Eusebe*. C'étoit un *bœuf noir* qu'ils immoloient; parce que, suivant eux, sa *chaleur teignoit en noir* le corps humain. D'autres sacrifioient une jeune brebis noire à l'Hiver, & une blanche au Printemps :

Nigrom hiemi pecudem, zephyris felicibus albam.

Rhodigin dit qu'on immoloit un taureau noir à

(1) Les Grecs avoient tant de vénération pour le feu, qu'après la défaite & la retraite des Perfes, ils éteignirent tous leurs foyers pour les rallumer avec le feu pur & sacré du Temple de Delphes. Voyez M. Larcher; *Hérodote*, Tom. VI, pag. 133, & 134 pour le *bœuf noir*. T.

Neptune, à cause de sa couleur, qui étoit analogue à celle de la mer. *Plin. XVII.*

Mais, puisque je vous parle du Culte du Soleil, je me rappelle de vous avoir fait observer que le cycle, ou siècle, des Mexicains étoit figuré par un cercle qu'enfermoit un serpent. Or vous savez que ce fut la première théorie des Egyptiens (1), comme l'aîsûre po-

(1) Le Dieu des Brahmes tient aussi un anneau pour symbole de l'Éternité, ou, si l'on veut, de la durée du temps. Quant aux Egyptiens, il ne faut pas croire que les Prêtres adoroient un Dragon comme le Peuple, ou comme les Juifs, adorèrent le Serpent d'Airain de Moÿse: ce qui obligea Ezéchias de le faire briser. Moÿse en avoit seulement fait le même symbole que celui qui acompagnoit l'Esculape Egyptien, considéré comme Dieu de la Médecine. On prit cet emblème, du renouvellement de la peau du serpent, qui semble reprendre une nouvelle vie en quittant sa vieille peau. Du reste on consultera Van-Dale, pag. 608, de ses *Dissertations sur l'Origine de l'Idolâtrie: Leo Allatus* sur les *Obim* ou *Pythons* ou *Engastrimythes*; sur-tout Cyprian, *Hist. Animal.* pag. 3408, &c. Mais le Serpent en cercle, n'étoit que le symbole de la durée du temps, comme d'un siècle, au Mexique. Les Egyptiens prenoient pour symbole de l'Éternité, le *Basilique*; en le supposant invulnérable de la part de tout autre animal: parce qu'aucun n'osé l'attaquer. On en portoit même un d'or en procession. On verra aussi, dans Bianchini, un Œuf au tour duquel un Serpent est roulé, pour symbole de l'Univers, & de l'obliquité de l'écliptique. *Clém. Alex. Stromat.* 5.

Quant au Serpent Python, tué par Apollon, il désignoit

appellement HORUS, Liv. I. L'Egypte, l'Asie, & les Grecs *ophi*. C'est de-là qu'est venu la Secte des *Ophites* ou Adorateurs du Serpent. Les Syriens donnoient au serpent le nom de *Pithun*, d'où les Grecs ont tiré leur idée du Serpent *Pithon*, tué par Apollon, qui est le Soleil.

Les Egyptiens appellent aussi le Serpent *Tyfon*, *Scrapis*. Mais je me rappelle ici un passage d'Ovide, dans lequel ce Poëte semble nous mettre sous les yeux le serpent qui faisoit le tour du disque périodique des Américains :

Pigraque labatur circa donaria serpens.

Le Poëte dit ceci en faisant des vœux pour la santé de Corine, qui pensa périr en voulant se faire avorter. *Amor. Liv. II. Eleg. XIII.*

Le Culte du Serpent ou l'Ophiolatrie se répandit donc de l'Egypte parmi les Phéniciens,

le cours du Soleil, qui, partant d'un point, y revenoit au bout de l'année. Tous les noms que les Egyptiens donnèrent à Typhon, sont relatifs aux effets du venin des Serpens. *Typh* signifie *cracher*. (On a découvert, depuis peu, une espèce de Léopard qui ne se défend qu'en crachant sur son ennemi. Voyez *Mémoires de Suède*, 1784 :) *seraph*, brûler; *seth*, pourriture; *snny*, poison; *muth*, la mort. Quant au vers d'Ovide que cite l'Auteur, il faut, pour le comprendre, lire Macrobe, *Saturn. Liv. I. Ch. XX, T.*

les Perfes, les Hébreux, les Grecs, les Romains, les Sarmates & autres Peuples, comme on le voit dans Eufébe, Maxime de Tyr, Aldrovand, Kircher & autres. Nous avons vu que le Serpent étoit auffi un objet d'adoration en Amérique.

Je vous ai rapporté, dans quelques *Lettres* précédentes, ces traces de Christianisme (1) que les Efpagnols ont cru appercevoir au Mexique & au Pérou, dans l'offrande & la distribution que les Prêtres faisoient d'un pain & d'une liqueur qu'ils confacroient à leur manière. Mais cet ufage étoit auffi celui des plus anciennes Nations de nos Continens. Ovide dit :

*Antè Deos homini quod conciliare valeret
Fas erat.*

Nous lifons, dans le *Deutéronome* : « Où

(1) Quoique ces ufages foient antérieurs au Christianisme, dans l'ancien Continent, & puiffent par conféquent l'être auffi en Amérique, on ne peut lire avec indifférence ce que rapporte le Jéfuite Abram, dans fon *Phare du Vieux Testament*, pag. 94, & *fuiv.* Je ne dirai pas, avec Tertulien, *Adverf. Gentes*, que le Diable fuggère par-tout aux Payens d'imiter les Myftères, les Sacremens, les Cérémonies du Christianisme : ces contes-là ne fe font plus aujourd'hui ; mais je confeillerai au Lecteur de lire les détails de ce Savant Jéfuite avec impartialité. Il fera forcé d'avouer qu'il y avoit eu des Chrétiens en Amérique avant Colomb. T.

Dioux de ceux qui mangeoient la
 » graisse de leurs sacrifices, & buvoient
 » de leurs libations ». Les Grecs l'appelloient
 aussi *vin de libation*, & les Egyptiens *libation*
de Ménès. J'aurois tant de passages à vous rap-
 porter sur les offrandes de pain & de vin, que
 je craindrois d'abuser de votre temps. Mais,
 avant que de faire ces offrandes & ces libations,
 il falloit se purifier avec l'Eau Lustrale : c'est ce
 que Diodore de Sicile a remarqué au sujet du
 Roi d'Egypte. Cette Eau, dit Ovide, *Metamor-*
phosé I., se répandoit sur la tête & sur les
 habits. Les Prêtres de l'Egypte n'omettoient
 pas non plus cette lustration préliminaire.

Vous avez lu tout ce que Paw a écrit con-
 cernant les maisons ou les cabanes des Peu-
 ples du Mexique & du Pérou. Il n'y voit par-
 tout que grossièreté & ignorance, tant dans la
 structure, que dans la manière de poser les
 matériaux, les briques, &c. Mais Tacite a re-
 marqué le même usage, les mêmes procédés
 chez les anciens Germains, qui cependant étoient
 réunis en société Civile & bien réglée. Ainsi
 la manière de bâtir avec des matériaux pris
 au hasard, soit en joignant les maisons, soit en
 les isolant, ne décide donc plus de la barbarie
 des Peuples : ou il faut convenir qu'il n'y a
 encore que des barbares dans nombre de vil-
 lages de la France, de l'Allemagne, & autres

États de l'Europe. En effet combien ne voyons-nous pas de villages dont les maîtres se servent de des boues ramassées, & pétries avec de la fiente de vaches, dans les provinces mêmes qui semblent devoir être, par leur fertilité, le séjour du bonheur. Les bourgades de l'Amérique n'auroient donc été, à cet égard, que ce que sont les nôtres.

Mais quelles déclamations n'a-t-il pas faites contre les Boissons que les Américains préparoient avec du maïs ou des plantes fermentées? C'est cependant le plus ancien usage de notre hémisphère, & même le plus répandu de nos jours. Qu'y a-t-il de plus commun que la *Bierre*? Xénophon, Tacite, Pline, Athénée, Dion Cassius nous ont nommé les différentes substances avec lesquelles les anciens Peuples du Nord, de l'Asie, de l'Égypte, &c. préparoient cette boisson. On la nommoit *Zythus*, *Cérévisia*, *Birra* (1). Le froment, l'orge, le millet,

(1) Baccius a donné à la fin de son *Traité des Vins*, Ouvrage excessivement cher aujourd'hui, tous les détails qu'on peut désirer sur les *Bierres* ou *Boissons spiritueuses* analogue des Anciens. Les Chinois, avant l'usage du vin, faisoient une liqueur fermentée avec du riz ou du millet noir, & des plantes odoriférantes : c'étoit tout ce qu'ils employoient pour les libations, quoiqu'en général les sacrifices fussent très-rare chez eux. Ulysse, immolant les bœufs

le houblon ou d'autres plantes étoient les substances d'usage. Diodore dit que les Egyptiens se croyoient redevables de cette boisson à Osiris : ce qui en montre la haute antiquité. Les Américains ont eu leur *Chicas*, leur *Panicacap*, leur *Aca*, liqueurs enivrantes comme nos Bieres. En quoi sont-ils donc plus grossiers, plus ignorans que nous ? Les Européens,

du Soleil, en Sicile, fait ses libations avec de l'eau. Les premiers Romains se servoient de lait. Le vin fut même défendu chez eux, pour cet usage, par la Loi Posthumia : mais on éluda la Loi, en l'appellant *lait*, lorsqu'on l'introduisit dans les sacrifices ou les offrandes. On fait que le maïs fait la bête des meilleures Boissons anciennes de l'Amérique. Un Savant de nos jours présume, par un passage d'Hérodote, *Liv. I. Ch. CXCIII*, que le maïs étoit aussi connu en Babylonie. Il est vrai que l'Historien fait mention de *fromens* (*pyroon*) dont les feuilles étoient de la largeur de quatre doigts, & qui rapportoient jusqu'à deux-cents & même trois-cents pour un. Mais il comprend les *orges* (*Kritheon*) dans les mêmes rapports ; & parle ensuite de *millet* prodigieusement haut. Or peut-on croire qu'il ait différencié ces trois productions, & se soit trompé sur la dénomination de *froment* ? S'il y avoit cependant lieu de conjecturer un autre grain, ce ne pourroit être que le *forgo*, plante à laquelle le maïs est assez analogue, (Voyez M. Adanson, *Tom. II. pag. 39*) & dont la feuille est pour ainsi dire la même. Mais alors, que dire de ces orges, qui ont aussi la même feuille, selon l'Historien, & qui multiplient autant que ces fromens dont il parle ? On voit donc qu'on ne peut appliquer son récit qu'à des
qui

qui ont bu de ces liqueurs, les ont trouvées très bonnes; &, dans le moment que j'écris, Paw boit peut-être un verre de la sienne qui n'est pas meilleure.

On a aussi remarqué, parmi les Peuples de l'Amérique, un autre ancien usage de notre hémisphère: c'est de dormir dans des lits suspendus. Gonzale Oviédo nous a donné la de-

fromens, mais dont il ne nous donne pas les caractères spécifiques; & que c'est à la fertilité du pays de Babylone qu'il faut attribuer ces différences. Ainsi l'on est forcé de convenir que c'est une espèce de bled, ignoré de nos jours. L'Historien dit lui-même que ce phénomène est incroyable pour ceux qui ne l'ont pas vu: ce qui prouve qu'il l'avoit bien considéré. S'il avoit dit que le chanvre de la Chine devient un arbrisseau de douze pieds de haut, on ne l'auroit pas cru jusqu'à cette année-ci. Cependant nous en avons la preuve au Jardin du Roi. Convenons donc qu'il a parlé de *fromens*, dont aucun Botaniste ne fait mention. Si l'on présume que c'est le *sorgo*, on consultera Rawolf, *Ch. VI. de son Voyage en Orient*: Pierre Bélon, *Liv. II. Observat. C.*, Jean Bauhin, qui le nomme *milium indicum*, Dora: c'est dans Gasp. Bauhin, *Liv. I. Sect. IV. Ch. XXXIII. milium arundinaceum semine plano & albo*. Malgré ces détails, je ne décide rien contre l'opinion de ceux qui croiroient trouver le maïs dans Hérodote, quelqu'in vraisemblable qu'elle soit. Ce grain varie beaucoup dans ses espèces, dit Linnée, *Spec. Plant.*, & Chabrée en compte douze. Il y en a qui mûrit en deux mois, d'autres en quarante jours: ce qui peut être d'une grande ressource, dans le cas de disette. T.

scription & la forme de ces lits d'usage dans l'île de Saint-Domingue. On les nommoit *Hampies* ; & nous avons conservé ce nom. Ils consistoient en une espèce de toile de coton, au-dessus de laquelle on réunissoit plusieurs autres toiles plus fines, attachées à une sorte de rézeau, aux extrémités duquel étoient des cordes. C'est ainsi qu'on se procuroit des lits des campagne, en attachant des cordes à des arbres, à la hauteur de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre ; ou, dans les maisons, à des piliers, pour dormir sans être incommodé des insectes. Oviédo, qui examina ces lits, dit qu'on y dormoit très-bien. Il en parle dans son *Sommaire* & dans son *Histoire Universelle*, Liv. V. Ch. II. Marc Paul observa un usage analogue, mais qui présente plus d'art, chez les Peuples du Malabar : c'étoit de dormir dans des litières faites de cannes très-légères, pour éviter aussi les tarentules & autres insectes. Mais Oviédo assure que, quant à la manière de couvrir les maisons avec de la paille, les Américains le faisoient beaucoup mieux qu'en Flandre.

Je ne veux pas qu'il soit dit que j'aye oublié de vous parler ici d'une prérogative des Incas, comme fils du Soleil, & qui consistoit à se couper les cheveux en rond, à différens étages. Or vous n'ignorez pas que cet usage fut défendu aux Juifs dans le *Lévitique*, Ch. XIX. Cette

défense suppose donc le même usage parmi les Peuples de l'Asie. En effet Grotius, Bochart & autres nous disent que les cheveux, ainsi coupés (1), étoient un hommage qu'on rendoit au Soleil. Hérodote observe, en outre, (*Melpomène*) que quelques Peuples de l'Arabie se rasoient le haut de la tête en forme de couronne; & il dit, dans sa *Thalie*, que c'étoit pour ressembler à Bacchus qu'on se rasoit ainsi, sans même omettre les tempes. Plutarque confirme le récit d'Hérodote, dans la *Vie de Thésée*, en parlant des mêmes Arabes. Cet usage fut aussi celui des Phéniciens, des Tyriens, des Chinois.

On a regardé comme une singulière extravagance, & comme une marque de barbarie, cet usage que les Américains avoient de se percer le cartilage du nez, pour y passer un anneau ou y attacher ces longs *pendans*, qui étoient, parmi eux, des marques de distinction. Mais cet usage n'étoit pas inconnu dans notre hémisphère. « C'est, dit Sextus Empiricus, une

(1) Notre Auteur a besoin d'explication & de modification : mais les détails me mèneroient trop loin. Les Peintres qui voudroient connoître les vrais costumes, à cet égard, liront la *Lettre de Saumaise à Colvius*, pag. 47 — 112. Elle est du plus grand intérêt pour eux. T.

» marque de noblesse chez quelques Peuples
 » barbares, comme les (1) Syriens, d'avoir des
 » *pendans* aux oreilles. Il y en a même qui,
 » pour enchérir sur ces marques de distinction,
 » percent les narines à leurs fils, afin d'y pendre
 » des anneaux d'or & d'argent ». Nous voyons
 donc que les mêmes usages, & peut-être sans
 exception, se trouvent partout le globe.
 Quant aux Arts de luxe, si je m'arrêtois à leur
 conformité; j'aurois le plus vaste champ à par-
 courir. Je ne vous en rappellerai que deux.
 Les Mexicains faisoient des nattes comme les
 nôtres, mais du tissu le plus fin & le plus
 beau. Ils en couvroient l'aire des appartemens,
 en ornoient les murs. Elles étoient du plus
 grand usage en Numidie, en Egypte. Voyez *Tite-
 Live, Liv. III. Ch. III.* Pline nous parle de celles
 qu'on faisoit d'un tissu plus grossier, pour con-
 server les fruits. On y employoit la paille, le
 roseau, le chanvre: César fait mention de ces
 dernières. Mais je finis en vous rappelant les

(1) Isaïe fait sans doute allusion à cet usage, *Ch. III. v. 21*, lorsqu'il reproche aux femmes Juives l'excès de leur luxe. La version Angloise a très bien rendu, par *Nose-jewels*, ou *joyaux du nez*, les mots Hébreux *niqm-aph*, dont Sextus Empiricus est le seul qui donne l'explication. Les Septantes ne l'ont pas compris. T.

toiles de coton connues en Amérique comme en Egypte, & que Pline n'a pas oubliées (1).

(1) Je place ici une réflexion incidente que fait l'Auteur au milieu de cette Lettre. Les mots *ob*, *of* ou *ophis* (serpent) lui rappellèrent *Ophir*, où les flottes de Salomon alloient chercher de l'or. « Il croit qu'*Ophir* désigne *Malacca* » ou *Sumatra*, où ce mot signifie *Mine d'Or*, selon l'Auteur des *Voyages d'un Philosophe*, imprimés à *Yverdon* 1767; ce qui est conforme à l'Arabe. Danville croyoit qu'*Ophir* est un nom de lieu; & il le prenoit pour *Sophala*. En effet les Septante rendent une fois *Ophir* par *Saphara*, dans le Texte d'Alexandrie. Voyez *Bible de Grab*, *Edit. de Breitingen*. *Rois*, *Liv. III. Ch. IX. v. 28*. Ailleurs ils écrivent: *Sopheir*, *Sophir*, *Ophir*. Mais il faut distinguer les âges. Du temps de *Job*, *Ophir* désigne simplement l'or: sous *David*, il peut désigner l'or, ou une Isle d'où on le tiroit, dans la mer Rouge proprement dite. Sous *Salomon* il étoit possible que les flottes d'*Hiram*, qui le servoient, allassent ou à *Sophala*, ou dans d'autres Isles de la mer de l'Inde. Ainsi Danville a plutôt tranché la difficulté qu'il ne l'a éclaircie: *M. Carli* ne l'éclaircit pas non plus. Voyez *Schultens* sur *Job*, *Ch. XXVIII, v. 16. Ch. XXII, v. 24.* & *Bochart*, *Géogr. Sacr. pag. 138*, *Edition de Leyde*, 1707. Un Anonyme a trouvé de la cendre dans le mot *Ophir*. J'avoue qu'il faut son érudition pour rêver de la sorte. Non, de ma vie je n'ai lu un Livre si absurde que « *Hérodote*, *Historien du Peuple de Dieu* ». Voyez sa *pag. 129. T.*



L E T T R E X X V I I .

Suite du même sujet. Jeu de Balle. Victimes humaines. Sacrifices des Femmes & des Esclaves. Observation de Diodore de Sicile à ce sujet. Femmes qui se brûlent dans l'Inde. Anthropophages observés par les Anciens & les Modernes. Usage de cerner le crâne aux Vaincus. Kacha ou pâte nutritive.

SI je vous demandois quel a été le plus ancien des Jeux dont l'Histoire fasse mention, après le chant, la musique instrumentale, & la danse, qui sont des affections naturelles à l'homme, vous me répondriez sans doute, avec votre érudition ordinaire, que c'est le *Jeu de Balle* (1); & vous auriez raison. Homère nous décrit exactement, dans son *V^e Liv.* de son

(1) Je ne dirai rien ici sur ces Jeux, ni sur les termes que notre Auteur employe après les Grecs. On consultera le petit *Traité de Meursius sur les Jeux des Grecs*, & le *Mémoire de Burette, Tom. I. pag. 153. Académ. Inscrip.* Il est très-intéressant & développe tout ce que notre Auteur ne dit qu'en passant. On y joindra aussi avec avantage ce que dit Baccius dans sa *Description des Bains de Dioclétien*, à la fin de son *Traité sur les Bains & les Thermes des Anciens*. T.

Odyffée, ce Jeu dont s'amusoit Nausicaa, sur le bord de la mer, dans l'île de Corfou, avec ses femmes : lorsqu'Ulyffe sortit du tas de feuilles où il s'étoit *sourré* après son naufrage, « La Reine, dit ce Poète, jetta ensuite la balle » à une de ses femmes, qui la manqua ; & » la balle tomba dans les flots. Aussi-tôt cette » femme se mit à crier ». Mais il nous rappelle encore ce Jeu dans son huitième Livre. Il n'y avoit là que deux joueurs, *Alius* & *Laodamas*.

Les Grecs ont sur-tout excellé dans ce Jeu. Ils avoient quatre sortes de balles : le *corycus* ; la grosse balle ; la *pelotte* ou *phéninde*, ou, selon d'autres, l'*harpaste*. Ces dénominations ne sont peut-être relatives qu'à la différente manière de jouer. Enfin la quatrième se nommoit *sphère* (ou *globe*) *vuide*, parce qu'elle n'étoit remplie que d'air, & non de chiffons, comme les autres. Ainsi l'on peut la comparer à nos *ballons*, d'autant plus qu'on y jouoit avec un ceste. Les Romains avoient aussi quatre sortes de balles, soit pleines de chiffons ou de plumes, soit d'air, dont ils s'amusoient. Ils les nommoient : *harpaste*, *trigonale*, *paganique* & *follis*. Martial en parle dans ces vers :

Hæc quæ difficilis turget paganica pluma
Folle minùs laxa est, & minùs artæ pila.

Il dit plus bas, *Liv. XIV* :

Folle decet pueros ludere, folle senes.

Les Grands, aussi bien que le Peuple, se divertissoient à ces Jeux, dont les Médecins avoient fait comme une partie de la Gymnastique. Scipion, Mécène, Denys de Syracuse, Alexandre-le-Grand, Antigone, &c. s'y exerçoient souvent.

On ne peut assigner l'Inventeur de cet exercice, comme je l'ai démontré dans mon Ouvrage *sur les Argonautes* (1). Cependant Hérodote crut en voir l'origine, de même que celle des *deç* & des *échecs*, chez les Peuples

(1) Ouvrage plein d'érudition, mais qui n'est pas le meilleur de ceux de M. Carli. Il nie la réalité de cette Expédition, si célèbre chez les Grecs : ce qui me paroît une absurdité. Le fond doit en être vrai, de quelque côté qu'on l'envisage. Ses raisons ne m'ont pas persuadé. Bianchini me paroît avoir beaucoup mieux vu la chose. Scipion Maffei réfute l'arrivée des Argonautes en Istrie, dans une *Lettre* du 20 Avril 1737. M. le Professeur Hacquet prétend en démontrer la possibilité, par l'ancien état des lieux. Voyez la *Lettre*, ou *Histoire* de son *Voyage*, écrite au Chevalier de Born. Ses raisons persuaderoient, s'il étoit vrai que les Argonautes eussent tourné de ce côté là. Mais Maffei a mieux vu que, par *Istrie*, il falloit entendre les pays voisins du Danube, près des embouchures duquel étoit la ville d'*Istria*. Fortis a soutenu l'opinion que M. Hacquet semble adopter. Mais ni l'un ni l'autre ne prouvent rien contre Maffei. Fortis est traduit en François. Je reviendrai à cet article, à l'occasion d'un passage de Pindare. T.

de la Lybie : cette opinion est confirmée par les Savans qui le trouvent en Egypte. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que les Grecs avoient des lieux destinés à ces Jeux de balles. Les Latins, d'après les Grecs, les nommoient *Xyftes* & *Sphériftères* ou *Corycées*.

L'Abbé Quadrio a écrit un petit Ouvrage sous le titre de *Sphériftique*, ou du *Jeu de Balle* : mais il n'a fait que donner une nouvelle forme à ce qu'avoit dit le docte Médecin Mercurial, dans son *Traité de la Gymnaftique*. Liv. II. Ch. IV. & juiv.

Or cet ancien Jeu de balle n'étoit pas inconnu des Américains. Oviédo, parlant des Indigènes de l'île *Hispaniola*, où il étoit, & de leurs ufages, dit : « Que dans chaque habitation » de leur pays, il y avoit un lieu destiné au » Jeu de balle, qu'ils appelloient *Batei* ». (Mot analogue au François *Batoir*.) *Hift.* Liv. VI. Ch. I. Il nous décrit en détail, dans le *Chapitre* suivant, ce Jeu dont il fut souvent spectateur. La balle étoit faite de certaines *racines d'arbres* & *de fucs*, qui, bien pétris & desséchés, devenoient un globe très-élastique. Ces gens faisoient leurs parties au nombre de dix ou vingt, de chaque côté; & divisoient, comme chez-nous, le terrain, ou l'aire du Jeu, par une ligne transversale. Tout le monde s'y réunissoit pour être spectateur. Les Caciques & les prin-

eipaux d'entre ses Gens, s'asseyoient sur des bancs de bois, joliment travaillés, & ornés de figures en relief, qu'ils appelloient *Duho*. La singularité qu'il y avoit dans ce Jeu, est qu'on ne rechassoit pas la balle avec la main, ou avec un battoir, mais avec l'épaule, le coude, les hanches, même la tête ou le genou; & avec tant de justesse & de légèreté, qu'on ne pouvoit le voir sans étonnement.

Oviédo, qui ne savoit pas y jouer, s'est au moins amusé avec plaisir dans la longue description qu'il nous en a faite. Les Otomaques de l'Orénoque ont aussi ce même exercice, comme nous l'apprend Gumilla, *Tom. I.* Leurs femmes le prennent tous les jours; mais elles se servent d'une espèce de palette, comme nous de nos raquettes, & avec beaucoup de dextérité. N'attribuez pas à l'ignorance des Américains de faire leurs balles avec des racines & des suc: car la balle que les Grecs appelloient *Corycus*, étoit, selon Antillus, cité par Oribase, faite de grains de figes (1), de farine & de sable. Herrera nous a décrit à peu près de même le Jeu de balle des Mexicains. Ceux-ci n'en jouoient que dans de grandes salles, comme les Romains; & leur balle étoit d'une espèce de poix élastique,

(1) Cela répondoit à l'éteuf, avec lequel on joue au *amis*. C'est un globe de cuir plein de son. T.

de la forme d'un ballon rempli d'air. Cette poix est d'une nature singulière, & susceptible de prendre toutes les formes qu'on veut. On en fait des vases, des bottes & autres ustensiles impénétrables à l'eau. On l'appelle *Cabutcu* (1) dans ces Contrées là. Nous n'en manquons pas à présent. Le mercure peut être contenu avec sûreté dans les vases qu'on en fait. Mais ce qu'il y a de plus important pour nos vues, c'est que le Jeu de balle a été commun aux deux hémisphères, dès les temps les plus anciens, comme le Jeu de *dez* & des *échecs*, autant qu'on peut le conjecturer des détails de Garcilasso.

Cook a aussi remarqué le Jeu de balle dans les îles de la mer Pacifique. Il a vu une petite fille jouer seule, au milieu de plusieurs autres, avec cinq balles, les jettant en l'air les unes

(1) L'Auteur se trompe; cette gomme élastique se nomme *Cautehu*, & non *Cabutcu*. C'est le résultat de la coagulation d'un *suc laiteux*, qui découle de l'écorce de l'arbre que les Indigènes du Pérou & de la rivière des Amazones appellent *Betshecaspi*, ou *Arbre à lait*. On la fait couler dans des moules de figure quelconque, pour en faire des flacons, des globes. Elle prend les formes qu'on veut. Nous en faisons actuellement des sondes très-utiles pour la Chirurgie & autres instrumens. Voyez *Plenck*, *Matière Medico-Chirurgicale*, chez Barrois le jeune. T.

après les autres, & fans jamais se tromper, ni manquer : ce que font nos Escamoteurs dans les places publiques.

Je devrois peut-être, après ces détails, vous parler ici des autres exercices que faisoient (1) les Mexicains & les Péruviens, pour montrer leur force & leur agilité, de manière à remporter les prix qui étoient proposés aux Vainqueurs ; car les Souverains des deux Empires accordoient des marques de distinction aux plus valeureux Champions, comme on le faisoit dans les Jeux publics de la Grèce : mais ce seroit m'engager dans des détails trop longs ; & je me contente de vous rappeler que les Américains, comme les Grecs, se frottoient de substances grasses par tout le corps, & se rouloient ensuite dans la poussière. Quelques personnes peu attentives & peu instruites, ont regardé cela comme une preuve de barbarie & de grossièreté bien sale. Mais d'autres n'ont pas manqué d'appercevoir que c'étoit pour se garantir de la piquûre des insectes. Les Grecs (2) faisoient absolument la même chose dans leurs Gymnases,

(1) Clavigéro, comme on l'a déjà vu, est celui qu'on doit consulter à l'égard des Mexicains. T.

(2) Platon l'avoit fait, étant Athlète. J'ai cité ailleurs l'exemple de Sophocle encore jeune. Etoit-ce-là deux barbares ? T.

pour se rendre plus robustes & plus souples. On en voit la preuve dans Homère , Hippocrate , Aristote , Plin & plusieurs autres Ecrivains , tant à l'égard des Grecs que des Romains libres , ou sous les Empereurs.

De ces exercices, où l'on ne respiroit que la joie, passons à des objets lugubres. Voyons des Nations entières répandre le sang humain dans des sacrifices horribles, ou à des funérailles, & se repaître de chair humaine ! N'est-il pas étrange que ces scènes affreuses aient été communes aux deux hémisphères !

Vous savez ce que César a écrit des Sacrifices des Druides des Gaules, dans lesquels on a répandu le sang humain jusqu'au temps même de Procope, première époque du Christianisme dans ces Contrées. Tacite nous rapporte la même chose des Germains. Les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Cananéens appaisoient ainsi leur Saturne, leur Moloc, comme les Gaulois, leur Hésus, leur Mars, leur Mercure, leur Tharanis. Car ce n'étoit, pour eux, qu'une même Divinité, analogue à celle du Typhon d'Egypte (1).

(1) M. de Pastoret observe, dans son excellent Ouvrage sur les trois Législateurs, Confucius, Zoroastre & Mahomet, que ces sacrifices horribles furent aussi longtemps en usage chez les Arabes, pag 363, première

Ditmar nous apprend que les Normands & les Danois sacrifioient, tous les ans, au mois de Janvier, quatre-vingt victimes humaines à leurs Dieux, & autant de chevaux, de chiens & de coqs. Quelques Ecrivains ont cité les exemples du sacrifice d'Abraham (1) & de Jephthé, comme

Edition. Athènes les pratiquoit encore tous les ans dans ses plus beaux jours. Quant à l'Egypte, ils n'y ont été en usage que sous les Rois Pasteurs, comme le montre le Chevalier d'Origny dans sa *Chronique Egyptienne*. Ces Rois étoient Phéniciens. T.

(1) M. Carli devoit au moins dire qu'Isaac n'a pas été sacrifié. Quant à la fille de Jephthé, c'est l'ignorance de la Langue Hébraïque qui l'a fait immoler. Simon, célèbre Professeur d'Hébreu, en Allemagne, a prouvé, par le parallélisme des passages, qu'il falloit ainsi traduire le Vœu de Jephthé : « *Cette personne sera à l'Eternel, & j'offrirai à lui un sacrifice; non pas je l'offrirai en sacrifice* ». Voyez son *Lexique Hébreu*, au mot GHALAH, par GAÏN ou HAÏN, Edit. 1771. On n'a pas réfléchi qu'il y avoit des Vierges consacrées au service de l'Arche, comme il y en eut ensuite pour celui du Temple. C'est ainsi que Marie, mère de Jésus-Christ, avoit été consacrée, dès l'âge de trois ans, dans le Temple de Jérusalem; non pour y entretenir le feu sacré: c'étoit le devoir des Prêtres. J'ai dit précédemment ce qu'elles y faisoient: Voyez l'*Hexahéméron* de S. Eustathe, & les *Notes* de Leo Allarius. Mais pourquoi, dira-t-on, cette tristesse, ces lamentations de la fille de Jephthé? Les Juifs regardoient, avec raison, (de même que le Législateur de la Perse) le célibat comme un état contre Nature: voilà

immolant des victimes humaines au Dieu de paix. Vous savez que les peines de mort, selon les premières Loix, étoient prescrites comme autant de sacrifices qu'on offroit à la Divinité, qu'on disoit offensée par la transgression de la Loi. On voit souvent, dans les Loix attribuées à Romulus & à Numa, cette formule *sacer esto*; & Festus les appelle *Sacratæ Leges*. Voyez aussi les *Formules* de Briffon. Les sacrifices humains ont été continués en Saxe jusqu'à Charlemagne, qui les défendit par ses *Capitulaires*, sous peine de mort. (*Ch. VIII.*)

Je vous ai parlé des sacrifices (1) des femmes

pourquoi Jephthé déchire ses habits, voyant qu'il ne pouvoit plus marier sa fille, puisqu'il l'avoit vouée sans réserve à l'état de virginité. Elle se lamente par la même raison. On voit par Sara, par Elizabeth combien il étoit fâcheux, déshonorant même pour une femme mariée de n'avoir pas d'enfans : aussi Sara donna-t-elle de sa propre main une Concubine à son mari, dans le dessein d'en adopter le fils : Elizabeth enceinte dit : « Que l'Éternel » avoit effacé son opprobre du milieu d'Israël ». On interprêtera très-mal les Langues des Peuples, quand on en ignorera les usages. T.

(1) Eustathe, sur *Denys Pénégète*, dit que la Loi des Gètes ordonnoit d'égorger la femme sur le cadavre de son mari. Quant aux esclaves de l'Italie, l'Auteur devoit se rappeler que Virgile imite les détails d'Homère, concernant les funérailles de Patrocle, & que ce qui s'y passe est le tableau des Usages de toutes les

& des serviteurs, qu'on inhumoit vivans avec les maris & les maîtres. L'idée qu'on avoit de les accompagner, avoit établi un suicide religieux, auquel on ne pouvoit plus manquer. Nous avons vu que c'étoit un usage également répandu dans notre ancien Continent. Mais j'ai oublié de vous dire que la coutume de tuer les esclaves aux obsèques, étoit commune aux anciens Peuples de l'Italie; comme on le voit dans Virgile, lorsqu'il décrit les Funérailles de Pallas.

Les Sacrifices humains ont été continués à Rome jusqu'au temps même de Lactance, s'il est permis d'ajouter foi à cet Ecrivain. Pline assure que Tibère entreprit d'abolir dans tout l'Empire ces horribles effusions de sang; mais c'est Adrien qui a réellement eu la gloire de les faire cesser. Ils ont subsisté en Egypte jusqu'au temps d'Amasis. Je me souviens d'avoir lu que les Tartares tuoient tous ceux qu'ils

anciennes Nations. Ainsi sa citation ne prouve rien de particulier pour l'Italie. Les Scandinaves joignoient aussi un cheval aux victimes, jugeant qu'un valeureux Champion ne devoit pas passer à pied dans l'autre monde. Ceci nous rend raison de ces cadavres de chevaux trouvés dans les tombeaux de Sibérie, & jette du jour sur Homère, *Iliad. Liv. XXIII, v. 171, &c.* J'ajouterai, au sujet de l'expression *sacer esto*, qu'elle ne désigne souvent qu'une consécration au profit de la Religion. T.

rencontroient,

rencontroient, en portant leurs Souverains à la sépulture, afin de leur donner des serviteurs dans l'autre monde. Acofta crut avoir observé la même coutume parmi les Peuples du Nord de l'Amérique; c'est-à-dire chez les Canadiens & les Habitans de la Floride, &c. Diodore de Sicile nous donne la raison dont les Ethiopiens s'autorisoient dans cette extravagance: « C'est, » dit-il, qu'ils se croyoient déshonorés, s'ils » n'avoient pas le même fort que leur maître; » de forte même que si le Roi étoit boiteux » ou mutilé de quelque membre, ils se ren- » doient boiteux, ou se privoient du membre » correspondant ».

Vous savez que les femmes se sacrifient & se brûlent à la mort de leur maris, dans l'Indostan, parmi les Peuples qui suivent la Religion de Brahma: les Brahmes, Prêtres de ce Dieu, font ceux chez qui Zoroastre (1) & Py-

(1) Zoroastre est un personnage fort obscur, que les uns font naître à la Chine, les autres ailleurs. L'opinion la plus probable, de nos jours, est qu'il fut esclave ou domestique d'un Prophète Israélite, & même d'Esdras, chez lequel il acquit ses connoissances. M. de Pastoret a bien présenté ce qui concerne la naissance de cet homme célèbre. Voyez ses *Trois Législateurs*, pag. 4 — 9. J'avoue cependant que je ne suis pas de l'opinion la plus probable pour nos Savans. Je doute que Zoroastre ait jamais connu les Hébreux. T.

thagore s'instruifirent des Théories qu'ils répandirent, l'un chez les Perfes, l'autre chez les Grecs; & les noms de ces deux Philofophes fe trouvent encore dans les anciens regiftres des Brahmes. Il eft bien étonnant qu'une Religion qui défend de rendre hommage à la Divinité par la moindre effufion de fang, autorife le dévouement de la femme la plus aimée. Elle va en grande cérémonie fe jeter dans le bûcher embrâfé de fon époux, afin de ne pas déshonorer fa poftérité. M. Holwel nous en rapporte un exemple bien frappant dans fes *Evénemens Historiques*, Part. II. Ch. IV. Il fe trouvoit, en 1745, à Coûmbuzaar, où Pékaamchund-Pundit, de la Tribu de Mahahrattor, mourut à l'âge de vingt-huit ans. Sa femme, belle comme l'amour, n'en avoit que dix-fept à dix-huit. Elle déclara aux Brahmes qu'elle vouloit être brûlée avec fon mari. Tous les Marchands Anglois qui fe trouvoient là, & particulièrement Lady Ruffel, femme de l'Amiral Anglois, firent tous leurs efforts pour la détourner de ce deffein; mais inutilement. Ayant donc demandé la permiffion, felon la coutume, au Gouverneur Mahométan Huffeyn-Kan, elle parut, accompagnée de trois principaux Brahmes, de fes fils, de fes parents, & d'une foule de Peuple, qui la fuivirent jufqu'au Gange: elle y pria, fe lava, quitta toute fa parure, & monta fur

Le bûcher avec le cadavre de son mari, au son de quelques instrumens lugubres, après quelques cérémonies, des prières, & à l'aide des Brahmes. Ceux-ci l'abandonnèrent l'un après l'autre, à mesure que le feu embrâsoit le bûcher. Aussi-tôt elle dit adieu à tout le monde, & se jeta (1) dans les flammes, où elle fut promptement consumée avec le corps de son époux. Ne peut-on pas appliquer ici, avec raison, cette sage réflexion du Poète :

Tantum religio potuit suadere malorum!

Mais il est essentiel d'observer que les Prêtres de l'Indostan, selon l'opinion la plus générale, préviennent ces momens de destruction, qui font horreur à la Nature, en donnant à ces victimes de l'opinion, certaine pâte qui les jette dans le délire, & leur ôte tout sentiment qui les feroit frémir à l'aspect de ces supplices. Les Américains font prendre des feuilles de tabac aux femmes & aux serviteurs qui vont périr avec les maris & les maîtres qu'on ensevelit. On fait que le tabac stupéfie promptement, après avoir causé une véritable ivresse. Properce a trop bien parlé de ces

(1) Ces scènes horribles prouvent que l'enthousiasme peut faire par-tout des Martyrs. T.

sacrifices de l'Indostan, (*Eleg. XI. Liv. III.*)
pour n'être pas cité ici :

- » *Felix Eois Lex funeris una maritis*
- » *Quos aurora suis rubra colorat equis*
- » *Namque ubi mortifero jacta est sax ultima lecto*
- » *Uxorum fufis flat pia turba comis :*
- » *Et certamen habent leti, quæ viva sequatur*
- » *Conjugium. Pudor est non licuisse mori.*
- » *Ardent viâtrices, & flammis pectora præbent.*
- » *Imponuntque suis ora perusta viuis.*

Laiſſons-là ces scènes affligeantes, pour jeter les yeux ſur les derniers excès de la férocité; & voyons l'homme ſ'afſouvir de la chair de ſon ſemblable. Les Cannibals n'étoient pas le ſeul Peuple Anthropophage; on en a rencontré d'autres dans les diverſes contrées de l'Amérique. Mais cette férocité n'a pas été moins répandue dans nos Continens. Les Scytes Orientaux, fixés entre la mer Caſpienne & l'Océan, ſe repaiſſoient de chair humaine, ſi nous en croyons Pline, *Liv. VI* Martianus Capella dit la même choſe de différens Peuples de l'Europe & de l'Asie. Pluſieurs Anciens avoient néanmoins douté du fait; mais les *Voyages* des Modernes l'ont ſuffiſamment prouvé. Marc Paul trouva des Peuples Anthropophages dans le Royaume de Conca, voiſin de celui de Quinſai, dans l'île de Zipangu, qui eſt peut-être celle de Luçon; dans les montagnes de l'île de Java; dans les

îles voisines de celle de Sumatra, &c. Cook fut victime de cette férocité, à la Nouvelle-Zélande (1). Les Barbares de cette Contrée ne trouvoient pas de meilleur repas que celui qu'ils faisoient avec la chair de leurs ennemis; ils étoient même étonnés du dégoût & de l'horreur que les Européens en avoient. Ils prouvèrent bien leur goût en mangeant aussi onze Anglois de l'Equipage de ce grand Navigateur.

Quelques Peuples de l'Afrique avoient assez étouffé la voix de la Nature, pour se persuader que le tombeau le plus honorable d'un père mort étoit le ventre de ses enfans. Ils pensoient en cela comme plusieurs Peuples Scythes, selon Porphyre, *Liv. III.* Ils les mangeoient par esprit de Religion. Les Indiens, qu'Hérodote appelle *Padei*, dévoroient pareillement tous les malades & les vieillards: les Canadiens se conformoient, à cet égard, à la férocité que Strabon attribuoit aux Massagètes. L'ancien Scholiaste de Pindare nous apprend que les premiers Peuples de l'Attique étoient aussi Anthropophages; & Tite-Live en dit autant

(1) Marion a fini de même chez les Sauvages, qui lui avoient fait le meilleur accueil. Voyez la *Relation de son Voyage*. T.

des Carthaginois. Agathémère l'assûre positivement des Ethiopiens; & Arrien des Habitans de l'île de Ceylan, & de celles des environs. Voyez son *Periple de la mer Rouge*. Il y nomme l'île Taprobane, les pays de Massalie, de Désurène, de Cirrade; les Bargises, les Hippioprofopes, les Macroprofopes, qui tous étoient Anthropophages. C'est aussi ce que confirme Martien d'Héraclée, en parlant de la mer de l'Inde.

Si cette coutume barbare doit être attribuée à une Nature dégradée, nous voyons qu'il n'y a aucune partie de notre Continent où l'on ne trouve l'homme abruti à ce point: mais en même temps il est aussi barbare que les Américains. Ainsi tout ce que Paw avance pour prouver que les différentes Nations de l'Amérique, même celles qui avoient un ordre Civil, n'étoient que des Hordes de Barbares, & pour ainsi dire au même niveau que la brute, tous ses raisonnemens, dis-je, sont on ne peut plus mal combinés.

On conçoit facilement que la faim puisse porter l'homme à manger son semblable, par cet instinct naturel qui nous porte à préférer notre propre conservation à celle d'autrui; car, en pareil cas, toute Loi cesse, au moins semble cesser; & l'homme n'a plus d'égal ni de maître,

s'il est le plus fort. C'est ainsi que le Dante a représenté le Comte Ugolino près de dévorer ses enfans en bas âge, pour rendre la scène plus touchante, quoiqu'ils fussent déjà mariés; & par la haine qu'il avoit contre les Pisans ses ennemis. Mais que de sang-froid, ou par esprit de Religion un homme se porte à manger son semblable, c'est une chose incroyable ou dont on ne peut se former l'idée, à moins d'être un Pirrhonien aussi froid que Crysippe, cité par Sextus Empiricus. *Pirrhon. Institut. Liv. III.* L'Histoire des Lombards nous présente ces Barbares se faisant gloire de verser dans le crâne de leurs ennemis le vin qu'ils vouloient boire. Quelques-uns ornoient même d'or & d'argent ces trophées horribles, que nous pourrions comparer à d'autres scènes aussi sanglantes, en y comprenant celles des Conquérens Espagnols.

Mais il y avoit, parmi les Hurons & les Iroquois, un autre usage non moins barbare, & même encore plus cruel: c'étoit de cerner le tour du crâne avec un instrument tranchant, pour enlever la peau & la chevelure à un ennemi vaincu & vivant. Voilà le plus glorieux trophée de ces Nations féroces, & celui qui flatte encore le plus quelques Peuples Sauvages de l'Amérique. Hérodote, *Liv. IV.* nous

fait voir les Scythes aussi barbares. « Voici ;
 » dit-il, comment ils enlèvent le cuir chevelu.
 » Ils le cernent tout au tour jusqu'aux oreilles,
 » secouent la tête pour en détacher ce cuir,
 » l'amollissent en le pétrissant avec les mains,
 » pour s'en faire une sorte de serviette; & plus
 » un des leurs a de semblables cuirs, plus il
 » est considéré ». C'est ce qui a donné lieu au
 proverbe *Manufacture Scythique*.

Antermony dit, dans son *Voyage en Chine* ;
 « Qu'il n'y a pas de Peuples plus ressemblans
 » entr'eux que les Tanguses de la Sybérie &
 » ceux du Canada ». C'est aussi ce dont Paw
 convient dans son *Tome premier*. Si nous en
 croyons les *Papiers Publics*, Bourgoine, aussi
 féroce que ces Sauvages, leur promit, dans la
 dernière guerre, un ducat pour chaque cheve-
 lure de Colons qu'ils lui apporteroient. Si cette
 atrocité, qui couvrit d'un opprobre éternel ce
 Général Anglois, est vraie, on peut assurer que
 le Général Charleton s'est couvert de gloire,
 en s'y opposant de tout son pouvoir, au risque
 même de perdre le commandement de l'armée
 du Canada.

Puisque nous en sommes sur l'article des
 Tartares & des Scythes, je vais vous rappeler un
 autre usage commun aux deux hémisphères. Ces
 Asiatiques font une pâte, nommée *Kacha*, qu'ils

réduisent en un très-petit volume, & en mangent peu à la fois. Cependant cette pâte les soutient pendant plusieurs jours, sans autre aliment. Or on a remarqué que les Canadiens usoient aussi d'une pâte analogue, faite de racines avec du maïs, & qui les soutient de même pendant plusieurs journées de marche. Voilà donc encore un usage analogue. Mais finissons cette Lettre.



L E T T R E X X V I I I.

En supposant de l'analogie entre les Usages, les Coutumes, les Cultes Religieux des Peuples des deux Hémisphères, peut-on découvrir le point où ils se sont séparés; en distinguant toutefois les Coutumes primordiales de l'accessoire qui n'est dû qu'aux circonstances ou au local? Comparaison des Nations les plus cultivées du Mexique avec les Egyptiens. Culte du Soleil & de la Lune. Symbole du Serpent. Ornaments des Guerriers; têtes de Dragons, de Lions, &c. Culte de Priape. Couteaux de pierre consacrés à la Religion. Procès fait aux Morts. Hiéroglyphes. Embaument des cadavres. Pyramides. Ouvrages en nattes. Toiles de coton, de poil de lapin. Autres Usages semblables, entre les deux Peuples susdits.

SIL est vrai que le Genre-Humain se soit répandu dans différentes Contrées, après un Commerce familier entre les premiers Individus, réunis à leur origine; & que, par une conséquence bien naturelle, on doive admettre une

propagation d'idées, d'usages, qui ont été les mêmes à une époque commune aux Chefs des diverses Générations, mais qui ont subi les modifications que les circonstances devoient aussi produire dans l'ordre physique & moral; si d'ailleurs il est vraisemblable que les différens degrés de ces modifications puissent indiquer les diverses époques auxquelles les Individus ont eu plus ou moins de liaisons & de commerce entr'eux, ou avec les Sociétés qui ont résulté des Générations qui se sont dispersées, il me semble qu'en comparant, avec attention, les Usages, les Cultes religieux des Américains, d'une part, & de l'autre, ceux de notre Hémisphère, on doit appercevoir le point central d'où ces Générations sont parties, en se séparant.

Il n'est pas moins vrai que ces Générations, s'étant détachées l'une de l'autre, & n'ayant plus eu enfin aucun commerce réciproque, elles se sont tellement modifiées, changées, en adoptant des Usages & des Cultes différens, qu'il devient comme impossible, au premier abord, d'y appercevoir une analogie certaine; & que conséquemment, quelque système qu'on adopte, il y aura toujours lieu à des contestations, plus ou moins fondées, selon le différent point de vue sous lequel on envisagera la question. En effet, si l'on réfléchit seulement à la diversité

des Langues (1) de nos Contrées, abstraction faite des Usages & des Cultes, quelle variation dans le seul espace de mille ans ! La Langue Latine, qui étoit déjà le résultat de plusieurs anciens Idiômes, ayant été mêlée de Tudesque & d'autres langages barbares, n'en fut bientôt

(1) Il est incroyable combien l'on a produit d'hypothèses sur l'origine & la ressemblance des Langues anciennes & modernes. L'Hébreu a paru aux uns la Langue primitive : je l'ai assez étudié pour assurer que cela ne peut pas être : il est trop composé. D'autres ont adopté le Celtique : mais le Celtique, qu'est-il ? où existe-t-il ? Seroit-ce le Breton de l'Armorique, & du pays de Galles ? Je n'en vois pas encore de preuve bien claire. D'autres ont accordé ce privilège au Basque : mais cet Idiôme est un mélange de Phénicien, de Gaulois, de Scythe. L'Esclavon, quoique fort étendu, a des mots trop composés pour avoir cette prérogative. La Langue Celto-Scythe, que plusieurs Suédois nous présentent comme Langue-mère, ne tient rien de ce caractère. Si l'on croit d'autres Suédois, c'est la Langue Gothique qu'on retrouve depuis la Chine jusqu'en Espagne. On a dérivé le Grec de l'Hébreu, l'Allemand du Grec ou de l'Hébreu : le Grec du Finois, le Chinois du Gothique ; l'Indien du Celtique ; le Latin de l'Esclavon ; l'Egyptien de l'Hébreu ou du Gothique. Mais tous ces systèmes disparaissent quand on jette les yeux sur l'Ouvrage du docte Hervas. En effet à quelle Langue comparer deux ou trois-cents Idiômes de l'Amérique, qui n'ont presque rien de commun entr'eux ? Cependant il est vrai que nombre de mots Péruviens, Mexicains, Valaches,

qu'un produit informe, qui donna naissance à notre Italien & aux autres Idiômes de l'Europe. Si nous n'avions pas le flambeau de l'Histoire pour parcourir cet espace, qui croiroit jamais que l'Italien est dérivé du Latin, & que les Peuples de l'Italie, pris en masse, viennent de

Algonquins, Arabes, Taïtiens, Indiens, Chinois, Gothiques, Esclavons, Latins, Grecs, Tartares, Finois, Lapons, Hongrois ont la même racine & le même sens. Est-ce l'effet du hasard, ou la suite du mouvement de nos organes, qui sont nécessairement déterminés à telle articulation, à tel son, en conséquence de telle sensation? Je verrois dans cette dernière hypothèse la raison de ces rapports: mais est-elle même probable? Dire, avec Kœnig, que le Grec dérive de l'Hébreu, ou, avec Nils Idman, que le Grec est une branche du Scandinave, aller chercher, avec Ibre, les Langues Latine & Grecque dans le Mexogothique, ou le Lapon dans l'Hébreu, avec Rudbeck, tandis que d'autres prétendent trouver d'autres sources avec autant de fondement, j'avoue que c'est une pure illusion. Idman me paroît même le plus mal-fondé de tous ceux qui ont comparé l'une ou l'autre Langue ensemble. Les théories religieuses ne prouvent pas assez, pour déduire d'une Nation l'origine d'une autre. Abraham adoroit le vrai Dieu: son père adoroit le Soleil & les Astres, comme la plupart des Tartares ses parens, sortis de la famille de Sem: on ne peut donc pas toujours remonter, avec assez de sûreté, à l'origine d'une Nation, par la ressemblance apparente des Cultes? Si Gêbelin avoit fait ces réflexions, il se seroit bien gardé d'écrire ses *Dictionnaires Etymologiques*, qui ne sont qu'un océan d'erreurs. T.

ces anciens Romains, si fiers de leur Toge, & qui parloient la Langue Latine dans une Contrée où les Moines favent à-peine la lire ? de ces Romains, dis-je, qui, en adorant Jupiter, étoient plus redoutables que ses foudres ?

Après la révolution de tant de siècles, & une fuite presque infinie de vicissitudes physiques & morales, ce seroit en vain qu'on se flatteroit de retrouver des caractères assez marqués, pour en conclure qu'ils sont originaux, & qu'ils appartiennent à telle Nation primitive. Il faut donc se contenter d'en suivre les traces obscures, & de recueillir quelques notions éparées, dont le résultat sera même encore plutôt le produit du bon sens, que celui d'une preuve vraisemblable. Ainsi, sans être ni trop crédule, ni trop Pirrhonien, passons à l'examen de ce qui nous paroitra probable, puisque nous ne pouvons pas espérer de parvenir à une certitude qui nous satisfasse.

Nous avons reconnu, dans les Lettres précédentes, nombre d'Usages communs aux Peuples de l'Amérique, & aux Scythes, Tartares, Africains, Indiens. On pourroit y joindre plusieurs autres rapports, comme l'insibulation, la parure des femmes & autres, qu'on verra dans l'Ouvrage de Gumilla, que j'ai cité plusieurs fois, ou dans les *Recherches Philosophiques*. Les Peuples de l'Orénoque présentent même des rapports

plus particuliers avec les Hébreux, à certaine époque. Or tous ces Usages, le Culte du Soleil, de la Lune remontent aux temps primitifs, au moins à des dates très-anciennes dans l'Histoire. Ils prouvent donc, chez ces anciennes Nations, certaine affinité dans l'ordre civil & moral de ces temps-là. Cependant ils ne nous mettent pas en état de déterminer à quelle époque ces idées, ces rapports leur ont été communs, en supposant ces Générations réunies, ou près les unes des autres; & nous pouvons encore moins voir quand elles se partagèrent en différentes branches. Il faut donc nous arrêter à quelques points plus sensibles, & nous rapprocher des pays les plus civilisés, ou qui ont eu un ordre social & religieux plus marqué.

Comparons donc les (1) Mexicains avec les Egyptiens, & les Péruviens avec les Chinois; nous hazarderons ensuite de conclure jusqu'à quel terme les progrès de l'esprit humain ont été uniformes entre ces Nations respectives, & nous appercevrons peut-être quand il y eut quelque commerce réciproque de l'un à l'autre.

(1) Le Lecteur se rappellera ici l'explication que j'ai donnée de la *Statue Mexicaine*. Elle vient à l'appui des idées de M. Carli; si même elle ne décide pas la chose infailliblement. T.

Je conviens qu'il est réellement difficile ; pour ne pas dire impossible , de déterminer quelle coutume a été la première parmi les hommes , & quelle est celle qui l'a suivie , si nous considérons le mélange , la confusion que les guerres , les invasions subites , les révolutions du globe , telles que les tremblemens de terre , les inondations , ont occasionnés parmi les différens Peuples qui se sont ainsi entremêlés ; & assez souvent au point de changer de caractère national. Ne soyons donc pas surpris si tel Peuple , en telles circonstances , ressemble si peu au Peuple précédent qui habitoit le même local. D'ailleurs les hommes , toujours séduits par le merveilleux & la nouveauté , où entraînés par leurs passions , des desirs tumultueux , l'amour-propre , sont bientôt décidés à changer , ajouter , réformer ; & , le plus souvent , pour rendre les choses pires , en voulant améliorer leur état. Les Usages , les idées , le Culte des Ancêtres ne plaisent plus ; on croit avoir plus de lumières , d'expérience ; & , en cinq ou six siècles , comme l'Histoire de tous les Peuples le prouve , une Nation ne se ressemble plus dans ses différens périodes. Je vais cependant vous dire ce que je puis saisir de plus vraisemblable sur l'objet qui nous occupe.

Il est constant que le Culte du Soleil & de la Lune a été la première erreur religieuse de l'Egypte ,

l'Égypte. « Les plus anciens Habitans de l'Égypte, dit Diodore de Sicile, contemplant avec admiration, & un étonnement ravissant la nature de l'Univers, pensèrent qu'il y avoit deux Dieux éternels, le Soleil & la Lune ». Nous avons déjà vu qu'ils représentoient la révolution du temps par un serpent en cercle, qui tenoit sa queue dans les dents. Les *Hieroglyphes d'Horus*, traduits en Grec par le nommé Philippe, que Fabricius croit contemporain d'Aristophane, nous apprennent que les Égyptiens prirent ce symbole pour représenter le cours de l'année, qui se renouvelle en finissant; parce que, tous les ans, le serpent se dépouille de sa vieille peau, pour reparoitre avec une nouvelle. Ce fut dans des âges postérieurs à cette première théorie, que le serpent devint le symbole de la guérison, lorsqu'on eut observé, par la pratique, que la décoction des couleuvres, vipères ou autres reptiles, étoit très-avantageuse pour guérir la lèpre, qui étoit fréquente en Égypte. Quand on vouloit y représenter quelque chose de sublime, on figuroit un aigle fixant le Soleil. Cet astre y étoit indiqué sous la figure du lion (1).

(1) Tous les Anciens ont donné l'épithète d'*igné* au lion. Le mot *labi* signifie même *flamme* & *lion*, dans quel-

Les Guerriers des premiers temps, connus de l'Égypte, & qu'on y honnora comme autant de demi-Dieux, se mettoient sur la tête un crâne de lion, de taureau, de dragon ou d'autre animal féroce. C'étoit, selon Diodore, la marque distinctive de la souveraine puissance. Voilà pourquoi Hercule ne quitte jamais sa peau de lion.

Le Culte de Priape n'est pas moins ancien en Égypte. Les Traditions nous apprennent que son Culte fut établi par Isis, en mémoire d'Osiris, son mari, selon le même Diodore. Les Égyptiens appelloient *Phall* le Dieu Priape. Herodote attribuoit l'origine de ce Culte à Bacchus, disant que, dans les jours de fêtes de Priape, les Bacchantes portoient en cercle un de ces *Phallus*, de la longueur d'une coudée, & fait de nerfs réunis ensemble. Mais il est évident que cette cérémonie est postérieure à l'institution du Culte. Ces orgies passèrent de l'Égypte en

ques Langues de l'Orient. Hercule, qui se repose sur sa peau de lion, étoit le symbole du Soleil, arrivé au solstice d'été. Quant à ces crânes & à ces peaux d'animaux, ce fut, chez toutes les Nations, la parure des valeureux chasseurs qui avoient tué ces redoutables ennemis de l'homme. Paschal donne, à cet égard, des détails instructifs dans son *Traité des Couronnes*, Liv. IX. Ch. XXIII. — XXIV. Les Métamorphoses de Protée sont dues à cet usage. Voyez l'*Hérodote* de M. Larcher. T.

Grèce, de-là à Lampsaque, ville de l'Hellespont, où ce Culte fut le plus célèbre. Les Egyptiens représentoient le Phallus sous la figure d'une croix tenant à un anneau, comme on le voit dans les obélisques. Cette forme a donné lieu à nombre de conjectures parmi les Savans. Les femmes, dans les anciens Monumens, ont souvent un pareil Phallus (1) pendu au col, comme les Indiennes portent le *Lingam* : les Romaines se paroient aussi le col de ce joyau.

L'usage des couteaux faits de pierres (2) tranchantes, est aussi de la plus haute antiquité en Egypte. Dès qu'on eut trouvé l'usage du fer, on quitta ces couteaux; mais l'utilité dont ils avoient été, leur mérita certains égards; on voulut les consacrer au moins pour quel-

(1) C'est le signe même de la Planette de *Vénus*. Nos femmes le portent encore au col, dans la croix & l'anneau. T.

(2) L'Auteur parle ci-après de pointes de silex trouvées en Suède. Voici ce que dit Tychon Rothe : « On trouve encore dans les anciens tombeaux de nos Con-
trées, des armes & des instrumens de pierre, tels que
des épées ou sabres, des haches, des marteaux, &
autres : mais je ne vois pas quel pouvoit en être l'usage ».

Strabon dit, *Liv. VII.*, « Que les femmes des Cimbres alloient dans le camp prendre les captifs, & les amenoient pour les égorger : elles en faisoient couler le sang dans un bassin ». Mais il ne nous apprend rien sur la matière des instrumens de ces sacrifices horribles, où Oreste fut presque immolé par sa sœur. Il tua le Roi *Thoas*

ques usages, & ils furent consacrés à plusieurs cérémonies religieuses. C'étoit donc avec ces couteaux que le Profecteur ouvroit les cadavres qu'on vouloit embaumer. Diodore dit qu'il le faisoit publiquement avec la *Pierre d'Egypte*. Hérodote la nomme *Pierre d'Ethiopie*. Les Hébreux conservèrent aussi l'usage de ces couteaux pour leur cérémonie la plus sacrée, qui étoit la circoncision. Nous lisons, dans l'*Exode*, que Séphora, femme de Moïse, lui apporta une pierre très-aigüe, avec laquelle il coupa le prépuce de son fils. Dieu dit à Josué, *Ch. V.* : « Fais-toi des couteaux de pierres; & circoncis' » : ce que Josué ne manqua pas de faire.

Vous me représentez, dans votre dernière Lettre, les différens sentimens des Interprètes à ce sujet, sans oublier les Pères; mais je dois

ou *Theut*, & se sauva, avec sa sœur & la statue de Diane. Ces Cimbres étoient des Goths. Au reste ces armes ou instrumens, soit de pierre, soit de métal se trouvent quelquefois placés sous la tête, dans les tombeaux. Ezéchiel rappelle cet usage, *Ch. XXXII*, v. 27. Ces Nations du Nord, qui ne connoissoient de Dieu que leur *Pil-stor* ou *hasse grande*, comme les anciens Romains leur *Kuris*, en conservoient la figure en pierre dans leur tombeau, pour s'en faire honneur chez les Ombres. Nous avons conservé l'idée de cet usage dans les obseques des Militaires, en croisant deux épées en sautoir sur leur cadavre lorsqu'on les inhume. T.

vous rappeler que les Hébreux regardoient comme souillé l'autel sur lequel on avoit employé un couteau de fer, ou même seulement du fer. La Loi y est formelle dans le *Ch. XXVII. du Deutéronome*, « Tu élèveras au Seigneur ton » Dieu, un autel de pierres (*brutes*) entières; » & tu ne porteras pas le fer sur lui ». Si même une épée avoit été posée sur l'autel, il étoit souillé, comme on le voit dans l'*Exode*.

Ainsi l'on peut assurer que les Hébreux, de même que les Egyptiens, se servoient de couteaux de pierres, par un usage que la Religion avoit consacré pour ce qui concernoit le Culte rendu à l'Être Suprême. Théodoret étoit dans l'erreur, lorsqu'il écrivoit qu'on ne se servoit alors de pierres tranchantes chez les Hébreux, que parce qu'on ne trouvoit pas de fer dans l'Arabie déserte. Mais les Hébreux avoient assurément des armes, puisqu'ils eurent à faire une guerre presque continuelle, au milieu des Nations qu'ils traversoient. Ainsi il est absurde de croire qu'ils n'avoient pas un instrument tranchant de fer, pour remplir la cérémonie de la circoncision.

Ce qu'il y a de plus étonnant, dans Théodoret, est qu'il ne considéra point que, dans le premier cas, Moïse étoit chez les Madianites, Nation très-nombreuse, selon le *Ch. XXXI. des Nombres*, & située entre les torrens de

Zared & d'Arnon , sur la rive du lac Asphaltite , dans l'Idumée , même où demuroit son beau-père ; & qu'en outre les Hébreux n'étoient pas encore fortis d'Egypte. Dans le second cas , qui est celui que rapporte Josué , les Hébreux avoient passé le Jourdain , & occupoient une Contrée voisine des Amorrhéens. Ce fut alors que Josué circoncit les Juifs qui ne l'avoient pas été dans le désert.

Vous remarquez , fort à-propos , dans votre dernière Lettre , qu'en Phrygie & dans toutes les Contrées où se répandit le Culte de Cybèle , on faisoit autant de Castrats des Prêtres de cette Déesse , ou *Galls* (1) , avec un instrument de terre cuite , que Pline appelle *testa samia* , Liv. XXV. Ch. XII. Voici ses propres termes : « *Samia testa matris Dùm Sacerdotes qui* » *Galli vocantur virilitatem amputant* ». Juvénal en fait aussi mention , *Satyr. VI.* :

« *Mollia qui ruptâ secuit genitalia testâ.*

On lit dans Martial , *Liv. III. Ep. VIII.* :

« *Abscissa est quare samia tibi mentula testâ.*

Catulle connoissoit aussi cet usage : *De Bercynth. & Athy* :

« *Div. lilit lactes acuto sibi pondere silicis* ».

(1) *Galli* ou *Galls* , mot qui signifie *Castrats* , de *Galah* , Hébreu , ou de *Gall* , Gothique , *couper* , *écorcher*. *Gait* , en Suédois , est encore un porc châtré. T.

Qui fait si ces pointes de filix, qu'on trouve assez fréquemment sous terre, en Suède, en Allemagne, & dont parle Paw, *Tom. II. pag. 397*, n'étoient pas consacrées à quelque Rit religieux. Quoiqu'il en soit, l'usage des couteaux, des armes faites de pierres tranchantes, a été commun à l'Égypte, à l'Asie, à l'Europe, & s'est conservé parmi les Prêtres ou Sacrificateurs des diverses Nations, même depuis la découverte du fer.

Diodore de Sicile nous a fait connoître l'usage où l'on étoit en Égypte d'exposer les cadavres des Rois, & des Premiers de l'Etat aux yeux du Peuple, qui rappelloit le bien ou le mal qu'ils avoient fait, & fixoit ainsi l'opinion, d'après laquelle on décidoit s'ils devoient être inhumés publiquement & avec les honneurs décernés à la Vertu, ou enterrés dans leurs demeures domestiques, pour être à jamais oubliés. (Il n'a pas non plus omis l'embaumement des morts) Cet usage étoit particulier à l'Égypte, & remonte à la plus haute antiquité.

Tous ceux qui ont un peu de lecture savent que l'on conservoit la mémoire des faits historiques, politiques, économiques même, moyennant certains signes qu'on traçoit sur des feuilles de Palmier, ou qu'on gravoit sur des tables de pierre, de métal, sur les obélisques, &c. Hé-

rodote & Diodore appellent cette (1) écriture *sacrée*, parce qu'elle fut particulière aux Hiérophantes, même après l'usage de l'écriture littéraire, dont on attribua l'invention à *Thoyth* ou *Theuth*, qui fut ensuite nommé *Mercur*, & rangé parmi les Dieux. Je ne rappellerai ici les Pyramides, que pour dire qu'on plaçoit des Idoles sur leur extrémité. On fait que les premiers Obélisques *horaires* ou *gnomons*, ont

(1) Héliodore appelle *royales* les lettres Ethiopiennes, qu'il dit avoir été semblables aux lettres *sacrées* des Egyptiens. Les Babyloniens, les Phéniciens, les Grecs & presque tous les anciens Peuples avoient leurs caractères sacrés. Mais il ne faut pas en conclure qu'il n'y avoit pas d'autres lettres pour l'usage vulgaire. Il paroît même que le Peuple connoissoit l'écriture littéraire en Egypte, long-temps avant Sésostris, surnommé le *Grand*. V. le Chevalier d'Origny, *Chron. Egypt.* Diodore y vit au moins ces deux espèces de caractères. Mais que doit-on proprement entendre par *caractères sacrés*? C'est ce qu'on n'a pas bien défini: il paroît même qu'on a plusieurs fois confondu ces caractères avec ceux qui servoient à la magie, tels que ceux des Clavicules de Salomon, ou ceux qu'on appelloit *Lettres Ephésiennes*, Voyez Rhodigin, Liv. XVI. Ch. XIV., ou *Swast-runn*, *Lettres noires*, dans le Nord, inventées par Odin: les lettres alphabétiques s'y nommoient *malrunn*, ou *Lettres de paroles*. Voyez le Suédois Bérôn sur le *Voluspa*. Clément d'Alexandrie regarde cependant les Lettres Ephésiennes comme de purs symboles. L'écriture hiéroglyphique n'étoit pas non plus toute mystérieuse pour le Peuple; puisqu'il y pouvoit lire ou voir la taxe des Impôts, &c. qu'il devoit payer; les signes des différentes

été l'ouvrage des (1) plus anciens Rois d'Égypte : on en a faits de plus grands & de plus beaux dans les âges postérieurs. La figure, en pierre, du Sphinx, du Lion, du Crocodile est une des premières inventions de l'Égypte ; on y excelloit dans l'art de tresser des nates en marqueterie, & de faire des toiles de coton & de lin : ces talens s'y sont même conservés jusqu'à nos jours.

Mais je serois trop long si je voulois m'étendre sur toutes les parties où l'on apperçoit des rapports directs entre les deux hémisphères. Ainsi je laisse de côté la polygamie permise en Égypte ; l'esclavage ; le Sacerdoce, réglé par un Chef, nommé *Souverain Pontife* ; les Collèges, où les Prêtres élevoient la jeune Noblesse ; ces Prêtres considérés comme les dépositaires uni-

faisons, des différens travaux qu'il avoit à faire pendant l'année. Nous aurions les éclaircissemens nécessaires à ce sujet, si le temps avoit épargné l'*Ouvrage* que Démocrite avoit écrit sur les lettres sacrées de Méroé & de Babylone. Voyez Bochart, *Géograph.* Liv. II. Ch. XVII. Col. 773. Pour moi, je ne regarde comme caractères sacrés, que ceux qui servoient aux Archives, qu'on gardoit soigneusement dans les Temples, & je me fonde sur Clément d'Alexandrie, & Jablonski : *Panth.* On a abusé du mot *hiéroglyphe*, qui signifie proprement *gravure sacrée*, pour l'appliquer à l'écriture symbolique. T.

(1) On a prétendu que l'Obélisque élevé par Sémiramis étoit plus ancien ; cette assertion est absolument fautive. T.

ques des Sciences & des Livres ; & nombre d'autres Usages dans lesquels les différentes Nations ont pu se ressembler par les mêmes circonstances , les mêmes besoins , les mêmes réflexions , sans avoir eu un commerce réciproque , ni aucun rapport à leur origine civile.

Vous pouvez , sans doute , appercevoir , par cette esquisse des anciens Usages de l'Égypte , en quoi cette Contrée a quelque analogie avec le Mexique. D'ailleurs rappelez-vous nombre de faits que je vous ai présentés dans mes Lettres précédentes : ainsi je n'ai plus que certains articles à rapprocher.

Je dis donc que les armes , & particulièrement les couteaux de pierres tranchantes , destinés à ouvrir la poitrine des victimes , étoient les mêmes au Mexique , en Égypte & en Asie ; & je suis sûr que , si la même Religion avoit subsisté , après la découverte du fer , les Prêtres des diverses Nations n'en auroient pas moins conservé l'usage des instrumens de pierre consacrés aux Rits religieux , comme les Hébreux l'ont maintenu constamment dans leur Temple.

Si les Egyptiens jugeoient leurs Rois ou les Grands après leur mort , nous avons vu que les Américains exposoient aussi , dans certaines Contrées , leurs Souverains morts au jugement du Peuple , & que , si leurs actions méritoient

un éloge général, on y composoit ces (1) *areites*, qui en transmettoient la mémoire à la Postérité. Je vous ai dit aussi, d'après Oviédo, qu'on embaumoit les corps en Amérique, pour les envelopper ensuite de longues bandes, comme en Egypte. Nous avons même vu plusieurs procédés pour les conserver, & avec autant de soin que chez les Egyptiens.

Le Culte du Soleil, de la Lune & des Planètes, fut commun à l'Amérique, sur-tout au Mexique, selon le témoignage d'Oviédo, rapporté dans ma septième Lettre. Les Mexicains adoroient aussi *Vixlipuzli*, Dieu de la guerre, ou Mars dans notre Hémisphère. On lui sacrifioit les ennemis vaincus ; nous avons vu la même chose chez nos anciennes Nations. On y répandoit le sang des victimes du côté du Soleil. Les Chilulans, voisins des Mexicains, rendoient un Culte particulier à Mercure, considéré comme Dieu des Marchands.

Le Serpent & le Lion étoient adorés dans les pays des Andes & dans celui des Canches, comme l'emblème du Soleil. Nous avons vu d'ailleurs, chez les Mexicains, un cercle environné d'un serpent, pour désigner un *cycle* ou une des révolutions du temps, plus ou moins

(1) Eustate nous apprend que les Gètes faisoient même, au son de la cithare, l'éloge public de ceux qui avoient mérité l'estime de leur Nation. T.

longue, selon les périodes qu'on y avoit adoptées. Le Sphynx n'est pas une des figures les moins singulières parmi ces emblèmes. C'est dans l'Ethiopie qu'on croit en voir l'origine. L'Egypte adopta ensuite ce symbole. Mais il se trouvoit en Amérique. Pierre Martyr, homme croyable, fait mention d'un Sphynx gravé sur une pierre transparente, enrichie d'or, parmi les présens qui furent envoyés du Nouveau-Monde à la Cour de Madrid. Voyez son *Histoire du Nouveau-Monde*, pag. 358.

Comme les dimensions des Pyramides d'Egypte sont actuellement bien connues, je ne m'y arrêterai pas. Mais voyons ce que Gemilli Carréri, cet exact observateur, nous dit de celles qui étoient au Mexique, vers le Nord. Celle qui passoit pour avoir été élevée en l'honneur de la Lune, avoit à sa bâte, & des deux côtés, six-cents cinquante *palmes* ou *empans* : les deux autres en avoient chacun cinq-cents. Elle étoit haute de deux-cents ; toute en pierre, ayant un escalier pratiqué dans la pierre même, comme celles de l'Egypte. L'ignorant Evêque Somarica, obsédé du Démon du Fanatisme, la fit abattre, sans épargner celle du Soleil. Celle-ci avoit de plus grandes dimensions. Deux côtés de sa bâte se prolongeoient jusqu'à 650 *palmes* ; les deux autres en avoient chacun mille : elle s'élevoit à 250 environ. On appelloit cette

pyramide-ci *Tonagli*. La statue qu'on en renverfa resta au milieu de l'édifice, où elle est encore. Les Espagnols se sont contentés depuis d'en enlever l'or qui y étoit incrusté. Les Habitans distinguent ces Pyramides par le nom général de (1) *Kou*. Ils en attribuoient la construction aux *Ulmecs*, qui passôient pour avoir été les premiers Habitans de cette Contrée-là, & qui étoient venus (2) de l'Orient, par mer. Charles Siguenta croyoit que ces masses avoient été élevées (3) avant le déluge.

Je vous ai dit quelque chose, dans ma troisième Lettre, au sujet des visières dont les Guerriers se servoient : nous y avons vu que les Grands du Mexique portoient sur la tête des crânes de lions, de tigres, même des espèces de têtes de serpens, comme Diodore le rapporte des anciens Héros de l'Égypte.

Le Culte de Priape, établi dans cette partie de l'Afrique dès la plus haute antiquité, sous le nom de *Phallus*, s'est aussi retrouvé dans la province de Panuco : on a eu lieu de le soup-

(1) Ce mot doit signifier *ligne droite*, perpendiculaire. T.

(2) Ceci mérite attention. Voilà donc des Étrangers qui arrivent par mer en Amérique. T.

(3) Clavigéro assure, à la fin de son *Tom. II.*, que cet Ecrivain les croyoit postérieures au déluge. S'il l'entend du déluge universel, il a raison ; mais le doute reste quant à celui d'Ogygès.

gonner à Tlafcala. Les Historiens de la Conquête disent qu'on y adoroit Vénus, ou le symbole de la Génération. Quant au Rit de la Circoncision, dont plusieurs Contrées de notre Hémisphère se disputent l'antiquité, telles que l'Egypte, l'Ethiopie, la Judée, la Colchide & autres mentionnées, les Voyageurs l'ont remarqué en différens Pays de l'Amérique, & dans les Isles de la mer pacifique.

Je ne vous rappelle l'usage de faire du papier avec des feuilles de palmier, connu en Amérique comme en Egypte, que pour faire observer que les Mexicains montroient plus d'intelligence dans le symbole par lequel ils représentoient la guerre. *Horus Apollo* nous dit, *Liv. II. n° V.* : « Les mains d'un homme tenant, l'une un bouclier, l'autre un arc, sont » l'emblème de la guerre, chez les Egyptiens ». Mais, au Mexique, la guerre étoit désignée par un bouclier rond, posé sur un faisceau d'épées croisées en sautoir. Ce qui paroît mieux combiné & plus expressif.

Voici encore deux symboles analogues, ou plutôt le même dans les deux Hémisphères. Les Egyptiens, selon le même *Horus*, *Liv. I. n° VI*, désignoient une chose sublime, par l'épervier, ou l'aigle qu'ils tournoient du côté du Soleil: ce fut même l'emblème de cet astre. *Acosta*, *Liv. VII.*, nous apprend qu'on voyoit aussi au

Mexique (1) l'aigle tourné vers le Soleil, & que c'étoient les armes de cet Empire.

Nommons seulement, en passant, ces belles nattes que Cortez & Oviédo ont tant vantées, & qui ne le cédoient pas à celles de l'Égypte; cette perfection de toiles de lin, de coton, de poils de lapin, qu'on a pris pour de la soie, tant le travail en étoit beau; cette magnificence des Rois du Mexique, dans leurs édifices, à la Cour; ce luxe somptueux; ces ménageries où ils renfermoient toutes sortes d'animaux quadrupèdes ou volatils; ces collections de choses les plus rares, même de monstres humains, dont nous avons déjà assez parlé, & analogues au goût des Rois d'Égypte, qui étudioient en particulier, non-seulement l'anatomie de l'homme, mais même celle des animaux, quoique fut une profanation pour le Peuple.

Nous devons remarquer parmi ces monstres humains, cette espèce d'*hommes blancs* ou *albins*, que les Rois de Congo, sur-tout ceux de Loango, de Bantan, de Java, &c. nourrissoient, par le seul motif du faste & de la grandeur. Les Africains les appellent *Dondi*, & les Indiens *Kacherlaki*. Or on en trouve en Afrique, en Asie & en Amérique, à l'Isthme de Panama, dans le Darien. On ignore si c'est une race d'homme particulière,

(1) Abram observe qu'on a vu l'aigle éployée à deux têtes au Brésil, comme dans les armes de l'Empire. T.

comme les Nègres, ou s'ils font réduits à cet état par une maladie. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on en voit dans l'un & l'autre Hémisphères. Paw s'est fort étendu à ce sujet, *Liv. IV.*

Après avoir rapproché toutes ces circonstances communes au Mexique & à l'Égypte, je dois vous montrer aussi l'analogie que j'ai apperçue entre le Pérou & la Chine. Mais ma Lettre est déjà peut-être trop longue. Souffrez cependant que je vous rappelle encore une autre singularité que je remarque dans les deux Hémisphères. En parlant des armes de cuivre, auquel on donnoit une trempe pareille à celle de l'acier, nous avons vu que les Américains faisoient divers instrumens avec un métal (1) composé d'or & de cuivre : or ce sont ces mêmes armes dont se servoient les Égyptiens & les Grecs. Glaucus, dans Homère, change ses armes d'or pour celle de Diomède, qui étoient de cuivre trempé. L'Abbé Barthélemi observe que l'usage du fer ne devint commun que vers le siècle d'Homère ou d'Hésiode. Mais voici une Lettre assez Longue.

(1) J'ai déjà dit que les Massagètes ne connoissoient que le cuivre & l'or, & que les habitans du Nord faisoient aussi des armes du métal composé d'or & de cuivre : l'échange de leurs armes étoit un signe d'amitié & de paix. M. Tychon Rothe, cite l'exemple de Canut, Roi de Dannemarck, & d'Edmond, Roi d'Angleterre. *Ch. VIII, T.*

T A B L E
D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce Volume.

L E T T R E P R E M I È R E.

Court exposé des Matières qui occuperont l'Auteur, & des opinions de Paw, Auteur des Recherches Philosophiques, &c. Raison physique, pour laquelle le froid est plus grand en Amérique, & la chaleur moindre que dans notre hémisphère. pag. I

L E T T R E I I.

On observe ici quelques méprises de Paw. Distinction des terrains en vieux & nouveaux. La Nature n'étoit pas dégénérée par-tout dans ce Continent. II

L E T T R E I I I.

L'Art de l'Attaque & de la Défense étoit en Amérique le même que celui des Peuples de notre hémisphère. Ressemblance des armes & des armures. 23

L E T T R E I V.

- Autorité de Paw fort douteuse. Première Ambassade de Cortès, vers l'Empereur du Mexique. Fuite de Cortès. Son retour comme ennemi. Il a plus de deux-cents mille hommes sous ses ordres. Défense courageuse & étonnante des Mexicains, pendant soixante-quinze jours. Conquête du Mexique.*
 pag. 38.

L E T T R E V.

- Valeur des Mexicains mise en parallèle avec celle des Perses, au temps de Darius & de Xerxès. Description de Témistitlan au Mexique, & des Palais de Montézuma : Temples & autres Villes des Contrées voisines.* 54

L E T T R E V I.

- Conquête du Pérou par Pisarre. Désunion des deux Princes Souverains de ce Royaume. Leurs partis. Circonstances avantageuses aux Pisarre. Quantité incroyable de l'or & de l'argent que prennent les Espagnols à la captivité d'Atahualpa. Description de quelques villes du Pérou. Résistance du Chili. Description de ce Royaume & de ses forteresses.* 75

L E T T R E V I I.

- Causes de la guerre qui s'alluma entre les deux Frères & Souverains du Pérou. Dogmes sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, chez*

DES MATIÈRES. 515

les divers Peuples de l'Amérique, sur-tout chez les Incas. pag. 94

LETTRE VIII.

Rits divers : extravagances religieuses des autres Peuples de ce Continent. Victimes humaines du Mexique & des autres Contrées. Simplicité de la Religion des Incas. Vierges vouées à une chasteté perpétuelle, & consacrées au Soleil. III

LETTRE IX.

Continuation du même Sujet. Prostitution des nouvelles Mariées. Des Mariages, particulièrement au Pérou ; & des Successions. Divers extravagances au temps des Couches. Eau Lustrale, ou Baptême des enfans. De la Circoncision. Des Jeûnes. De la Confession & Communion qu'on observa chez ces Peuples. 136

LETTRE X.

Suite de ces Usages. Particularité du Veuvage. Coutume d'ensevelir les femmes, les esclaves avec le mari ou le maître. Manière de conserver les cadavres. Usage de les brûler. 157

LETTRE XI.

Equivoques de Paw. Détail de ce qui concerne particulièrement le Mexique ; son ancienne Histoire, son Gouvernement, ses principales Loix, tant politiques qu'économiques. 167

L E T T R E X I I .

Républiques de ce Continent ; leur Gouvernement ; leurs Loix. Restes des Edifices. . . pag. 183

L E T T R E X I I I .

Fondation de l'Empire du Pérou. Bâse des Loix de cet Empire. Premiers soins du Gouvernement, dirigés vers le bonheur général des Sujets. 197

L E T T R E X I V .

Système de cet admirable Gouvernement : comment on y prévenoit les délits & les crimes. Education des Enfans. Soins pour le maintien des Familles. Force de cette Education, qui obligeoit de se déclarer si l'on étoit coupable. Ecoles publiques. 208

L E T T R E X V .

Défauts des Loix de Lycurgue ; les Incas pourvoyoit aux besoins de chaque individu. De la félicité des particuliers résu'toit le bonheur général. Procédés établis pour arriver à ce but ; tels que l'attribution des terrains faite pour la vie de chaque individu , l'augmentation selon le nombre des enfans ; les Règles observées par les Inspecteurs. Prévoyance pour le soutien des veuves , des orphelins , des infirmes. Procédés suivis pour la culture des terrains consacrés à la Religion & au Soleil. Magasins publics, destinés à fournir aux besoins publics & particuliers. . . 221

L E T T R E X V I.

Preuves de la vérité de ce Système Législatif, différent de tous ceux de notre Continent. Tributs imposés; manière de les percevoir. Châtiments des gens oisifs. Libertinage, conduite irrégulière; comment on les arrêtoit. Règles pour la Culture des champs, & pour la Milice.
 pag. 233

L E T T R E X V I I.

Comment les Incas maintinrent l'Opinion en faveur de leurs Personnes & des Loix. Leur Gouvernement tenoit de la Théocratie. Loix pour la Succession à l'Empire. Différence des Loix du Mexique & de celles du Pérou. Des Monastères des Vierges, distribués en différentes Classes; & de leurs travaux. Or, argent jettés dans le lac, à cause de la crainte qu'on eut des Espagnols.
 249

L E T T R E X V I I I.

Conséquence des Moyens pris pour satisfaire aux besoins des Individus & des Familles: on ne connoissoit pas, au Pérou, de Propriété de terrains, ni l'usage des Contrats. Vrai bonheur des péruviens. Les Travaux publics étoient un objet de Religion. Canaux pour conduire & amener les Eaux. Arts perfectionnés par le seul esprit de Religion; Travaux en laine; Fabriques de draps.

Travaux en or, en argent, très-perfectionnés ; de même que ceux en marbre & en pierres précieuses. pag. 264

L E T T R E X I X.

Fêtes Péruviennes. Temple du Soleil. Observation Religieuse des Solstices. Instrumens de musique. Représentations théâtrales. 284

L E T T R E X X.

Réflexions sur les Principes du Gouvernement des Incas, si différent de tout autre. Conduite tenue pour les Conquêtes, & la Discipline générale. Poësie. Art d'embaumer les Corps morts. Des Ponts sur les Rivières. 314

L E T T R E X X I.

Des choses que nous avons apprises des Américains. Leur art à travailler les Pierres très-dures. Leurs Ouvrages singuliers. Leurs Etoffes ; leurs Teintures, plus belles que les nôtres. Hiéroglyphes des Mexicains, comparés avec ceux de l'Égypte. 341

L E T T R E X X I I.

Des Quipos (ou, Cordelettes) avec des nœuds, chez les Péruviens ; & comparés avec ceux des Chinois. De leur Arithmétique, particulièrement de celle des Mexicains. 375

L E T T R E X X I I I.

Connoissances Astronomiques des Mexicains sur tout, & des Péruviens. Division de leur Année en

mois & jours. Correction de l'Année Sydérale. Leurs Cycles. Points des Solstices & des Equinoxes exactement observés, & marqués chez les Péruviens. pag. 391

L E T T R E X X I V.

De la privation de Poil & de Barbe, considérée par Paw comme signe de foiblesse. Erreur de cette Opinion. Des Patagons. 408

L E T T R E X X V.

Des Amazones. 427

L E T T R E X X V I.

Analogie & conformité de quelques Usages de l'Amérique & de nos Continens. Armes. Pointes d'Os. Flèches empoisonnées. Piquûres & cicatrices faites sur le corps. Culte sur les Pyramides. Colonnes sacrées. Ophiolatrie. Libations. Toits de Paille. Boissons. Lits suspendus. Taille des cheveux. Tonsures. 445

L E T T R E X X V I I.

Suite du même sujet. Jeu de Balle. Victîmes humaines. Sacrifices des Femmes & des Esclaves. Observation de Diodore de Sicile à ce sujet. Femmes qui se brûlent dans l'Inde. Anthropophages observés par les Anciens & les Modernes. Usage de cerner le crâne aux Vaincus Kacha ou pâte nutritive. 470

L E T T R E X X V I I I.

En supposant de l'analogie entre les Usages, les

Contumes, les Cultes Religieux des Peuples des deux Hémisphères, peut-on découvrir le point où ils se sont séparés; en distinguant toutefois les Contumes primordiales de l'accessoire qui n'est dû qu'aux circonstances ou au local? Comparaison des Nations les plus cultivées du Mexique avec les Egyptiens. Culte du Soleil & de la Lune. Symbole du Serpent. Ornaments des Guerriers; têtes de Dragons, de Lions, &c. Culte de Priape. Couteaux de pierre consacrés à la Religion. Procès fait aux Morts. Hiéroglyphes. Embaumement des cadavres. Pyramides. Ouvrages en nattes. Toiles de coton, de poil de lapin. Autres Usages semblables, entre les deux Peuples susdits. 490

E R R A T A.

- Pages 112, Note, lig. 9, *lisez*, dans la Langue des Abissins.
 133, lig. dern., après Dragon, *lisez*, selon les Payens.
 134, lig. 17, après expiatoires, *lisez*, du Paganisme.
 171, Note, après article, *ajoutez*, Gaguin de Vérone est un nom emprunté par un Ecrivain du Nord: ce qu'a ignoré M. Carli: j'ai vu son vrai nom dans une des dissertations du *Recueil* de M. Oelrich: mais j'ai oublié de le noter; & je n'ai plus ce *Recueil* sous la main.
 303, lig. 11, *lisez*, Ptolémée, non Ptolomée, faute réitérée à l'impression.
 319, lig. 6, *lisez*, quipos ayant été celui de la Chine, il y a nombre de siècles.
 361, Note, lig. 14, *lisez*, pierres. C'étoit le symbole de la génération.
 465, lig. dernière, *ajoutez*, mais Hérodote indique ici le bled de Smyrne ou de Miracle.



